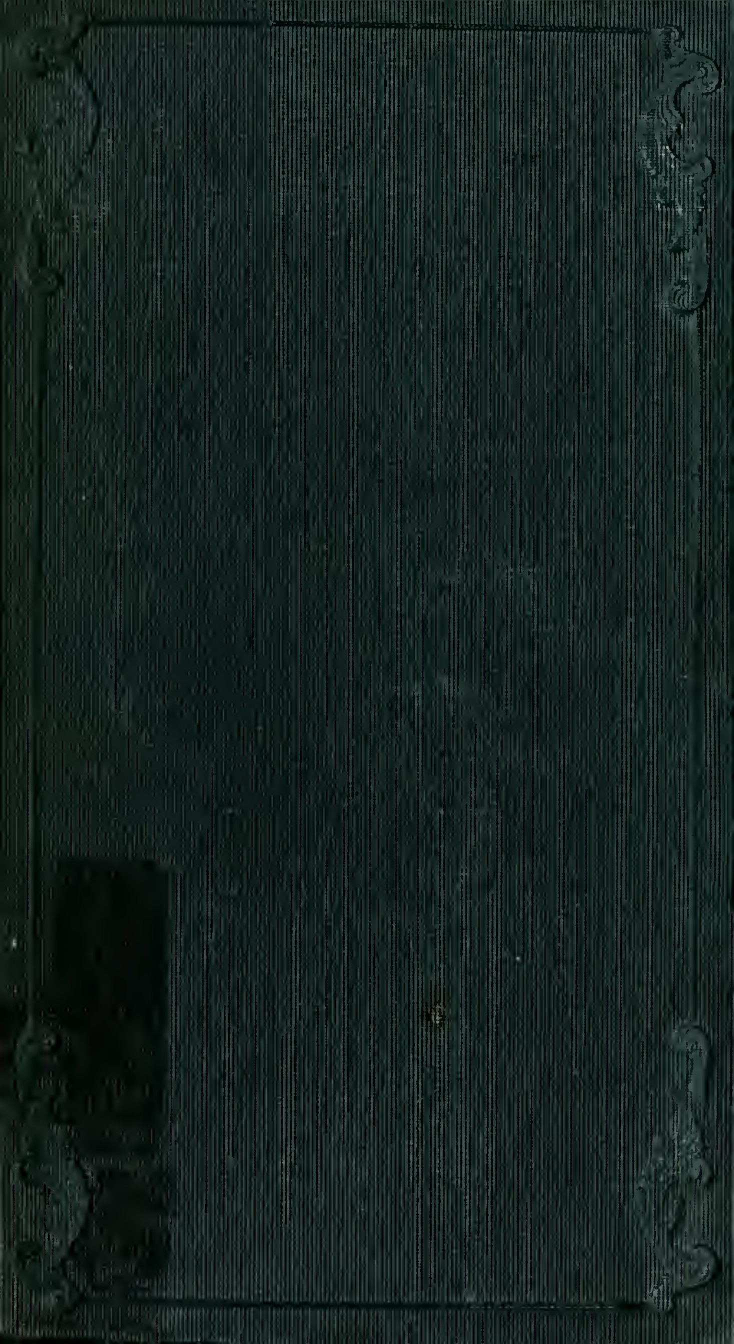
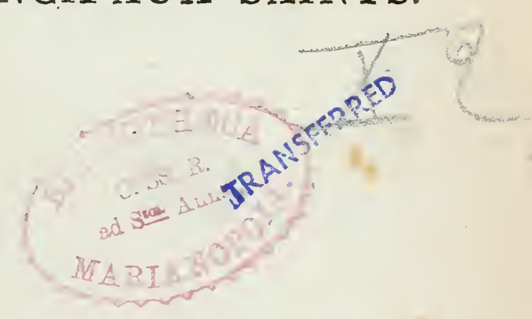


VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.



PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant-Montmartre, 12.

VIES CHOISIES
DES
PRINCIPAUX SAINTS

TRADUITES DE BUTLER

PAR GODESCARD,

disposées

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AVEC UN PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS CHAQUE SIÈCLE.

A. M. D. G.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
AU BUREAU DU MONITEUR DES VILLES
ET DES CAMPAGNES,
RUE CASSETTE, N. 20.
1837.

VIES CHOISIES
DES
PRINCIPAUX SAINTS.

SUITE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

—

S. BERNARD.

ABBÉ DE CLAIRVAUX, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(20 août.)

Bernard, le prodige et l'ornement du onzième siècle, naquit en 1091, au château de Fontaines, près de Dijon. Son père se nommait Técelin, et sa mère Alix. Ils sortaient l'un et l'autre d'une des premières maisons de leur province. Alix, comme fille de Bernard, seigneur de Mombard, était alliée aux ducs de Bourgogne. C'était surtout par leur piété qu'ils se distinguaient tous deux dans le monde.

A peine Bernard fut-il né que sa mère, non contente de l'offrir à Dieu, comme elle fit à l'égard de tous ses enfants, le lui consacra spécialement à l'Église; et depuis ce jour elle ne le regarda plus que comme appartenant exclusivement au Seigneur. Elle prit un soin particulier de son éducation, dans l'espérance qu'il serait un jour digne de servir à l'autel. Ce n'était pas qu'elle négligeât ses autres enfants; elle leur inspirait à tous de vifs sen-

timents de piété, et elle voulut elle-même les nourrir, de peur qu'en les confiant à des femmes étrangères ils n'en reçussent quelque mauvaise impression. Elle en eut sept, Gui, Gérard, Bernard, André, Barthélemi, Nivard, et une fille nommée Hombeline. Tandis qu'elle faisait apprendre à ceux de ses fils qui étaient destinés au service les sciences propres à l'état militaire, elle envoya Bernard à Châtillon-sur-Seine, afin qu'il y fît un cours réglé d'études chez les chanoines séculiers de cette ville, qui tenaient un collége.

Bernard, quoique jeune, aimait déjà à être seul; il était toujours recueilli en lui-même, docile, affable, complaisant envers tout le monde, et d'une modestie extraordinaire. L'objet principal de ses prières était de demander à Dieu qu'il lui fît la grâce de ne jamais souiller son innocence par le péché. Il donnait aux pauvres tout l'argent qu'il recevait de ses parents. Ses maîtres furent étonnés de la pénétration et de la vivacité de son esprit, et ils admirèrent en lui des progrès beaucoup au dessus de son âge. Mais s'il écoutait les leçons de ceux qui l'instruisaient, il était encore bien plus attentif à la voix de Dieu, qui lui parlait intérieurement par sa grâce. Une nuit de Noel qu'il attendait à l'église que l'on commençât l'office, il pencha un peu la tête et s'endormit. Il eut alors une vision dans laquelle l'enfant Jésus lui apparut. Sa beauté toute divine le charma tellement que depuis ce jour là il se sentit enflammé de la plus tendre dévotion pour le mystère du Verbe incarné; et toutes les fois qu'il avait occasion d'en parler c'était avec tant de douceur et d'onction qu'il semblait se surpasser

lui-même. Son amour pour la chasteté le faisait veiller avec soin sur ses sens. Il réprimait en lui tous les mouvements de curiosité qui allument si souvent le feu des passions. On eût dit qu'il n'avait point de corps tant il l'avait parfaitement soumis à l'esprit. Il fit à Châtillon un cours de théologie et d'Écriture sainte.

A l'âge de dix-neuf ans il perdit sa vertueuse mère. Alix était regardée dans le monde comme une sainte à cause de ses aumônes abondantes, de son zèle pour la visite des hôpitaux et le service des malades, de la rigueur et de la continuité de ses jeûnes et de son ardeur pour la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Elle avait une grande dévotion pour S. Ambroise, et elle avait coutume d'inviter le clergé de Dijon à venir célébrer sa fête avec elle au château des Fontaines. La veille de cette fête de l'année 1110, elle fut prise de la fièvre. Le lendemain elle reçut l'extrême-onction et le viatique ; on lui récita ensuite les prières des agonisants, auxquelles elle répondit avec autant de ferveur que de présence d'esprit, puis ayant fait le signe de la croix elle expira tranquillement.

Bernard, alors de retour au château des Fontaines, était maître de ses actions. Son père, occupé de ses affaires et obligé d'être à l'armée, ne pouvait veiller sur sa conduite. Il parut dans le monde avec tout ce qui peut flatter un jeune homme de qualité et le faire aimer. Un esprit vif et cultivé, une prudence peu commune, une modestie naturelle, des manières affables, un caractère doux et complaisant, une conversation agréable, lui gagnaient les cœurs de tous ceux qui avaient à vivre avec lui.

Mais tous ces avantages pouvaient devenir des piéges. Il avait d'abord beaucoup à craindre de la part de ceux qui se disaient ses amis, et qui sous ce prétexte cherchaient à l'associer à leurs parties de plaisirs, où souvent Dieu était grièvement offensé. A la lumière de la grâce il découvrit leurs desseins et résolut de s'éloigner pour toujours de la corruption d'un monde perfide. Il lui arriva une fois de fixer les yeux sur une femme par curiosité; mais s'étant aperçu que c'était une tentation, il s'en punit en s'enfonçant jusqu'au cou dans un étang dont l'eau était aussi froide que si elle eût été glacée, et par là il éteignit le feu de la concupiscence. Une autre fois une femme corrompue eut l'impudence de venir lui faire des propositions infâmes; mais il la chassa de sa chambre avec horreur et l'obligea de prendre la fuite.

Ces différentes tentations firent comprendre à Bernard combien il y avait de danger dans le commerce du monde. Il pensa dès lors aux moyens de le quitter pour se retirer à Cîteaux, où l'on servait Dieu avec beaucoup de ferveur. Il lui restait encore quelques irrésolutions. Sur ces entrefaites il alla voir ses frères, qui étaient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grançai. Ses perplexités ayant augmenté sur la route, il entra dans une église, où il pria Dieu avec beaucoup de larmes de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre. Sa prière finie, il se leva et sentit une forte résolution d'embrasser l'institut des moines de Cîteaux. Sa famille s'opposa d'abord à l'exécution de son projet; mais il plaida si bien sa cause que ceux qui l'avaient désapprouvé imitèrent son exemple. Tels furent ses frères Gui, Gérard,

Barthélemi et André, et Gaudri son oncle, seigneur de Touillon, près d'Autun, lequel s'était attiré beaucoup de réputation à la guerre par sa valeur. Gui fut un peu plus long-temps à se déterminer, à cause des obstacles qui le retenaient dans le monde. Il était marié et avait deux filles. Sa femme lui rendit la liberté en se faisant elle-même religieuse à Laire, près de Dijon. Gérard, second frère du saint, eut aussi bien des obstacles à surmonter. C'était un officier qui jouissait d'une grande considération et qui était rempli de l'amour du monde. Mais ayant reçu un coup de lance au côté et ayant été fait prisonnier, il rentra sérieusement en lui-même et se joignit à ses frères. Hugues de Mâcon, aussi distingué par sa vertu que par sa naissance, lequel fonda depuis le monastère de Pontigni, et mourut évêque d'Auxerre, n'eut pas plus tôt appris la résolution de Bernard qu'il en ressentit une vive douleur. La seule pensée qu'il allait être séparé du plus tendre de ses amis lui faisait verser des larmes amères. Ils eurent ensemble deux entrevues, et le résultat de leurs entretiens fut qu'ils embrasseraient le même état. Tous ces serviteurs de Dieu s'assemblèrent dans une maison à Châtillon, et s'y préparèrent, par divers exercices de piété, à leur consécration au service de Dieu.

Le jour marqué pour l'exécution de leur dessein, Bernard et ses frères allèrent au château des Fontaines. C'était pour dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction. Ils laissaient avec lui leur jeune frère Nivard, qui devait faire la consolation de sa vieillesse. L'ayant vu en s'en retournant jouer avec d'autres enfants, Gui, l'aîné de tous, lui dit :

« Adieu, mon petit frère Nivard, vous aurez seul nos biens et nos terres. Quoi ! répondit l'enfant avec une sagesse au dessus de son âge, vous prenez le ciel pour vous et vous me laissez la terre ? Le partage est trop inégal. » Ils s'en allèrent laissant Nivard avec son père. Mais quelque temps après il quitta le monde comme eux et les suivit. Ainsi, de toute la famille, il ne resta que le père, qui était fort âgé, avec une fille dont nous parlerons dans la suite.

Bernard et les gentilshommes qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, et qui étaient au nombre de trente, y compris ses frères, passèrent six mois à Châtillon pour y régler leurs affaires ; après quoi ils prirent la route de Cîteaux. Il y avait quinze ans que le monastère de ce nom avait été fondé, et S. Etienne en était abbé. La sainte colonie dont Bernard était le chef y arriva en 1113. Ils se prosternèrent tous à la porte et demandèrent à être admis dans la communauté. Etienne voyant leur ferveur les reçut avec joie et leur donna l'habit. S. Bernard avait alors vingt-trois ans.

Il était venu à Cîteaux dans le dessein de mourir au souvenir des hommes, de vivre caché, d'oublier les créatures et d'en être oublié afin de ne plus s'occuper que de Dieu. Pour s'exciter à la ferveur il se disait souvent à lui-même, à l'exemple de S. Arsène : « Bernard, Bernard, pourquoi êtes-vous venu ici ! » Il pratiquait ce qu'il avait depuis coutume de dire à ceux qui venaient se mettre sous sa conduite à Clairvaux. « Si vous voulez vivre dans cette maison, il faut que vous quittiez vos corps ; il n'entre ici que des esprits, » c'est à dire des hommes qui vivent conformément à l'esprit. Il s'ap-

pliquait à mortifier ses sens et à mourir à lui-même en toutes choses. La pratique de la mortification lui devint comme naturelle ; son ame était tellement absorbée en Dieu qu'il semblait ne pas s'apercevoir de tout ce qui se passait autour de lui tant il y faisait peu d'attention, comme on le remarqua en plusieurs circonstances. Après avoir passé une année au noviciat, il ne savait point comment le haut du dortoir était fait, ni s'il y avait plus d'une fenêtre à l'un des bouts de l'église, quoiqu'il eût pu remarquer en entrant et en sortant qu'il y en avait trois. Il tomba cependant dans deux fautes, mais qui servirent à augmenter sa ferveur et sa vigilance.

On lit dans l'*Exorde de Cîteaux* qu'il avait coutume de réciter tous les jours les sept psaumes pour le repos de l'ame de sa mère, et qu'il lui arriva un jour de les omettre. S. Etienne, auquel Dieu avait révélé cette omission, lui dit le lendemain : « Frère Bernard, à qui donnâtes-vous hier commission de réciter pour vous les sept psaumes ? » Le novice, surpris que l'on connût ce qu'il n'avait découvert à personne, fut pénétré de confusion ; il se jeta aux pieds de son abbé, avoua sa faute et demanda pardon. Il fut toujours depuis très exact à ses exercices particuliers, que l'on ne peut omettre sans imperfection, et même sans péché s'il y a de la négligence. Voici l'autre faute qu'il commit. Des séculiers de ses parents étant venus le voir, il obtint de son abbé la permission de s'entretenir avec eux, et prit quelque plaisir à entendre les questions et les réponses qu'ils lui faisaient. Il s'aperçut de sa faute par la sécheresse où son cœur se trouva ensuite. Pour s'en punir, il

pria long-temps prosterné de corps et en esprit devant l'autel; et il n'y eut que le retour des consolations spirituelles qui fit cesser ses larmes et ses gémissements. Il s'observa si bien dans la suite que quand il était obligé de s'entretenir avec les étrangers il ne perdait jamais le recueillement intérieur.

Le temps du noviciat expiré, il fit profession avec les compagnons de sa retraite entre les mains de S. Etienne, en 1114. Son sacrifice fut accompagné du plus parfait détachement des créatures; aussi attira-t-il sur lui les grâces les plus abondantes. Il montrait une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Ne pouvant faire la moisson avec les autres frères, son supérieur lui imposa une autre sorte de travail, mais il demanda à Dieu la grâce de pouvoir suivre la communauté, et il l'obtint. Pendant les plus pénibles travaux il ne perdait jamais Dieu de vue; et il avait depuis coutume de dire qu'il n'avait eu d'autre maître pour l'intelligence de l'Ecriture que les hêtres et les chênes des forêts. En effet cette science spirituelle, qui le rendit l'oracle de l'Eglise, fut en lui un don de l'Esprit saint; il l'obtint par son admirable pureté de cœur ainsi que par la ferveur et la continuité de ses prières et de ses méditations. Son extérieur portait l'empreinte de la paix et de l'humilité. Quoique son visage fût extrêmement pâle et exténué de jeûnes et que tout son corps montrât les marques visibles de ses austérités, on remarquait en lui je ne sais quoi de divin qui surprenait et gagnait tous les cœurs. Presque toujours il avait quelque infirmité corporelle. Les jeûnes avaient tellement dérangé son estomac qu'il ne pouvait

supporter aucune nourriture solide. Il souffrait sans parler de ses maux, et n'usait d'aucun ménagement, à moins qu'il n'y fût forcé par ses supérieurs, auxquels son état était connu. Dans ces occasions même il se faisait souvent un scrupule de manger un potage aux herbes dans lequel on avait mêlé un peu d'huile et de miel ; et si quelqu'un lui marquait sa surprise à cet égard, il avait coutume de dire : « Si vous pensiez aux obligations d'un moine vous ne mangeriez pas un morceau de pain sans l'avoir arrosé auparavant de vos larmes. Nos pères, ajouta-t-il, bâtissaient leurs monastères dans des lieux humides et malsains, afin que les moines, étant souvent malades, eussent toujours devant les yeux l'image et la crainte de la mort. » En effet les anciens monastères étaient communément situés au milieu des déserts, sous des rochers arides ou dans des vallées marécageuses. Mais les moines, par leur industrie, desséchèrent leurs marais et changèrent en jardins et en prairies des lieux qu'on avait primitivement crus inhabitables.

Bernard marquait en tout un grand amour pour la pauvreté. Mais il ne pouvait souffrir le défaut contraire à la propreté ; il l'attribuait ordinairement à la paresse ou à l'affectation. Il était si mortifié et tellement recueilli qu'il ne faisait aucune attention à ce qu'on lui servait à table, et qu'il semblait avoir perdu le sens du goût. Souvent il prenait une liqueur pour l'autre, et il lui arriva une fois de boire de l'huile au lieu d'eau sans s'en apercevoir. Sa principale nourriture consistait en du pain bis trempé dans de l'eau chaude. Le temps qu'il donnait à la contemplation lui paraissait court, et tous les lieux

lui étaient égaux pour vaquer à cet exercice ; il ne l'interrompait pas même au milieu des compagnies qu'il était obligé de voir. Il saisissait cependant l'occasion de parler pour édifier le prochain; il avait égard aux circonstances et proportionnait ses discours au caractère de ceux qui l'écoutaient. Quoique ses écrits soient pleins d'onction, ils ne peuvent rendre la grâce et le feu qui accompagnaient les paroles qui sortaient de sa bouche. Il maniait l'Écriture avec beaucoup d'habileté et en faisait des applications si heureuses qu'il paraissait suivre la lumière de l'Esprit saint.

Cependant le nombre des religieux de Cîteaux était considérablement augmenté. En 1113 S. Etienne fonda le monastère de La Ferté en Bourgogne, à deux lieues de Châlons-sur-Saône ; et l'année suivante, celui de Pontigni en Champagne, sur les frontières de la Bourgogne, à quatre lieues d'Auxerre. Hugues, comte de Troyes, lui offrit un emplacement sur ses terres pour en bâtir un troisième. Le saint abbé voyant les progrès merveilleux que Bernard avait faits dans la vie spirituelle, et connaissant de plus son habileté extraordinaire pour le succès des entreprises qui avaient la gloire de Dieu pour objet, le chargea de la fondation et le fit partir avec douze moines, parmi lesquels étaient ses frères, et dont il fut établi abbé.

Les douze religieux ayant leur abbé à leur tête, sortirent de Cîteaux en procession et chantant des psaumes. Ils s'arrêtèrent dans un désert appelé *la Vallée d'Absynthe*, au diocèse de Langres. Ce désert était au milieu d'une forêt qui servait de retraite à un grand nombre de voleurs. Ils en défri-

chèrent une partie et s'y bâtirent de petites cellules avec l'aide de l'évêque de Châlons et des habitants du pays. Ils se trouvèrent souvent réduits à la dernière extrémité; mais ils furent alors soulagés d'une manière subite et inattendue. Bernard prenait de là occasion de les exhorter à mettre leur confiance en Dieu. Animés par les exemples de leur abbé, ils ne trouvaient que du plaisir dans la plus rigoureuse pauvreté et dans les plus pénibles pratiques de la pénitence. Le pain dont ils se nourrissaient était ordinairement d'orge, de millet ou de vesce. Souvent leurs potages étaient faits de feuilles de hêtres.

Le saint se montra d'abord très sévère envers ses religieux lorsqu'ils s'accusaient au chapitre et dans le tribunal de la pénitence des plus petites distractions et des plus légères transgressions de la règle. Il n'avait point assez égard à la faiblesse humaine, en sorte que quelques frères, qui d'ailleurs étaient fort humbles et fort dociles aux avertissements de leur supérieur, commençaient à tomber dans le découragement. Il reconnut sa faute, et, pour s'en punir, il se condamna à un long silence. Mais ayant eu une vision, il reprit ses fonctions et prêcha avec une onction admirable.

On parlait de toutes parts avec étonnement de la sainteté de Bernard, et son monastère devint si célèbre qu'on y compta jusqu'à cent trente religieux. On appelait dans le pays la vallée où il était *Claravallis*. On la nomme aujourd'hui Clairvaux. Ce monastère est à onze lieues de Langres en Champagne, et fut fondé en 1115. S. Bernard ne connaissait point de bornes dans ses austérités. Guillaume de Saint-Thierri rapporte que c'était un supplice pour lui

d'aller au réfectoire, et que souvent il en sortait sans avoir rien mangé. Il ne dormait presque point. On attribua à ses austérités excessives la maladie dangereuse dans laquelle il tomba sur la fin de l'année 1116, et qui fit quelque temps désespérer de sa vie. Guillaume de Champeaux qui avait enseigné la théologie à Paris avec succès, et qui pour lors était évêque de Châlons-sur-Marne, était un de ses principaux admirateurs. Craignant qu'il ne ménageât pas assez sa santé, il alla au chapitre de l'ordre qui se tenait à Cîteaux, et se fit nommer pour le gouverner pendant un an en qualité de supérieur. Revêtu de cette commission il vint à Clairvaux. Il fit loger Bernard dans une petite maison située hors de l'enceinte du monastère, lui défendit de suivre sa règle pour le boire et le manger, et le déchargea entièrement du soin des affaires de la communauté. Là le saint abbé vécut sous la conduite d'un médecin, des mains duquel il recevait tout ce qui lui était nécessaire avec une entière soumission et une parfaite indifférence.

Guillaume de Saint-Thierri alla le visiter lorsqu'il était dans cet état. Il donne à ce sujet une description de Clairvaux, dans laquelle il dit que le pain des moines semblait être de terre, quoiqu'ils le fissent avec le blé qui croissait dans leur désert. Il ajoute que les autres choses qui servaient à leur nourriture n'avaient de goût qu'autant qu'une faim extrême ou l'amour de Dieu pouvait leur en donner. Les religieux cependant les trouvaient encore trop délicates.

S. Bernard rentra dans le monastère au bout d'un an. Sa santé était parfaitement rétablie. Il re-

commença ses premières austérités. Técelin son père, alors fort âgé, vint se mettre sous sa conduite; il reçut l'habit de ses mains et termina peu de temps après sa vie à Clairvaux, par une mort précieuse devant le Seigneur.

Le saint abbé ayant renoncé à l'extrême sévérité avec laquelle il traitait d'abord les religieux devint plein de douceur à leur égard. Il suivait la maxime, si souvent répétée dans ses ouvrages, qu'un supérieur doit plutôt gouverner en père que commander en maître. Il ne prescrivait rien aux autres qu'il ne le pratiquât le premier. S'il reprenait quelque moine tiède ou qu'il lui imposât une pénitence, il le faisait avec tant de tendresse qu'on voyait bien qu'il souffrait plus de la compassion qu'il avait pour le coupable que celui-ci ne pouvait souffrir de la confusion ou de la peine qui lui revenait du châtiment; il aurait même voulu partager l'un et l'autre avec lui. Dans ses exhortations il se comparait à une mère; il appelait ses disciples ses yeux, ses entrailles, son cœur. Dans les tendres épanchements de son ame il semblait répandre le miel et la manne; et si la douceur elle-même pouvait, dit un grand prélat, faire des homélies ou écrire des livres, elle s'exprimerait comme S. Bernard. Le fruit d'une telle conduite fut que ceux qui avaient été d'abord tentés de découragement coururent avec une sainte allégresse dans les voies de la perfection, et que Clairvaux parut changé en un paradis. On vit jusqu'à sept cents moines voler au moindre signal de la volonté de Bernard et lui obéir comme à un ange envoyé du ciel. L'expérience lui avait appris, comme il le déclare lui-même, que l'on ne fait aucun bien

lorsque l'on ne gouverne pas les autres avec un esprit de douceur. S'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, il ne l'est pas moins de gagner le cœur des hommes ou de les bien conduire sans la douceur. Il n'y a personne qui ne désire avoir pour supérieur un homme qui, par bonté et par humilité, se place au dessous de tout le monde. On obéit avec plaisir, on prévient même, et on va volontiers au-delà de ce qui est prescrit, quand c'est la douceur et l'amour qui prescrivent.

En 1115, S. Etienne fonda l'abbaye de Morimond en Champagne. Ce monastère et ceux de La Ferté, de Pontigni et de Clairvaux, sont ce que l'on appelle les quatre premières filles de Cîteaux. Chacun des quatre est chef-lieu de plusieurs, que l'on nomme leurs filiations. L'abbaye de Morimond a sous elle sept cents bénéfices, surtout en Espagne et en Portugal. Les ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, d'Avis et de Christ lui sont aussi soumis. Mais de toutes ces abbayes il n'y en a point qui ait produit un plus grand nombre de maisons que celle de Clairvaux.

En 1118 le saint fonda les monastères des Trois-Fontaines au diocèse de Châlons, de Fontenai au diocèse d'Autun et de Tarouca en Portugal. Ce fut vers le même temps qu'il manifesta le pouvoir que Dieu lui avait donné d'opérer des miracles. Joubert de La Ferté, son parent, était tombé dans une maladie dangereuse et n'avait point de connaissance depuis trois jours. Sa famille était désolée de voir un homme dont la vie n'avait point été chrétienne sur le point de mourir sans avoir reçu les sacrements de l'Église. On envoya chercher Bernard qui

promit de lui obtenir la grâce de se réconcilier avec Dieu. Baudry son oncle et Gérard son frère le reprirent de la promesse qu'il faisait et qu'ils regardaient comme téméraire. Mais il insista toujours et leur reprocha même leur défiance. C'est que les saints ont une espèce d'instinct surnaturel de ce qui doit arriver quand ils vont opérer un miracle pour la gloire de Dieu. Bernard ayant dit la messe pour le malade, la connaissance lui revint; il se confessa de tous ses péchés et mourut dans de vifs sentiments de piété. Il rendit encore la santé à plusieurs autres malades en formant sur eux le signe de la croix. On lit aussi dans les auteurs de sa vie qu'il eut diverses visions relatives aux ames détenues en purgatoire. Ils rapportent qu'en 1121 il fonda l'abbaye de Foigni au diocèse de Laon, et que l'évêque diocésain y fit profession. Ils ajoutent qu'il délivra l'église de ce monastère d'une multitude incroyable de moucherons, en les faisant tous périr d'une manière surnaturelle. Le saint abbé commença vers le même temps la composition de ses ouvrages.

Ayant été obligé de faire un voyage à Paris en 1122, à la prière de l'évêque et de l'archidiacre de cette ville, il y donna des instructions aux jeunes ecclésiastiques que l'on disposait aux ordres sacrés. Plusieurs d'entre eux furent si touchés de ses discours qu'ils le suivirent à Clairvaux et voulurent y vivre sous sa conduite. Quelques seigneurs allemands vinrent à cette abbaye à peu près dans le même temps. La ferveur et le recueillement des moines firent sur eux la plus vive impression. Ils partirent fort édifiés; mais comme ils s'entretenaient ensemble de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils

formèrent tout à coup la résolution de retourner sur leurs pas et d'aller prier le saint abbé de leur donner l'habit. Leur conversion fut d'autant plus admirable qu'ils avaient été jusque là remplis de l'esprit du monde et passionnés pour les extravagances de la chevalerie.

Bernard se croyait, par humilité, indigne d'instruire les autres ; mais l'ardeur de son zèle et de sa charité lui faisait rompre le silence qu'il eût bien voulu garder. Son éloquence était si affectueuse et si persuasive que ses paroles enflammaient les cœurs les plus glacés. Il recevait chez lui les religieux d'un ordre moins austère, déclarant en même temps qu'il n'empêchait point ses disciples d'embrasser un autre institut dans le dessein d'y acquérir une plus grande perfection. Il ne connaissait point cet esprit de corps qui sert souvent de prétexte à l'ambition et à l'avarice. Il faisait passer à d'autres ordres les fondations qu'on lui offrait pour sa communauté. Il n'avait pas moins d'éloignement pour tout ce qui pouvait lui faire honneur dans le monde. Il refusa les évêchés de Langres et de Châlons, ainsi que les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims. Les souverains pontifes, qui partageaient les sentiments de vénération qu'on avait de toutes parts pour lui, ne voulurent point lui faire violence à cet égard, et lui laissèrent la liberté.

Durant une famine qui arriva en 1125, il épuisa souvent les provisions de son monastère pour assister les pauvres. Il fut attaqué lui-même d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Il perdit une fois connaissance et ceux qui le gardaient crurent qu'il était tombé en agonie. Il eut un ra-

vissement durant lequel il lui sembla voir le démon qui l'accusait devant le trône de Dieu. Il répondait ainsi à chaque chef d'accusation : « Je me reconnais indigne de la gloire du ciel et j'avoue que je ne puis l'obtenir par mes propres mérites; mais mon Seigneur la possède à double titre, par le droit d'héritage comme Fils unique du Père Éternel, et par le mérite de sa passion comme Sauveur du monde. Il m'a transporté le second de ces titres, et c'est en vertu de cette cession que j'espère avec une ferme confiance avoir part à la félicité céleste. » L'accusateur confus disparut et la connaissance revint au serviteur de Dieu, qui peu de temps après fut parfaitement guéri.

Rien de plus admirable que l'esprit d'humilité, de crainte et de componction que l'on remarquait dans Bernard. Il embrassait Dieu, disait-il, par ses *deux pieds*, celui de sa justice et celui de sa miséricorde. La justice lui faisait éviter la tiédeur et la présomption; la miséricorde l'empêchait de tomber dans l'inquiétude et le désespoir. Il était vivement pénétré de la crainte de Dieu, qu'il nourrissait sans cesse dans son ame par la pensée du jugement. « Je tremble et je frémis d'horreur, disait-il, quand je me rappelle ces paroles : *Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.* »

Il serait difficile de comprendre jusqu'où il portait la componction, qui marche toujours à la suite de l'humilité. En inculquant aux autres l'obligation et les avantages de cette vertu, il en fait principalement remarquer l'excellence. Il observe que l'orgueil n'ose se montrer à découvert ; qu'il emprunte toujours un masque, et qu'il aime à paraître sous

celui de l'humilité. Il définit cette vertu une vraie connaissance de soi-même, qui rend l'homme méprisable à ses propres yeux. Il la fait résider en partie dans l'entendement, en partie dans la volonté, puisqu'elle est fondée sur un vif sentiment de notre bassesse, de notre corruption et de notre néant. Elle est pratique ; elle nous porte à nous regarder comme le rebut de toutes les créatures, et à nous juger indignes de toute miséricorde, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce.

Le saint abbé était pénétré de douleur et couvert de confusion, lorsqu'il s'entendait louer par les autres. Les louanges lui rappelaient, non ce qu'il était, mais ce qu'il devait être. Chacune de ses actions lui paraissait pleine d'imperfection et même de souillure. « Les louanges que l'on nous donne, disait-il, sont des flatteries, et c'est une folle vanité que de s'en réjouir. » Il parle ainsi dans un autre endroit : « Ma vie monstrueuse et le mauvais état de ma conscience crient vers vous pour exciter votre compassion. Je suis une espèce de créature indéfinissable, dont la vie ne ressemble ni à celle d'un ecclésiastique ni à celle d'un solitaire. Connaissant le danger dans lequel je me trouve, daignez m'aider du secours de vos conseils et de vos prières. » Et ailleurs : « Ceux qui me louent me font véritablement des reproches et m'accablent de confusion. » Toute sa conduite ne permettait pas de douter de la sincérité de ses protestations. Il avait en horreur cet orgueil raffiné qui se couvre du voile de l'humilité pour arriver plus sûrement à ses fins ; et il était persuadé que rien ne détruisait plus l'humilité que de prétendre se servir de cette

vertu pour acquérir de la gloire. « L'homme véritablement humble, disait-il, n'est pas celui qui veut le paraître, mais celui qui cherche à être réputé vil et abject. » Il répétait souvent à ses religieux que leur progrès dans la sainteté se mesuraient sur leur humilité, et que celui d'entre eux qui serait le plus humble à ses propres yeux serait le plus grand devant Dieu.

On lit dans l'*Exorde de Cîteaux* que Bernard faisant un jour une conférence aux religieux de chœur, leur déclara publiquement qu'il ne balançait pas de leur préférer à tous un frère convers alors absent; que ce frère par son humilité était plus parfait qu'eux tous; que quoiqu'il n'eût jamais étudié les lettres, il était plus instruit qu'aucun de la communauté dans la science des saints et dans la connaissance de lui-même; qu'il se regardait toujours comme un misérable pécheur en la présence de Dieu; qu'il ne voyait de vertu que dans les autres, et qu'il ne découvrait en lui que faiblesse et imperfections. Le saint abbé l'ayant un jour rencontré baigné de larmes, lui en demanda la raison. « Je suis, répondit l'humble religieux, un plus grand pécheur; mon frère, avec lequel je travaille, pratique toutes les vertus dans un degré héroïque, et moi je n'ai pas un degré de la moindre d'entre elles. Je vous conjure de prier Dieu de m'accorder dans sa miséricorde ces vertus que mon indignité et ma négligence m'empêchent d'obtenir moi même. » L'auteur du même livre rapporte encore le trait suivant. Un autre frère convers fut obligé de garder les troupeaux dans les champs, la nuit qui précédait la fête de l'Assomption, pour laquelle il

avait une dévotion singulière. Ayant entendu à minuit la cloche qui appelait la communauté au chœur, il se condamna comme indigne de se joindre à ses frères pour chanter les louanges du seigneur; puis s'étant tourné du côté de l'église, il répéta la salutation angélique jusqu'au lendemain matin, tantôt à genoux, tantôt prosterné par terre, et cela avec une ferveur qui augmentait de plus en plus. Dieu fit connaître à Bernard son humble dévotion, sa simplicité et son obéissance; et le saint abbé trouva l'action de ce bon religieux préférable à celle des plus parfaits pénitents et des plus grands contemplatifs de sa communauté.

Si l'humilité préserve de l'orgueil et de la présomption, elle empêche aussi de tomber dans la pusillanimité et le découragement. Elle apprend à l'homme à n'attendre sa force que de Dieu. De là ce courage invincible, cette grandeur d'ame, cette ferme confiance en la miséricorde divine, que nous admirons dans la conduite et dans les écrits de S. Bernard. Il en donna des preuves éclatantes dans mille occasions que nous supprimons pour abréger. Que n'aurions nous pas à dire aussi de ses autres vertus, et principalement de sa ferveur, de sa charité et de son zèle? Il les nourrissait dans son cœur par l'esprit de prière et de retraite, qui fait le caractère distinctif de l'état religieux. « Croyez-moi, disait-il à ceux qui entraient dans son ordre, croyez-moi, puisque je parle d'après ma propre expérience : vous trouverez dans les bois ce que vous chercheriez en vain dans les livres; les forêts et les rochers vous apprendront ce que vous ne pourriez apprendre des plus habiles maîtres. » Il

voulait dire par là que la solitude, sanctifiée par la pénitence et la contemplation, est la meilleure école pour apprendre les secrets du ciel et la science des saints. Il condamnait sévèrement les moines qui sortaient de leurs cellules, et qui, par amour du monde et de la dissipation, s'ingéraient dans le ministère de la parole. Il disait un jour à un de ces moines : « Le devoir d'un religieux est de pleurer et non d'enseigner. Il doit regarder les villes comme des prisons et la solitude comme son paradis. Mais au contraire cet homme trouve que la solitude est une prison et que les villes sont un paradis. » Si la charité l'obligeait à paraître en public, il ne quittait jamais sa cellule qu'avec regret. Au milieu même du monde son ame était intérieurement recueillie, et quelquefois entièrement absorbée en Dieu. Il avait marché pendant une journée sur le bord du lac de Lausanne. Ayant entendu le soir ses compagnons parler de ce lac, il marqua de la surprise, dit qu'il ne l'avait pas vu, et qu'il ne savait point qu'il y en eût sur la route qu'ils avaient tenue. Il était intimement lié avec Guigues, prieur de la grande Chartreuse, ainsi qu'avec les religieux du même ordre. Cette liaison était telle qu'ils paraissaient tous n'avoir qu'un cœur et qu'une ame. Bernard alla un jour à la grande Chartreuse sur un cheval qu'un de ses amis lui avait prêté. Guigues, étonné de le voir se servir d'une belle bride, lui en parla. Le saint répondit avec simplicité qu'il n'avait fait attention ni à la selle ni à la bride de son cheval. Il s'était tellement accoutumé à la considération des vérités invisibles qu'il semblait quelquefois privé

de l'usage des sens et n'avoir aucun rapport avec les objets extérieurs.

On voit par ses écrits qu'il avait une tendre dévotion pour la mère de Dieu. Dans une de ses missions d'Allemagne, il lui arriva, étant dans la grande église de Spire, de répéter par trois fois, avec une espèce de ravissement : *O Vierge Marie, pleine de clémence, pleine de bonté, pleine de grâce!* paroles qui furent depuis ajoutées au *Salve regina.* La dévotion du saint fit introduire la coutume de chanter tous les jours cette antienne avec beaucoup de solennité dans la cathédrale de Spire. On la chante aussi tous les jours à la Trappe avec une piété qui touche singulièrement les étrangers.

Malgré l'amour que S. Bernard avait pour la retraite, l'obéissance et le désir de procurer la gloire de Dieu le tiroient fréquemment de sa solitude. On avait une si haute idée de sa science et de sa piété que les princes le faisaient juge de leurs différents. Les évêques recevaient ses décisions avec respect et lui renvoyaient les plus importantes affaires de leurs diocèses. Les papes s'empressaient de le consulter, regardant ses avis comme un des principaux soutiens du saint-siége. Les peuples partageaient ces sentiments de confiance en ses lumières et de vénération pour sa personne. Enfin on peus dire de lui qu'il gouvernait du fond de sa solitude toutes les églises de l'occident. Mais il savait allier le recueillement à tant d'occupation; et son humilité profonde l'empêchait de s'élever au milieu des honneurs qu'on lui rendait de toutes parts. Une dispute qui s'était élevée entre l'archevêque et les habitants de Reims lui fournit la première occasion

d'exercer son zèle au dehors. Il réconcilia le pasteur et le troupeau; et Dieu, au rapport de Guillaume de Saint-Thierri, confirma l'autorité de son serviteur, en lui donnant le pouvoir d'opérer une guérison miraculeuse.

Il empêchait de toutes ses forces qu'on élevât des sujets indignes à l'épiscopat et aux autres dignités ecclésiastiques. Le zèle qu'il fit paraître en ces occasions lui suscita plusieurs ennemis, qui tachèrent de noircir sa réputation par les invectives et la calomnie. La conclusion de tous leurs discours était de dire qu'un moine devait vivre renfermé dans son cloître. A cela le saint répondait qu'un moine est soldat de Jésus-Christ comme les autres chrétiens, et qu'en conséquence il est obligé de défendre la vérité et l'honneur du sanctuaire de Dieu.

Ses exhortations touchèrent vivement Henri, archevêque de Sens, et Etienne, évêque de Paris. Il engagea ces deux prélats à quitter la cour et à renoncer à la vie toute mondaine qu'ils menaient. Le célèbre Suger lui fut aussi redevable de sa conversion, après Dieu. Il avait été élu abbé de Saint-Denis en 1122. Il fut premier ministre sous Louis-le-Gros, et quelque temps régent du royaume sous Louis-le-Jeune; on peut dire qu'il y a eu peu de mains aussi propres à tenir les rênes de la monarchie française. Il se fit illusion sur sa place, croyant qu'elle l'autorisait à vivre dans le faste. S. Bernard, dans son *Apologie*, lui reprocha la magnificence de son train et le grand nombre de ses domestiques. Il eut depuis avec lui des entretiens particuliers où il lui représenta fortement ses obligations. Suger

touché rentra en lui-même. Ayant quitté toutes ses places il se retira dans son abbaye, où il établit une parfaite régularité, et où il mourut dans de grands sentiments de religion, en 1152. Il bâtit en trois ans et trois mois la belle église de Saint-Denis, qui subsiste encore aujourd'hui. Nous pourrions citer un grand nombre de personnes de la première qualité qui furent converties par S. Bernard.

Dans les avis que le saint abbé donnait aux ecclésiastiques, il leur rappelait souvent l'obligation stricte où ils étaient de distribuer aux pauvres les revenus dont ils jouissaient, après en avoir pris ce qui était nécessaire à leur subsistance. «Vous vous imaginez, mandait-il à Foulques, qui fut depuis archidiacre de Langres, que ce qui appartient à l'Eglise est à vous, lorsque vous y faites vos fonctions. Vous vous trompez étrangement. Il est juste que celui qui sert à l'autel vive de l'autel ; mais il ne doit pas employer ses revenus à entretenir son luxe et son orgueil. Ce qu'il prend au-delà de la nourriture et du vêtement est un vol et un sacrilége. » Il soutenait en toute occasion par sa conduite la morale qu'il prêchait aux autres. Dans une grande famine, qui arriva en 1125, il laissa ses moines manquer même du nécessaire pour soulager les pauvres.

Le pape Honorius II étant mort le 14 février 1130, Innocent II fut élu le même jour pour lui succéder, par le plus grand nombre des cardinaux; mais il se forma une faction qui ne voulut point le reconnaître ; elle nomma même le cardinal Pierre de Léon, lequel prit le nom d'Anaclet. Ce cardinal avait été anciennement moine de Cluny. C'était un

homme ambitieux et puissant, qui bientôt se rendit maître de toutes les places fortes situées autour de Rome. Innocent II, qui était un saint homme, et dont l'élection avait été canonique, fut obligé de s'enfuir à Pise. Les évêques de France s'assemblèrent à Etampes et invitèrent l'abbé de Clairvaux à venir au concile. Bernard parla fortement en faveur d'Innocent, qui fut reconnu pour pape légitime par le concile, puis par toute la France. Innocent, étant venu dans ce royaume, fut reçu avec magnificence à Orléans par Louis-le-Gros. S. Bernard le suivit à Chartres, où il trouva Henri Ier, roi d'Angleterre. Ce prince avait d'abord incliné en faveur de l'antipape; mais lorsqu'il eut été mieux informé des faits, il embrassa le parti d'Innocent II. Notre saint l'accompagna en Allemagne et assista à la conférence qu'il eut à Liége avec l'empereur Lothaire. Il y eut entre le pape et l'empereur quelques contestations au sujet des investitures des évêchés; mais le saint abbé trouva le moyen d'arranger les choses et de calmer les esprits. Innocent tint un concile à Rome en 1131. Il se rendit à Auxerre, d'où il alla visiter Cluny et Clairvaux. On le reçut processionnellement dans cette dernière abbaye comme dans les autres lieux, mais sans aucun éclat extérieur. Les moines, grossièrement vêtus et précédés d'une croix de bois, chantaient modestement les louanges du Seigneur, sans lever ou détourner les yeux pour voir qui était auprès d'eux. Le pape et plusieurs des assistants ne purent retenir leurs larmes à ce spectacle. Le pain que l'on servait à table était fait avec de la farine dont on n'avait point tiré le son. Le repas fut composé d'herbes et de légumes; il

n'y eut qu'un plat de poisson, que l'on mit seulement devant sa Sainteté.

L'année suivante S. Bernard accompagna le pape en Italie, et réconcilia avec lui les Génois et les habitants de quelques autres villes; enfin il arriva à Rome avec lui. Peu de temps après, au commencement de l'année 1135, il passa en Allemagne pour travailler à la réconciliation de l'empereur Lothaire et des deux neveux de Henri V, son prédécesseur. C'était Frédéric, surnommé *le Borgne*, duc de Souabe et d'Alsace, père du fameux Frédéric Barberousse, et Conrad, duc de Franconie, qui succéda peu après dans l'empire à Lothaire. Ce fut par l'entremise de S. Bernard que les deux ducs rentrèrent dans les bonnes grâces de l'empereur, à la diète tenue à Ramberg, au mois de mars 1135. Tous les lieux par où passa le saint abbé de Clairvaux lui furent redevables de la conversion de plusieurs pécheurs. Il convertit entre autres Aloïde, duchesse de Loraine, sœur de l'empereur Lothaire, laquelle déshonorait depuis long-temps son rang et sa religion par une conduite scandaleuse.

Les troubles d'Allemagne étant pacifiés, il retourna en Italie. Le pape voulut qu'il assistât au concile qui se tint à Pise en 1134, et dans lequel les schismatiques furent excommuniés. De là il fut envoyé à Milan, pour réconcilier cette ville avec le saint-siége. Il y opéra plusieurs miracles et y fut respecté comme un ange descendu du ciel. Les Milanais se rendirent facilement à ce qu'il exigeait d'eux et renoncèrent au schisme. Enfin il n'entreprenait point d'affaire qu'il n'eût le plus heureux succès. Selon les auteurs de sa vie, rien n'était

plus admirable en lui que l'humilité qu'il faisait paraître au milieu des honneurs dont on s'empressait de le combler de toutes parts.

Lorsque Bernard eut fini la négociation dont il avait été chargé à Milan, il revint à Clairvaux dans la même année 1134. En arrivant à son monastère il alla faire sa prière à l'église, après quoi il prononça devant ses religieux un discours fort touchant. Il ne jouit pas long-temps du plaisir qu'il goûtait dans la solitude; on l'obligea de faire un voyage en Bretagne. De là il passa dans la Guienne, dont Guillaume VIII était duc. Ce prince persécutait cruellement ceux qui obéissaient au pape légitime et avait, pour cette raison, chassé de leurs siéges les évêques de Poitiers et de Limoges. Gérard, évêque d'Angoulême, favorisait le schisme avec lui et applaudissait à tous ses excès.

Guillaume, que l'on appelle tantôt duc d'Aquitaine, tantôt duc de Guienne, qui faisait partie de l'Aquitaine, sortait d'une illustre famille, possédait des biens immenses, était d'une taille gigantesque, d'une force de corps peu commune et d'une capacité étonnante pour les affaires; mais il se montra dans sa jeunesse plein d'impiété, de hauteur et d'impatience dans les moindres contradictions. Il semblait ne pouvoir vivre sans faire la guerre. Il se glorifiait d'ailleurs des plus honteux désordres, et avait gardé chez lui de force sa belle-sœur pendant trois ans. S. Bernard, dans la visite qu'il fit en 1130 du monastère de Chateliers, qu'il avait fondé depuis peu en Poitou, s'était principalement proposé de travailler à la conversion de Guillaume. Ce prince l'écouta quelques jours avec beaucoup de

respect et parut singulièrement touché de ses discours sur les dernières fins de l'homme; il ne se convertit pourtant point. Bernard, qui avait appris à ne désespérer jamais du salut des pécheurs les plus endurcis, redoubla ses efforts, ses larmes et ses prières; enfin il eut la consolation de voir le duc commencer à ouvrir son cœur à la grâce. Il vint à bout de le faire renoncer au schisme, mais il ne put l'engager à rétablir sur leurs siéges les évêques qu'il en avait injustement dépouillés. Voyant ses tentatives inutiles, il eut recours à des armes plus puissantes; il s'approcha de l'autel pour célébrer la messe. Le duc et les autres schismatiques restèrent en dehors de la porte de l'église, comme les personnes excommuniées. Après la consécration, et lorsqu'on eut donné la paix qui précède la communion, le saint abbé portant l'hostie sur la patène, ayant les yeux étincelants et le visage enflammé, quitte l'autel, s'avance vers le duc et lui parle non plus en suppliant, mais avec un ton d'autorité. « Nous avons, dit-il, employé jusqu'ici les prières, et vous les avez toujours méprisées; plusieurs serviteurs de Dieu ont joint leurs supplications aux nôtres, et vous n'y avez eu aucun égard. Mais voici le fils de la Vierge, le Seigneur et le chef de l'Église que vous persécutez, qui vient voir en personne si enfin vous vous repentirez. C'est votre juge et celui au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers; c'est le juste vengeur de vos crimes, celui dans les mains duquel tombera un jour votre ame, si opiniâtre dans le mal. Le méprisez-vous aussi? Aurez-vous la hardiesse de le traiter de la même manière que ses serviteurs? »

Le duc, interdit, tomba par terre et perdit l'usage de la parole. Bernard le releva et lui dit de saluer l'évêque de Poitiers, qui était présent. Le prince étonné tendit la main à l'évêque et le conduisit à sa place, dans l'église, montrant par cette action qu'il le rétablissait sur son siége et qu'il renonçait au schisme. L'abbé de Clairvaux retourna ensuite à l'autel et acheva le sacrifice. On voit bien que l'action qu'il fit en cette circonstance vint d'une inspiration toute particulière de l'Esprit saint et qu'on ne doit pas l'imiter, quoiqu'elle soit l'objet de notre admiration.

Bernard, ayant rétabli la paix dans les églises de Guienne, retourna à Clairvaux; mais Guillaume retomba dans ses anciens crimes et commit de nouveaux actes de violence. Le saint abbé n'en eut pas plus tôt été informé qu'il lui écrivit de la manière la plus forte; et ses avertissements, secondés de la grâce, firent sur l'esprit du prince une impression si profonde qu'il se convertit cette fois pour ne plus retomber. Depuis ce temps-là on le vit toujours honorer l'évêque de Poitiers autant qu'il l'avait persécuté. Il fit plus; fortement résolu de se dévouer aux exercices d'une vie pénitente, il envoya chercher ce prélat et fit en sa présence son testament conçu en ces termes : « En l'honneur du Sauveur du monde, des saints martyrs, de tous les confesseurs, des vierges et surtout de la sainte Vierge Marie. Etant touché de douleur pour mes innombrables péchés et de la crainte du dernier jugement; considérant d'ailleurs que les biens que nous paraissons posséder s'évanouissent de nos mains comme de la fumée....., qu'ils ne laissent à ceux qui en jouissent

que des peines et des inquiétudes, je suis résolu de tout quitter pour suivre Dieu et obtenir plus parfaitement son amour. Je laisse mes filles sous la protection du roi et je désire qu'Eléonore l'épouse si mes barons y consentent, et je lui donne l'Aquitaine et le Poitou. Quant à Pétronille, mon autre fille, je lui donne les domaines que je possède en Bourgogne... Je lègue à tous les monastères qui sont dans mes états mille livres de rente annuelle, qui seront distribuées par mes barons, etc. » Guillaume se revêtit ensuite d'un habit de pélerin et commença à mener un genre de vie fort austère. Il fit un pélerinage à Compostelle, et mourut, selon quelques auteurs, en 1136, à Léon en Espagne; d'autres reculent sa mort et prétendent qu'il passa quelque temps dans un ermitage avant que Dieu l'appelât à lui.

Ce fut ainsi que le zèle et la prudence du saint abbé de Clairvaux éteignirent le schisme dans plusieurs royaumes. Les schismatiques trouvèrent cependant encore un protecteur dans Roger, roi de Sicile et duc de Calabre. Le pape fit venir Bernard à Viterbe en 1137 et l'envoya de là vers ce prince. Le saint, dans une conférence publique qui se tint à Salerne, convainquit de schisme les partisans d'Anaclet et engagea plusieurs personnes de distinction à se réunir à l'Église. Mais Roger, qui voulait se maintenir dans la possession du duché de Bénévent qu'il avait usurpé, resta inflexible. Le saint le quitta pour retourner à Clairvaux, après lui avoir toutefois prédit qu'il serait défait par le duc Ranulphe, qu'il était sur le point d'attaquer et dont l'armée était bien moins nombreuse que la sienne. La mort de l'anti-

pape, arrivée en 1138, fit espérer que la paix se rétablirait bientôt dans l'Église. Il est vrai que les schismatiques lui donnèrent un successeur dans la personne d'un nommé Grégoire; mais celui-ci céda toutes ses prétentions à Innocent II. Alors Bernard intercéda auprès du pape en faveur de tous ceux qui avaient été engagés dans le schisme.

Son zèle pour la pureté de la foi ne le cédait point à celui qu'il montrait pour le maintien de l'unité et de la discipline. Il attaqua tous les novateurs qui parurent de son temps. De ce nombre fut le fameux Pierre Abélard ou Abaillard (1). On avait remarqué

(1) Abélard était né près de Nantes en Bretagne. Ayant appris les premiers éléments des sciences, il se donna tout entier à l'étude de la philosophie scolastique. Il montrait beaucoup de subtilité dans la dispute, et plus d'une fois, pendant son cours de logique, il parut trop hardi à son maître, Guillaume de Champeaux, archidiacre de Paris. La bonne opinion qu'il avait de ses talents lui fit désirer de devenir maître lui-même. Il obtint ce qu'il demandait; il enseigna la logique à Milan, puis à Paris. Il aimait beaucoup les raisonnements abstraits, et son plaisir était d'embarrasser ses collègues dans les disputes publiques. Cette presomption lui coûta la perte de sa foi et de sa chasteté.

Fulbert, chanoine de Paris, avait une nièce aussi recommandable par son esprit que par sa beauté, et qui se nommait Héloïse. Il la faisait élever dans l'étude des sciences et il choisit Abélard pour lui enseigner la logique. Le maître et l'écolière, pour n'avoir pas eu soin de veiller sur eux-mêmes, ressentirent bientôt l'un pour l'autre la passion la plus violente. Abélard engagea l'oncle à le prendre en pension chez lui, sous prétexte qu'il aurait par là plus de facilité à faire avancer la nièce dans ses études. Fulbert consentit à tout, parcequ'il comptait sur la vertu d'Héloïse et sur la sagesse du maître, qui d'ailleurs était dans les ordres et pourvu d'un bénéfice. Il aurait dû mieux connaître les hommes, et savoir combien il est dangereux, surtout pour des jeunes gens, d'être dans l'occasion au péché. Héloïse et Abélard tombèrent dans le crime. Fulbert

dans ses écrits certaines erreurs que le concile de Soissons condamna en 1121. Il se soumit à cette condamnation et jeta même au feu le livre qui y avait donné lieu. En 1139, Guillaume, abbé de Saint-Thierri, découvrit quelques principes erronés dans les ouvrages qu'il avait composés depuis le concile de Soissons; il en informa S. Bernard et Geoffroy évêque de Chartres, qui était légat du saint-siége,

fut le dernier du voisinage à s'en apercevoir. Lorsqu'il l'eut découvert il chassa son pensionnaire de sa maison; mais Héloïse le suivit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils, qui fut nommé Astrolabe. Les parents de Fulbert tirèrent une vengeance indigne de l'outrage qu'avait reçu leur famille; ils se saisirent de celui qui en était l'auteur et lui firent souffrir une mutilation honteuse. Abélard se fit moine à Saint-Denis, plutôt par désespoir que par dévotion, comme il l'avoue lui-même. Héloïse se fit religieuse à Argenteuil.

Peu de temps après Abélard fut chassé de Saint-Denis. Ayant été cité au concile de Soissons en 1121, on l'obligea de jeter au feu son livre de la *Trinité*. Il fut ensuite renfermé dans le monastère de Saint-Médard de la même ville. Ayant obtenu sa liberté il recommença à enseigner près de Troyes. Au même endroit il fonda pour ses disciples, avec la permission de l'évêque diocésain, une église qu'il nomma *Paraclet*, à cause de la consolation et de la tranquillité qui avaient succédé aux troubles dont sa vie avait été agitée. Lorsqu'il eut été élu abbé de Saint-Guildas de Ruys en Bretagne il donna le Paraclet à Héloïse, qui vint s'y établir. Elle fut suivie de quelques religieuses, qui lui obéirent comme à leur supérieure. Abélard dressa les constitutions de la nouvelle communauté et on y en conserve encore une copie. Les fameuses lettres que lui et Héloïse s'écrivaient montrent qu'ils n'étaient point encore alors de véritables pénitents. Une vraie conversion suppose en pareil cas, non seulement l'éloignement des lieux, mais un entier changement du cœur, et la cessation de toute correspondance. On trouve dans ces lettres de l'esprit et des beautés; le style en est aisé, poli, élégant; on y désirerait cependant moins d'affectation et plus de naturel. Abélard fut assez tranquille depuis la condamnation de ses erreurs au concile de Soissons jusqu'à l'an 1139.

les regardant comme les seules personnes qui pussent arrêter le mal dans sa source. L'abbé de Clairvaux écrivit à Abélard qui, au lieu de lui avouer qu'il s'était trompé, ne lui répondit que par des insultes. Il dénonça donc au pape Innocent II les erreurs dont il s'agissait; il en informa aussi plusieurs évêques de France. Ces prélats s'assemblèrent à Sens en 1140. S. Bernard refusa d'abord d'aller au concile, disant que cette affaire regardait les évêques. Abélard triomphait de ce refus et ses partisans publiaient que l'unique raison qui empêchait le saint de paraître était la crainte de se mesurer avec celui qu'il avait accusé. Pour faire cesser ces bruits on obligea Bernard de venir au concile. Abélard fut alors plus réservé. Connaissant le savoir et l'éloquence de son adversaire, il ne se présenta que pour entendre lire les chefs d'accusation intentés contre lui. Il ne voulut pas même donner d'explication, quoiqu'il en eût la liberté et que ses juges lui fussent favorables. Il eut recours à diverses subtilités, puis il en appela au pape. Il sortit ensuite du concile avec ceux de son parti. Les évêques condamnèrent quatorze propositions extraites de ses ouvrages, puis écrivirent à Innocent II, qui confirma leur sentence, imposa silence à Abélard et ordonna qu'on le mît en prison. Abélard composa son *Apologie* et expliqua dans un sens catholique plusieurs des propositions proscrites. S. Bernard l'accusait de nier la Trinité, avec Arius; de détruire le mystère de l'incarnation, avec Nestorius; d'anéantir la nécessité de la grâce, avec Pélage; de se vanter de ne rien ignorer; de prétendre expliquer ce qui n'était point susceptible d'explication; de comprendre des mys-

tères incompréhensibles et de rendre raison de ce qui était au dessus de la raison. Il n'insistait pas seulement sur ses erreurs, il l'attaquait encore du côté de sa conduite. Il le représentait comme un homme inconstant, jamais d'accord avec lui-même; comme un moine qui n'avait que le nom et l'habit de son état, et qui par sa vie déshonorait la sainteté de sa profession; comme un être plein de vanité, qui connaissait tout, excepté lui-même.

Il est évident par l'*Apologie* d'Abélard, et surtout par son *Introduction à la Théologie*, livre qui avait excité contre lui cet orage, qu'il avançait plusieurs propositions hérétiques et que d'autres, quoique susceptibles d'un sens plus favorable, ne pouvaient être supportées à cause de leur nouveauté et de leur hardiesse. Entre autres erreurs il soutenait le système de l'optimisme, qu'on trouve encore aujourd'hui dans ses écrits, et qui consiste à dire que tout dans le monde est aussi bien qu'il puisse l'être, en sorte qu'il n'était pas libre à Dieu de choisir une autre combinaison, un autre arrangement. Lorsqu'il eut publié son *Apologie* il forma le projet de faire un voyage à Rome; mais il s'arrêta à Cluny. Pierre le Vénérable, alors abbé de ce monastère, lui persuada de rétracter ce qui avait scandalisé dans ses ouvrages et d'attendre l'arrivée de S. Bernard. Il le fit et se réconcilia avec l'abbé de Clairvaux. Il obtint du pape la permission de passer le reste de ses jours à Cluny et s'y comporta avec beaucoup d'humilité et de ferveur. Sur la fin de sa vie on l'envoya pour rétablir sa santé au monastère de Saint-Marcel de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142 à l'âge de soixante-trois ans. On porta son corps au Para-

clet pour y être enterré, et Pierre le Vénérable envoya à Héloïse une relation de sa mort édifiante.

Arnaud de Bresse était disciple d'Abélard; mais il ne l'imita ni dans sa pénitence ni dans sa soumission. Il avait pris d'abord l'habit religieux. Etant tombé dans plusieurs èrreurs il les prêcha à main armée, d'abord en France, puis en Italie où il était né. Il enseignait encore que le pape et le clergé ne pouvaient posséder des biens temporels. S. Bernard, par ses écrits et ses travaux, s'opposa aux ravages que ce loup déguisé en pasteur faisait dans la bergerie du Seigneur. Il le peint des plus vives couleurs. Il dit de lui, entre autres choses, que c'était « un homme qui ne mangeait ni ne buvait, parce que, semblable au démon, il n'avait faim ni soif que du sang des ames; que sa conversation ne respirait que douceur, tandis que sa doctrine renfermait un poison meurtrier; qu'il avait la tête d'une colombe et la queue d'un scorpion. »

Vers le même temps Gilbert de la Porrée, qui de professeur en théologie était devenu évêque de Poitiers, altéra la simplicité des mystères de la religion, pour avoir voulu les soumettre à des raisonnements philosophiques au lieu de les examiner d'après l'Écriture et la tradition. On commença l'examen de sa doctrine dans une assemblée d'évêques, qui se tint à Auxerre en 1147, et on le continua dans une autre assemblée tenue à Paris la même année, en présence du pape Eugène III, qui depuis peu était arrivé en France. On chargea S. Bernard, déjà connu par sa capacité en ce genre, du soin de rédiger l'accusation intentée contre l'évêque de Poitiers par ses deux archidiacres.

Mais comme Gilbert soutenait qu'il n'avait point avancé les propositions qu'on lui attribuait, il fut arrêté qu'on examinerait ses écrits et que l'on renverrait la décision de cette affaire au concile qui devait se tenir à Reims l'année suivante. Gilbert dans ce concile soutint ouvertement ce qu'il avait enseigné dans ses écrits; savoir : que la Divinité ou la forme par laquelle Dieu est Dieu est *réellement* distinguée de Dieu; que la sagesse, la justice et les autres attributs de la Divinité ne sont point *réellement* Dieu lui-même; que la nature ou l'essence divine est *réellement* distinguée des trois personnes; que ce n'est point la nature divine, mais seulement la seconde personne qui en est *réellement* distinguée, qui s'est incarnée. Le saint abbé de Clairvaux démontra qu'on ne pouvait admettre de distinction *réelle* entre la nature et les Personnes divines, entre les attributs et la nature ou entre les attributs mêmes; qu'il y a en Dieu une unité et une simplicité parfaites sans aucune distinction *réelle*; que la distinction qu'il faut admettre entre les personnes n'est que de relation; que toute multiplicité *réelle* répugne à la simplicité et à l'unité de Dieu. Le concile censura quatre propositions. Gilbert les condamna lui-même et donna sa rétractation. Ainsi on épargna sa personne. Il mourut en 1154. Quelques-uns de ses disciples ayant continué de défendre ses erreurs, S. Bernard les réfuta avec son éloquence et sa solidité ordinaires.

Les hérésies d'Abélard, de Gilbert et de plusieurs de leurs contemporains prirent naissance dans l'abus de la théologie scolastique. Abélard le reconnut lui-même après qu'il se fut converti, en faisant une

longue énumération des erreurs qui avaient cours de son temps. L'Écriture et la tradition sont la source de toute vraie théologie ; c'est sur ce double fondement que bâtit S. Anselme. Il mit plus d'ordre dans les matières théologiques; il les réduisit à certains chefs généraux; il éclaircit et fortifia chaque partie par le raisonnement que lui fournissait la logique. Sa méthode fut adoptée par tous les bons scolastiques, parmi lesquels S. Thomas tient le premier rang. Ce dernier fonda sa théologie sur l'Écriture et sur les écrits des pères les plus célèbres, qu'il avait parfaitement étudiés. Il prit pour guides S. Augustin dans les questions spéculatives; S. Ambroise et S. Grégoire dans les décisions de morale; S. Chrisostôme dans l'interprétation des divins oracles. Il employait le raisonnement avec la plus heureuse sagacité, le faisant toujours servir à étayer ses principes. Il était bien éloigné de ressembler à ces philosophes et à ces théologiens du douzième siècle dont nous avons parlé. Pour avoir suivi les raffinements d'une imagination qui s'évaporait à force de subtiliser, plusieurs d'entre eux firent naufrage dans la foi. S. Bernard s'opposa à cet abus avec cette érudition et cette éloquence que l'on admire encore dans ses ouvrages.

L'ordre de Cîteaux ainsi que celui des Chartreux fut dans son origine consacré aux pratiques de la pénitence, aux exercices de la contemplation et au soin d'exercer la fonction sublime des anges en chantant les louanges du Seigneur. Ainsi il était exempt de cette dissipation qui est la suite ordinaire des disputes scolastiques. On trouve cependant dans un monastère de cet ordre, au diocèse

de Bazas, une fondation faite en 1128 pour que l'on instruisît les enfants. De toutes parts on reçut dans le même ordre des hommes savants, auxquels on permit de se perfectionner dans les sciences qu'ils avaient étudiées et de se rendre par là utiles à l'Église. S. Albéric, S. Étienne et S. Bernard, qui en furent les premiers fondateurs, étaient fort recommandables par leur savoir. Conrad, fils de Henri, duc de Bavière, qui prit l'habit à Clairvaux en 1126, avait étudié les lettres avec beaucoup de succès à Cologne avant sa retraite. Henri, fils de Louis-le-Gros, qui se mit au nombre des disciples de S. Bernard et qui depuis occupa successivement les siéges de Beauvais et de Reims, était très lettré. Enfin plusieurs docteurs célèbres dans l'Église embrassèrent le même institut. La révision de la Bible, faite par S. Étienne et ses religieux, prouve au moins qu'il y avait dans son abbaye quelques personnes qui entendaient les langues orientales. S. Bernard forma de bonnes bibliothèques dans tous ses monastères. Le travail des mains, usité dans ce temps là parmi les moines de Cîteaux et de Saint-Benoit, consistait non seulement à bêcher la terre, mais encore à copier des livres; et l'on voit même aujourd'hui à Clairvaux plusieurs manuscrits très bien enluminés qui sont du temps de S. Bernard.

La haute réputation de sainteté dont jouissait S. Bernard lui attirait un grand nombre de novices. Son monastère de Clairvaux, dont les bâtiments n'offraient rien que de pauvre, renferma jusqu'à sept cents moines; il en fonda cent soixante autres. Après sa mort le nombre en devint si considérable qu'avant la destruction des monastères en Angle-

terre et dans les royaumes du Nord, on comptait huit cents abbayes dépendantes de Clairvaux, dont elles étaient des filiations. En 1126 Othon, fils de Léopold, duc d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV, fit profession à Morimond avec quinze jeunes princes d'Allemagne. Onze ans auparavant trente gentilshommes avaient fait leurs vœux à Cîteaux le même jour, et plusieurs jeunes seigneurs s'étaient donnés à Dieu de la même manière dans l'abbaye de Bonnevaux. A Clairvaux on donna une fois l'habit à cent novices en même temps. Il est rapporté dans les annales de Cîteaux que deux personnes de qualité entrèrent dans cet ordre comme frères convers et qu'ils y exercèrent les emplois les plus humiliants. On y compta aussi parmi les frères convers Alexandre, prince du sang royal d'Ecosse, qui quitta le monde en 1120; Silo, célèbre professeur de Paris; Alain, autre professeur de la même ville, et si respecté pour l'étendue de ses connaissances qu'il fut surnommé *le docteur universel*. La retraite de ces deux derniers est de l'an 1172.

Evrard, comte de Mons, ressentit la plus vive douleur d'une faute qu'il avait faite à la guerre dans le Brabant. L'expédition finie, il se déguisa sous un habit pauvre et partit à minuit, sans être connu de personne, pour faire un pélerinage à Rome et à Compostelle. A son retour il se loua pour garder, sous les frères convers, les pourceaux d'une ferme appartenante à l'abbaye de Morimond. Quelques années après un domestique, attaché à deux officiers qui avaient autrefois servi sous lui, étant venu à la ferme demander le chemin, le reconnut à sa voix et aux traits de son visage. Sur-

pris, il court vers ses maîtres et leur fait part de sa découverte. Ceux-ci se rendent sans délai au lieu indiqué et reconnaissent Evrard malgré les efforts qu'il fait d'abord pour se déguiser; ils l'embrassent en pleurant de joie, et lui donnent toutes les marques possibles de respect. L'abbé, informé par eux de ce qui leur était arrivé, se rend à la ferme. Il interroge le saint pénitent, qui lui avoue la vérité et qui lui confesse son ancienne faute en versant un torrent de larmes. Il l'exhorta à prendre l'habit religieux et à venir dans le monastère achever le sacrifice de sa pénitence. Evrard obéit avec humilité et fit profession. Il fonda en 1142 l'abbaye d'Einberg en Allemagne, et celle du mont Saint-George dans la Thuringe. Il est parlé de sa bienheureuse mort dans le nécrologe de Cîteaux, sous le 20 mars.

On comptait alors un grand nombre de frères convers dans l'ordre de Cîteaux. S. Bernard avait une tendresse particulière pour eux et il semblait que son plus grand plaisir fût de les instruire dans les voies intérieures de la perfection. Il est rapporté de l'un d'entre eux, qui était à Clairvaux, que le penchant à la colère était tellement détruit en lui qu'il éprouvait une affection sensible pour tous ceux dont il recevait des injures. Sa coutume était de réciter l'oraison dominicale pour celui qui lui avait fait un affront, ou qui lui parlait durement, ou qui l'accusait de quelque faute au chapitre, pratique qui depuis a passé en règle dans l'ordre.

S. Bernard avait dans son monastère un religieux qu'il avait engagé à quitter le monde et qui se nommait Nicolas. Le voyant pénétré de douleur

de ce que vivant dans la compagnie des saints il avait le cœur si dur et si insensible, il le consola avec bonté et fit à Dieu de ferventes prières pour lui. Il lui obtint l'esprit de componction dans un tel degré qu'il avait continuellement les yeux baignés de larmes.

Parmi les moines de Clairvaux il y en avait un qui se nommait Bernard *de Pise*, de la ville où il était né. C'était un homme d'un rare savoir et d'une grande vertu. Il fut le premier abbé de la colonie qui passa de Clairvaux en Italie, pour habiter le monastère des Trois-Fontaines près de Rome, lequel est plus connu sous le nom des saints Vincent et Anastase. Ce monastère avait été donné à notre saint par Innocent II. Ce pape étant mort en 1143, il eut pour successeur Célestin II, qui ne vécut que cinq mois et quelques jours. Il fut remplacé par Luce II que la mort enleva aussi le 26 février 1145, à la fin de la première année de son pontificat. On élut pour succéder à Luce II Bernard de Pise, qui prit le nom d'Eugène III. L'abbé de Clairvaux fut frappé d'étonnement à cette nouvelle. Il écrivit sur-le-champ aux cardinaux pour les conjurer d'assister le nouveau pape de leurs conseils. Craignant encore qu'une si grande élévation ne le portât à s'oublier lui-même, et ne lui fît perdre de vue la multiplicité de ses obligations, il lui adressa son traité *de la Considération*, divisé en cinq livres. Il lui représentait sans déguisement les différents devoirs de sa place ; il lui recommandait fortement d'employer tous les jours quelques moments à s'examiner lui-même, à descendre dans son propre cœur et à regarder cette pratique comme quelque

chose de plus essentiel encore que l'application aux affaires. Après lui avoir prouvé que cette *considération* ou cet examen de lui-même servait à former et à entretenir dans le cœur toutes les vertus, il lui rappelait que la multitude des affaires l'exposait plus que tout autre à tomber dans l'oubli de lui-même et dans l'insensibilité; il ajoutait que la pensée seule de ce danger le faisait trembler pour lui; que s'il ne tremblait pas continuellement pour lui-même c'était une preuve que déjà son cœur était endurci. L'ouvrage dont nous parlons a été singulièrement estimé de la plupart des papes et ils en faisaient le sujet ordinaire de leurs lectures.

Louis-le-Gros, qui était mort en 1137, avait laissé six fils: Louis, qu'il fit couronner dès son vivant, et qui conserva toujours le surnom de Louis-le-Jeune, qu'on lui avait donné pour le distinguer de son père; Henri, qui se fit moine à Clairvaux et qui mourut archevêque de Reims; Robert, qui fut la tige de la branche royale de Dreux, éteinte depuis long-temps; Pierre de Courtenai, ainsi appelé du territoire de ce nom, dont il avait épousé l'héritière; Philippe, archidiacre de Paris, qui ayant été élu évêque de cette ville céda modestement l'épiscopat à Pierre Lombard; Hugues, dont on ne sait rien de particulier.

Les chrétiens de la Palestine étaient alors très malheureux. Les Latins, dans la première croisade, avaient fondé en Orient quatre principautés: celle d'Edesse, qui comprenait une vaste étendue de pays, située sur l'Euphrate; celles de Tripoli et d'Antioche, qui s'étendaient le long de la mer de Phénicie, le royaume de Jérusalem, qui par la mort

de Foulques, arrivée en 1142, passa à Baudouin son fils, âgé seulement de treize ans. Les califes des Sarrasins de Bagdad venaient de perdre leur empire et n'avaient retenu qu'une autorité sacrée, comme interprètes de la loi de Mahomet. (1) Les

(1) La première croisade fut décidée en 1095 dans un concile de Clermont par Urbain II. Un fameux ermite de Picardie, nommé Pierre, qui avait fait un pèlerinage dans la Terre-Sainte, avait été touché d'une grande compassion à la vue des misères qu'y souffraient les chrétiens. Il se fit porteur des lettres par lesquelles ils imploraient d'une manière fort touchante le secours de leurs frères d'Occident. Il trouva moyen d'intéresser tous les cœurs en leur faveur et contribua plus que personne à faire arrêter la croisade. On eut l'imprudence de le croire capable de tout et de le choisir pour général des troupes que l'on voulait envoyer en Orient. Philippe I, roi de France, aimait trop son plaisir pour se mettre à la tête de quelque grande entreprise. On comptait parmi les croisés Hugues, comte de Vermandois, frère du roi; Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant; Robert II, comte de Flandre; Etienne, comte de Blois; Godefroi de Bouillon, avec ses deux frères Eustache et Baudoin; Boëmond, prince de Tarente, avec Tancrède et d'autres seigneurs normands, de Naples et de Sicile. Tous ces seigneurs conduisirent leurs troupes en Orient par differentes routes.

Il y eut près de huit cent mille hommes qui partirent pour cette expédition; mais la plupart avaient des vues entièrement humaines: aussi commirent-ils de grands désordres dans la Bulgarie et dans les autres pays par lesquels ils passèrent. Plusieurs furent tués par ceux qu'ils pillaient ou insultaient; et il y en eut un nombre considérable qui périrent de faim.

L'empereur Alexis, qui n'attendait qu'un corps de troupes prêt à marcher sous ses ordres, fut alarmé de voir une pareille multitude; il trahit les croisés et employa toutes sortes de moyens pour les traverser. Ceux-ci le menacèrent et le firent consentir à leur fournir toutes les provisions dont ils auraient besoin; ils obtinrent même qu'il se joindrait à eux avec toutes ses forces de terre et de mer, et ils s'engagèrent à lui remettre toutes les places qu'ils prendraient sur les infidèles. Il en réchappa peu de ceux qui avaient pris les devants sous la con-

Turcs salsuciens, qui embrassèrent leur religion, obtinrent la souveraineté dans la Perse, puis dans

duite de Pierre l'Ermite; ils périrent presque tous faute de provisions. Les princes se comportèrent avec plus de prudence. Arrivés en Asie ils firent une revue générale de leurs troupes, et leur armée se trouva composée de cent mille hommes de cavalerie et d'un bien plus grand nombre d'hommes d'infanterie. Dans la Bithynie ils battirent le sultan Soliman et s'emparèrent de Nicée, sa capitale, qu'ils remirent entre les mains de l'empereur des Grecs.

Ce prince par de sourdes menées tâchait de traverser les croisés et de ruiner leurs forces, qui lui paraissaient plus formidables que celles des Sarrasins. En supposant que sa jalousie contre les Latins fût justifiée par la politique lorsqu'ils étaient dans le voisinage des terres de l'empire, il ne pouvait les traiter de la sorte sans injustice dans un temps où ils étaient si éloignés. Quoique le duc de Bouillon eût empêché les soldats qu'il commandait de faire aucun dégât, Alexis ne laissa pas de chercher à les affamer; il en vint même aux mains avec eux. Il n'exécuta jamais la promesse qu'il leur avait faite de se joindre à eux et de les assister tant sur terre que sur mer. Les Latins, voyant qu'il n'était point fidèle au traité, se crurent dispensés de lui abandonner le fruit de leurs victoires.

Lorsqu'ils furent en Syrie ils se rendirent maîtres d'Antioche. Boémond commanda pendant le siége de cette ville. Le duc Godefroi défit Soliman, qui venait au secours de la place avec une armée de plus de deux cent mille hommes. Tancrède s'empara de presque toute la Cilicie, et Baudoin d'une grande partie de la Mésopotamie. Les Latins par ces conquêtes s'ouvrirent un chemin dans la Palestine. Ce pays était alors soumis à Mustéale, calife sarrasin d'Egypte, ennemi des sultans turcs de la famille salsucienne.

L'armée des croisés était de beaucoup diminuée par les pertes qu'ils avaient faites, par les désertions fréquentes et par les garnisons qu'ils avaient laissées dans les places conquises. Ils se trouvaient réduits à quarante mille hommes lorsqu'ils mirent le siége devant Jérusalem. Les Sarrasins, qui défendaient cette ville, étaient au nombre de quarante mille hommes effectifs. Cependant le brave Godefroi força la muraille extérieure; ayant ensuite fait approcher ses machines il attaqua avec une sorte de fureur la muraille intérieure. Les assiégeants

l'Asie mineure et dans la Syrie. Dans ce dernier pays Melech et Ducat furent les premiers sultans

étaient animés par son exemple; mais ils firent surtout des prodiges de valeur quand ils le virent s'élancer sur la muraille avec son frère Eustache et plusieurs autres seigneurs. La ville fut emportée d'assaut le 15 juillet 1099, quatre ans après que la croisade eut été publiée dans le concile de Clermont. Les généraux et les soldats remercièrent Dieu de leur victoire et pratiquèrent les œuvres de la piété la plus tendre.

Au bout de quelques jours Godefroi fut élu roi de Jérusalem; mais il refusa la couronne qu'on lui présentait en disant qu'il ne consentirait jamais à porter une couronne d'or dans un lieu où le Sauveur du monde en avait porté une d'épines. Peu de jours après il vainquit les sultans d'Egypte et de Babylone, dont l'armée était composée de plus de quatre cent mille hommes d'infanterie et de cent mille hommes de cavalerie, comme il le dit lui-même dans sa lettre au pape Paschal II. Il étendit ses conquêtes dans la Palestine et se rendit tributaires les émirs de Ptolémaïde, de Césarée, d'Antipatride et d'Ascalon. On donnait le nom d'émirs aux gouverneurs chez les Arabes.

Godefroi fut le modèle des héros chrétiens et il serait à souhaiter que nous eussions de lui une bonne vie. Il était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. Il eut pour mère sainte Ide, fille de Godefroi-le-Barbu, duc de la Basse-Lorraine et de Bouillon, lequel descendait de Charles, premier duc de la Basse-Lorraine, frère du roi Lothaire, issu du sang de Charlemagne. Godefroi était aîné de son frère Eustache, selon Guillaume de Tyr et Odéric Vital. D'autres cependant donnent le titre d'aîné à Eustache, qui hérita des biens de son père, et dont la fille épousa Etienne, roi d'Angleterre.

Godefroi montra dès son enfance une grandeur d'ame, une générosité, une douceur, une modestie, qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration de l'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes; sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées avec autant de régularité qu'il eût fait dans le cloître. Il assistait à l'office divin avec dé-

turcs d'Alep. Sauguin, leur successeur, fut un fameux général; il fut remplacé par son fils Noradin, prince orné de toutes les qualités qui font un conquérant.

votion, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il sortait de l'église pour aller prendre la nourriture dont il avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur au pied des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres.

Sa bienheureuse mère, qui était fort instruite, lui inspira l'amour des sciences utiles. Il parlait et écrivait élégamment en latin, en teutonique et en plusieurs autres langues, ce qui ne contribua pas peu à lui faire acquérir une connaissance parfaite de la religion.

Godefroi-le-Bossu, son oncle maternel, mort en 1076, l'adopta lui et son frère Eustache. Notre jeune héros porta toujours depuis ce temps-là le titre de duc de Bouillon. L'empereur Henri IV le dépouilla de la Basse-Lorraine, sous prétexte que c'était un fief mâle qui devait lui revenir; mais il lui donna en échange le marquisat d'Anvers. Godefroi servit dans les guerres que ce prince fit à ses ennemis et surtout aux Saxons. Il y fit paraître tant de courage et de prudence qu'Henri, pour le récompenser, lui rendit le duché de la Basse-Lorraine, qui comprenait le pays de Liége et le Brabant. Il engagea une partie de ce duché à l'église de Liége pour subvenir aux frais de la croisade; mais avant de partir pour l'Orient il attaqua et défit en bataille rangée l'empereur Henri IV, pour venger l'outrage que ce prince avait fait à l'impératrice Praxède, sa sœur. Durant la croisade on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observaient: il commençait et finissait toutes ses entreprises par des actes de religion.

Nous avons observé qu'il était d'une force de corps extraordinaire. On lit dans Guillaume de Tyr, historien exact et véridique, qu'étant sur le pont d'Antioche il coupa presque en deux par le milieu du corps d'un coup de sabre un Turc qui avait une cotte de mailles; qu'en ayant atteint un autre qui était monté à cheval il l'avait fendu en deux depuis la tête jusqu'à la selle, et qu'il avait blessé le dos même du cheval. Une autre fois il vit un ours prêt à étrangler un pauvre homme qui ramassait du bois; il court aussitôt sur cet animal, qui se jette sur son cheval et le tue; mais l'ayant saisi de la main gauche il le

Il prit Edesse et menaça d'une invasion prochaine les trois autres principautés des chrétiens, qui étaient hors d'état de se défendre. Elles envoyèrent donc des ambassadeurs en Europe pour demander un prompt secours aux différents princes de la chrétienté. Louis-le-Jeune les reçut favorablement. Le pape Eugène III, étant venu en France en 1147, tint plusieurs conciles relatifs à cet objet. Enfin Louis demanda que l'abbé de Clairvaux fût chargé de prêcher une seconde croisade. Bernard s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle et il eut un succès extraordinaire dans toutes les provinces de la France. Il parcourut ensuite les principales villes d'Allemagne, où il réussit également. L'empire respectait, ainsi que la France et l'Italie, l'autorité que lui donnait la réputation de sainteté et de prudence dont il jouissait.

Lothaire, que S. Bernard avait réconcilié avec les ducs Frédéric et Conrad, mourut le 4 décembre 1137, la treizième année de son règne. Ce prince,

frappe de la droite et lui enfonce dans le corps son épée jusqu'à la garde.

Il ne voulait point prendre le titre de roi de Jérusalem ; il ne se donnait que ceux de duc et de défenseur du Saint-Sépulcre. Il forma pour son nouveau royaume un code de lois, qui fut imprime à Bourges en 1690, in-folio, sous le titre de *Livre des assises et des bons usages du royaume de Jérusalem.*

Durant sa dernière maladie, qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentiments de piété et avec le courage d'un héros chrétien. Il mourut le 18 juillet 1100, n'ayant point encore régné un an : il était dans la vigueur de l'âge. Maimbourg dit, mais sans preuve, qu'il était âgé d'environ quarante ans. La bienheureuse Ide, sa mère, lui survécut et ne mourut qu'en 1113. Il ne fut jamais marié. Baudoin, son frère, comte d'Edesse, lui succéda.

véritablement digne du trône impérial par ses vertus chrétiennes et militaires, lui aurait rendu son premier lustre si la mort ne l'avait pas enlevé trop tôt. Elle l'avait surpris avant qu'il eût pu se concerter avec les princes de l'empire au sujet de sa succession. Comme il ne laissait point d'enfants mâles, deux rivaux puissants se mirent sur les rangs pour briguer la couronne de l'empire. Ce furent Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière, son gendre, et Conrad, duc de Franconie. Ce dernier l'emporta malgré tous les efforts de son compétiteur et fut élu roi de Germanie, le 22 février 1138. Conrad traita le saint abbé de Clairvaux de la manière la plus honorable dans la circonstance dont nous parlons. Il convoqua pour les fêtes de Noel, 1145, une grande diète à Spire, où il prit la croix des mains de S. Bernard. Il voulut aussi l'accompagner dans plusieurs villes d'Allemagne, où le nom du saint abbé n'éclata que par des prodiges. Ce fut à Constance que commença cette longue suite de miracles si exactement et si juridiquement constatés. A Basle, il rendit la parole à un muet et la vue à un aveugle. A Strasbourg, où il célébra la messe le 23 décembre dans la cathédrale, il guérit une fille paralytique et rendit le libre usage des jambes à un boiteux. Ce ne fut que le 29 mai 1147 que l'empereur Conrad partit pour l'Orient, à la tête de soixante mille hommes de cavalerie et d'autant à peu près d'infanterie. Le roi de France prit aussi la croix dans une assemblée des princes et des évêques de ses états, tenue à Vézelay en Bourgogne, et suivit l'empereur en Orient, après avoir établi l'abbé Suger régent de son royaume durant son absence.

Manuel Comnène était alors empereur de Constantinople. Il était petit-fils de cet Alexis qui, dans la première croisade, en avait agi envers les Latins avec tant d'indignité. On admirait en lui de belles qualités; mais il outrait les maximes de la politique, et ne se faisait point de scrupule d'être fourbe et perfide. Quoique Conrad fût son beau-frère, il le reçut à Constantinople avec beaucoup d'indifférence. Cependant les Allemands continuèrent leur route, traversèrent la Bithynie et s'avancèrent vers la Lycaonie. Louis-le-Jeune passa le Rhin à Worms et le Danube à Ratisbonne; puis ayant traversé la Hongrie, il arriva à Constantinople en octobre deux mois après les Allemands.

Conrad, trompé par les guides que les Grecs lui avaient donnés, engagea son armée dans des déserts sur les frontières de la Cappadoce; en sorte qu'il ne lui était plus possible de se servir de sa cavalerie. Les Mahométans, étant venus l'y attaquer, le défirent au mois de novembre de l'année 1147, parceque la dixième partie de ses troupes ne put combattre. Arrivé à Jérusalem, il visita les lieux saints et revint l'année suivante en Allemagne, pénétré de douleur de n'avoir pas réussi dans son entreprise.

Louis, en allant en Asie, prit sa route par Smyrne et Éphèse; puis, s'avançant vers Laodicée dans la Lydie, il campa au commencement de l'année 1148, sur les bords du Méandre, rivière difficile à passer à cause de sa profondeur et de la hauteur escarpée de ses rives. Il la passa cependant sans perdre beaucoup de monde. Mais lorsqu'il fut au-delà de Laodicée son arrière-garde fut taillée en pièces, ce qui

vint de la mauvaise conduite du commandant de l'avant-garde, lequel s'était trop éloigné du gros de l'armée. Le roi eut beaucoup de peine à s'échapper. S'étant avancé, il laissa derrière lui la plus grande partie de ses troupes à Attalie, port de mer de la Pamphylie; mais il ne s'y trouva point de provisions par la perfidie des Grecs. Le roi, s'étant embarqué pour la principauté d'Antioche, arriva au port de Saint-Simon, situé à l'embouchure de l'Oronte et à cinq lieues au dessous de la ville d'Antioche. Le prince Raymond, oncle de sa femme, lui rendit tous les honneurs qui lui étaient dus. Les désordres de la reine Eléonore à Antioche lui causèrent beaucoup de chagrin. Il alla cependant faire le siége de Damas; mais la jalousie de quelques seigneurs chrétiens empêcha le succès de son entreprise. Ainsi, après avoir fait ses dévotions à Jérusalem, il se rembarqua pour l'Europe. Il aborda dans la Calabre, d'où il se rendit à Rome. De cette ville il revint en France; il trouva son royaume dans la plus grande tranquillité. C'était l'effet de la sage conduite de l'abbé Suger, qui fut honoré du titre de Père de la patrie, et qui eut beaucoup de part à l'administration de l'état sous Louis-le-Jeune et son prédécesseur. Ce ministre s'était opposé à l'expédition de l'Orient; mais lorsqu'il la vit résolue il ne négligea rien pour la faire réussir.

Tous les histöriens attribuent principalement le mauvais succès de cette croisade à la perfidie des Grecs; mais on y remarque des traits visibles de la colère de Dieu, qui châtiait les péchés des chrétiens. La plus grande partie de ceux même qui se croisèrent ne furent attirés en Orient que par l'espérance

du pillage. Ils ne connaissaient d'ailleurs aucune discipline, et ils commirent dans leur marche toutes sortes de désordres. Quant à ceux qui se conduisirent par des vues de religion, les malheurs qu'ils éprouvèrent servirent d'exercice à leur vertu. Le mauvais succès de cette entreprise excita une tempête violente contre S. Bernard, qui semblait avoir promis qu'elle réussirait. Il se contenta de répondre qu'il avait espéré que la miséricorde divine bénirait une entreprise formée pour la gloire du Seigneur, et que les croisés devaient s'en prendre à leurs crimes de tous les malheurs dont ils se plaignaient ; il travaillait en même temps avec son zèle ordinaire à la conversion des pécheurs publics et des hérétiques.

Henri, moine apostat et disciple de Pierre de Bruys, avait répandu les erreurs de son maître dans l'Aquitaine et dans le diocèse du Mans. Ses sectateurs portèrent ensuite sa doctrine dans la Provence et le Languedoc. Ils séduisaient le peuple et se l'attachaient par des satires amères contre le pape, les évêques et le clergé, conduite qui, dans les hérésiarques, précède ordinairement la séparation d'avec l'Eglise. En 1147 le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, fut envoyé dans l'Aquitaine et le Languedoc en qualité de légat pour arrêter le progrès du mal. Il prit S. Bernard avec lui, persuadé que ce serait le plus sûr moyen de réussir dans sa mission : il ne fut point trompé dans son attente. L'abbé de Clairvaux, par la sainteté de sa vie, par l'éloquence et la force de ses discours et par plusieurs miracles qui confirmèrent la doctrine qu'il prêchait, toucha vivement les ames séduites et en fit rentrer un grand nombre dans le sein de l'Eglise.

Geoffroi, qui fut quelque temps son secrétaire et qui l'accompagna durant la mission, rapporte divers miracles qu'il opéra pour lors et dont il fut témoin oculaire. L'homme de Dieu étant à Sarlat, en Périgord, bénit par le signe de la croix quelques pains qu'il s'était fait apporter, et dit : « Que ceux d'entre vous qui sont malades mangent de ces pains, et vous connaîtrez quelle est la véritable doctrine ou la nôtre ou celle des hérétiques. » Geoffroi, évêque de Chartres, qui était auprès de lui et qui craignait que Bernard ne se fût trop avancé, ajouta : « Ceci signifie que ceux qui mangeront avec foi seront guéris. Ce n'est point là ce que je dis, reprit le saint. Je répète que ceux qui mangeront de ces pains recouvreront la santé, afin que l'on connaisse par là que nous sommes envoyés par une autorité qui vient de Dieu et que nous prêchons sa vérité.» Un grand nombre de malades furent guéris comme il l'avait promis. Lorsqu'il était logé chez les chanoines réguliers de Saint-Saturnin, à Toulouse, un de ces chanoines était sur le point de mourir. Sa maladie l'avait tellement affaibli qu'il était comme immobile dans son lit. Bernard l'ayant visité et ayant prié pour lui, il recouvra une santé parfaite. « A l'instant, dit Geoffroi, le malade se leva et se joignit à nous; puis il se jeta aux pieds du bienheureux, qu'il embrassait avec une ferveur de dévotion qui ne peut être imaginée que par ceux qui en ont été les témoins. » L'évêque diocésain, le légat et le peuple, précédés du miraculé, allèrent à l'église pour y rendre grâces à Dieu du prodige qu'il venait d'opérer. Ce chanoine se fit moine à Cîteaux, et il était abbé de Valdeau lorsque Geoffroi écrivait. Ber-

nard fit encore de semblables miracles à Meaux, à Spire, à Francfort, à Cologne, à Liége et dans les autres lieux où il prêcha. Il en fit aussi quelques-uns à la cour de l'empereur Conrad. Tous ces miracles furent publics; les personnes les plus qualifiées de l'Eglise et de l'état en furent les témoins et confessèrent avec admiration que la main de Dieu était avec son serviteur. Helmod, dans sa chronique esclavonne, rend le témoignage le plus authentique aux miracles qui furent opérés par S. Bernard, en présence de Conrad III et des principaux princes de l'empire. Le comte Adolphe, homme de beaucoup d'esprit et nullement crédule en fait de prodiges, examina, dit-il, les différentes maladies de ceux qu'on devait présenter au saint; et, lorsqu'ils eurent été guéris contre son attente, il déclara que leur guérison était non seulement certaine, mais encore miraculeuse. Le saint abbé guérit un enfant aveugle et boiteux en le touchant; il délivra d'autres personnes de leurs maux sans les toucher, en prononçant des paroles ou en récitant des prières. Fleury a inséré dans son histoire ecclésiastique une espèce de Journal des miracles de notre saint, qui furent attestés par dix témoins vénérables et dignes de foi; et Mabillon a prouvé que la vérité n'en pouvait être révoquée en doute par ceux qui font usage de leur raison.

En 1151, Gumard, roi de Sardaigne, visita l'abbaye de Clairvaux. Il fut si édifié de ce qu'il y avait vu pratiquer qu'il y revint l'année suivante et y fit profession. Quatre ans auparavant le pape Eugène III avait aussi rendu une visite à notre saint. Il avait ensuite assisté au chapitre général qui se

tint à Cîteaux, et dans lequel tout l'ordre de Savigni, où l'on comptait trente monastères, passa dans celui de Cîteaux et voulut par respect pour S. Bernard être une filiation de Clairvaux.

Le saint avait fondé en 1113 un monastère de religieuses de son ordre, à Baillet ou Julli, dans le diocèse de Langres. Hombeline, sa sœur, y fit profession en 1124. Elle y reçut des grâces abondantes, qui la conduisirent à un si haut degré de sainteté qu'elle devint l'admiration de tous ceux qui la connaissaient, et le sujet de la plus grande joie pour son frère qui lui servait de directeur dans les voies de la perfection. Souvent elle passait les nuits à réciter des psaumes et à méditer sur la passion de Jésus-Christ. Elle prenait sur des planches le peu de repos qu'elle accordait à la nature. Elle était toujours la première aux différents exercices de la communauté; et elle s'en acquittait avec tant de ferveur que les plus tièdes se sentaient échauffés par ses exemples. Elle vécut ainsi pendant dix-sept ans. Dans sa dernière maladie elle fut visitée par son frère, qui l'exhorta à la mort. Elle expira dans les sentiments d'une sainte joie et d'une humble confiance, le 21 août 1141. L'Eglise l'honore d'un culte public.

La santé de S. Bernard se dérangea considérablement au commencement de l'année 1153. Il perdit entièrement l'appétit et tomba dans de fréquentes faiblesses. Il y avait long-temps qu'il habitait dans le ciel par ses désirs et qu'il soupirait après le moment où il verrait finir son pélerinage ; mais il était si humble qu'il attribuait ces sentiments à la pusillanimité plutôt qu'à la charité. « Les saints, di-

sait-il, demandent la dissolution de leurs corps, parcequ'ils désirent voir Jésus-Christ. Pour moi, je prie Dieu de me retirer du monde à cause de ses scandales. J'avoue que je suis vaincu par la violence des tempêtes et que je ne me sens point assez de courage pour y résister. » C'était l'ardeur de l'amour divin qui le faisait parler de la sorte, comme on le voit par plusieurs autres passages. Sa maladie ayant considérablement diminué, il attribua ce changement aux prières de ses religieux et s'en plaignit à eux de la manière suivante : « Pourquoi retenez-vous plus long-temps sur la terre un misérable pécheur ? Vos prières ont empêché l'effet de mes désirs. Ayez compassion de moi, laissez-moi aller à Dieu. » Il leur prédit ensuite que ses jours ne seraient pas prolongés plus de six mois.

Durant cet intervalle les habitants de Metz furent attaqués et fort maltraités par des princes du voisinage ; ils résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. L'archevêque de Trèves, prévoyant qu'il y aurait beaucoup de sang de répandu, se rendit à Clairvaux. Il se jeta aux pieds du saint et le pria de la manière la plus pressante de faire un voyage à Metz, afin d'arrêter la fermentation des esprits. Bernard, oubliant ses infirmités, vola où la charité l'appelait. Il éteignit dans tous les cœurs les mouvements de haine et réconcilia parfaitement ceux qui avaient juré leur perte mutuelle.

A peine fut-il de retour à Clairvaux que sa maladie redoubla et fut accompagnée des symptômes les plus dangereux. Il se fit un devoir, par rapport aux médecins, de ne point négliger les remèdes communs et indispensables, mais il rejetait tous ceux

qui étaient extraordinaires et qui étaient plus propres à flatter la nature qu'à procurer la guérison. Sa maladie parut bientôt incurable. Son estomac était si faible qu'il ne pouvait supporter aucun aliment, même liquide. L'enflure de ses jambes, jointe à divers autres accidents, annonça qu'il n'avait plus que peu de moments à vivre. Voyant ses enfants spirituels assemblés autour de lui et fondant en larmes, il les consola en leur disant qu'un serviteur inutile ne devait point occuper une place en vain, et qu'un arbre stérile méritait à juste titre d'être arraché. La charité le portait à souhaiter de rester avec eux jusqu'à ce qu'ils pussent être réunis à Dieu avec lui, mais son ardent désir de rejoindre Jésus-Christ le faisait soupirer après la possession de celui qui remplissait toute la capacité de son cœur. Recommandant donc ses frères à la divine miséricorde, il se disposa à sa dernière heure par un redoublement de componction et d'amour. Il expira le 20 août 1153, dans la soixante-troisième année de son âge, après avoir été trente-huit ans abbé de Clairvaux. Il fut enterré dans son monastère devant l'autel de la Vierge. Alexandre III le mit solennellement au nombre des saints en 1165. On voit à la tête de sa vie, par Villefore, son portrait gravé d'après un ancien tableau qui le représente et qui fut fait un an avant sa mort.

Ce saint docteur qui fut durant sa vie l'oracle de l'Eglise, la lumière des évêques, le restaurateur de la discipline, continue encore après sa mort de consoler et d'instruire les fidèles par ses écrits également pieux et savants; quoiqu'il soit le dernier des pères, il est un de ceux dont la lecture contri-

buera le plus à exciter et à nourrir la piété. Mais, sans nous arrêter aux divers éloges que l'amour de la religion lui a fait donner, voyons les jugements que les plus sévères critiques on portés de ses ouvrages. « Son discours, dit Sixte de Sienne, est partout plein de douceur et de feu; il charme, il embrase; sa langue est comme une source dont le miel et le lait semblent couler dans ses paroles; son cœur est comme une fournaise d'où sortent ces affections brûlantes qui se communiquent à ses lecteurs. Suivant Érasme, il plaît, il divertit, il sait exciter les passions à son gré. » Le même auteur dit de lui, dans un autre endroit, *qu'il est chrétiennement savant, saintement éloquent et pieusement divertissant*. Les protestants, quoique opposés à sa doctrine, lui ont cependant rendu plus de justice que plusieurs écrivains catholiques de notre siècle. Luther dit de lui qu'il l'emportait sur tous les docteurs de l'Église; Bucer le nomme un homme de Dieu; Œcolampade le loue comme un théologien dont le jugement était plus exact que celui de tous les écrivains de son temps; Calvin l'appelle un pieux et saint écrivain, par la bouche duquel la vérité elle-même semble parler. « Au milieu des ténèbres, dit Morton, Bernard brille tout à la fois par la lumière de ses exemples et de sa science. Plût à Dieu, dit Carleton parmi beaucoup d'invectives contre le saint, que nous en vissions aujourd'hui plusieurs et même un seul tel qu'il est certain qu'a été Bernard! »

Le style des sermons et des autres écrits de S. Bernard est plein de douceur et d'élégance; il passa cependant pour être trop fleuri; mais ce défaut, si c'en est un, plaît au lecteur au lieu de le

choquer, tant il y a de naturel, de beauté, de feu dans les figures et les images que le saint docteur emploie. Son oraison funèbre de son frère Gérard, qui avait été son assistant dans le gouvernement de Clairvaux, est un chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment. Il se console en ce qu'il espère que son frère jouit du bonheur du ciel ; et la manière tendre avec laquelle il exprime ses regrets sur la perte de celui qui était son conseil et son appui, montre que la sensibilité est compatible avec une sainteté éminente. Gérard mourut en 1138. Dix ans après le saint fit l'oraison funèbre de S. Malachie; il en prononça une seconde au jour de l'anniversaire de ce saint. Les auteurs de l'*Histoire Lit. de la Fr., t. X, Præf.* observent que ces trois oraisons funèbres sont depuis le siècle de S. Augustin ce qui a paru de meilleur en latin.

S. Bernard dans ses écrits est tout à la fois insinuant, affectueux et véhément ; son style est animé, sublime et agréable. La charité lui fait tellement assaisonner les reproches que l'on voit que le but qu'il se propose en les faisant est de corriger et non d'insulter. Lors même qu'il emploie les expressions les plus fortes il gagne le cœur et inspire le respect avec l'amour : le coupable qu'il avertit n'en veut qu'à lui-même ; il ne se fâche ni contre la réprimande ni contre celui qui la fait. Il possédait si parfaitement l'Écriture qu'il en faisait passer le langage dans presque toutes ses périodes ; et, si l'on peut parler de la sorte, il répandait dans tous ses écrits la moelle du texte sacré dont son cœur était rempli. Il avait beaucoup lu les anciens pères, surtout S. Ambroise et S. Augustin : souvent il emprunte

ırs pensées ; mais il sait se les rendre propres par tour nouveau qu'il leur donne. Quoiqu'il ait vécu rès S. Anselme, le premier des scolastiques (et n range dans la même classe ses contemporains), a traité les matières de théologie à la manière s anciens. Cette raison jointe à l'excellence de écrits l'a fait compter parmi les pères de l'Église. us ses ouvrages sont marqués au coin de l'hulité, de la dévotion et de la charité; comme il rle toujours le langage du cœur, il touche sinlièrement ses lecteurs.

Le savant P. Mabillon a dû le fondement de cette ute réputation dont il a joui dans le monde littére à l'édition complète des œuvres de S. Berrd, qu'il publia en 1667, 2 vol. in-fol. ou 9 vol. 8°. En 1690 il en donna une seconde enrichie préfaces et de notes très curieuses qui ne se trouent point dans la première. Il en avait préparé e troisième lorsqu'il mourut en 1707. Elle fut bliée en 1719. La seconde est la plus recherchée.

S. ISIDORE,

ABOUREUR ET PATRON DE LA VILLE DE MADRID.

(10 mai.)

Il est triste que la vie champêtre soit aussi avilie 'elle l'est. L'agriculture n'est-elle pas le plus nésaire et le plus important de tous les états, mme le plus conforme à la nature de l'homme? été sanctifié par l'exemple des patriarches, et ournit mille occasions de pratiquer les plus héques vertus. Un laboureur a pour ainsi dire sous

la main tous ces moyens de salut que les anciens ermites allaient chercher dans les déserts. La vie de S. Isidore est une preuve sensible de ce que nous avançons ici.

Ce saint naquit à Madrid, en Espagne. Ses parents qui étaient pauvres, mais remplis de piété, lui inspirèrent par leurs exemples et leurs instructions l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de le faire élever dans l'étude des sciences; mais leur fils n'y perdit rien du côté de la vertu. S'il fut privé du secours des bons livres, cette privation fut suppléée en lui par les communications du Saint-Esprit que méritèrent sa simplicité et son humilité (1). Il saisissait d'ailleurs toutes les occasions qui se présentaient d'écouter la parole divine; et les discours qu'il entendait faisaient sur son ame des impressions d'autant plus profondes que le désir qu'il avait de s'instruire était plus pur et plus ardent.

Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de tous ceux qui lui portaient envie, sa fidélité à obéir à ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses mêmes indifférentes, son attentien à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions.

(1) Les bons livres aident beaucoup à la méditation, mais ils ne sont point absolument nécessaires. S. Irénée parle de nations entières qui croyaient en Jésns-Christ et qui comptaient plusieurs modèles de vertu, quoiqu'elles ignorassent l'usage de l'encre et du papier. Il y a eu de saints anachorètes qui ne savaient d'autre *alphabet* que celui de l'humilité et de la charité. On a même douté, d'après la manière dont s'exprime S. Augustin, si le grand S. Antoine savait lire l'égyptien, qui était sa langue maternelle.

Il confondait par sa conduite ceux qui préten-
ent que les occupations extérieures ne leur laissent
oint de temps pour vaquer aux exercices de piété.
faisait de son travail un acte de religion, en s'y
ortant avec un esprit de pénitence et en se pro-
osant l'accomplissement de la volonté divine. Plus
était pénible, plus il lui devenait cher : c'est qu'alors
lui paraissait plus propre à dompter la chair et
u'il devenait la matière d'une pénitence plus par-
ite. En labourant la terre il était pénétré de l'es-
rit des anciens anachorètes. Tandis que sa main
onduisait la charrue son cœur conversait avec
ieu et avec les esprits bienheureux. Tantôt il dé-
lorait ses misères et celles des autres hommes,
ntôt il soupirait après les délices de la Jérusalem
éleste. Ce fut par cette amour de la prière joint
la pratique continuelle de l'humilité et de la mor-
fication qu'il acquit cette sainteté éminente qui le
endit l'objet de l'admiration de toute l'Espagne.

Il se mit dans sa jeunesse au service d'un gentil-
omme de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour
bourer sa terre et pour faire valoir une de ses
ermes, Il s'engagea ensuite dans l'état du mariage
t fixa son choix sur Marie Torribia, qui était aussi
ort recommandable par ses vertus. Après la nais-
ance d'un enfant qui mourut jeune, les deux époux
ésolurent mutuellement de passer le reste de leur
ie dans la continence.

Isidore resta toujours attaché au service du même
naître; il pouvait lui dire comme Jacob à Laban :
« J'ai veillé durant les nuits ; j'ai supporté le froid
t le chaud pour conserver et augmenter votre bien.
Vous aviez peu de chose avant que je fusse venu

avec vous, et présentement vous voilà riche.» Jean de Vergas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait dans la personne d'Isidore, le traitait comme son frère, se rappelant cet avis de l'Ecclésiastique : *Chérissez comme votre ame le serviteur qui a de la sagesse.* Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'Église. Le saint n'en abusa point; il se levait tous les jours de grand matin pour satifaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. C'est en effet une fausse dévotion que de croire plaire à Dieu en manquant aux devoirs de son état.

Isidore, plein de charité pour les pauvres, soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Il inspirait à sa femme les sentiments dont il était pénétré et il la rendit fidèle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en 1175 et elle est honorée en Espagne parmi les saints. Son culte fut solennellement approuvé par Innocent XII, en 1697.

S. Isidore, étant tombé dans la maladie dont il mourut, prédit sa dernière heure et s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers sacrements tira des larmes de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles.

Quarante ans après on transporta son corps du cimetière dans l'église de Saint-André; il a depuis été déposé dans la chapelle de l'évêque, et il est encore aujourd'hui frais et entier. Entre autres miracles opérés par l'intercession de S. Isidore, nous

en rapporterons un qui est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut récuser.

Philippe III, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del Monte que les médecins désespérèrent de sa vie. On ordonna une procession du clergé, de la cour et du peuple de Madrid, dans laquelle on porterait les reliques du saint à la chambre du prince malade. Les prières de tous les fidèles réunis ne restèrent point sans effet. A peine la châsse fut-elle sortie de l'église que la fièvre quitta Philippe, et il se trouva parfaitement guéri lorsqu'elle entra dans sa chambre.

L'année suivante on tira le corps de S. Isidore de la châsse où il était, afin de le mettre dans une autre beaucoup plus riche. Elle coûta seize cents ducats d'or.

Quelque temps auparavant, c'est à dire en 1619, le serviteur de Dieu avait été béatifié par Paul V, à la sollicitation du roi Philippe III. On le canonisa solennellement le 22 mars 1622, sur les instances de Philippe IV; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que par Benoît XIII.

S. Isidore est nommé en ce jour dans le martyrologe romain; mais sa fête ne se célèbre en Espagne que le 15 du même mois.

S. THOMAS,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, MARTYR.

(29 décembre.)

S. Thomas naquit à Londres, le 21 décembre 1117. Gilbert Becket son père, gentilhomme peu

favorisé de la fortune, s'étant croisé dans sa jeunesse, passa dans la Terre-Sainte, où ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, il fut un an et demi esclave d'un de leurs émirs ou amiraux, qui avait une fille unique, à qui Gilbert ayant expliqué les mystères de la religion catholique, déclara qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Elle fut si touchée de ses discours et de son courage que, désirant sincèrement de devenir chrétienne, elle en fit part à Gilbert, qui lui répondit que cette grace, si elle y répondait, était bien au dessus de tous les avantages de la vie. Quelque temps après, Gilbert, ayant recouvré sa liberté avec d'autres esclaves chrétiens, revint à Londres, et la jeune Syrienne qu'il avait catéchisée, ayant fui de chez son père, arriva aussi heureusement en Angleterre, où elle reprit l'étude de la religion catholique et reçut le baptême sous le nom de Mathilde. Elle épousa dans la suite Gilbert Becket, et le mariage fut célébré par l'évêque de Londres.

Gilbert, s'étant croisé de nouveau, repassa en Orient, où il resta trois ans et demi; il laissa son épouse enceinte d'un fils, qui est le saint dont nous donnons la vie. Sa pieuse mère lui inspira dès son enfance la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Gilbert Becket, de retour dans sa patrie, y mérita l'estime et le respect de tous les gens de bien, et mourut chrétiennement en 1138, laissant son fils bien jeune et exposé aux dangers des tumultes du monde. Heureusement Thomas Becket avait été instruit, dès les premières années de sa raison, des maximes et des préceptes de l'Evangile; il connut même assez sa faiblesse

pour se tenir sur ses gardes et ne rien faire sans consulter des personnes éclairées et vertueuses. Ayant commencé ses études dans un monastère de chanoines réguliers, il alla les continuer à Londres, où les trois principales églises avaient chacune une école dirigée par de bons maîtres ; il y étudia avec succès jusqu'à l'âge de vingt ans, qu'il perdit sa digne mère. Il discontinua ses études pendant une année; mais, dès que les circonstances le lui permirent, il se rendit à Oxford, puis à Paris, où il se perfectionna dans la connaissance du droit canonique et dans les différentes parties de la littérature.

De retour à Londres, il fit paraître une grande capacité pour les affaires, et s'attacha, en qualité de secrétaire, à la cour de ville. Un jeune seigneur l'ayant attiré chez lui à la campagne, Thomas prit insensiblement du goût pour la chasse et les autres plaisirs bruyants auxquels son ami se livrait avec passion. Il devint négligent dans le service de Dieu; et, s'étant trouvé exposé au danger de périr par une chute, il prit la résolution de mener une vie plus retirée et retourna à Londres, où sa vertu et ses talents lui acquirent beaucoup de réputation. Thibaut, qui fut élevé sur le siége de Canterbéry en 1138, et qui avait été ami du père de Thomas, lui offrit une place dans sa maison, qu'il accepta. Il avait embrassé l'état ecclésiastique quelque temps avant l'époque dont nous parlons. Thibaut reconnut bientôt toutes les excellentes qualités et le mérite de Thomas Becket; il lui permit d'aller en Italie et d'étudier pendant un an le droit canonique à Bologne. Après son retour en Angleterre, il reçut le diaconat ; l'archevêque lui donna successivement

plusieurs bénéfices et le nomma archidiacre de Cantorbéry. C'était la première dignité ecclésiastique d'Angleterre; Thomas la remplit avec autant de zèle que de lumières. Il fut envoyé plusieurs fois à Rome et y obtint le succès des négociations importantes dont il avait été chargé.

Henri II étant monté sur le trône d'Angleterre le 20 décembre 1154, Thibaut, qu'il honorait de sa confiance, lui parla de son archidiacre, comme d'un homme qui avait autant d'expérience que de capacité et de vertus, d'une prudence consommée dans le maniement des affaires et les fonctions des places les plus éminentes. D'après un témoignage si avantageux, le roi nomma, en 1157, Thomas chancelier d'Angleterre. Il en remplit les fonctions avec tant d'intégrité et de douceur qu'il fut bientôt aimé et estimé de tout le royaume. Le roi lui-même lui témoignait souvent toute sa satisfaction, aimant à s'entretenir avec lui familièrement et prenant son avis sur les affaires les plus importantes. Il le chargea de veiller aussi sur l'éducation de son fils, et quelque temps après il le nomma son ambassadeur en France pour y négocier un traité entre les deux puissances et pour y arrêter le mariage de Henri son fils avec Marguerite de France, fille de Louis-le-Jeune. Le chancelier s'acquitta de cette double commission avec tout le succès que son roi pouvait désirer. Au milieu des honneurs, dont l'éclat n'éblouit jamais notre saint, il continua d'être humble, mortifié, chaste et fidèle aux exercices de la piété chrétienne et de la régularité ecclésiastique. Il triompha de tous les piéges qui furent souvent tendus à sa vertu, ainsi que des per-

sécutions que la jalousie lui suscita, faisant taire ses ennemis par sa douceur et son silence.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, mourut en 1160; le roi l'ayant appris en Normandie, où il était alors avec son chancelier, se décida à l'élever plus que jamais, en le nommant archevêque du premier siége d'Angleterre; et quelques jours après, lui ayant dit de se préparer à passer en Angleterre pour affaire importante, il ne lui fit connaître clairement ses intentions qu'au moment où il devait partir. Thomas, après avoir représenté au roi toutes ses raisons pour ne point accepter la dignité épiscopale, sans avoir pu rien obtenir du prince, lui dit avec une généreuse et sainte liberté: « Si Dieu permet que je sois archevêque de Cantorbéry je perdrai bientôt les bonnes grâces de votre majesté, et cette grande affection dont elle m'honore se changera en haine. Qu'il me soit permis de lui dire que je la vois faire plusieurs choses contraires aux droits de l'Eglise, et que je craindrais qu'elle n'exigeât de moi ce que ma conscience m'empêcherait de lui accorder. Mes ennemis ne manqueraient pas de représenter ma résistance comme un crime et de s'en servir pour me perdre auprès de vous. »

Le roi n'eut aucun égard aux représentations de Thomas. Il fit partir quelques seigneurs pour l'Angleterre, en leur recommandant fortement de disposer les esprits et de se concerter si bien avec le chapitre de Cantorbéry que le chancelier fût placé sur le siège de cette ville. En attendant, le saint consulta le cardinal de Pise, légat du saint-siège en Angleterre, dont l'autorité le décida à se sou-

mettre à son élection. Elle eut lieu la veille de la Pentecôte de l'an 1162. Dès qu'il en fut instruit il partit pour se rendre à Cantorbéry. Il fut sacré et reçut peu de temps après le pallium du pape Alexandre III. Après avoir imploré dans la ferveur du recueillement les lumières du ciel qui lui étaient nécessaires, il se livra tout entier aux fonctions de l'épiscopat. Les chanoines de sa cathédrale étant moines, il prit leur habit qu'il porta toujours sous celui d'évêque et se revêtit d'un rude cilice qu'il ne quitta qu'à sa mort. Son genre de vie fut très austère. Il se levait à deux heures du matin ; après avoir récité l'office de la nuit il lavait les pieds à treize pauvres, les exhortait à la vertu, se recommandait à leurs prières et leur distribuait ses aumônes. Il lisait avec le plus profond respect l'Ecriture sainte, qu'il portait toujours avec lui, même dans ses voyages ; et tous les jours, après la méditation du matin, il allait visiter les malades qu'il y avait parmi ses moines ou dans son clergé. A neuf heures il célébrait le saint sacrifice de la messe ou l'entendait s'il n'avait pu la dire. A dix heures il faisait une nouvelle distribution d'aumônes, qui complétait le nombre de cent pauvres qu'il assistait tous les jours. Il dînait à trois heures et faisait lire un livre instructif et pieux pendant le repas. Sa table était frugale, mais toujours servie avec décence ; il n'y mangeait que ce qu'il y avait de plus commun et dans la plus exacte sobriété. Le reste du jour était employé à la prière, aux fonctions pastorales, aux œuvres de charité envers tous ceux qui recouraient à lui.

Il était sévère dans l'examen de ceux qui aspi-

raient aux saints ordres, vigilant sur les mœurs et la conduite de tous ceux qui étaient attachés à sa maison; il reprenait même avec une courageuse liberté les grands et les riches de leurs vices et retirait de leurs mains les biens de l'Eglise qu'ils avaient usurpés. Le roi, informé de la manière de vivre du saint archevêque, l'aimait toujours et le protégeait contre les injustices des seigneurs puissans. Le pape Alexandre III ayant assemblé un concile à Tours en 1163, Thomas, qu'il y appela, vint en France, où le roi d'Angleterre lui renouvela les témoignages de sa confiance et de son amitié. Le saint l'engagea alors à nommer à deux évêchés d'Angleterre, que le prince avait laissés vacans depuis long-temps pour s'en approprier les revenus. La bonne intelligence entre Henri II et Thomas, si utile à l'Eglise, ne fut pas de longue durée. Le saint archevêque s'étant démis de la dignité de chancelier, qu'il n'avait conservée jusque-là que par complaisance, s'aperçut bientôt que cette démission avait déplu au roi, qui ne tarda pas à lui en marquer son mécontentement; il le fit éclater surtout après avoir entendu les représentations du saint, sur l'injustice envers des églises long-temps laissées sans pasteurs et dont les revenus étaient envahis par l'autorité civile. A cet abus, dont Thomas se plaignit, il ajouta la réclamation, aussi touchante que bien fondée, contre les entreprises des juges laïques qui, au mépris des immunités de l'Eglise, citaient à leur tribunal, sous quelque prétexte que ce fût, les personnes ecclésiastiques. Il blâma la conduite de plusieurs officiers et seigneurs, détenteurs connus des biens consacrés au culte di-

vin ou destinés au soulagement des pauvres et des infirmes. Telles furent les sources des brouilleries entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry, qui eurent des suites si funestes.

Henri exigea que les évêques fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume, qui n'étaient ni lois constitutives ni des principes fondamentaux du gouvernement, mais des abus et des injustices auxquels Thomas déclara, dans une assemblée générale d'évêques tenue à Westminster, qu'il ne ferait serment qu'avec la clause, *sauf le devoir et la conscience.* Plusieurs évêques le blamèrent hautement et se conformèrent à la volonté du roi qui lui fit les reproches les plus vifs et de sévères menaces. Le reste du clergé en fut si intimidé qu'il employa les prières et les larmes. Le saint archevêque se laissa vaincre en signant en 1160 les articles qu'il avait rejetés d'abord; mais se repentant bientôt après de sa faiblesse il en demanda l'absolution au pape, qui la lui accorda en lui recommandant de réparer la faute où il était tombé par surprise. Le roi irrité du changement de Thomas le menaça de la mort; il fut condamné dans une assemblée d'évêques et de seigneurs et tous ses biens furent confisqués. Les choses étant dans cet état, Thomas en appela au saint-siége et résolut de quitter secrètement le royaume.

Ayant débarqué en Flandre il se rendit à Saint-Omer et s'y logea dans l'abbaye de Saint-Bertin, d'où il envoya demander un asile à Louis VII, roi de France. Ce prince le lui accorda, l'invita même à se rapprocher de lui. Tandis que le roi d'Angleterre défendait à tous ses sujets de faire passer à

notre saint aucun secours et envoyait à Sens des députés au pape pour lui porter des plaintes contre l'archevêque de Cantorbéry, qui de Saint-Omer partit pour Soissons, où le roi de France étant arrivé le lendemain, alla le visiter et lui marquer sa vénération et le désir de lui adoucir son exil. Thomas quitta Soissons pour aller à Sens, pour rendre compte au pape des motifs de sa conduite. Il en fut écouté avec admiration et exhorté à persévérer de défendre les intérêts de l'Eglise. Bien loin de recevoir la démission que le saint prélat offrit de son siége, le pape lui ordonna de ne point le quitter; ensuite ayant fait appeler l'abbé de Pontigny il le chargea de prendre soin du saint archevêque, qui alla se loger dans son monastère. On y suivait la règle austère de Cîteaux; il en garda toutes les observances, en prit l'habit et voulut y remplir les emplois les plus humiliants et les fonctions les plus abjectes, refusant toute distinction, jusqu'à ne pas toucher aux mets préparés pour lui et ne mangeant que la portion de la communauté comme le plus simple religieux.

Aux rigueurs de la pénitence se joignirent les peines de cœur les plus vives quand il apprit qu'après son départ d'Angleterre le roi avait confisqué les biens de ses parents, de ses amis, de ses domestiques et les avait bannis de ses états en les obligeant d'aller joindre le saint archevêque. Ces exilés, dont la majeure partie arriva au monastère de Pontigny dans l'état le plus déplorable, touchèrent le saint prélat jusqu'aux larmes. La Providence permit que tant d'innocents trouvassent dans la charité de plusieurs princes et évêques les secours nécessaires à leurs

besoins; la reine de Sicile et l'archevêque de Syracuse en reçurent plusieurs qu'ils assistèrent avec libéralité. Cependant on travaillait à réconcilier le roi avec le saint archevêque, et le pape y employait tous ses efforts, mais ils ne servirent que de prétexte à Henri II pour se porter à de nouveaux excès. Tandis que le roi de France donnait des ordres pour que Thomas vînt à Sens et y fût entretenu avec une sorte de magnificence, persuadé qu'il honorait Notre Seigneur dans la personne de son serviteur exilé, le saint fut reçu avec vénération par l'archevêque de Sens et se retira dans le monastère de Sainte-Colombe, situé près de la ville.

Les esprits paraissant s'aigrir plus que jamais, le pape pria le roi de France de se faire médiateur dans cette affaire entre l'archevêque de Cantorbéry et son souverain. Les deux rois eurent à ce sujet une conférence à Gisors. Thomas y vit Henri II et se jeta à ses pieds. Ce prince affecta de vouloir tout pacifier, mais sans vouloir faire cesser les injustices commises en son nom sur les immunités et les biens usurpés de l'Eglise. Cette conférence ne servit qu'à augmenter le nombre des ennemis du saint prélat, car ce ne fut que quelque temps après que Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des rois, changea celui de Henri II à l'égard de Thomas, qu'il manda de Sens et qui lui fut conduit par l'archevêque de cette ville. Il le reçut avec bonté et attendrissement; mais trois autres évêques d'Angleterre et quelques seigneurs, ennemis jurés de notre saint, indisposèrent de nouveau le roi contre lui; ensorte que quand il se présenta devant ce prince à Tours, où il alla prendre ses ordres avant de partir pour Cantorbéry, il

se contenta de lui dire que les terres de son église seraient rendues lorsqu'il serait arrivé en Angleterre. S. Thomas partit pour retourner dans son diocèse d'où il était absent depuis plus de sept ans; il écrivit au roi avant de quitter la France et finit sa lettre ainsi : « Je retourne à mon église avec la permission de votre majesté; c'est peut-être pour y mourir et pour empêcher au moins par ma mort son entière ruine. Votre majesté peut cependant m'y faire ressentir les effets de sa clémence et de sa religion; mais que je vive ou que je meure, je conserverai toujours inviolablement l'amour que j'ai pour vous en Notre-Seigneur; et, quelque chose qui puisse m'arriver, je prie Dieu de répandre sur vous et sur vos enfants ses graces et ses dons les plus précieux. »

Le saint voulut, avant de partir, remercier le roi de France des bontés dont il l'avait comblé. Il vint donc à Paris et logea dans l'abbaye de Saint-Victor. Il s'embarqua pour l'Angleterre près de Calais, et, après une traversée où il courut plusieurs dangers, il prit terre à Sandwich. Il fut reçu avec de vifs transports de joie. Ses ennemis, plus animés que jamais, partirent aussitôt pour passer en Normandie et le calomnièrent de nouveau auprès du roi, mais d'une manière si adroite et sur des faits si graves, que ce prince, transporté de colère, dit et répéta plusieurs fois : « qu'il maudissait tous ceux qu'il avait honorés de son amitié et comblés de biens, puisque aucun d'eux n'avait le courage de le défaire d'un prêtre qui lui donnait plus de peine que le reste de ses sujets. » Quatre officiers de sa cour, hommes sans religion, formèrent sur-le-champ l'horrible complot de massacrer l'archevêque de

Cantorbéry, dans la persuasion qu'ils feraient par là leur cour à Henri II. Le saint prélat avait été reçu à Londres comme en triomphe; mais son séjour y fut très court, ayant eu l'ordre de se retirer à Cantorbéry et de ne pas sortir de cette ville. Il s'y rendit tout de suite, et dans le discours qu'il fit le jour de Noël, après la messe, il déclara sur la fin qu'il croyait n'avoir pas encore long-temps à vivre. Tout l'auditoire à ces paroles fondit en larmes et lui-même parut quelques instants comme absorbé dans la contemplation de la volonté divine.

Ses quatre assassins, peu de jours après, arrivèrent en Angleterre; ils s'associèrent douze autres chevaliers et se rendirent tous à Cantorbéry. Ils allèrent au palais archiépiscopal, entrèrent dans l'appartement du saint, l'accablèrent d'injures et le menacèrent de le tuer s'il ne donnait pas l'absolution à ceux qui avaient été interdits ou excommuniés, soit par le pape, soit par lui-même. Thomas leur répondit avec douceur qu'ils seraient tous absous en promettant de réparer leurs crimes. Les assassins consignèrent alors le prélat à la garde des ecclésiastiques qui étaient autour de lui, de peur qu'il n'échappât, et ajoutèrent que le roi voulait faire un grand exemple de justice. « Quoi! dit le saint, vous vous imaginez que je pense à fuir! Non, non; j'attends sans crainte le coup de la mort. » Les assassins se retirèrent pour aller prendre leurs boucliers et leurs armes, comme s'il eût fallu aller à un combat, et ne tardèrent pas à revenir, au moment où le saint archevêque sortait pour aller à l'église: c'était l'heure de vêpres. Il défendit de fermer ou de garder les portes du lieu saint; les

assassins y entrèrent l'épée à la main, criant : « Où est le traître? où est l'archevêque? » Le saint s'avança et leur dit : « Je suis l'archevêque, mais je ne suis pas un traître. » Les moines et les ecclésiastiques s'enfuirent ou se réfugièrent au pied des autels. Il n'y en eut que trois qui restèrent constamment auprès de lui. «Vous êtes mort, lui dit un des assassins. — Je suis prêt, répondit le saint, à mourir pour Dieu, pour la justice et pour la défense de l'Église; mais je vous défends, au nom du Dieu tout puissant, de faire le moindre mal à aucun de mes religieux, de mes clercs ou de mon peuple; heureux si par ma mort je puis rendre à l'Église la liberté et la paix! » Ayant ainsi parlé il se mit à genoux, pria Dieu pour l'Église, pour ses ennemis et spécialement pour ses meurtriers : il inclina un peu sa tête et la leur présenta en silence. Comme ils voulaient le tirer de l'église, il leur dit : « Je ne sortirai pas; faites ce que vous voudrez. » Un des assassins déchargea dans cet instant un coup sur la tête du saint martyr qui, en ayant été étourdi, tomba sur ses genoux, soutint sa tête de ses deux mains, resta immobile comme auparavant et offrit à Dieu de nouveau le sacrifice de sa vie. Alors deux autres assassins lui donnèrent chacun un coup d'épée et il tomba sur le pavé près de l'autel de S. Benoît. Comme il était prêt d'expirer, Richard le Breton lui enleva le haut du crâne, et Hugues, avec la pointe de son épée, lui tira la cervelle qu'il répandit sur le pavé.

Après ce crime affreux les assassins coururent piller le palais archiépiscopal. Le clergé de Cantorbéry enterra secrètement le corps du saint ar-

chevêque, martyrisé le 29 décembre de l'an 1170, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la neuvième de son épiscopat. La nouvelle de ce meurtre atroce et sacrilège causa autant de surprise que de douleur aux princes catholiques et à toute la chrétienté. Henri II, dès qu'il en fut informé, prit tous les sentiments d'un véritable pénitent et répara, autant qu'il le put, tout le mal dont il était la principale cause. Dieu glorifia notre saint par les plus éclatants et les plus fréquents miracles. Le pape Alexandre III le canonisa en 1173.

S. PIERRE,

ARCHEVÊQUE DE TARANTAISE, EN SAVOIE.

(8 mai.)

Pierre naquit en Dauphiné de parents peu illustres selon le monde, mais très recommandables par leurs vertus. Il fit le cours de ses études avec distinction. A l'âge de vingt ans il prit l'habit chez les cisterciens de Bonnevaux, au diocèse de Vienne. C'est assez de dire que ces religieux avaient été formés à Clairvaux par S. Bernard, pour se convaincre de l'édification qu'ils donnaient à l'Église. Le père et la mère de notre saint s'étaient engagés, après la naissance de quatre enfants, à passer le reste de leur vie dans la continence. Ils priaient beaucoup et faisaient d'abondantes aumônes. Enfin Pierre vit toute sa famille embrasser comme lui l'état religieux.

Un an après que Pierre eut pris l'habit monastique, dix-sept sujets de la plus haute qualité vin-

rent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre était Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession après les épreuves ordinaires. Amédée alla passer quelque temps à Cluny, pour veiller à l'éducation de son fils, qui était élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux, il demanda comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison, ce qui lui fut accordé. Il fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels était celui de Tamiès au diocèse de Tarentaise; Pierre en fut le premier abbé.

Ayant été élu archevêque de Tarentaise en 1142, il n'acquiesça à cette élection que par l'ordre de S. Bernard et du chapitre général de son ordre. Il trouva son diocèse dans l'état le plus déplorable, par une suite de la mauvaise conduite de son prédécesseur. Nuit et jour il implorait sur son troupeau la miséricorde divine. Il ne changea rien à la simplicité de la vie monastique et il regarda l'épiscopat moins comme une dignité que comme un pesant fardeau. Il était exact à faire la visite de son diocèse; partout il exhortait et instruisait avec une patience admirable. Il pourvut de bons pasteurs les paroisses qui en manquaient. Il réforma les abus et fit cesser les désordres qui s'étaient glissés dans le chapitre de sa cathédrale. Il forma divers établissements pour l'éducation de la jeunesse et le soulagement des pauvres. L'auteur de sa vie, qui fut le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques et le témoin oculaire de la plupart de ses actions, rapporte qu'il opéra des miracles en plusieurs rencontres.

Mais il disparut tout à coup en 1155, après avoir rétabli partout le bon ordre : il choisit pour le lieu de sa retraite un monastère de cisterciens en Allemagne où il n'était point connu. On fit d'inutiles recherches pour découvrir ce qu'il était devenu. Enfin un jeune homme élevé sous sa conduite vint au monastère où il était caché, le reconnut et le fit connaître à toute la communauté. Les religieux remplis d'étonnement se jetèrent à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et témoignèrent une grande peine d'avoir ignoré si long-temps qui il était. On l'obligea de retourner dans son diocèse, où son troupeau le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Rendu à son église, il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. Les pauvres étaient toujours le principal objet de ses soins. Il fonda des hôpitaux sur les Alpes en faveur des voyageurs indigents, qui, faute d'un pareil secours, périssaient souvent de misère.

Le schisme déchirant alors l'Église, il se déclara pour le pape légitime, sans craindre l'empereur Frédéric I, qui soutenait l'anti-pape Octavien, dit Victor III. Son zèle ne se renferma pas dans l'enceinte du diocèse de Tarentaise. Il annonça la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne, en Lorraine et en diverses contrées d'Italie. La guerre s'étant rallumée en 1170 entre les rois de France et d'Angleterre, le pape le chargea de travailler à la réconciliation des deux princes. Le saint se mit aussitôt en route pour Paris. Louis VII envoya au devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour. Le serviteur de Dieu souffrit beaucoup des égards que lui attirait sa vertu. Il rendit la vue à un aveu-

gle en présence du comte de Flandre et de plusieurs autres seigneurs. Le roi, qui fut aussi témoin de ce fait, en examina toutes les circonstances et reconnut qu'il y avait un vrai miracle.

De Paris le saint alla à Chaumont sur les confins de la Normandie. Henri II, roi d'Angleterre, vint au devant de lui. Dès qu'il l'aperçut il descendit de cheval et se prosterna. L'archevêque de Tarentaise se conduisit avec tant de sagesse dans cette affaire qu'il engagea les deux rois à terminer leurs différents par un traité de paix.

Quelque temps après le pape l'envoya en Angleterre, pour tâcher de réconcilier le roi Henri avec son fils. En retournant en Savoie il tomba malade et mourut dans l'abbaye de Bellevaux, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Besançon, en 1174, à l'âge de soixante-treize ans.

S. LÉOPOLD,

MARQUIS D'AUTRICHE.

(15 novembre).

Léopold, quatrième du nom. Agnès, épouse de Léopold, voulait avoir part à toutes les bonnes œuvres du marquis d'Autriche. Ils lisaient ensemble l'Écriture sainte; ils se levaient la nuit pour vaquer à la prière et à la méditation de la loi de Dieu. En 1127 Léopold fonda le monastère de Sainte-Croix, de l'ordre de Cîteaux, à douze milles d'Italie, de Vienne, près du château de Kalnperg où il faisait sa résidence. Il aurait désiré, ainsi que la pieuse marquise, pouvoir chanter continuellement les

louanges du Seigneur au pied des autels ; mais, comme les obligations de leur état les retenaient dans le monde, ils fondèrent un monastère de chanoines réguliers, qui pussent à leur place remplir nuit et jour cette fonction angélique. C'est celui de Notre-Dame de Neubourg, à deux grandes lieues de Vienne. La marquise par humilité ne voulut point en poser la première pierre ; elle céda cet honneur à un prêtre.

LE VÉNÉRABLE CHARLES-LE-BON,

COMTE DE FLANDRE.

(6 mars.)

Charles était fils de S. Canut, roi de Danemarck, et d'Alise de Flandre. Il devint comte de Flandre en 1119, après la mort de Baudouin qui, pour récompenser sa valeur et son rare mérite, l'avait institué son héritier par testament. On vit briller en lui toutes les vertus chrétiennes, mais particulièrement la charité et l'humilité. Ennemi de la flatterie, il n'estimait ceux qui l'approchaient qu'à proportion de la franchise avec laquelle ils l'avertissaient de ses fautes. Plus d'une fois il épuisa ses trésors en faveur des pauvres, et lorsqu'il n'avait plus rien à leur donner il faisait vendre ses propres habits pour les soulager ; il leur distribuait lui-même du pain et de quoi couvrir leur nudité. On remarque qu'étant dans la ville d'Ypres il leur donna en un seul jour jusqu'à sept mille huit cent pains. Il les aimait enfin si tendrement qu'il tint toujours le blé et les autres denrées à bas prix, afin

qu'ils ne ressentissent point les effets de la misère. Il porta aussi des lois très sages pour les garantir de l'oppression des grands.

Parmi les oppresseurs du pays on comptait particulièrement Bertoul, avec ses parents. Ce méchant homme avait usurpé la prévôté de Saint-Donatien de Bruges, à laquelle la dignité de chancelier de Flandre était attachée. Pour se venger du vertueux comte, qui arrêtait le cours de ses injustices, il conçut l'horrible projet de lui ôter la vie : il en confia l'exécution à quelques scélérats, qui se postèrent dans l'église de Saint-Donatien, où le comte allait tous les jours de grand matin. On avait averti Charles de ce qui se tramait ; mais il se contenta de répondre : « Nous sommes toujours environnés de dangers; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si c'est sa volonté que nous perdions la vie, pouvons-nous la perdre pour une meilleure cause que pour celle de la justice et de la vérité ? » Tandis qu'il récitait les psaumes de la pénitence devant l'autel de la sainte Vierge, ses ennemis fondirent tout à coup sur lui et l'assassinèrent en 1124.

S. BÉNÉZET,

BERGER, PATRON D'AVIGNON.

(17 avril.)

Bénézet ou Bénédet gardait à la campagne les moutons de sa mère. On vit en lui, dès ses premières années, une piété beaucoup au dessus de son âge. Touché du danger que couraient les pauvres

en passant le Rhône à Avignon il entreprit de faire bâtir un pont sur ce fleuve. Ayant prouvé par des miracles que ce projet lui venait de Dieu, il en obtint l'approbation de l'évêque du lieu. Le pont fut commencé en 1177, sous la direction du saint, qui mourut en 1184, lorsqu'on eut achevé tout ce qu'il y avait de plus difficile à exécuter. Ceci est attesté par des monuments publics qui existent encore et que l'on garde à Avignon.

Le corps du saint fut enterré sur le pont même, qui ne fut entièrement achevé que quatre ans après et dont la construction fut accompagnée de prodiges depuis ses fondements jusqu'à sa fin. Les nouveaux miracles qui s'opérèrent au tombeau de Bénézet portèrent la ville à bâtir sur le pont une chapelle, où son corps a été près de cinq cents ans. Une grande partie du pont étant tombée en 1669, on l'en retira : il fut trouvé sans aucune marque de corruption, par le vicaire-général qui en fit la visite l'année suivante durant la vacance du siége. Les entrailles mêmes étaient parfaitement saines et la prunelle des yeux avait encore sa couleur, quoique les barres de fer qui entouraient le cercueil où était renfermé le corps fussent rongées par l'humidité.

TREIZIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

—

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DES XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLES.

La cinquième croisade, à envisager humainement les choses, fut couronnée du succès le plus éclatant; mais à les considérer dans l'ordre de la religion elle eut les suites les plus funestes. Les Français et les Vénitiens croisés attendaient à Venise la saison favorable pour s'embarquer lorsque le jeune Alexis, fils de l'empereur grec, vint implorer leur secours contre un usurpateur ; il promettait de rétablir l'union entre l'Église grecque et l'Église latine, et de contribuer de tout son pouvoir à la conquête de la Terre-Sainte. Ainsi, au lieu d'aller en Palestine, on fit voile vers Constantinople ; il ne fallut aux croisés que six jours pour emporter la place.

L'usurpateur prit la fuite et le jeune Alexis fut couronné empereur. Mais bientôt après, ce prince ayant été étranglé par un de ses officiers qui s'empara du trône, les croisés se crurent autorisés à venger sa mort. Constantinople fut attaquée de nouveau, prise d'assaut et abandonnée au pillage. Les croisés nommèrent un empereur parmi eux ; et, uniquement occupés à maintenir ce nouvel empire, ils oublièrent la Terre-Sainte pour laquelle ils avaient pris les armes.

Cette conquête des Latins loin de faciliter la réunion des Grecs à l'Église romaine acheva de les en séparer. Les excès commis dans la prise et le pillage de Constantinople leur inspirèrent une haine violente contre les Latins ; et c'est à cette époque qu'on peut placer la rupture entière et le schisme consommé de l'Église grecque.

Plusieurs nouveaux ordres religieux prirent naissance dans le courant du treizième siècle. Le premier fut celui des dominicains : il eut pour instituteur S. Dominique, né en Espagne. Dès sa jeunesse, il se sentit animé d'un grand dérir de travailler au salut des ames et de ramener à la foi catholique les Albigeois, dont les erreurs infestaient alors la ville d'Albi et les environs. Un grand nombre de missionnaires zélés se joignirent à lui et formèrent sous sa conduite un ordre religieux dont la principale fonction devait être de prêcher l'Évangile non seulement aux pécheurs, mais encore aux hérétiques et aux idolâtres. C'est de là que les membres de cet ordre furent connus d'abord sous le nom de Frères Prêcheurs. S. Dominique mourut avec la consolation de voir ses religieux produire dans tout le monde chrétien des fruits de grâce et de justice. Ce fut lui qui établit l'usage du *Rosaire,* dévotion à laquelle bien des pécheurs ont dû leur conversion, et qui toujours sera précieuse pour les ames pures et dévouées au culte de la mère de Dieu.

Un nouvel ordre s'éleva dans l'Église en même temps que celui des Frères Prêcheurs, ce fut celui des Frères Mineurs, dont le fondateur fut S. François d'Assise. Une maladie dangereuse qu'il essuya dans sa jeunesse lui fit prendre le parti de renon-

cer au monde et de ne s'attacher qu'à Dieu. Cette résolution déplut à son père, qui le maltraita souvent et qui en vint jusqu'à le déshériter. François souffrit tout avec patience. « Abandonné de mon père qui est sur la terre, je m'adresserai, disait-il, avec plus de confiance à mon père qui est dans les cieux. » Dès lors il pratiqua à la lettre ce conseil de l'Évangile : Ne portez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni chaussure, ni bâton. Puis il se mit à prêcher la pénitence par des discours simples mais solides, qui faisaient la plus vive impression sur ses auditeurs.

Bientôt il eut des disciples qui imitèrent l'austérité de sa vie et qui secondèrent son zèle pour le salut des ames. Il leur donna le nom de Frères Mineurs, pour leur faire entendre qu'ils devaient se regarder comme les plus petits de tous, et il les envoya prêcher en différents pays. Pour lui, il prit le chemin de l'Égypte dans l'espérance d'y trouver le martyre; mais son attente fut trompée; au lieu de la mort il n'y trouva que des honneurs de la part des infidèles. De retour en Europe, il continua de gouverner saintement son ordre et il termina une vie pleine de bonnes œuvres par une mort précieuse aux yeux de Dieu.

La sixième croisade, qui eut lieu à cette époque, eut, comme presque toutes les autres, d'heureux commencements suivis de revers les plus fâcheux. On en peut dire autant de la septième dont S. Louis, roi de France, fut l'apôtre et le guide.

A la tête d'une armée nombreuse il aborda en Égypte, dont le prince ou soudan était alors maître de la Terre-Sainte; il s'empara de Damiette et

pénétra en vainqueur jusque dans le centre du pays. Mais le comte d'Artois s'étant engagé témérairement, malgré les défenses du roi son frère, fut enveloppé et perdit la vie avec l'élite de l'armée française. Il fallut reprendre le chemin de Damiette. Au fer de l'ennemi se joignirent la famine et une maladie contagieuse; et S. Louis, après des efforts incroyables, tomba entre les mains des infidèles. Il parut dans sa prison le même que sur le trône; il s'y conduisit en chrétien à qui Dieu tient lieu de tout, en héros dont l'ame est supérieure à tous les revers.

S. Louis, après quelques mois de prison, recouvra sa liberté. Il passa dans la Palestine, fortifia le peu de places que les chrétiens y possédaient encore, et ne quitta cette contrée qu'après avoir retiré des mains des infidèles un grand nombre de captifs qui étaient en danger de perdre la foi.

S. Louis, roi de France, sur la nouvelle des cruautés que les infidèles exerçaient contre les chrétiens de la Terre-Sainte qui refusaient d'embrasser le mahométisme, se sentit embrasé de zèle pour aller à leur secours et les délivrer d'une servitude où leur salut était si exposé; il entreprit à cet effet la huitième croisade, qui fut la dernière. Après avoir réglé les affaires de son royaume il fit voile vers Tunis, d'où il espérait pénétrer en Égypte et de là dans la Terre-Sainte. Il forma le siége de cette place. Mais les chaleurs excessives du climat et la mauvaise qualité des eaux causèrent une peste violente qui emporta la moitié de l'armée; S. Louis en fut attaqué lui-même, et jamais il ne parut plus grand que dans cette circonstance critique. Quand

il sentit son dernier moment approcher il se fit coucher sur la cendre; les bras croisés sur la poitrine et les yeux fixés vers le ciel, il expira en prononçant distinctement ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison; je vous adorerai dans votre saint temple et je glorifierai votre nom. » Ainsi mourut l'un des plus grands et des plus saints rois qui aient été donnés au monde. Les miracles qu'il opéra le firent canoniser vingt ans après sa mort.

Pour se former une juste idée des croisades, dont nous avons donné un précis historique, il faut en juger non sur les déclamations injurieuses de la philosophie moderne, mais sur les faits que nous présente toute la suite de l'histoire.

Les croisades étaient des entreprises justes et légitimes, puisqu'elles avaient pour but de protéger les chrétiens d'Orient contre l'oppression des Mahométans et de défendre l'Europe elle-même de la fureur de ces barbares, qui menaçaient alors de tout envahir. Si la plupart des croisades ont peu réussi, il faut l'attribuer aux perfidies des Grecs et aux désordres trop communs parmi les croisés euxmêmes. Si elles n'ont pas sauvé l'Orient, elles ont eu du moins pour l'Occident les suites les plns avantageuses; elles ont plus d'une fois fait cesser ou suspendu les guerres que se faisaient les rois chrétiens; elles ont éteint les guerres civiles, qui depuis deux cents ans tenaient les seigneurs particuliers armés les uns contre les autres; elles ont tourné contre une nation infidèle et conquérante les forces que les chrétiens avaient employées jusqu'alors à se détruire eux mêmes. Ce qui achève de venger les

croisades de toutes les calomnies dont on s'est plu à les charger c'est qu'elles ont eu le suffrage des plus saints personnages de leur temps ; c'est qu'elles ont été solennellement autorisées par l'Église, à qui sans doute l'assistance divine, qui lui est promise pour tous les jours, n'a pas manqué dans cette circonstance ; c'est qu'enfin elles ont été ratifiées par le plus puissant de tous les témoignages, par les miracles qui en ont plus d'une fois accompagné la publication.

Le treizième siècle a donné à l'Église plusieurs grands hommes, non moins distingués par leurs vertus que par leurs lumières. Les plus illustres sont S. Bonaventure et S. Thomas d'Aquin, tous deux Italiens de naissance.

S. Thomas fut l'un des principaux ornements de l'ordre de S. Dominique. Le seigneur, qui le destinait à devenir la lumière de l'Eglise, s'était plu à orner son esprit et son cœur des plus belles qualités. Ses progrès dans les sciences furent rapides ; mais il les cachait si bien que son silence passait pour stupidité. Aussi ses compagnons d'étude l'appelaient-ils par dérision le *bœuf*. Mais son maître, qui le connaissait mieux, en jugeait bien différemment ; et il disait aux railleurs que les doctes mugissements de ce bœuf retentiraient un jour par toute la terre ; il ne se trompa point. Thomas devint la merveille de son siècle, et composa un grand nombre d'ouvrages où la science la plus vaste se trouve jointe à la plus tendre piété. On lui offrit l'archevêché de Naples, mais on ne put lui faire accepter cette haute dignité ; il voulut marcher jusqu'à la fin dans l'oubli des honneurs les plus légitimes ; et cette humi-

lité mit le comble à la gloire que ses lumières et ses vertus lui avaient acquises dans tout le monde chrétien.

S. Bonaventure ne fit pas moins d'honneur à l'ordre de S. François que S. Thomas à celui de S. Dominique. Né de parents illustres par leur piété, il aima Dieu dès qu'il put le connaître. Ayant été guéri d'une maladie par les prières de S. François, il entra par reconnaissance dans son ordre; et peu après la mort du saint fondateur il fut élu pour le gouverner. Le pape Grégoire X, plein d'estime pour ses talents et ses vertus, l'éleva malgré sa résistance à la dignité de cardinal. S. Bonaventure mourut peu de temps après au concile général de Lyon. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui respirent la piété la plus affectueuse; et il est regardé en particulier parmi tous les docteurs de son temps comme le plus grand maître de la vie spirituelle.

Les souverains pontifes depuis que les Grecs s'étaient séparés de l'Église romaine n'avaient cessé d'employer tous les moyens pour les rappeler à l'unité catholique. On eut à cette époque quelque espérance que cette réunion aurait lieu. Les Grecs schismatiques firent quelques démarches à cet effet; Michel Paléologue, leur empereur, désirait ardemment la cessation du schisme. On convoqua pour terminer cette grande affaire le second concile de Lyon, quatorzième général. Les ambassadeurs du prince grec déclarèrent en plein concile qu'ils venaient, au nom de l'empereur et des évêques d'Orient, reconnaître l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, abjurer le schisme et accepter la profession de foi de l'Église romaine. Tout semblait promettre une

réunion durable, et cependant elle ne se maintint que jusqu'à la mort de Michel Paléologue : son successeur replongea les Grecs dans le schisme.

Un autre schisme, connu sous le nom de *schisme d'Occident*, affligea l'Église au commencement du quatorzième siècle. Le pape Clément V, qui était Français, fixa sa résidence à Avignon et ses successeurs en firent de même. Rome et l'Italie souffrirent beaucoup de cette longue absence des papes; elles furent déchirées par des factions et des guerres civiles. Enfin le pape Grégoire XI se rendit aux pressantes sollicitations des Romains et retourna dans leur ville.

Après sa mort le peuple de Rome, craignant que le nouveau pape, s'il était Français, n'allât encore résider à Avignon, s'attroupa autour du conclave où étaient assemblés les cardinaux et se mit à crier qu'il voulait un pape romain. A ces cris séditieux il ajouta des menaces. Les cardinaux intimidés nommèrent précipitamment un pape, qui prit le nom d'Urbain VI. Mais quelques mois après, étant sortis de Rome, ils prétendirent que cette élection était nulle par défaut de liberté et ils nommèrent un autre pape sous le nom de Clément VII.

Cette malheureuse affaire jeta l'Église dans une horrible confusion. Toute la chrétienté se trouva partagée entre les deux papes, qui furent reconnus, l'un par une nation, l'autre par une autre. Chacun d'eux eut des successeurs, ce qui ne servit qu'à perpétuer le schisme et à aigrir tous les maux qui en étaient la suite.

S. JEAN DE MATHA,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES.

(8 février.)

Ce saint naquit à Faucon, sur les frontières de la Provence, vers le milieu du douzième siècle, et reçut le nom de Jean à son baptême. Les parents qui lui donnèrent le jour étaient distingués par leur noblesse et par leur piété. Sa mère le consacra au Seigneur dès sa naissance par un vœu. Son père, nommé Euphémius, prit un soin particulier de son éducation et l'envoya à Aix, afin qu'il y fît ses études et qu'il y apprît tout ce que doit savoir un jeune homme de qualité. Jean s'appliquait à profiter des leçons de ses différents maîtres; mais il avait une tout autre ardeur pour se perfectionner dans la pratique des vertus chrétiennes. Il avait une charité extraordinaire pour les pauvres, et il employait au soulagement de leurs misères une partie considérable de l'argent qu'il recevait de sa famille pour fournir à des plaisirs innocents. Il allait régulièrement tous les vendredis à l'hôpital; là il servait les malades, pansait leurs plaies et leur procurait tous les secours qui étaient en son pouvoir.

De retour dans la maison de son père, il lui demanda la permission de continuer ses pieux exercices, et, après l'avoir obtenue, il se retira dans un petit ermitage qui n'était pas éloigné de Faucon. Son dessein était d'y vivre séquestré du commerce du monde, pour ne converser plus qu'avec Dieu. Il n'y trouva pas cette solitude entière après la-

quelle il soupirait. Les fréquentes visites de ses amis lui donnant des distractions continuelles, il crut devoir quitter sa cellule ; il alla donc trouver son père et le pria de l'envoyer à Paris, pour y étudier la théologie. Euphémius approuva le dessein de son fils et lui permit volontiers de se rendre dans la capitale. Jean fit son cours avec le plus grand succès, prit les degrés ordinaires et enfin le bonnet de docteur, quoique sa modestie lui inspirât de la répugnance pour cette sorte d'honneur. Ayant été ordonné prêtre quelque temps après, il célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris. Maurice de Sully, qui occupait alors le siége de la capitale, les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève et le recteur de l'université voulurent y assister. Il leur fut facile de juger, à la ferveur angélique avec laquelle le saint célébrait l'auguste sacrifice, que l'esprit de Dieu résidait en lui avec la plénitude de ses grâces.

Ce fut le jour même qu'il dit sa première messe que notre saint, par une inspiration particulière du ciel, forma la généreuse résolution de travailler à racheter ces chrétiens infortunés qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il envisageait deux choses dans cette bonne œuvre : la délivrance des corps et le salut des ames qui courent les plus grands risques parmi des peuples barbares. Il ne voulut cependant rien entreprendre avant d'avoir consulté le Seigneur d'une manière spéciale. Ce fut ce qui le détermina à se retirer dans un lieu solitaire, afin d'attirer sur lui les lumières de l'Esprit saint par une prière fervente et continuelle et par tous les exercices de la pénitence. Il entendit

parler d'un saint ermite, nommé Félix de Valois, qui vivait dans une forêt près du bourg de Gandelu, au diocèse de Meaux. Il l'alla trouver aussitôt et le pria de le recevoir dans son ermitage et de l'instruire des voies de la perfection. Félix découvrit aisément qu'il n'avait point à faire à un homme novice dans la vie spirituelle; aussi le regarda-t-il moins comme son disciple que comme un compagnon que Dieu lui avait envoyé. Il serait impossible d'exprimer jusqu'où nos deux ermites portèrent l'esprit d'oraison et avec quel zèle ils embrassèrent les plus rigoureuses austérités. Leurs veilles étaient longues et leurs jeûnes presque continuels. Leur occupation la plus ordinaire était la contemplation; et ils n'avaient d'autre but dans tous leurs entretiens que d'allumer de plus en plus dans leur cœur le feu sacré de l'amour divin.

Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble sur le bord d'une fontaine, Jean s'ouvrit à Félix sur la pensée qui lui était venue, le jour de sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens captifs chez les Mahométans. Il parla de la fin et de l'utilité de cette entreprise d'une manière si vive et si touchante que Félix ne douta point qu'un tel projet ne vînt de Dieu; il en loua l'exécution et s'offrit même pour y concourir autant qu'il serait en lui. Les deux saints n'étaient plus embarrassés que sur le choix des moyens qu'il fallait prendre pour effectuer le noble désir qui leur avait été inspiré par la charité. Ils se recommandèrent à Dieu et redoublèrent leurs mortifications et leurs prières, afin d'obtenir de nouvelles lumières sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Quelques jours après ils se

mirent en chemin pour Rome. Ils partirent vers la fin de l'an 1197, sans pouvoir être retenus par les incommodités d'une saison rigoureuse. En arrivant à Rome ils trouvèrent Innocent III sur la chaire de S. Pierre. Ce souverain pontife, ayant été instruit de leur sainteté et de leur pieux dessein par des lettres de recommandation qui lui furent présentées de la part de l'évêque de Paris, les reçut comme deux anges envoyés du ciel, les fit loger dans son palais et leur accorda plusieurs audiences particulières, afin qu'ils lui expliquassent dans le plus grand détail les rapports et la nature de leur projet. Il assembla ensuite les cardinaux et quelques évêques dans le palais de S. Jean de Latran pour prendre leurs avis sur une affaire de cette importance. Après leurs délibérations, il indiqua un jeûne et des prières particulières pour obtenir de Dieu qu'il manifestât sa volonté. Enfin, ne pouvant douter que les deux ermites français ne fussent conduits par l'esprit de Dieu, et considérant l'utilité que l'Église retirerait de l'institut qu'ils avaient projeté, il le reçut et en forma un nouvel ordre religieux dont Jean fut déclaré le premier ministre général. L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, et le pape l'approuva par une bulle donnée en 1198. Le souverain pontife voulut que les nouveaux religieux portassent l'habit blanc avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de *Frères de l'ordre de la sainte Trinité*. Il confirma le même institut quelque temps après et lui accorda de nouveaux priviléges par une bulle en date de l'année 1209.

Lorsque les deux saints eurent obtenu ce qu'ils désiraient ils prirent congé de sa sainteté et retournèrent en France. Le roi Philippe-Auguste, devant lequel ils se présentèrent et qu'ils informèrent de tout ce qui s'était passé, agréa l'établissement de leur ordre dans son royaume et le favorisa même par ses libéralités. Gaucher III, seigneur de Châtillon, leur donna un lieu dans ses terres pour y bâtir un couvent; mais cette maison fut bientôt trop petite pour contenir tous ceux qui voulaient entrer dans le nouvel ordre. Ce fut ce qui engagea le seigneur de Châtillon, secondé en cela par le roi, à donner à notre saint le lieu appelé *Cerfroid*, qui était précisément celui où il avait concerté avec Félix de Valois le premier plan de son institut. Il y jeta les fondements d'un monastère qui a toujours passé pour le chef-lieu de l'ordre des trinitaires. Jean et Félix bâtirent encore plusieurs autres monastères en France, tant on avait d'ardeur pour étendre une religion fondée sur la plus pure charité. Ils envoyèrent quelques-uns de leurs disciples au comte de Flandre et de Blois et à d'autres seigneurs croisés qui allaient s'embarquer pour la Palestine. L'occupation de ces religieux devait être d'instruire les soldats, de prendre soin des malades et de travailler à racheter les captifs. Le pape écrivit à Miramolin, roi de Maroc, pour les lui recommander. Cette lettre produisit un heureux effet; car le saint ayant envoyé deux de ses disciples dans le royaume de ce prince en 1201, ils rachetèrent cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. L'année suivante il alla lui-même à Tunis, où il en délivra plus de cent dix. Il se rendit ensuite en Provence et y ramassa des sommes considérables qui

lui servirent à procurer la liberté à un grand nombre de malheureux qui gémissaient sous les fers des Maures d'Espagne. Tant de bonnes œuvres, opérées par le saint et par ses disciples, attirèrent beaucoup de réputation au nouvel ordre et inspirèrent depuis à S. Pierre Nolasque le désir d'en former un second à peu près sur le même plan.

Notre saint fit un second voyage à Tunis en 1210. Il eut beaucoup à souffrir de la part des Mahométans, irrités de l'ardeur avec laquelle il exhortait les captifs à supporter leurs maux avec patience et à mourir plutôt que de renoncer à leur foi. Le trait suivant donnera une idée de la barbarie de ces infidèles. Lorsqu'ils virent le saint s'embarquer avec les cent vingt esclaves qu'il avait rachetés, ils ôtèrent le gouvernail de son vaisseau et en déchirèrent les voiles afin qu'il pérît au milieu des flots. Jean, plein de confiance en Dieu, ne perdit point courage; il pria le ciel de prendre la conduite du vaisseau, puis ayant tendu les manteaux de ses compagnons en forme de voiles il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes durant tout le trajet. L'événement prouva qu'une foi vive n'est jamais sans récompense. La navigation fut très heureuse, et le vaisseau aborda en fort peu de jours au port d'Ostie en Italie. Comme la santé de notre saint dépérissait sensiblement et que ses forces l'abandonnaient chaque jour, il fut obligé de passer à Rome le peu de temps qui lui restait à vivre.

Quant au B. Félix de Valois, son collègue, il était toujours en France où il travaillait avec un merveilleux succès à la propagation de son ordre. Ce fut vers ce temps-là qu'il lui procura un établisse-

ment à Paris. Le monastère fut bâti à l'endroit où était une chapelle dédiée sous l'invocation de S. Mathurin, et c'est de là qu'est venu le nom de *Mathurins* aux trinitaires de France.

Jean de Matha vécut encore deux années à Rome, uniquement occupé à exercer les œuvres de miséricorde et à prêcher la nécessité de la pénitence. Dieu donnait une telle efficacité à ses discours que les pécheurs les plus endurcis rentraient en eux-mêmes et prenaient une sincère résolution de satisfaire à la justice divine pour leurs iniquités. Il succomba enfin sous le poids de ses travaux et de ses austérités et mourut le 21 décembre 1213 à l'âge de soixante-un ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Thomas, où l'on voit encore son tombeau. Pour son corps on l'a transporté en Espagne. Le pape Innocent XI a fixé la fête de S. Jean de Matha au 8 de février.

S. DOMINIQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS OU DOMINICAINS.

(4 août.)

S. Dominique naquit en 1170 à Calaruega, anciennement appelé Calaroga, au diocèse d'Osma, dans la vieille Castille. On l'a fait sortir de la famille des Gusmans, célèbre par ses alliances avec plusieurs maisons royales qui subsistent encore aujourd'hui, et qui est divisée en différentes branches telles que celles des ducs de Medina-Sidonia et de Medina de las Torres, qui sont grands d'Espagne

de la première classe, et celles des marquis d'Azdales, de Monte-Allegre, etc., qui jouissent de la même dignité, ainsi que les comtes de Niébla, d'Olivarès, etc., qui ont une origine commune. Divers auteurs ont essayé de prouver que l'illustration de la famille du saint ne pouvait être révoquée en doute, quoiqu'ils sussent bien que la véritable noblesse d'un chrétien consiste dans les dons de la grâce et que les serviteurs de Dieu ont tiré leur principale gloire du mépris qu'ils ont fait de tous les avantages du monde pour l'amour de Jésus-Christ.

Dominique était fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Az. Il eut plusieurs frères dont l'aîné, nommé Antoine, se fit prêtre et mourut en odeur de sainteté dans un hôpital où il s'était consacré au service des pauvres. Mamez, qui était le second, embrassa l'institut de notre saint et le suivit dans ses missions.

On dit que la mère de Dominique, étant enceinte de ce fils, apprit par un songe mystérieux qu'il était destiné à des choses extraordinaires. Lorsqu'il fut né elle le présenta à l'église pour recevoir le baptême. On lui donna le nom de Dominique en l'honneur d'un saint abbé, appelé *Dominique de Silos*. Il ne fut pas plus tôt en état de faire usage de sa raison que sa vertueuse mère l'instruisit de ce qu'il devait à Dieu. Sa ferveur était si grande dans sa jeunesse que souvent il se levait pendant la nuit pour prier; il aimait aussi dès lors les pratiques de la mortification. Il eut pour premier précepteur l'archi-prêtre de Gumiel, son oncle maternel, homme singulièrement recommandable par sa

piété. Il assistait avec lui à tous les offices de l'église ; et, après avoir donné le temps convenable à l'étude et à ses autres devoirs, il employait tout le reste à l'oraison, à des lectures pieuses et à diverses œuvres de charité. Il se privait, par esprit de pénitence, des amusements permis à son âge.

Lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année on l'envoya aux écoles publiques de Palentia qui, peu de temps après, furent transférées à Salamanque, où l'on érigea, au milieu du treizième siècle, une université qui est encore la plus célèbre de toute l'Espagne. Il y fit de rapides progrès dans la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il acquit aussi une parfaite connaissance de l'Écriture et des Pères.

Instruit par les livres saints que l'esprit du Seigneur n'habite que dans les ames chastes, il veillait avec la plus grande attention sur son cœur et sur ses sens. Toujours occupé de la présence de Dieu, il s'entretenait rarement avec les hommes et ne parlait même qu'en peu de mots [illegible]tueuses. Il couchait ou sur des planches ou sur la terre nue. La mort de sa mère lui causa une vive douleur ; mais il supporta avec patience cet accident, qui d'ailleurs ne servit qu'à le détacher du monde encore plus parfaitement.

Les exemples de sa mère lui avaient inspiré une tendre dévotion pour la sainte Vierge et un amour extraordinaire pour les pauvres. Sa charité éclata surtout dans une famine ; il se défit de son argent, de ses biens, de ses livres et généralement de tout ce qu'il possédait, pour assister les malheureux. Il n'avait encore alors que vingt-un ans. Une charité

si héroïque toucha les maîtres, les étudiants et tous les habitants de la ville, en sorte que les uns ouvrirent leurs greniers et les autres leurs bourses, pour empêcher de périr ceux qui étaient dans le besoin. Ce fut ainsi que Dominique instruisit par ses exemples ses maîtres mêmes. Son amour pour les malheureux était sans bornes. Une pauvre femme, fondant en larmes, lui demanda un jour de quoi contribuer au rachat de son frère que les Maures avaient fait esclave. Ses entrailles furent émues de compassion; mais, comme il ne lui restait plus rien à donner, il dit à cette femme : « Je n'ai ni or ni argent ; ne vous affligez cependant pas ; je sais travailler. Offrez-moi aux Maures en échange pour votre frère, je veux être esclave à sa place. » Celle-ci, étonnée d'une pareille proposition, n'osa l'accepter ; mais Dominique n'en eut pas moins devant Dieu le mérite de la charité.

Lorsqu'il eut fini ses études et pris ses degrés il [illegible] à Palentia et y annonça la parole de Dieu avec un succès étonnant. On l'écoutait partout comme un oracle ; on le consultait sur les matières les plus difficiles de doctrine et de morale, et il n'y avait personne qui ne s'en rapportât à ses décisions.

Azebedo, ayant été fait évêque d'Osma en 1198, réforma son chapitre et y introduisit des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; il y fit entrer Dominique, qui était de son diocèse. Le serviteur de Dieu n'eut pas plus tôt entendu la voix de son pasteur qu'il quitta Palentia pour aller vivre sous la règle de S. Augustin. Il était dans la vingt-huitième année de son âge. Nous apprenons du B. Jourdain,

qui vécut familièrement avec lui, qu'aussitôt qu'il eut pris possession de sa prébende il brilla comme un nouvel astre dans l'église d'Osma. Il pratiquait toutes les austérités des anciens Pères du désert et montrait dans toute sa conduite cette pureté de cœur et ce parfait détachement des créatures qui firent le caractère principal de ces grands hommes. Il lisait les conférences de Cassien pour conformer sa vie aux maximes qu'elles contenaient.

En travaillant ainsi à sa sanctification il allumait de plus en plus dans son cœur le feu de l'amour divin. Il se sentait encore embrasé d'un zèle ardent pour le salut des pécheurs et des infidèles. Souvent il sollicitait leur conversion auprès du père des miséricordes; il passait quelquefois les nuits entières à prier pour eux dans l'église; on l'y entendait gémir et soupirer et il arrosait de ses larmes les marches de l'autel devant lequel il était prosterné. Il exerçait contre son corps une sainte sévérité dont il tâchait de dérober la connaissance aux hommes, mais on en voyait les effets sensibles dans l'affaiblissement de ses forces; ce fut ce qui engagea son évêque à lui ordonner de mettre un peu de vin dans l'eau qu'il buvait. Mais il trouvait sans cesse de nouveaux motifs de redoubler ses macérations, surtout quand il pensait à la perte de tant d'ames et à cette multitude de crimes occasionnés par l'hérésie et l'impiété.

Après la réformation du chapitre d'Osma les titres de prieur et de sous-prieur furent substitués à ceux de doyen et de prévôt. L'évêque occupait la première place et Dominique la seconde. Le saint aidait encore le prélat dans le gouvernement de son

diocèse, où il prêcha avec autant de fruit que de zèle durant l'espace de cinq ans.

L'évêque d'Osma, ayant été chargé par Alphonse IX, roi de Castille, d'aller négocier le mariage du prince Ferdinand son fils avec la fille du comte de La Marche, voulut que Dominique l'accompagnât. Etant arrivés l'un et l'autre en France ils vinrent dans le Languedoc, qui était alors rempli d'Albigeois. Celui chez lequel ils logèrent à Toulouse était infecté des erreurs de ces hérétiques. Dominique entreprit sa conversion et y réussit en une seule nuit.

Les articles du mariage arrêtés, l'évêque d'Osma et son compagnon reprirent la route d'Espagne. Ils vinrent quelque temps après avec un équipage magnifique pour chercher la princesse ; mais ils la trouvèrent morte et ne se présentèrent chez le comte, son père, que pour assister à ses funérailles. Comme ils brûlaient du désir de s'employer à la conversion des ames plongées dans les ténèbres de l'erreur, ils renvoyèrent leurs équipages en Espagne et allèrent à Rome demander au pape Innocent III la permission d'instruire les Albigeois du Languedoc et de prêcher l'Évangile aux infidèles du nord. Le pape, après avoir loué leur zèle, leur conseilla de s'attacher aux Albigeois, dont l'hérésie menaçait l'Église des plus grands maux. Le saint évêque pria aussi Innocent de lui permettre de quitter son évêché ; cette permission lui fut refusée, mais il obtint celle de rester deux ans en Languedoc.

A leur retour d'Italie les deux serviteurs de Dieu visitèrent par dévotion le monastère de Cîteaux, dont les religieux étaient alors autant de saints. Ils

arrivèrent à Montpellier vers la fin de l'année 1205. Là ils trouvèrent plusieurs abbés de l'ordre de Cîteaux, que le pape avait chargés de s'opposer aux succès des hérésies régnantes. Il leur représentèrent qu'ils devaient pour réussir employer la persuasion et l'exemple plutôt que la terreur; qu'il fallait que leurs prédicateurs imitassent la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres; qu'ils allassent à pied; qu'ils n'eussent ni argent, ni équipages, ni provisions. Les abbés suivirent cet avis et renvoyèrent leurs chevaux avec leurs domestiques.

Les missionnaires sentirent bien le danger et la difficulté de leur entreprise; mais ils se persuadèrent qu'ils seraient amplement dédommagés de leurs peines s'ils pouvaient contribuer au salut d'une seule ame ou donner leur vie pour une si belle cause. Ils se montraient supérieurs à la crainte, quoique le mal parût à son comble. Les hérétiques, non contents de porter la terreur et la désolation dans leur propre pays, se répandaient dans plusieurs provinces, au nombre de quatre, de cinq et même de huit mille hommes; pillaient les villes et les villages, massacraient les prêtres, écorchant les uns tout vivants et frappant les autres jusqu'à la mort. Dans les églises ils brisaient et profanaient les vases sacrés et poussaient l'impiété jusqu'à convertir les ornements des autels en habits de femme. Ils pénétrèrent dans le centre de la France, mais le roi Philippe-Auguste les ayant attaqués en Berri leur tua dix mille hommes.

Dominique entreprit d'arrêter par sa faible voix la violence du torrent. Ses sermons furent l'instrument dont Dieu se servit pour amollir la dureté des

rochers et pour toucher des cœurs que l'éloquence impétueuse de S. Bernard n'avait pu émouvoir. Aussi la conversion des Albigeois est-elle regardée comme le plus grand des miracles que le saint ait opérés.

La première conférence que les missionnaires eurent avec les hérétiques se tint dans un bourg près de Montpellier et dura une semaine. Elle produisit les plus heureux effets et il n'y avait point de jour où il ne s'opérât plusieurs conversions éclatantes. Cette conférence finie, les hommes apostoliques prêchèrent huit jours à Béziers ; ils y gagnèrent aussi beaucoup d'ames à Jésus-Christ, malgré les mauvaises dispositions de la plupart de leurs auditeurs, qui se bouchaient les oreilles pour ne pas les entendre. Diégo et Dominique allèrent ensuite à Carcassone et à Montréal. Étant dans cette ville ils disputèrent quinze jours avec les quatre chefs des Albigeois et convertirent cent cinquante de ces hérétiques. Dominique rédigea par écrit une courte exposition de la foi et prouva chaque article par l'autorité du nouveau Testament. Il remit ce petit ouvrage aux principaux des Albigeois, afin qu'ils l'examinassent. Ceux-ci, après avoir disputé longtemps entre eux, convinrent de le jeter au feu, disant que s'il brûlait ils regarderaient comme fausse la doctrine qui y était contenue. Ils l'y jetèrent à trois différentes reprises sans que les flammes l'endommageassent. Il n'y eut cependant de converti qu'un officier, qui depuis attesta publiquement la vérité du miracle dont il avait été témoin oculaire. Pierre des Vaux de Cernai assure qu'il entendit raconter le même miracle à S. Dominique. Ce saint

et l'évêque qui l'accompagnait trouvèrent à Fanjeaux Arnou, abbé de Cîteaux, et les douze autres abbés qui, conjointement avec lui, travaillaient à la conversion des Albigeois. On tint une nouvelle conférence, où il y eut des arbitres nommés. Les juges et les ministres hérétiques ayant proposé de jeter au feu l'écrit de S. Dominique dont nous venons de parler, la proposition fut acceptée unanimement. On l'y jeta donc au milieu de l'assemblée, et par trois fois, comme on avait déjà fait; mais on l'en retira toujours sans qu'il eût reçu le moindre dommage. Ce miracle est rapporté par Jourdain et par les anciens auteurs de la vie du saint; Thierri d'Apolda, Bernard Guidonis et Humbert le distinguent expressément de celui qui s'était opéré à Montréal. Le second se fit au château de Raimond Durfort, où l'on bâtit depuis une chapelle sous l'invocation de S. Dominique. La postérité de Raïmond donna même le château à l'ordre que le serviteur de Dieu avait institué. La conversion d'un grand nombre d'hérétiques des deux sexes fut le fruit de ce miracle.

Dominique était pénétré de douleur quand il considérait que les enfants des catholiques manquaient de secours pour recevoir une bonne éducation; d'où il arrivait qu'ils étaient négligés dans leur jeunesse ou qu'ils tombaient entre les mains de maîtres qui corrompaient la pureté de leurs mœurs et de leur foi. Il chercha les moyens d'arrêter le mal dans sa source. Aidé des libéralités de plusieurs évêques il fonda en 1206 le monastère de Notre-Dame de Prouille, près de Fanjeaux, et soumit les religieuses qui s'y retirèrent à la règle de S. Augustin. Il leur

donna aussi quelques constitutions particulières qui furent approuvées par le pape Grégoire IX. Cette maison fut bientôt remplie d'un grand nombre de femmes qui voulaient se mettre à l'abri de la corruption du siècle; on y forma aussi à la piété de jeunes filles qui devaient un jour vivre dans le monde. Ce monastère est encore regardé aujourd'hui comme le berceau et le chef-lieu des dominicaines.

En 1207 il y eut une conférence entre les missionnaires et les hérétiques. Elle se tint dans le palais de Raimond Roger, comte de Foix, qui admit successivement les deux partis à sa table. La femme et une des sœurs du comte suivaient le parti des Vaudois; son autre sœur était attachée aux Albigeois. La dispute se termina à l'avantage de la vérité. Plusieurs personnes de distinction renoncèrent à l'hérésie. De ce nombre fut celui qui avait été choisi pour juge et pour arbitre de la dispute. C'était un homme savant et qui jusque là avait été un des plus fermes soutiens de la secte des Albigeois. Après cette conférence, les abbés de Cîteaux retournèrent dans leur monastère et l'évêque d'Osma dans son diocèse, d'où il était absent depuis deux ans avec la permission du souverain pontife. Les hérétiques eux-mêmes rendaient justice à la sainteté de ce prélat en l'appelant ordinairement prédestiné. Il mourut peu de temps après son arrivée à Osma.

Dominique, qu'il avait choisi pour lui succéder dans la place de supérieur de la mission en Languedoc, et auquel le pape confirma ce titre en 1207, fit de sages réglements pour la conduite des ministres qui travaillaient conjointement avec lui. Quelques auteurs datent de là l'origine de l'ordre que

ce saint iustitua ; mais c'est sans aucun fondement.

Le 15 janvier de l'année suivante Pierre de Castelnau, ou de Château-Neuf, fut assassiné par deux scélérats, dont l'un était domestique du comte de Toulouse. Les hérétiques commirent encore plusieurs autres crimes. Bientôt toute la chrétienté fut en feu. On leva une armée puissante pour exterminer les auteurs de ces attentats. Dominique n'eut aucune part à ces préparatifs de guerre ; la douceur et la patience furent les seules armes qu'il employa contre les injures. On ne l'entendit jamais se plaindre des affronts qu'on lui faisait. Il n'y avait point de danger qui l'effrayât lorsqu'il s'agissait du salut des ames ; il se fût estimé heureux de pouvoir verser son sang pour la gloire de Dieu. Il procurait tout le bien dont il était capable à ceux qui le haïssaient et le persécutaient. Un hérétique qu'il ne connaissait point s'offrit un jour à lui servir de guide; mais il le mena par des chemins remplis de pierres et d'épines, en sorte que le saint, qui ne portait point de chaussure, eut les pieds déchirés. Il souffrit cet affront avec une patience admirable. Ayant vu son ennemi couvert de confusion il le consola avec bonté, en disant que ce sang qui coulait était le sujet de son triomphe ; il le toucha si vivement qu'il abandonna ses erreurs pour rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Une autre fois les Albigeois apostèrent deux assassins pour lui ôter la vie dans un lieu situé entre Prouille et Fanjeaux, mais il eut le bonheur de s'échapper de leurs mains. Quelques hérétiques lui demandant depuis ce qu'il aurait fait s'il eût rencontré ces assassins : « J'aurais, dit-il, remercié Dieu ; je l'aurais prié de faire que mon

sang coulât goutte à goutte et que mes membres fussent coupés l'un après l'autre, afin de prolonger mes tourments et d'enrichir ma couronne. » Cette réponse fit une impression étonnante sur ses ennemis.

Une pauvre femme infectée de l'hérésie des Albigeois découvrit les abominations de sa secte; mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait les abandonner sans se priver des seules ressources qu'elle eût pour vivre. Dominique l'ayant entendue parler de la sorte en eut l'ame percée de douleur. Il s'offrit à se vendre en qualité d'esclave, afin de lui procurer de quoi subsister et de la mettre en état de servir Dieu. Il se serait vendu en effet si la Providence ne fût venue par une autre voie au secours de cette femme.

Cependant l'armée des croisés approchait. Le saint ne cherchait qu'à écarter le danger qui menaçait un peuple opiniâtre. Lorsqu'il fut parmi les croisés il remarqua que plusieurs ne s'étaient joints à eux que pour piller; qu'ils se livraient à toutes sortes de désordres; qu'ils ignoraient les premiers mystères de la foi et qu'ils n'avaient pas la moindre idée des devoirs du christianisme. Il entreprit la réforme de leur conduite avec autant de zèle qu'il avait travaillé à la conversion des Albigeois. Le comte de Montfort l'estimait et l'aimait singulièrement à cause de sa sainteté.

La confusion se mit bientôt parmi les croisés. La plupart retournèrent chez eux après avoir servi quarante jours. Le général, qui s'était vu à la tête de près de deux cent mille hommes, fut presque entièrement abandonné. Il n'avait avec lui que douze

cents hommes lorsqu'il fut attaqué par ses ennemis, qui étaient au nombre de cent mille ou même de deux cent mille selon quelques auteurs. Mais Dominique le rassura en lui promettant la victoire de la part de Dieu. Le comte de Montfort se retira à Muret; puis ayant fait une sortie vigoureuse le 12 septembre 1213 il mit l'armée ennemie en déroute. Le roi d'Aragon resta sur la place avec seize mille hommes. Cette prédiction est la seule part que le saint ait eu en cette guerre; les historiens originaux l'assurent, et ils sont en cela plus croyables que Baillet et les autres modernes. Le saint ne contribua à la condamnation de qui que ce fût. Les auteurs de sa vie rapportent que par son crédit et ses prières il sauva la vie à un jeune homme condamné au feu, en assurant les juges qu'il devait mourir dans le sein de l'Eglise. La prédiction se vérifia quelques années après. Le jeune homme devint un zélé catholique et entra même dans l'ordre de Dominique où il mourut saintement. Enfin les historiens contemporains s'accordent à dire que le serviteur de Dieu en attaquant les hérétiques n'eut recours qu'à la voie de l'instruction, à la douceur, aux pratiques de la pénitence, aux larmes et à la prière.

Il avait tant de zèle pour le salut des ames qu'il eût voulu les gagner à Jésus-Christ par le sacrifice de sa liberté et de sa vie. Il était infatigable dans l'exercice des fonctions apostoliques. La grandeur des difficultés ne faisait qu'animer son courage et semblait lui communiquer une nouvelle vigueur. Malgré la continuité de ses travaux il menait une vie fort austère. Les jours de jeûne, et surtout en carême, du pain et de l'eau faisaient toute sa nour-

riture. Il passait avec son compagnon une grande partie de la nuit en prières et ne couchait que sur des planches. Quoiqu'il sût que les Albigeois étaient extrêmement irrités contre lui il n'en continuait pas moins ses missions parmi ces hérétiques. Il s'exposait courageusement aux plus cruels traitements et à la mort même. Il alla sans crainte à la rencontre d'une troupe de scélérats de la secte des Albigeois, qui venaient d'assassiner près de Carcassone un abbé et un moine de Cîteaux; mais Dieu fut son protecteur en cette occasion.

Thierri, Etienne de Sasenhac, et d'autres auteurs rapportent que le saint, faisant une mission à Castres, fut un jour invité à dîner par l'abbé de Saint-Vincent. Son sermon fini, il resta à prier dans l'église sans penser aux soins de son corps, comme cela lui arrivait ordinairement. L'heure du repas venue, l'abbé l'envoya chercher par un clerc. Celui-ci prit la route de l'église où il savait devoir le trouver plutôt que partout ailleurs; il l'y trouva effectivement: mais il était ravi en extase, sans mouvement et élevé de terre de plusieurs coudées. Il le considéra long-temps en cet état et n'osa s'approcher de sa personne que lorsque étant revenu à lui il fut redescendu doucement à terre.

Ce fut durant ses missions de Languedoc que Dominique institua la célèbre dévotion du rosaire, qui consiste à réciter quinze fois l'oraison dominicale et cent cinquante fois la salutation angélique et qui a pour fin d'honorer les quinze principaux mystères du Sauveur et de sa sainte Mère. Il connaissait toute l'excellence de ses prières. L'oraison dominicale contient en abrégé tout ce que nous pouvons de-

mander à Dieu ou espérer de lui. En la récitant nous pratiquons ces vertus sublimes par lesquelles nous faisons à Dieu l'hommage de nos cœurs. Par la salutation angélique nous louons et remercions Dieu des mystères de l'incarnation et de la rédemption, qui sont le principe de tout bien, et ces louanges sont exprimées dans les termes mêmes du Saint-Esprit, qui, quoique adressées à la sainte Vierge, se rapportent bien plus à son Fils, que nous reconnaissons comme l'unique cause de son bonheur et du nôtre. Nous implorons aussi l'intercession de la mère tant pour le cours que pour la fin de cette vie; et pour exciter efficacement sa compassion ainsi que celle de son Fils nous faisons l'aveu de notre misère en prenant le titre humiliant de pécheurs. Ces deux prières sont tellement disposées dans le rosaire, qu'elles nous rappellent l'histoire de la vie et des souffrances de Jésus-Christ, qui doivent être l'objet continuel de nos méditations. En louant Dieu de chaque mystère nous demandons en même temps les grâces qui sont nécessaires et à nous et au prochain. Parmi les Albigeois, les uns ignoraient et les autres blasphémaient les mystères qui sont le fondement de la religion. Ces maux affligeaient vivement Dominique. Ce fut pour y remédier qu'il enseigna à honorer les mystères par une méthode facile et appropriée à toutes sortes de personnes. Les plus éclairées y trouvent le moyen de s'élever à la plus sublime contemplation et de produire des actes des vertus les plus héroïques. Le saint établit depuis la même méthode à Bologne et en d'autres lieux.

Nous avons observé qu'il avait fondé à Prouille un monastère de réligieuses. Il établit ensuite un

autre institut sous le nom de *Tiers-Ordre*. Il y fit garder la plus exacte régularité sans prescrire cependant d'austérités extraordinaires. Des femmes qui professaient cet institut, les unes vivaient dans des monastères et étaient véritablement religieuses; d'autres vivaient dans leurs propres maisons, s'appliquant à sanctifier les devoirs de la vie civile par certains exercices réglés. Elles consacraient aussi une partie de leur temps aux œuvres de miséricorde, surtout à servir les pauvres dans les hôpitaux et dans les prisons.

Dominique portait toujours l'habit des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont il suivait la règle; mais il se sentait un désir ardent d'exciter l'esprit apostolique dans les ministres des autels dont les scandales autorisaient la corruption parmi le peuple et avaient servi de prétexte à la naissance de l'hérésie. Il savait bien que cet esprit était fondé sur le mépris du monde et sur un parfait détachement des biens créés; mais il voyait en même temps que le clergé violait sans scrupule les engagements les plus sacrés. Il pensa que le plus sûr moyen de réussir était d'instituer un ordre d'hommes religieux qui joignissent les exercices de la retraite et de la contemplation à l'étude des sciences ecclésiastiques afin qu'ils pussent s'appliquer aux fonctions de la vie pastorale et surtout à la prédication. Il leur prescrivit des jeûnes rigoureux, une abstinence perpétuelle de la viande et la plus exacte pauvreté, voulant que les frères ne vécussent que d'aumônes; il ne défendit pourtant pas aux maisons d'avoir quelques biens, pourvu qu'ils fussent possédés en commun. Son principal but était de multiplier par là

dans l'Eglise des prédicateurs zélés qui par leurs discours et leurs exemples fussent en état de répandre la lumière de la foi, d'allumer le feu de la divine charité et d'aider aux pasteurs à guérir les plaies que le vice et l'hérésie avaient faites à leur troupeau.

Il pria long-temps pour connaître la volonté de Dieu sur son projet; il le communiqua aux évêques de Languedoc et de Provence, qui tous y applaudirent et le pressèrent de le mettre à exécution. On le jugeait digne d'être le père des prédicateurs, lui qui en était le parfait modèle. Seize des missionnaires qui travaillaient avec lui entrèrent dans ses vues, et l'un d'eux, nommé Pierre Cellani, donna quelques maisons qu'il avait à Toulouse. L'ordre naissant s'y forma en 1215 sous la protection de l'évêque.

Dominique, ne pouvant donner de consistance à son institut sans l'agrément du pape, fut obligé de faire le voyage de Rome; il y accompagna Foulques, évêque de Toulouse, qui allait au quatrième concile de Latran. Innocent III, qui gouvernait l'Eglise depuis dix-huit ans, le reçut avec de grandes marques d'affection. Outre qu'il lui avait été recommandé par l'évêque de Toulouse, il avait encore entendu parler de son éminente sainteté et de son zèle pour annoncer la parole de Dieu. Il avait lui-même dressé le décret qui fut inséré dans le dixième chapitre du concile et qui a pour objet d'inculquer l'obligation de prêcher, la nécessité de choisir pour pasteurs des hommes puissants en œuvres et en paroles qui puissent, par leurs discours et leurs exemples, instruire et édifier leurs troupeaux, articles qui avaient

été négligés : ce qui était la cause de l'ignorance, des désordres et des hérésies qu'on voyait régner en plusieurs provinces. Le pape ne pouvait que louer le dessein de Dominique. Thierri d'Orviète et Vincent de Beauvais rapportent cependant qu'il fit d'abord quelques difficultés d'approuver le nouvel institut. C'est que depuis peu on lui avait porté des plaintes sur la trop grande multiplication des ordres religieux; qu'on la lui avait représentée comme capable de jeter de la confusion dans l'Eglise, et qu'on lui avait fait entendre qu'il valait mieux réformer les ordres déjà établis que d'en admettre de nouveaux. Mais le bienheureux Jourdain et le père Humbert assurent qu'il approuva ensuite de vive voix l'institut proposé par le saint et qu'il lui ordonna d'en dresser les constitutions pour qu'il pût les examiner.

Dominique assista au quatrième concile de Latran qui, quoique fort nombreux, ne dura que trois semaines. On y condamna les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques ; on y fit divers canons pour la réformation des mœurs et l'on y forma le projet d'une croisade pour reconquérir la Terre-Sainte, dont les infidèles venaient de s'emparer pour la seconde fois. Le vingt-unième de ces canons est celui qui ordonne à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui ont atteint l'âge de discrétion de confesser leurs péchés, au moins une fois l'an, à leur *propre prêtre,* et de recevoir l'eucharistie, au moins à Pâques, si ce n'est que, par l'avis de leur propre prêtre, ils ne dussent, pour de bonnes raisons, s'en abstenir quelque temps. Le treizième défendait d'établir de nouveaux ordres religieux. Le concile, composé de quatre cent douze évêques et de près de huit cents,

tant abbés que prieurs et députés des prélats absents, finit sur la fin de novembre 1215. S. Dominique arriva à Toulouse au commencement de l'année suivante.

Ayant consulté seize de ses compagnons, dont huit étaient Français, sept Espagnols et un Anglais, il choisit la règle de S. Augustin, qui s'était lui-même distingué par son zèle pour la prédication; il y joignit quelques observances tirées de celle des Prémontrés, avec certaines constitutions particulières. Sur ces entrefaites mourut le pape Innocent III, célèbre par ses grandes actions et par la composition de divers ouvrages où le savoir se trouve réuni à la piété. Sa mort arriva le 16 juillet 1216: il occupait la chaire de S. Pierre depuis le mois de janvier de l'année 1197. Honorius III lui succéda. Dominique se vit obligé de faire un second voyage à Rome. Avant de partir il acheva son couvent de Toulouse, et l'évêque de cette ville lui donna l'église de Saint-Romain. Celui de Fermo, en Italie, lui fit présent de l'église de Saint-Thomas, et voulut avoir chez lui une maison de son ordre.

Le serviteur de Dieu arriva à Rome avec une copie de sa règle au mois de septembre de l'année 1216. Il fut quelque temps sans pouvoir obtenir d'audience du pape; mais il sentit renaître son courage, en conséquence d'une vision que Fleury rapporte d'après Thierri. Honorius approuva le nouvel ordre et en confirma les constitutions par deux bulles datées l'une et l'autre du 26 décembre de la même année. Il retint Dominique plusieurs mois à Rome et le chargea de prêcher dans cette ville. Le saint s'acquitta de cet emploi avec beau-

coup de succès et d'applaudissement. Il représenta au pape qu'il y aurait un moyen facile de pourvoir à l'instruction des personnes de sa cour, et que ce moyen serait d'avoir dans son palais un maître pour les études relatives à la religion. Honorius entra dans ses vues et créa l'office de *maître du sacré palais*. Celui qui occupe cette place est comme le théologien domestique du pape: il assiste à tous les consistoires tant publics que particuliers, il confère le degré de docteur, il approuve les thèses et les livres, il nomme les prédicateurs du pape. S'il est absent il a droit de déléguer quelqu'un pourle remplacer. Honorius obligea Dominique à se charger de cet emploi, qui depuis a toujours été confié à un religieux dominicain.

Le saint, étant à Rome dicta des commentaires sur les épîtres de S. Paul, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais auxquels les auteurs contemporains donnent de grands éloges; il avait appris de S. Chrysostôme que les écrits de cet apôtre sont un trésor inépuisable d'instruction pour un prédicateur qui les lit et les médite avec assiduité. Il les recommandait donc fortement à ses religieux et en portait toujours un exemplaire avec lui.

Lorsqu'il n'était point occupé aux fonctions publiques du monastère ou à quelque autre devoir on était sûr de le trouver à l'église. Si la nécessité l'obligeait à s'entretenir avec les autres ses discours roulaient sur des matières de piété, et il parlait avec tant d'onction et de prudence que les mondains l'écoutaient avec plaisir etque les personnes pieuses sortaient d'avec lui singulièrement édifiées.

Ayant obtenu du pape la permission de retour-

ner à Toulouse, au mois de mai, il s'y appliqua à former ses religieux à la pratique des maximes de la vie intérieure et à leur faire acquérir les qualités propres à devenir d'excellents prédicateurs. Après les avoir exhortés à l'étude de la religion il leur recommanda de se rappeler qu'ils devaient d'abord travailler à leur propre sanctification et se souvenir qu'ils étaient les successeurs des apôtres dans l'établissement du royaume de Jésus-Christ. Il leur donna des instructions salutaires sur l'humilité, sur le mépris d'eux-mêmes, sur la nécessité de mettre en Dieu seul leur confiance. Il ajouta que cette confiance les rendrait invincibles au milieu de toutes les épreuves et qu'elle les soutiendrait dans cette guerre où ils allaient s'engager contre le monde et les puissances de l'enfer.

Pour rendre son ordre plus utile il envoya un certain nombre de ses disciples en Espagne et en Portugal. Ceux qui furent envoyés à Paris, parmi lesquels était Manez de Gusman, eurent pour supérieur le P. Mathieu. La réputation extraordinaire dont jouissaient les nouveaux religieux, connus sous le nom de *Frères Prêcheurs*, attira dans leur ordre plusieurs savants docteurs et des hommes du mérite le plus distingué. Bientôt ils eurent des établissements à Lyon, à Montpellier, à Baïonne et dans plusieurs autres villes de France.

S. Dominique retourna à Rome en 1217; le pape lui donna l'église de Saint-Sixte, et l'invita à fonder dans cette ville un couvent de son ordre. Le saint, par l'ordre d'Honorius, enseigna la théologie dans le palais et dans Rome. Il prêcha dans l'église de Saint-Pierre, et il le fit avec tant d'éloquence et

de zèle qu'il y avait à ses sermons un concours prodigieux de peuple. Son ministère fut honoré de plusieurs miracles éclatants, et on le surnomma le Thaumaturge de son siècle. Une femme, nommée Guta-Dona, étant retournée chez elle après avoir entendu prêcher le saint, trouva son enfant mort dans le berceau. Accablée de douleur, elle le prend dans ses bras, le porte à l'église de Saint-Sixte et le met aux pieds de Dominique, ne s'expliquant que par ses larmes et ses soupirs. Le serviteur de Dieu, attendri, prie quelque temps avec ferveur, puis forme le signe de la croix sur l'enfant, qui ressuscite. Le pape voulait que ce miracle fût publié en chaire; mais l'humilité de celui qui l'avait opéré s'y opposa. Un ouvrier, qui s'était tué en tombant d'une voûte du couvent de Saint-Sixte où il travaillait, recouvra la vie de la même manière. Dominique rendit aussi la santé à un de ses religieux abandonné des médecins, et auprès duquel on récitait les prières des agonisants. L'évêque d'Orviète assure qu'il avait appris le miracle de la bouche du malade même, lequel en un instant se trouva dans une santé parfaite, dont il jouit long-temps et qu'il consacra à la pratique des bonnes œuvres. S. Dominique ressuscita encore un autre mort dans le monastère de Saint-Sixte, en présence d'un grand nombre de personnes de distinction. Le fait est rapporté de la manière suivante :

Il y avait à Rome des religieuses qui ne gardaient point la clôture et qui n'observaient presque aucun article de leur règle. Quelques-unes étaient dispersées dans de petits monastères et d'autres vivaient chez leurs parents ou leurs amis. C'est qu'avant le

concile de Trente la clôture perpétuelle n'était point regardée comme une partie essentielle de l'état de religieuse ; et, quoique depuis ce concile plusieurs célèbres canonistes jugent que les religieuses sont absolument astreintes à la clôture perpétuelle, il y a encore des monastères de filles en Flandre qui ne s'y assujettissent point, alléguant pour prétexte l'ancienne prescription.

Le pape Innocent III avait tâché plusieurs fois de renfermer dans une maison cloîtrée toutes les religieuses dont il s'agit ; mais ses efforts avaient été inutiles. Honorius chargea Dominique de cette réforme. Le saint, pour réussir plus facilement, demanda et obtint trois cardinaux commissaires, qui furent Hugolin, doyen du sacré collége, Nicolas, évêque de Tusculum et Etienne de Fossa-Nuova, cardinal-prêtre des douze apôtres. Dans le dessein d'écarter les difficultés il offrit aux religieuses son monastère de Saint-Sixte, qui venait d'être achevé et qu'Innocent III avait voulu précédemment leur donner, se réservant à faire bâtir pour ses frères une maison à Sainte-Sabine. Le pape agréa cet arrangement.

Les religieuses de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, furent les plus opiniâtres à s'opposer à la réforme. Le saint se rendit chez elles avec les trois cardinaux, et leur parla avec tant de solidité et de charité qu'il obtint d'elles ce qu'il leur demandait ; il n'y en eut qu'une qui refusa d'obéir. Mais les commissaires ne furent pas plus tôt retirés que les parents et les amis de ces religieuses accoururent pour les faire changer. Ils leur représentèrent qu'elles se repentiraient d'avoir pris avec une telle précipi-

tation un engagement irrévocable ; que leur maison était noble et ancienne ; qu'il n'y avait rien de répréhensible dans leur conduite ; que leurs priviléges étaient trop bien établis pour être ainsi renversés ; qu'il n'y avait point d'autorité qui pût les assujettir à une nouvelle règle et qu'on n'avait pas droit de leur prescrire un genre de vie auquel elles n'avaient jamais eu l'intention de s'engager. De tels discours ne pouvaient manquer de plaire à des personnes qui n'avaient consenti qu'à regret au sacrifice de leur indépendance. La communauté changea donc de sentiment et ne voulut plus obéir.

Dominique leur laissa le temps de la réflexion. Il empêcha le pape d'avoir recours aux voies de rigueur, qui ne gagnent jamais les cœurs et qui réussissent rarement par rapport aux devoirs dont l'accomplissement doit être volontaire. En même temps il recommanda l'affaire à Dieu, qu'il tâcha de se rendre propice par le jeûne et la prière. Quelques jours après il retourna chez les religieuses de Sainte-Marie et leur fit un second discours. Il leur reprocha leur désobéissance, mais sans aigreur. « Pouvez-vous, leur dit-il, vous repentir de la promesse que vous avez faite à Dieu ? Pouvez-vous refuser de vous donner à lui sans réserve et de le servir de tous vos cœurs ? » Il sut si bien tempérer par la douceur la sévérité des reproches qu'à la fin de son discours toutes les religieuses s'engagèrent par vœu à faire ce que le souverain pontife exigerait d'elles; mais elles prièrent le saint de leur servir de directeur et de leur donner sa propre règle. Dominique leur accorda ce qu'elles demandaient. Tandis qu'on préparait tout pour leur translation

il fit fermer exactement le cloître, de peur que la communication avec les personnes du monde n'ébranlât encore leur résolution.

Le mercredi des Cendres de l'année 1218, l'abbesse et quelques-unes de ses religieuses allèrent au monastère de Saint-Sixte pour en prendre possession. Tandis qu'elles étaient au chapitre avec Dominique et les trois cardinaux-commissaires pour traiter des droits, des revenus et de l'administration de la nouvelle communauté, arriva tout à coup une personne qui, les cheveux épars et fondant en larmes, s'écria que Napoléon, neveu du cardinal Etienne, s'était tué en tombant de cheval. A cette nouvelle l'oncle, qui était un des commissaires, resta presque sans mouvement et s'appuya sur la poitrine de S. Dominique, à côté duquel il était assis. Son silence annonçait assez quel était l'excès de sa douleur. Le saint tâcha d'abord de le consoler, puis, ayant fait apporter le corps du mort, il ordonna qu'on lui préparât un autel pour dire la messe. Tout étant disposé, les cardinaux avec leur suite, l'abbesse avec ses religieuses et les pères dominicains allèrent à l'église. Un grand concours de peuple s'y rendit aussi. Durant la célébration du sacrifice le saint versait un torrent de larmes. Quand il fut à l'élévation il eut une extase et parut élevé de terre à la hauteur d'une coudée. Tous les assistants, témoins de cette merveille, furent saisis d'un étonnement extraordinaire. Le sacrifice achevé, Dominique, suivi de tous ceux qui étaient dans l'église, alla auprès du mort. Lorsqu'il fut arrivé il arrangea les membres brisés dans leur place naturelle et se mit à genoux pour prier. Quelque temps après il se leva et fit le signe

de la croix sur le mort. Ensuite ayant les mains étendues vers le ciel, et étant lui-même suspendu en l'air par une puissance invisible, il cria à haute voix : « Napoléon, je vous ordonne de vous lever au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » A l'instant Napoléon se leva en pleine santé à la vue de tout le monde. Le pape, les cardinaux et toute la ville rendirent de solennelles actions de grâces au Seigneur, qui daignait renouveler les prodiges qu'il avait opérés pour l'établissement de son Église.

Les dominicains ayant pris possession de l'église et du couvent de Sainte-Sabine, les religieuses dont nous venons de parler s'établirent dans celui de Saint-Sixte, avant le premier dimanche du carême. Elles reçurent un nouvel habit des mains de S. Dominique, qui leur donna sa règle.

Yves, évêque de Cracovie et chancelier de Pologne, était à Rome quand Napoléon fut ressuscité et avait été témoin oculaire du miracle. Il pria le saint de donner l'habit de son ordre à ses deux neveux, S. Hyacinthe et S. Ceslas, ainsi qu'à deux de ses domestiques. Dominique se rendit à sa prière. Vers le même temps il envoya quelques-uns de ses religieux en Pologne, pour y fonder un couvent, qui a toujours été depuis un des plus célèbres de l'ordre.

En 1218 il quitta Rome pour aller en Languedoc; de là il passa en Espagne et y fonda deux couvents, l'un à Ségovie et l'autre à Madrid. Au mois d'avril de l'année suivante il revint à Toulouse, d'où il se rendit à Paris. Il paraît par les anciens historiens de sa vie que c'était pour la première fois qu'il venait en cette dernière ville. Quelques semaines s'étaient

à peine écoulées qu'il convertit un grand nombre de pécheurs par ses instructions, tant publiques que particulières. Il reçut aussi dans son ordre plusieurs personnes distinguées. Alexandre II, roi d'Écosse, se trouvait alors à Paris; il était venu en France pour voir la reine Blanche, mère de S. Louis; il conçut une grande estime pour le saint fondateur et lui fit promettre qu'il enverrait quelques-uns de ses religieux en Ecosse. Dominique régla sagement tout ce qui concernait le couvent qu'il avait fondé dans la rue Saint-Jacques, et qui a fait donner le nom de *Jacobins* à la plupart des dominicains de France. Après quoi il quitta Paris pour retourner en Italie.

Toujours occupé des moyens de procurer la gloire de Dieu par l'accroissement de son ordre, il fonda des couvents à Avignon, à Asti et à Bergame. Il arriva à Bologne sur la fin de l'été de l'an 1219. Cette ville fut toujours depuis le lieu de sa résidence ordinaire; il n'en sortit plus que pour faire quelques voyages à Rome, à Florence et dans d'autres villes où sa présence était nécessaire. Le curé de Saint-Nicolas de Bologne lui donna son église, du consentement de l'évêque, et le pria de le recevoir dans son ordre, en quoi il fut imité par plusieurs, tant archidiacres que docteurs et professeurs d'un mérite distingué.

En 1220 Dominique alla voir à Viterbe le pape Honorius III. Étant à Rome il vit S. François chez le cardinal Hugolin, qui était l'ami commun de l'un et de l'autre. Ce cardinal, ayant depuis succédé à Honorius sous le nom de Grégoire IX, tira de l'ordre des dominicains trente-trois évêques, un

patriarche d'Antioche et huit légats. Le saint n'avait jusque-là que le titre de supérieur, mais Honorius lui fit prendre celui de général. Etant retourné à Bologne, il y tint, à la Pentecôte de la même année 1220, un chapitre auquel assistèrent tous les supérieurs de son ordre.

Il prêchait dans tous les lieux où il était obligé d'aller et même sur la route. Le succès qui accompagnait ses prédications ne pouvait être que le fruit d'une prière continuelle animée par la plus ardente charité. Souvent il passait une grande partie des nuits dans les églises prosterné au pied des autels. Quoiqu'il fût le premier supérieur de son ordre il ne se distinguait de ses religieux que par son humilité et sa mortification. Les habitants de Bologne étaient pénétrés pour lui de la plus profonde vénération et couraient en foule à ses sermons. Le saint, pour satisfaire au désir qu'ils avaient de l'entendre, prêchait ordinairement tous les jours et souvent même plusieurs fois par jour.

Malgré les fatigues incroyables de sa vie apostolique il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses austérités. Il se sentait au contraire de plus en plus embrasé d'un saint zèle de faire de son corps une victime perpétuelle de pénitence ; aussi ne lui accordait-il que ce qu'exigeaient les besoins indispensables de la nature. Il saisissait avec joie toutes les occasions de souffrir qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Il regardait comme une partie de la pénitence qu'il se croyait obligé de faire l'effusion de son sang causée par les chemins raboteux où il avait coutume de marcher nu-pieds. Il gardait la plus exacte pauvreté pour se garantir du poison

secret que la possession des richesses insinue dans le cœur. Un religieux ne pouvant être parfaitement mort au monde sans l'esprit de désintéressement, il se prémunissait contre tout ce qui aurait été capable d'affaiblir en lui cette vertu; il prenait même de sages précautions pour exclure les riches de son ordre ou du moins pour empêcher qu'ils n'y portassent atteinte à l'esprit de pauvreté. On voulut inutilement lui faire de grandes donations; il refusa toujours de les accepter. Une personne de Bologne ayant dessein de donner ses biens au couvent de Saint-Nicolas, en dressa l'acte et le fit secrètement ratifier par l'évêque diocésain, espérant que l'autorité du prélat pourrait vaincre la résistance du saint fondateur; mais celui-ci n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait qu'il renonça pour toujours à la donation; il en déchira même l'acte publiquement et en présence du donateur. On voit par là combien il était éloigné d'employer des voies indirectes pour se procurer des présents, et combien il avait d'horreur pour ces importunités à demander, qui sont une espèce d'extorsion et qui deviennent même un véritable larcin lorsque les pauvres en souffrent. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels et qui empêche le fruit de leurs travaux. Pour l'écarter de son ordre, il retrancha toutes les superfluités et accoutuma ses religieux à n'être point inquiets pour le lendemain en faisant donner aux pauvres sans délai tout ce qu'on avait pu épargner. Un homme si parfaitement mort au monde et à lui-même remporta facilement la victoire sur ses passions. Il jouissait d'une paix et d'une égalité d'ame que rien ne pou-

vait troubler; il était tellement maître de lui-même qu'il ne lui échappait jamais ni plaintes ni mouvements d'impatience. Par une suite de ces heureuses dispositions il acquit une admirable pureté de cœur et obtint dans un sublime degré l'esprit de prière, qui l'un et l'autre le conduisirent à cette éminente piété à laquelle il parvint et qui donnèrent de si heureux succès au zèle avec lequel il travailla à la conversion des pécheurs et à l'avancement de la piété parmi les fidèles. Rien n'était plus tendre que sa dévotion pour la sainte Vierge; il implorait toujours son secours quand il allait exercer quelque fonction du ministère. S'il s'entretenait avec le prochain il faisait toujours tomber la conversation sur des sujets de piété; et dans ses voyages il avait coutume de dire à ses compagnons: « Marchez un peu devant et laissez-moi penser à notre Seigneur. » Il en agissait ainsi afin de donner un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

Son humilité ne le cédait en rien à ses autres vertus. Lorsqu'il était sur le point d'entrer dans quelque ville, il priait Dieu de ne pas permettre qu'un pécheur tel que lui attirât sur le peuple la vengeance céleste. Il se regardait comme le serviteur de ses religieux, et désirait porter autant qu'il était en lui les fardeaux de chacun d'eux. S'il était obligé de rendre compte de ses actions, il le faisait avec tant de modestie qu'on voyait bien qu'il ne parlait de lui qu'avec beaucoup de répugnance. Il donnait des louanges au zèle et à la charité des évêques et des magistrats ainsi qu'à la dévotion et à la piété du peuple, mais il ne disait rien de ce qui était proprement son ouvrage. Jamais il ne parlait ni de sa

naissance, ni du succès de ses travaux, ni de ses entreprises, ni de tout ce qui pouvait contribuer à sa gloire devant les hommes. Il s'attachait particulièrement à cacher les aumônes qu'il faisait aux pauvres et les grâces qu'il recevait de Dieu. Quelquefois cependant, pour montrer l'excès de la miséricorde divine à son égard, il ouvrait son cœur à ses intimes amis. Ce fut ainsi que, conversant un jour avec un prieur de l'ordre de Cîteaux, qui fut depuis évêque d'Alatri, il lui dit que ses prières avaient toujours été exaucées. « Pourquoi donc, répliqua le prieur, ne demandez-vous pas à Dieu qu'il inspire à maître Conrard le dessein d'entrer dans votre ordre ? » Ce Conrard, Allemand de naissance, était docteur et professeur en droit ; il jouissait de la plus haute réputation et se sentait beaucoup de répugnance pour un semblable état. Le saint ayant passé la nuit en prières dans l'Eglise, le docteur vint le lendemain matin se jeter à ses pieds pour lui demander l'habit. Agrégé au nouvel ordre il en devint l'ornement par sa science et par la sainteté de sa vie. Constantin, évêque d'Orviète, assure qu'il apprit ce fait du prieur même de Cîteaux, qui était alors évêque d'Alatri.

S. Dominique ne cessait de demander à Dieu la conversion des infidèles et des pécheurs ; rien ne lui eût été plus agréable que d'aller annoncer l'Évangile aux nations barbares et de verser son sang pour Jésus-Christ, si la volonté du ciel ne l'eût retenu au milieu de ses frères. On ne doit point être étonné que, étant animé de ces sentiments, il ait fait du ministère de la parole la fin principale de son institut. Il désirait que tous ses

religieux s'y appliquassent, chacun selon sa capacité, et que ceux qui avaient un talent décidé pour la prédication ne cessassent jamais de l'exercer que dans le temps où ils vivaient en retraite pour s'examiner eux-mêmes devant Dieu. Plus cette fonction est importante, plus il prenait de soin pour y préparer ses religieux par la pratique de toutes les vertus. Sa maxime était qu'on est maître du monde en gouvernant ses passions; qu'il faut ou leur commander ou en devenir l'esclave; *qu'il vaut mieux être le marteau que l'enclume.* Il enseignait à ses missionnaires l'art de parler au cœur, en leur inspirant une ardente charité pour le prochain. Un jour qu'il venait de prêcher on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis servi, répondit-il, est celui de la charité. »

Quoique naturellement doux et plein de condescendance pour le prochain il était inflexible dans la manutention de la discipline qu'il avait établie parmi ses religieux. S. François d'Assise, étant venu à Bologne en 1220, fut si choqué de la magnificence avec laquelle le couvent de ses disciples était bâti qu'il alla loger dans celui des dominicains où tout respirait la pauvreté; il y passa quelques jours pour jouir de l'entretien du saint fondateur.

Les missions fréquentes que faisait Dominique ne l'empêchèrent pas de fonder des maisons de son ordre à Bergame, à Bresse, à Faenza et à Viterbe; il visitait aussi de temps en temps celles qu'il avait précédemment fondées. Il envoya quelques-uns de ses religieux dans les royaumes de Maroc, de Portugal, de Suède, de Norwège et d'Irlande. Treize

d'entre eux, qui avaient Gilbert à leur tête, passèrent en Angleterre et firent bâtir des couvents à Cantorbéry, à Londres et à Oxford.

En 1221 le saint patriarche tint à Bologne le second chapitre général de son ordre, qu'il divisa en huit provinces. Il envoya aussi quelques-uns de ses disciples en différents pays et notamment dans la Hongrie, la Grèce et la Palestine; l'un d'entre eux, nommé le père Paul de Hongrie, fonda les couvents de Gever et de Vesprin dans la basse Hongrie, convertit un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transilvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie et la Servie, Ayant laissé à d'autres ouvriers le soin des églises qu'il venait de fonder, il alla prêcher l'Évangile aux habitants de la Cumanie, qui étaient plongés dans les ténèbres de la barbarie. On comptait parmi ceux qu'il baptisa un duc nommé Brut, et Bernborch, l'un des principaux princes du pays. Ce dernier eut pour parrain André, roi de Hongrie et père de sainte Élizabeth. Le zélé missionnaire souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre qui travaillaient dans les mêmes contrées; les uns furent brûlés et les autres décapités; d'autres furent tués à coups de flèche ou de lance. Leur martyre arriva en 1242, lors de la grande irruption des Tartares dans le pays où ils faisaient leurs missions. Ces barbares, dans une seconde irruption arrivée en 1260, massacrèrent à Sendomir, en Pologne, le bienheureux Sadoc et quarante-neuf religieux du même ordre. Ils sont honorés d'un culte public dans l'Église le 2 juin.

S. Dominique prévit l'heure de sa mort long-

temps avant qu'elle arrivât. Ayant été de Bologne à Milan, il dit à un de ses religieux dans cette dernière ville : « Vous me voyez présentement en bonne santé ; mais je sortirai de ce monde avant la fête de l'assomption de la sainte Vierge. » Il retourna à Bologne et fut pris d'une fièvre violente qui, dès son commencement, parut être mortelle. Cela ne l'empêcha point d'aller à l'office de la nuit ; mais il fallut après matines qu'il se retirât dans sa chambre. Sa maladie ne lui ôta rien de sa tranquillité ordinaire. Quand il se sentit près de sa fin il fit assembler ses religieux ; et, dans un discours qu'il appela son dernier testament, il les exhorta tous à la pratique de l'humilité et de la pauvreté, à servir Dieu avec ferveur et surtout à veiller sur eux-mêmes pour se garantir des piéges de l'esprit impur. Voyant couler leurs larmes, il leur promit de ne jamais les oublier lorsqu'il serait devant Dieu. Ayant reçu les derniers sacrements, il continua de prier en secret jusqu'au moment où il expira. Ce fut le 6 août de l'année 1221 qu'il rendit son ame au Seigneur; il était âgé de cinquante-un ans. Le cardinal Hugolin n'eut pas plus tôt appris sa mort qu'il se rendit à Bologne ; il fit la cérémonie de ses funérailles et composa son épitaphe. Il s'opéra par son intercession un grand nombre de miracles dont la vérité fut attestée par des témoins oculaires et dont on trouve l'histoire dans le recueil des Bollandistes. Douze ans après sa mort son corps fut levé de terre et solennellement transporté dans l'église par l'ordre du pape Grégoire IX ; on l'a depuis renfermé dans un mausolée que les connaisseurs admirent, ainsi que l'église, pour la beauté, la richesse et le goût des

ornements. S. Dominique fut canonisé par Grégoire IX en 1234.

S. FRANÇOIS D'ASSISE,

INSTITUTEUR DES FRÈRES MINEURS.

(1 octobre.)

La vie de S. François d'Assise est la condamnation des sages du monde, qui, semblables aux Juifs et aux gentils, regardent comme un scandale et une folie l'humilité et la croix de Jésus-Christ. Il n'est pas rare, en effet, de trouver dans le sein même du christianisme des hommes qui n'en ont point l'esprit et qui n'y tiennent que par une profession extérieure; ils ignorent ou feignent d'ignorer que Jésus-Christ ne répand ses grâces que sur les cœurs parfaitement dégagés des choses terrestres, solidement établis dans l'humilité et brûlants d'amour pour lui; et c'est pour avoir pratiqué ces différentes vertus dans le plus haut degré que S. François fut élevé à des communications si intimes de la Divinité et à une perfection si sublime.

Il naquit en 1182 à Assise, ville d'Ombrie dans l'état ecclésiastique. Pierre Bernardon, son père, descendait d'une famille noble et originaire de Florence; mais il s'était fait marchand et demeurait dans la ville d'Assise, ainsi appelée de la montagne d'Assi sur laquelle elle est située. La mère du saint se nommait Pica. Elle faisait, ainsi que son mari, profession d'une exacte probité. Ils jouissaient d'une fortune assez considérable, mais ils étaient tellement occupés de leurs affaires temporelles qu'ils

négligèrent l'éducation de leur fils. Comme ils commerçaient principalement avec les Français ils lui en firent apprendre la langue, et il parvint à l'entendre et à la parler si parfaitement qu'on lui donna le nom de François, quoiqu'il eût reçu celui de Jean au baptême.

Le jeune François montra d'abord beaucoup de passion pour les vains amusements du monde et pour l'acquisition des richesses ; il ne lâcha cependant pas la bride à ses désirs et ne mit point sa confiance dans des biens périssables. Il s'était fait un devoir de donner l'aumône à tout pauvre qui la lui demandait pour l'amour de Dieu. Un jour qu'il était fort occupé il en renvoya un sans rien lui donner; mais s'étant aussitôt reproché son défaut de charité il courut après le malheureux qu'il avait refusé et répara sa faute. Il s'engagea dès lors, par vœu, à donner l'aumône à tous ceux qui la lui demanderaient pour l'amour de Dieu, et il l'accomplit fidèlement jusqu'à sa mort.

Sa charité, jointe à un grand fond de douceur et d'affabilité, le faisait aimer de tout le monde. Jamais il n'entendait parler de l'amour de Dieu sans ressentir une émotion secrète. Il était d'une patience à l'épreuve des divers accidents de la vie ; il donna surtout des preuves de cette vertu dans une maladie longue et dangereuse dont il fut affligé. Après le rétablissement de sa santé il se fit faire des habits riches et monta à cheval pour prendre un peu de dissipation. Comme il traversait la plaine d'Assise il aperçut un gentilhomme qui se trouvait alors réduit dans une grande pauvreté et fort mal vêtu. Ce spectacle l'attendrit ; il se dépouille de ses

habits et les échange contre les haillons du malheureux qu'il avait rencontré. La nuit suivante il vit en songe un palais magnifique rempli d'armes marquées du signe de la croix, et il crut entendre une voix qui lui disait que ces armes étaient pour lui et pour ses soldats, s'ils voulaient porter la croix et combattre courageusement sous ses étendards.

Après ce songe mystérieux il se sentit plus fervent dans la prière; les choses du monde ne lui parurent plus dignes que de mépris, et il avait un ardent désir de vendre ses biens pour acheter la pierre précieuse de l'Evangile. Il ne savait cependant point encore quel parti prendre; mais de fortes inspirations lui donnaient à entendre qu'il devait commencer la guerre spirituelle, à laquelle il se croyait destiné, par la mortification et par une entière victoire sur lui-même. Ces mouvements intérieurs de la grâce produisirent enfin leur effet. François se sentait de plus en plus enflammé du désir de mourir parfaitement à lui-même. Ayant un jour rencontré un lépreux qui s'approchait de lui, il en fut d'abord saisi et recula d'horreur; mais revenant ensuite à lui-même il embrassa ce lépreux et lui donna l'aumône.

Résolu de tendre à la perfection, il ne se plaisait plus que dans la solitude, et il demandait sans cesse à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Etant un jour en prières il lui sembla voir Jésus-Christ attaché à la croix. Cette vision fit sur lui une impression si vive qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes lorsqu'il pensait aux souffrances du Sauveur, et depuis ce temps-là il parut singulièrement animé de l'esprit de ferveur, de pauvreté et de charité. Souvent il

visitait les hôpitaux, où il servait les malades avec une affection extraordinaire; il baisait même leurs ulcères sans écouter la délicatesse et les révoltes de la nature. S'il n'avait point d'argent à distribuer aux pauvres il leur donnait ses propres habits. Dans un pélerinage qu'il fit à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres il trouva un grand nombre de pauvres à la porte de l'église de Saint-Pierrre; il donna ses vêtements à celui qui paraissait dans le plus grand besoin; il se couvrit ensuite de ses haillons et resta tout le jour dans la compagnie des mendiants. Cet acte d'humilité fut récompensé par des grâces abondantes.

Comme la croix de Jésus-Christ était intérieurement empreinte sur son cœur, il saisissait toutes les occasions de mortifier sa chair. Un jour qu'il priait dans l'église de Saint-Damien, située hors des murs d'Assise, il lui sembla entendre une voix qui sortait du crucifix devant lequel il était prosterné et qui lui répéta par trois fois : « Va, François et répare ma maison que tu vois tomber en ruines. » Il prit ces paroles à la lettre et crut qu'il lui était ordonné de réparer l'église de Saint-Damien, laquelle était en très mauvais état. Il se lève et se rend à la maison paternelle. Il prend des pièces d'étoffes sans en rien dire et va les vendre à Foligni, qui est à douze milles d'Assise. On excuse cette action extraordinaire par la simplicité du cœur qui en fut le motif; peut-être François, âgé pour lors de vingt-cinq ans, était associé avec son père et qu'à ce titre il avait une part dans les effets de son commerce. Quoi qu'il en soit, il apporta le prix de la vente au prêtre de l'église de Saint-Damien et

lui demanda la permission de rester avec lui. Le prêtre lui accorda l'objet de sa demande; mais il refusa d'accepter l'argent; François le prit et le jeta sur une des fenêtres de l'église.

Cependant son père, ayant appris ce qui s'était passé, accourut tout en colère à l'église de Saint-Damien. François se tint caché pendant quelques jours, après quoi il reparut dans les rues d'Assise. Il était si défiguré et si mal vêtu que le peuple le poursuivait comme un insensé, humiliation qu'il souffrait avec joie. Son père, ne pouvant plus retenir sa colère, le ramène à sa maison et le renferme dans une espèce de cachot, après l'avoir cruellement maltraité. Une absence de Bernardon, occasionnée par un voyage, rendit la liberté au serviteur de Dieu; il la dut aux soins de sa mère. François retourna à l'église de Saint-Damien. Son père alla de nouveau l'y trouver; comme il lui était impossible de le déterminer à revenir avec lui il l'accabla d'injures et de coups, et ne s'apaisa que quand il eut reçu l'argent qui était sur une des fenêtres de l'église. Il proposa ensuite à son fils de faire, en présence de l'évêque, une renonciation à tous ses biens. François accepta la proposition et remit tout ce qu'il pouvait posséder dans le moment; il ajouta qu'il voulait être disciple de Jésus-Christ, et qu'en cette qualité il était prêt à tout souffrir pour l'amour de lui. Lorsqu'il fut avec son père devant l'évêque d'Assise il fit la renonciation demandée, par un acte que les lois prescrivaient en pareil cas; puis, emporté par la ferveur de son zèle, il se dépouilla de ses habits, en disant à son père avec autant de douceur que de tranquillité : « Jusqu'ici je vous ai

appelé mon père sur la terre ; mais j'ai bien raison de dire maintenant, notre Père, qui êtes aux cieux, dans lequel j'ai mis tout mon trésor et toute mon espérance. » L'évêque, attendri jusqu'aux larmes à la vue d'une telle ferveur, le prend dans ses bras, l'enveloppe dans son manteau, et ordonne à ses gens d'apporter de quoi le couvrir. Il se trouva par hasard un vieux manteau d'un paysan, domestique de l'évêché ; on le présente à François qui, après l'avoir reçu avec actions de grâces, s'en revêt aussitôt et forme dessus une croix avec du mortier. Cet événement arriva en 1106, et le saint avait alors vingt-cinq ans.

Au sortir du palais de l'évêque il alla chercher un lieu solitaire hors de la ville ; on l'entendait le long du chemin chanter à haute voix les louanges du Seigneur. Etant entré dans un bois, il fut rencontré par une bande de voleurs qui lui demandèrent qui il était. « Je suis, leur répond-il, le héraut du grand roi. » Cette réponse les irrita ; ils le battirent et le jetèrent dans une fosse pleine de neige. Il se réjouit d'un tel traitement et continua de chanter les louanges de Dieu. Il arriva enfin à un monastère, où il se présenta comme un mendiant et reçut l'aumône en cette qualité. Lorsqu'il était à Gubio un des habitants de cette ville, qui le reconnut, le retira dans sa maison et lui donna un habit décent, mais simple et pauvre, fait de la même manière que celui des ermites. Il le porta pendant deux ans, et ne marchait jamais qu'un bâton à la main. Durant son séjour à Gubio il visitait souvent l'hôpital des lépreux, auxquels il lavait les pieds et

qu'il servait de ses propres mains; il pansait et baisait même quelquefois leurs ulcères.

Toujours persuadé qu'il devait travailler aux réparations de l'église de Saint-Damien il se mit à ramasser des aumônes pour cet objet. Il vint quêter jusque dans la ville d'Assise où il avait joui autrefois d'une fortune considérable. Il essuya toutes sortes d'insultes de la part de ses parents et de ses anciens amis; mais il profitait de cette épreuve pour s'exercer à la pratique des humiliations. Tandis qu'on rebâtissait l'église de Saint-Damien il se mêlait avec les ouvriers, portait lui-même les pierres et servait de manœuvre; il travailla aussi aux réparations d'une ancienne église de Saint-Pierre, à cause de la dévotion qu'il avait pour cet apôtre.

Il se retira ensuite auprès d'une petite église qui appartenait à une abbaye de Bénédictins, et que ces religieux appelaient *Portioncule*, parcequ'elle était sur une petite portion de terre de leur dépendance : elle était environ à un mille d'Assise. On l'avait abandonnée dans le temps dont nous parlons, parcequ'elle tombait en ruines. François choisit ce lieu pour sa demeure, à cause de la solitude qui y régnait. Un autre motif de son choix c'est que l'église était dédiée sous l'invocation de Notre-Dame des Anges, et qu'il avait une dévotion particulière tant pour ces esprits célestes que pour celle qui en est la reine. Il répara cette église en 1207, comme il avait fait précédemment celles de Saint-Damien et de Saint-Pierre; il y allait ordinairement prier, et il reçut plusieurs faveurs célestes.

Deux ans après, comme il entendait la messe, il fut extrêmement frappé de ces paroles de l'Evan-

gile : *Ne portez ni or, ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton.* La messe finie, il pria le prêtre de les lui expliquer. Il les entendit à la lettre et se les appliqua à lui-même; puis ayant jeté son argent, ôté sa chaussure et quitté son bâton avec sa ceinture de cuir, il se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia avec une corde. Cet habillement qu'il donna l'année suivante à ses disciples était celui que portaient les bergers et les pauvres paysans de ce canton de l'Italie; il y ajouta dans la suite un petit manteau avec un capuce pour se couvrir la tête. En 1260 S. Bonaventure fit faire ce capuce un peu plus long, en sorte qu'il pût couvrir la tête et les épaules. On voit encore à Assise, à Florence et en quelques autres lieux d'Italie quelques-uns des habits du serviteur de Dieu.

François, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, exhorta les pécheurs à la pénitence, et il le faisait avec une telle onction que tous ceux qui l'écoutaient en étaient attendris. Il commençait ses discours par ces paroles, qu'il dit depuis lui avoir été révélées de Dieu : « Que le Seigneur vous donne sa paix. » C'était la salutation dont Jésus-Christ et S. Paul, à son exemple, avaient coutume de se servir. Le saint avait été déjà favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Lorsqu'il quêtait pour les réparations de l'église de Saint-Damien il avait coutume de dire : « Aidez-moi à finir ce bâtiment. Il y aura là un monastère de vierges qui, par leurs vertus, feront glorifier notre Seigneur dans toute l'Église ; » prédiction qui fut vérifiée cinq ans après dans sainte Claire, qui inséra cette prophétie dans son testament. Quelque temps auparavant un homme

du duché de Spolète avait tout le visage rongé d'un horrible cancer : tous les remèdes ayant été inutiles il fit plusieurs pélerinages, qui ne lui procurèrent pas non plus la guérison qu'il désirait. Enfin il résolut d'aller trouver François : pénétré de vénération pour lui il voulut se jeter à ses pieds, mais le saint l'en empêcha et le guérit en baisant sa plaie. « Je ne sais, dit S. Bonaventure à ce sujet, ce que l'on doit le plus admirer ou un tel baiser, ou une telle guérison. »

La passion de Jésus-Christ était le principal objet de sa piété et il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Ses yeux se remplissaient alors de larmes abondantes. Un de ses amis passant un jour devant l'église de la Portioncule l'entendit gémir et sanglotter tout haut; mais il fut fort étonné quand il le vit tout baigné de larmes. Il lui reprocha cette excessive sensibilité comme une faiblesse honteuse et indigne d'un homme. « Je pleure, répondit le saint, je pleure la passion de mon Seigneur Jésus-Christ et je ne dois pas avoir honte de la pleurer publiquement par toute la terre. » On ne conçoit pas en effet comment les chrétiens ne meurent pas de douleur et de confusion de ce qu'en pensant à ce mystère ils n'éprouvent point les plus vifs sentiments de componction, d'amour et de reconnaissance. Il n'y a que des impies qui puissent regarder avec insensibilité un Dieu mourant sur la croix. « Pour moi, disait S. Augustin à son troupeau, je veux pleurer avec vous à la vue de ce spectacle. La passion du Sauveur doit exciter notre ferveur et faire couler nos larmes. En pourrait-on verser autant qu'en exige un sujet si important?

Non sans doute, quand bien même on aurait une fontaine à ses yeux.... Considérons ce que Jésus-Christ à souffert afin d'augmenter la véhémence de nos soupirs et l'abondance de nos larmes. » Ce fut dans la passion de Jésus-Christ que S. François puisa cette ferveur et cette humilité qu'on admira toujours en lui.

Sa sainteté, qui devenait de jour en jour plus célèbre, lui attira des disciples. Bernard de Quintavalle fut un des premiers; c'était un des principaux habitants d'Assise universellement estimé pour sa prudence et sa vertu, qui avait beaucoup d'autorité parmi ses compatriotes et qui par ses conseils conduisait les affaires importantes. Frappé de la conduite extraordinaire de François il l'invita à souper chez lui et lui fit préparer un lit à côté du sien dans la même chambre. Lorsque le serviteur de Dieu le crut endormi il se leva, se mit à genoux, puis, les yeux levés au ciel et les bras étendus en forme de croix, il répétait fort lentement et en répandant beaucoup de larmes : *Mon Dieu et mon tout*; ce qui dura toute la nuit. La vivacité de sa ferveur et la véhémence de son amour le transportaient au point qu'il n'était plus maître de lui-même. Bernard, qui l'observa toute la nuit à la lueur d'une lampe qui brûlait dans la chambre, se disait à lui-même : *C'est là certainement un serviteur de Dieu.* Il ne pouvait se lasser d'admirer un homme qui était ainsi crucifié au monde. L'ayant éprouvé encore quelques autres fois, il résolut de céder à l'attrait qui le portait à suivre son exemple; il le pria de lui permettre de s'attacher à lui pour mener le même genre de vie. François lui répondit qu'il fallait consulter Dieu

avant de rien décider; que le lendemain ils entendraient la messe ensemble dans la vue de connaître plus particulièrement la volonté du ciel. Bernard, étant assuré de sa vocation, vendit ses biens et les distribua aux pauvres; Pierre de Catane, chanoine de la cathédrale d'Assise, se joignit à eux. François leur donna son habit le 16 août 1209. C'est de ce jour que l'on data la fondation de l'ordre du saint. Quelques auteurs cependant l'avancent d'un an, et la marquent au jour où le saint, après avoir entendu lire à la messe l'évangile dont nous avons parlé, embrassa le genre de vie qu'il suivit depuis.

Il lui vint un troisième disciple, qui se nommait Gilles. C'était un homme qui joignait à une grande vertu une simplicité singulière; il alla ainsi que Bernard et Pierre joindre le saint dans sa cellule auprès de Notre-Dame des Anges. Lorsqu'ils eurent été reçus tous trois, François se rendit à Rome et obtint une approbation verbale de son institut du pape Innocent IV en la même année 1209, peu de temps avant le couronnement de l'empereur Othon IV, dont la cérémonie se fit dans la même ville sur la fin du mois de septembre. Après son retour de Reme il alla vivre avec ses disciples dans une petite cabane située dans le voisinage d'Assise et près d'un ruisseau nommé Rivo-Torto. Il passa quelque temps avec eux dans la Marche d'Ancône pour y prêcher la pénitence et ils revinrent tous ensuite se fixer à la Portioncule. Leur nombre s'augmenta insensiblement. François se voyant à la tête de cent vingt-sept disciples les fit assembler et leur parla d'une manière fort pathétique du royaume de Dieu, du mépris du monde, de la nécessité de renoncer

à sa volonté, de la mortification de ses sens; il ajouta en finissant son discours : « Ne craignez point de paraître petits et méprisables, ni d'être traités de fous et d'insensés par les hommes; mais annoncez la pénitence avec simplicité, vous confiant en celui qui a vaincu le monde par l'humilité : c'est lui qui parlera en vous par son esprit. N'allez pas perdre le royaume du ciel pour quelques avantages temporels et donnez-vous de garde de mépriser ceux qui vivent autrement que vous; Dieu est leur maître comme il est le vôtre, et il peut les appeler à lui par d'autres voies. »

Le saint leur composa une règle, et cette règle n'était qu'un recueil des maximes tracées dans l'Évangile pour arriver à la perfection par la pratique des conseils; il y ajouta quelques observances particulières pour entretenir l'uniformité dans la manière de vivre. Il y exhorte ses frères au travail des mains, mais il ne veut point qu'ils reçoivent d'argent; il leur permet seulement de recevoir les choses dont ils ont besoin pour leur subsistance; il leur recommande de ne point rougir de mendier en se rappelant la pauvreté de Jésus-Christ; il leur défend de prêcher en quelque lieu que ce soit sans la permission de l'évêque. Il porta sa règle à Rome pour la faire approuver par le saint-siége. Innocent III, qui occupait alors la chaire de S. Pierre, ne se montra pas d'abord favorable au désir de François. Plusieurs cardinaux pensaient de même, et disaient qu'au lieu de multiplier les ordres religieux il fallait réformer ceux qui étaient établis; ils ajoutaient encore que la pratique de la pauvreté telle que l'entendait le nouvel instituteur n'était pas possible.

Le cardinal Colonne cependant plaida en faveur de l'institut de François et montra qu'il n'avait pour objet que l'observation des conseils évangéliques. Le pape, après avoir délibéré quelque temps, résolut de consulter Dieu avant de se décider. Il dit depuis à son neveu, de qui S. Bonaventure l'apprit, que la volonté du ciel lui avait été manifestée d'une manière extraordinaire et que c'était en conséquence qu'il avait déféré à la demande du saint. Il donna, en 1210, son approbation, qui ne fut pourtant que verbale, et il éleva François au diaconat.

Le premier dessein de François et de ses compagnons était de former une société d'hommes qui s'appliqueraient dans la solitude à mourir de plus en plus à eux-mêmes et à ne vivre que de la vie de Jésus-Christ; mais dans la suite le saint fondateur se sentit animé d'un désir ardent de porter les pécheurs à la pénitence; il voulut cependant ne rien entreprendre qu'il n'eût délibéré sur ce sujet avec ses frères et consulté Dieu dans la prière. Ces précautions prises il crut que le ciel les appelait lui et ses compagnons à prêcher la pénitence au monde par leur discours et leurs exemples.

François, ayant obtenu du pape ce qu'il demandait, partit de Rome avec ses douze disciples. Ils traversèrent la vallée de Spolète et se rendirent de là dans la cabane de Rivo-Torto. Ils en sortaient quelquefois pour aller prêcher dans la campagne. Quelque temps après les Bénédictins du Mont-Soubaze leur cédèrent l'église de la Portioncule à condition qu'elle serait toujours regardée comme le chef-lieu de leur ordre. Le saint en refusa la propriété et n'en voulut avoir que l'usage. Il envoya chaque an-

née à ses bienfaiteurs, par manière de redevance, un petit panier de poissons appelés *laschi* et qui se trouvent en abondance dans une rivière voisine. Les Bénédictins, à leur tour, donnaient aux frères une certaine quantité d'huile.

Le saint avait grand soin d'éloigner de son ordre l'esprit de propriété, et il pouvait dire dans la plus exacte vérité qu'il ne possédait rien sur la terre. Il mettait sa gloire à être le disciple de celui qui, pour l'amour de nous, était né dans une étable, qui n'avait point eu où reposer sa tête, qui n'avait subsisté que par la charité du peuple, qui était mort sur la croix dans un dénuement entier afin d'expier nos péchés et de guérir notre cupidité, notre orgueil, notre sensualité et notre ambition. L'amour de François pour la pauvreté venait : 1° du désir de ressembler à Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre pour nous, et qui, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, a toujours vécu dans la pauvreté; 2° de la facilité que l'on trouve dans cet état pour se perfectionner dans l'humilité, dans la patience, dans la douceur par la pratique des privations, des souffrances et des humiliations qui accompagnent toujours la pauvreté; 3° des puissants remèdes qu'elle fournit contre l'amour désordonné du monde; mais cette vertu pour être méritoire doit consister dans le sentiment du cœur; sans cela elle ne serait pas digne de la récompense promise par Jésus-Christ; elle ne détruirait point les passions, elle ne serait point le principe de plusieurs autres vertus. François avait puisé l'amour et l'esprit de la pauvreté dans la méditation de la vie et des souffrances du Sauveur ; aussi tâchait-il d'inspirer les mêmes sentiments à ses frères. Un jour qu'ils lui demandaient

de toutes les vertus était la plus agréable à Dieu: « La pauvreté, leur dit-il, est la voie du salut, la nourrice de l'humilité et la racine de la perfection. Ses fruits sont cachés, mais ils se multiplient par une infinité de moyens. » Il appelait l'esprit de pauvreté le fondement de son ordre; et l'on voyait qu'il en était parfaitement pénétré dans ses habits, dans les choses qui servaient à son usage et dans toutes ses actions. Plusieurs fois il lui arriva de faire détruire des maisons déjà bâties qu'on avait données à ses religieux, parcequ'il les trouvait trop vastes et trop somptueuses pour des hommes qui étaient voués par état à la pratique la plus exacte de la pauvreté évangélique. Etant revenu à la Portioncule après une absence de quelque temps, il voulait ordonner la démolition d'un nouveau bâtiment qu'on venait d'y construire, parcequ'il le jugeait trop commode; mais il en fut empêché par les habitants d'Assise, qui déclarèrent que le bâtiment avait été construit à leurs frais et qu'ils le destinaient à loger les étrangers, qui sans cela se verraient exposés à manquer d'asile. Sa règle portait que les églises de l'ordre seraient basses et petites et que les autres bâtiments seraient de bois. Il se rendit cependant aux représentations qu'on lui fit relativement à certains pays où le bois est plus cher que la pierre, à condition toutefois qu'on ne s'écarterait point des règles de la pauvreté la plus stricte.

L'amour de François pour la pénitence était extraordinaire. Il satisfaisait à peine aux besoins de la nature et il était ingénieux à trouver des moyens de mortifier son corps; quoique son habit fût très rude il en rendait l'usage encore plus pénible. La

terre nue lui servait ordinairement de lit; il dormait assis et la tête appuyée sur un morceau de bois ou sur une pierre. Ce qu'il mangeait était rarement cuit, excepté dans les cas de maladie; mais lorsque ses aliments avaient été préparés au feu il y mêlait souvent de l'eau ou même des cendres. Il ne buvait que de l'eau et en petite quantité, quelle que pût être la chaleur; il faisait huit carêmes chaque année. Il crut cependant devoir permettre l'usage de la viande à ses frères, indulgence que la fin de son institut rendait nécessaire. Il donnait à son corps un nom de mépris qui donnait à entendre qu'il était fait pour porter des fardeaux, pour être maltraité et nourri grossièrement. Il comparait les paresseux à ces insectes qui, sans rien faire, vivent du travail d'autrui. Cependant, comme on doit avoir pour son corps une charité bien réglée, il se reprocha quelques jours avant sa mort d'avoir peut-être usé de trop de rigueur à l'égard du sien; mais il s'excusa en même temps sur ce qu'il avait cru devoir prendre le parti le plus sûr pour conserver la pureté de son ame et procurer la plus grande gloire de Dieu. Lorsqu'une abstinence immodérée empêchait quelque frère de dormir il lui portait un morceau de pain et il mangeait avec lui pour le délivrer de tout embarras et de toute confusion.

Nous ne pouvons passer sous silence l'attention avec laquelle il veillait sur lui-même pour conserver la vertu de pureté. Dans les commencements de sa conversion la chair lui livra de cruels assauts et il se jetait souvent dans de l'eau à demi glacée pour amortir le feu de la concupiscence. Un jour que

la tentation était plus violente qu'à l'ordinaire il prit une rude discipline, puis étant sorti de sa cellule il alla se rouler dans la neige. Le courage avec lequel il combattit le démon lui fit remporter une victoire complète et il n'eut plus dans la suite de tentations d'impureté; mais il fut toujours très exact à éviter jusqu'à l'apparence même du danger. Il gardait si bien ses yeux en conversant avec les femmes qu'à peine en connaissait-il une seule de vue. « Les occasions, se disait-il à lui-même, affaiblissent l'homme le plus fort. On ne peut converser fréquemment avec les femmes sans que le cœur en souffre, comme il n'est pas possible de mettre du feu dans son sein sans se brûler. Un religieux, ajoutait-il, a-t-il besoin de traiter avec les femmes à moins qu'il ne soit question de les entendre dans le tribunal de la pénitence ou de leur donner des avis concernant leur salut? On est bientôt vaincu lorsqu'on se croit en sûreté. Pour peu que le démon trouve de prise il excite une guerre dangereuse. »

L'éclat des vertus dont nous venons de parler était rehaussé par une profonde humilité de cœur. François se regardait comme le plus méprisable des hommes et désirait que tous le réputassent tel; il aimait les opprobres et fuyait les louanges et les honneurs. Quand il s'entendait louer il se disait à lui-même : « L'homme n'est dans la réalité que ce qu'il est aux yeux de Dieu. » Il ordonnait souvent à quelque frère de lui faire des reproches. S'il ne pouvait éviter les honneurs il était pénétré d'une confusion secrète; il se servait cependant de ces circonstances pour sa sanctification. « Je rapporte à Dieu, disait-il, les honneurs qu'on me rend, par-

cequ'ils ne sont dus qu'à lui. Je n'en prends rien pour moi; mais je m'abîme de plus en plus dans ma bassesse et mon néant. Les statues de bois ou de pierre ne retiennent rien des marques de respect et d'honneur qu'on leur donne; tout est renvoyé à l'objet qu'elles représentent : or, quand les hommes honorent Dieu dans ses créatures, et même en moi qui suis la dernière de toutes, je ne considère que lui seul. » Souvent il publiait ses propres fautes, afin de se faire mépriser. Quant aux dons de Dieu, il avait soin de les tenir cachés, et s'il arrivait que quelqu'un témoignât de l'estime pour sa personne il répondait : « On ne doit pas louer un homme qui n'est point sûr de son sort et qui ne sait ce qu'il deviendra. » D'autres fois il disait : « Un homme ne doit point se glorifier parcequ'il jeûne, qu'il pleure, qu'il châtie son corps, toutes choses que peut faire un pécheur. Il n'y a qu'une chose qu'un pécheur ne fait point : c'est de servir Dieu fidèlement et de lui attribuer purement ce qu'il nous donne. » Un frère qui l'accompagnait, ayant eu une extase vit dans le ciel un trône brillant et entendit une voix qui lui disait qu'il était destiné à François. Demandant au saint, après cette vision, comment il pouvait avec vérité s'appeler le plus grand pécheur du monde, il en reçut cette réponse : « Si Dieu avait accordé au plus grand pécheur autant de grâces qu'à moi, il aurait été moins ingrat que je ne le suis; s'il m'eût abandonné à moi-même, j'aurais commis plus de crimes que tous les autres pécheurs. » Ce fut son humilité qui l'empêcha de recevoir la prêtrise et qui le détermina à rester diacre toute sa vie

Par un effet de la même vertu, il aimait singu

lièrement la pratique de l'obéissance. On le voyait souvent consulter les derniers de ses religieux, quoiqu'il fût doué d'une rare prudence et même du don de prophétie. Dans ses voyages, sa coutume était de promettre obéissance au frère qu'il prenait pour compagnon. Il regardait comme une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites la disposition où il était d'obéir avec autant de facilité et de promptitude à un simple novice qu'au plus ancien et au plus prudent des religieux; la raison qu'il apportait de cette disposition était qu'il fallait considérer non pas la personne à laquelle on obéit, mais la volonté de Dieu manifestée par celle des supérieurs. Quelqu'un lui demandant comment devait se comporter un homme qui voulait pratiquer la vertu d'obéissance, il répondit qu'il devait être à l'égard de sa volonté comme un corps mort; mais il se montrait en même temps ennemi de toute singularité. Ayant appris qu'un de ses frères portait si loin l'amour du silence qu'il ne voulait confesser ses fautes que par signes, il dit qu'il n'était point conduit par l'esprit de Dieu, mais par celui du démon, et qu'au lieu de pratiquer une vertu il se laissait séduire par une tentation folle et extravagante. On vit dans la suite combien il y avait de sagesse dans son jugement à l'égard de ce religieux. François avait une extrême aversion pour toute espèce de dissimulation ou de déguisement. Il voulait être connu en tout pour tel qu'il était. Il ne se permettait aucun adoucissement dans la maladie, à moins qu'il ne fût public, et il refusait de se servir de certains vêtements qu'on lui recommandait pour se garantir du froid, s'ils étaient de nature à ne pouvoir être vus des autres.

L'ardeur de sa charité était si grande qu'il ressemblait moins à un homme qu'à un séraphin. Il paraissait ne vivre que de prière et de contemplation ; il ne pouvait se lasser de converser avec celui qui était l'unique objet de toutes ses affections. Chaque année il se renfermait quarante jours dans sa cellule, après l'Épiphanie, pour honorer le jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Il redoublait durant ce temps-là ses austérités et ses prières. Ses communions étaient fort fréquentes et souvent accompagnées de ravissements et d'extases. Il récitait l'office divin toujours debout et nu-tête, ordinairement les yeux baignés de larmes, sans jamais s'appuyer sur quoi que ce soit, même en maladie : lorsqu'il était en voyage il s'arrêtait pour le réciter, afin d'être plus attentif et plus recueilli. «Le corps, disait-il à cette occasion, désire le repos pour prendre une nourriture corruptible ; à plus forte raison l'ame doit-elle être tranquille lorsqu'elle prend la nourriture qui lui est propre. » Il avait tant de respect et de dévotion pour les noms sacrés de Dieu et de Jésus-Christ qu'il mettait dans un lieu décent toutes les choses sur lesquelles ils étaient écrits ou gravés. Le cours des faveurs extraordinaires qu'il recevait dans les communications de son ame avec le ciel fut suspendu pendant deux mois : il tomba dans une sécheresse désolante ; mais il ne se laissa point abattre par cette tentation ; il continua de prier selon sa coutume, et il fut consolé par le retour de sa première ferveur. Quoique sa dévotion s'étendît à tous les mystères de la vie du Sauveur, il était particulièrement touché de ceux de sa naissance et de sa passion, parcequ'il y voyait éclater d'une manière

spéciale l'amour de la pauvreté et du dénuement le plus absolu. Il était tout hors de lui-même lorsqu'il parlait ou qu'il entendait parler de l'incarnation. Ces paroles, *le Verbe s'est fait chair*, produisaient en lui une impression extraordinaire.

Il avait aussi une tendre dévotion pour la sainte Vierge, qu'il avait choisie pour la patronne spéciale de son ordre. Il jeûnait en son honneur depuis la fête de S. Pierre et de S. Paul jusqu'à celle de l'Assomption; il jeûnait ensuite quarante jours pour honorer les saints anges, et surtout l'archange S. Michel. Il s'imposait un jeûne de quarante autres jours à la fête de tous les saints. Il résulte de là qu'il jeûnait presque toute l'année, malgré toutes les pratiques et toutes les austérités auxquelles il s'était assujetti. Sa ferveur lui mérita des consolations et des grâces qui ne sont que pour les ames privilégiées. Souvent il avait des ravissements dans la prière. Il recevait ces faveurs même en voyage; aussi avait-il coutume de dire à ceux qui l'accompagnaient de marcher devant, afin de s'entretenir avec plus de facilité dans le recueillement, et de cacher l'effet des visites célestes dont il était favorisé ; mais plus il s'humiliait, plus Dieu prenait plaisir à l'élever au dessus des autres hommes. Il lui communiqua ces lumières qu'on ne puise point dans les livres, et lui donna cette intelligence sublime qui fait pénétrer les vérités contenues dans l'Écriture ainsi que les mystères ineffables de la religion. Il lui découvrait l'avenir et le lui faisait prédire.

François avait encore le don des larmes dans le plus haut degré. Ses yeux étaient comme deux fontaines qui coulaient sans cesse; en sorte que sa vue

en fut considérablement affaiblie. Le médecin lui conseillant de modérer l'abondance de ses larmes, s'il ne voulait pas devenir aveugle, il lui répondit : « Mon frère, l'esprit n'a point reçu la lumière pour la chair, mais la chair pour l'esprit; ainsi le soin de conserver la vue corporelle ne doit point devenir un obstacle à la lumière spirituelle ni aux consolations divines. » Sa patience était à toute épreuve. Il se soumit avec plaisir à une opération très douloureuse que les médecins jugèrent nécessaire. Il s'agissait de lui appliquer un fer rouge au dessus de l'oreille, pour faire sortir des humeurs qui lui causaient une maladie dangereuse. Voyant l'instrument entre les mains du chirurgien il parla de la sorte en s'adressant au feu : « Je vous prie de me traiter favorablement et de tempérer votre chaleur pour que je puisse la supporter. » On lui enfonça le fer chaud depuis l'oreille jusqu'au sourcil sans qu'il fît entendre la moindre plainte.

Le saint, dans toute sa conduite, avait toujours son ame intimement unie à Dieu; il le consultait dans tout ce qu'il entreprenait, et il inspirait les mêmes sentiments à ses frères. Il leur enseignait surtout à faire une grande estime de l'humilité, du renoncement, du recueillement, à solliciter sans cesse l'esprit de prière, qui est la source de toutes les grâces et sans lequel on ne peut opérer le bien. Entre tous les exercices celui qu'il recommandait le plus fortement était l'oraison mentale. S'il trouvait quelqu'un attaqué d'une tentation de tristesse ou d'aridité spirituelle il l'exhortait à recourir à Dieu avec ferveur et à se tenir continuellement en sa présence jusqu'au retour des consolations. Il vou-

lait qu'on dit, après les visites extraordinaires du Saint-Esprit : « Si c'est vous, Seigneur, qui par votre bonté infinie avez daigné m'accorder cette consolation, à moi qui suis un pécheur et si peu digne de vos miséricordes, je vous recommande la faveur que vous m'avez faite, afin que vous en conserviez le fruit dans mon cœur. Je tremble que ma perversité naturelle ne vous dérobe votre don et votre trésor. » Lorsqu'il récitait l'oraison dominicale, c'était toujours fort lentement; il éprouvait un goût singulier de dévotion à chaque demande et même à chaque mot. La doxologie, *Gloire au Père*, etc., était une de ses aspirations favorites; il la répétait très souvent, et il conseillait aux autres de faire la même chose. Un frère convers demandant un jour la permission d'étudier, il lui dit : « Répétez souvent la doxologie, *Gloire au Père*, etc., et vous deviendrez fort savant aux yeux de Dieu. » Le frère obéit, et fit en peu de temps des progrès rapides dans la vie spirituelle.

Le saint s'écriait quelquefois dans les transports de sa ferveur : « Faites, mon Dieu, que la douce violence de votre amour me détache de toutes les choses sensibles et me consume entièrement, afin que je puisse mourir pour votre amour infini. Je vous le demande par vous-même, ô fils de Dieu, qui êtes mort pour l'amour de moi ! Mon Dieu et mon tout, qui êtes-vous, et qui suis-je sinon un ver de terre ? Je désire vous aimer, Seigneur adorable. Je vous ai consacré mon ame et mon corps avec tout ce que je suis. Je me porterai avec ardeur à faire tout ce qui contribuera le plus à vous glorifier. Oui, mon Dieu, c'est là l'unique objet de tous mes

désirs. » Il exprimait quelquefois dans des cantiques ses pieux sentiments, ce qui est arrivé à d'autres saints. « Je connais, dit sainte Thérèse, une personne qui, sans être poète, a quelquefois composé sur-le-champ des stances d'une vraie poésie, dans lesquelles elle peignait avec beaucoup de vivacité les peines que lui faisaient souffrir les transports de l'amour divin et en même temps les douceurs ineffables qu'elle goûtait dans ces peines. » François, dans la sainte ivresse de son amour, ne pouvait retenir les affections brûlantes de son cœur, et plus d'une fois il les rendit dans des termes pleins d'énergie. Tels sont les deux cantiques qu'il composa, et que nous avons encore. Il y exprime avec une force et une sublimité surprenantes la tendresse et la véhémence de l'amour divin dans son cœur, ne connaissant d'autre consolation que celle d'expirer d'amour, afin d'être uni pour toujours au grand et unique objet de son amour.

Le zèle dont il était dévoré pour le salut des ames n'était pas moins ardent. Il avait coutume de dire à ce sujet que l'exemple avait beaucoup plus de force que les paroles; que l'on doit gémir sur le sort de ces prédicateurs qui se prêchent plutôt eux-mêmes qu'ils ne prêchent Jésus-Christ, qui cherchent plutôt les applaudissements des hommes que le salut des ames, et surtout sur le sort de ceux qui détruisent par leurs actions ce qu'ils édifient par la doctrine. Il priait et pleurait continuellement pour la conversion des pécheurs ; il recommandait à ces religieux d'entrer dans les mêmes sentiments. Plusieurs pécheurs, disait-il, sont convertis et sauvés par les prières et les larmes des justes ; un simple laïque,

qui n'est point destiné au ministère de la prédication, ne doit point négliger ce moyen de fléchir la miséricorde divine en faveur des infidèles ou de ceux qui vivent dans le désordre. Telles étaient sa compassion et sa charité pour les pécheurs que, non content de ce qu'il faisait et souffrait pour eux en Italie, il résolut d'aller prêcher l'Évangile aux Mahométans et aux autres peuples qui étaient plongés dans les ténèbres de l'infidélité, dût-il lui en coûter le sacrifice de sa vie.

Dans la vue de suivre ce que lui inspirait son zèle il s'embarqua pour la Syrie ; mais une violente tempête le jeta sur la côte de Dalmatie. Se voyant dans l'impossibilité d'aller plus loin, il fut forcé de revenir en Italie. En 1214 il partit pour Maroc dans le dessein d'aller annoncer l'Évangile au Miramolin et à ses sujets, qui professaient le mahométisme. Quoiqu'il fût extrêmement faible, son zèle le faisait marcher à grands pas, et il devançait toujours ceux qui l'accompagnaient; mais Dieu le retint en Espagne par une maladie, ce qui, joint à divers autres accidents et aux affaires de son ordre, l'empêcha de passer en Afrique. Il opéra plusieurs miracles en Espagne et y fonda quelques maisons pour ses disciples, après quoi il revint en Italie par le Languedoc. Nous rapporterons plus bas de quelle manière il passa en Syrie et en Egypte.

Cependant son zèle ne restait point oisif : il travaillait sans cesse à faire glorifier Dieu parmi tous les chrétiens, et surtout parmi ses frères. Il parcourait les villes et les villages pour instruire et porter à l'amour de la vertu. « Commençons à servir Dieu, disait-il souvent à ses frères ; nous avons fait jus-

qu'ici bien peu de progrès. » Effectivement il n'y a point d'homme qui arrive à la perfection dans cette vie, et le plus parfait est celui qui tend chaque jour avec de nouveaux efforts à la perfection. Lorsque le saint parlait de la pénitence il répétait souvent avec une ferveur et une onction admirables les paroles suivantes : *Mon amour est crucifié*, voulant faire entendre par là que Jésus-Christ ayant été crucifié nous devons crucifier notre chair.

Le nouvel ordre cependant acquérait chaque jour plus de célébrité ; ceux qui le composaient étaient connus sous le nom de *Frères Mineurs*, et c'était leur saint fondateur qui le leur avait donné par humilité, afin qu'ils se rappelassent sans cesse qu'ils devaient se regarder comme les derniers des hommes. Plusieurs villes voulurent avoir dans leur enceinte de ces hommes animés de l'esprit de François ; de là les couvents de Cortone, d'Arezzo, de Vergorète, de Pise, de Bologne, de Florence, etc. En moins de trois ans le saint comptait déjà soixante maisons où l'on suivait son institut.

Il donna l'habit à sainte Claire en 1212, et il la dirigea dans l'institution des vierges dites du second ordre de S. François. Ces vierges s'étant rassemblées dans le monastère de Saint-Damien, à Assise, il en prit la conduite ; mais il ne voulut jamais permettre à ses religieux tant qu'il vécut de diriger aucun monastère de filles. Le cardinal Hugolin cependant, qui était le protecteur de l'ordre, se montra moins difficile sur ce point. François ne portait la sévérité si loin que pour conserver plus sûrement la pureté du cœur dans ses frères. Un de ceux-ci ayant été chargé par le cardinal protecteur de vi-

siter un monastère de filles, le saint lui fit prendre des précautions qui annonçaient combien il craignait la moindre souillure. Le même esprit animait un saint prêtre de ses disciples qu'il avait envoyé en Espagne.

Celui-ci était à la tête de plusieurs frères qui l'avaient accompagné dans ce royaume. Ils étaient tous tellement respectés pour leurs vertus que la princesse Sancia, sœur d'Alphonse II, alors roi de Portugal, leur donna son palais d'Alenquer pour qu'ils y fondassent un couvent de leur ordre. Une dame d'honneur de cette princesse pria le saint prêtre de venir lui parler à l'église, voulant s'entretenir avec lui de l'état de sa conscience. Ce qu'elle demandait lui ayant été refusé elle fondit en larmes et jeta des cris de désespoir. Le saint prêtre, informé de ce qui se passait, vint la trouver, tenant d'une main une poignée de paille et de l'autre un flambeau allumé. Lorsqu'il fut en sa présence il mit le feu à la paille en lui disant : « Quoique nous ne devions nous entretenir que de sujets de piété, si cependant un religieux converse fréquemment avec les femmes, il est à craindre que ce commerce ne produise sur son cœur le même effet que le feu vient de produire sur cette paille ; au moins perdra-t-il par là le fruit que l'on retire en conversant avec Dieu dans la prière. » Mais, malgré la répugnance que François avait de permettre à ses religieux de diriger les femmes, plusieurs maisons de Clarisses en obtinrent cependant; ce qui devint ensuite plus commun, surtout après la mort du saint.

Dix ans après l'institution du nouvel ordre, c'est à dire en 1219, François tint le fameux chapitre

général dit *des Nattes*, parceque les religieux qui y assistèrent furent logés sous des cabanes formées avec des nattes dans la campagne, autour du couvent de la Portioncule. Nous apprenons de S. Bonaventure et de quatre compagnons du saint qu'il s'y trouva cinq mille religieux; et il en était resté un certain nombre dans chaque couvent. Plusieurs de ceux qui composaient le chapitre ayant prié le saint fondateur de leur obtenir du pape la permission de prêcher partout, indépendamment de l'approbation des évêques diocésains, il leur dit avec émotion : « Quoi ! mes frères, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu! Il veut que nous gagnions d'abord les supérieurs par le respect et l'humilité; nous gagnerons ensuite les peuples à Dieu par nos discours et nos exemples. Quand les évêques verront que vous vivez saintement ils vous prieront eux-mêmes de travailler au salut des ames confiées à leurs soins. Que votre privilége singulier soit de n'avoir aucun privilége particulier qui puisse vous enfler d'orgueil et faire naître des contestations. »

Il avait envoyé quelques-uns de ses religieux en Allemagne dans l'année 1216; mais ils y avaient eu peu de succès. Après le chapitre dont nous venons de parler il en envoya dans la Grèce, en Afrique, en France, en Espagne et en Angleterre, et ils furent reçus partout comme de vrais serviteurs de Dieu; mais avant de se séparer d'eux il leur donna diverses instructions sur la manière dont ils devaient se conduire. Il réserva pour lui la maison de Syrie et d'Egypte, dans l'espérance d'y trouver la couronne du martyre. Les affaires de son ordre l'obligèrent cependant de différer son départ.

Les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique avaient été approuvés verbalement par le pape Innocent III, qui mourut en 1216, après avoir siégé dix-huit ans; mais Honorius III, successeur d'Innocent, approuva celui de Saint-Dominique par deux bulles en date du 22 décembre de la même année. Ce pape ayant autorisé les missions du saint, il s'embarqua à Ancône avec onze de ses religieux en 1219. La navigation fut heureuse et l'on vint mouiller à l'île de Chypre. On remit à la voile au bout de quelques jours, et on alla débarquer au port de Ptolémaïde ou d'Acre, dans la Palestine. Les chrétiens qui formaient la sixième croisade assiégeaient alors la ville de Damiète en Egypte. Le soudan de Damas ou de Syrie, soutenu d'une armée nombreuse que lui avait amenée Méledin, soudan d'Égypte ou de Babylone, tenait à son tour les chrétiens assiégés dans leurs retranchements. Ce fut sur ces entrefaites que François, accompagné du frère Illuminé, arriva au camp des croisés. Il fit tous ses efforts pour les dissuader d'en venir aux mains avec les infidèles, parcequ'il prévoyait la défaite des premiers, ainsi que nous l'apprenons de trois de ses compagnons et de plusieurs auteurs; mais on ne voulut point écouter ses conseils. Les chrétiens s'en repentirent bientôt; étant sortis de leurs retranchements pour combattre, ils furent repoussés avec perte de six mille hommes. Ils continuèrent cependant toujours le siége de la ville, et s'en rendirent enfin les maîtres.

Pendant que les deux armées étaient en présence, François, emporté par l'ardeur de son zèle, passa dans le camp des Sarrasins sans craindre les dangers auxquels il s'exposait. Les coureurs des infi-

dèles l'ayant arrêté, il leur cria : « Je suis chrétien, menez-moi à votre maître. » Il fut effectivement mené devant le soudan, qui lui demanda ce qui l'avait fait passer dans son camp. « Je suis envoyé, lui dit François avec intrépidité, non par les hommes mais par le Dieu très haut, pour vous montrer à vous et à votre peuple la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Évangile. » Cette fermeté étonna le soudan, il prit des sentiments plus humains, et invita François à rester auprès de lui; mais l'homme de Dieu lui fit cette réponse : « Si vous voulez, vous et votre peuple, écouter la parole de Dieu, je consens volontiers à rester avec vous; mais si vous balancez entre Jésus-Christ et Mahomet, faites allumer un grand feu, dans lequel j'entrerai avec vos prêtres, afin que vous voyez quelle est la vraie religion. » Le soudan répondit qu'il ne croyait pas qu'il y eût aucun prêtre de sa loi qui voulût accepter ce défi ni s'exposer aux tourments pour sa religion; qu'il craignait d'ailleurs qu'il ne s'élevât quelque sédition. Il offrit au saint plusieurs présents, qui furent tous refusés. Quelques jours après il le fit conduire sous bonne escorte au camp des croisés devant Damiète, de peur que ses discours ne fissent impression sur les Mahométans et ne les convertissent au christianisme. Il lui dit en le quittant : « Priez pour moi, afin que Dieu me fasse connaître la vraie religion et me donne le courage de l'embrasser. » Depuis ce temps-là le soudan se montra plus favorable aux chrétiens, et il s'est trouvé des auteurs qui ont prétendu qu'il avait reçu le baptême quelque temps avant sa mort.

François revint en Italie par la Palestine; il apprit

à son retour que les cinq missionnaires qu'il avait envoyés prêcher l'Évangile aux Maures avaient reçu la couronne du martyre dans le royaume de Maroc ; mais la joie que lui causa cette nouvelle fut troublée à la vue des abus qui s'étaient introduits dans son ordre. Ils avaient pour auteur Elie, que le saint avait établi vicaire général, et auquel il avait remis son autorité en partant pour l'Orient. Ce religieux infidèle avait oublié la sainteté de son état ; de là plusieurs nouveautés et diverses mitigations auxquelles il ne s'était point opposé et qu'il avait même confirmées par son exemple. Le saint le déposa et le priva de son office. S'étant démis de son généralat en 1220, il fit élire ministre général Pierre de Cortone, qui était un religieux distingué par sa régularité. Elie fut rétabli après la mort de celui-ci, qui arriva en 1221 (1) ; mais Pierre de Cortone et Elie

(1) Elie de Cortone avait de la science et de la capacité ; mais il était ambitieux et se conduisait par les vues de la prudence du siècle. Il en avait imposé à S. François par son hypocrisie, et il trouva le moyen d'être continué vicaire général jusqu'à sa mort. Il fut ensuite élu ministre général, et sollicita en cette qualité la canonisation du B. François ; mais il fit bâtir, contre l'esprit de sa règle, une église magnifique à Assise, dans laquelle fut déposé le corps du saint fondateur. Il introduisit dans son ordre l'usage de l'argent, les distinctions, la pompe et le faste. La science et les avantages estimés dans le monde attirèrent toute son attention, et il ne marqua bientôt plus que du mépris pour les pratiques de l'humilité et de la pauvreté. Ces abus rendirent en peu de temps son ordre méconnaissable. S. Antoine de Padoue et Adam de Marisco lui en firent inutilement des reproches. Les choses en vinrent à un point que le pape Grégoire IX crut devoir le déposer en 1230. Il fut réélu général six ans après ; mais il ne changea point de conduite, et le même pape le déposa de nouveau et l'excommunia. Il remplit son ordre de troubles avant et après cette dépo-

son successeur, par respect pour le saint, ne prirent, tant qu'il vécut, que le titre de vicaires généraux. D'ailleurs son autorité avait tant d'influence que c'était toujours lui qui, à proprement parler, gouvernait tout l'ordre. En 1223 le saint obtint du pape Honorius III la confirmation de la célèbre indulgence accordée peu de temps auparavant à l'église de la Portioncule. (1)

sition. Il rentra cependant en lui-même et mourut dans de vifs sentiments de pénitence en 1253. On ne vit revivre parfaitement l'esprit de l'ordre que quand S. Bonaventure en eut été élu général. (*Voyez* Hélyot, t. VII; Chalippe, Fleury, etc.)

(1) Cette église, éloignée du tumulte, était le lieu où S. François allait prier par préférence, et il en célébra la dédicace avec beaucoup de solennité. Un jour qu'il y priait avec une grande ferveur il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui dit de s'adresser au pape, qui accorderait une indulgence plénière à tous les vrais pénitents qui visiteraient cette église. Après cette vision, arrivée en 1221, il alla trouver le pape Honorius III, qui était alors à Pérouse, et qui accorda verbalement l'indulgence. En 1223, sur les instances réitérées de François, Honorius nomma sept évêques pour aller la publier à la Portioncule. Plusieurs certificats authentiques, tant de ces évêques que de quelques compagnons du saint, attestent l'existence de cette indulgence, ainsi que la déclaration faite par le saint de la vision dont nous venons de parler. Il est rapporté de plus que François apprit, par révélation, que Jésus-Christ avait ratifié lui-même la concession de l'indulgence. On peut voir sur ce sujet la dissertation que le P. Chalippe a jointe à la vie de saint François, et le P. Suyskens, *Anal. de gloria post. S. Francisci*, parag. II, p. 915.

L'indulgence obtenue primitivement par le saint est attachée au 2 août et à la seule chapelle de la Portioncule, qui est présentement au milieu de la grande église à laquelle elle a donné son nom. En 1695 le pape Innocent XII accorda une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient un jour de l'année, avec les dispositions requises, l'église bâtie autour de cette chapelle. L'indulgence du jour de la dédicace de la chapelle de la Portioncule, qui est le 2 août, a été étendue à toutes les églises

Nous avons observé que son ordre n'avait été approuvé que verbalement par le pape Innocent III en 1210. Cinq ans après il avait reçu une semblable approbation du quatrième concile de Latran auquel François s'était adressé : il est vrai qu'on ne trouve rien touchant cette particularité dans les actes du concile ; mais on ne doit pas en être surpris, puisqu'il n'y eut qu'une déclaration verbale. Le saint ayant retouché sa règle, qui ne respirait partout que la plus profonde humilité et le plus parfait renoncement au monde, la présenta au pape Honorius III, qui la confirma par une bulle datée du 20 novembre 1223. Le doyen du sacré collége ayant invité François à faire un discours en cette occasion, en présence du pape et des cardinaux, il parla avec tant de force, d'énergie et de dignité que toute l'assemblée en fut singulièrement touchée.

François, ayant quitté l'Espagne pour retourner en Italie, avait renoncé à la mission de Maroc qu'il avait projetée en 1215. Ce fut dans ce temps-là que le comte Orlando Catanio lui donna une agréable solitude sur le mont Alverne qui fait partie de l'Apenin et qui est peu éloigné de Camaldoli et de Vallombreuse. On y bâtit un couvent et une église aux dépens du comte, qui s'estimait heureux de pouvoir donner par là une preuve de sa vénération

et à toutes les chapelles de l'ordre par les papes Alexandre IV, Martin IV, Clément V, Paul III et Urbain VIII. (*Voyez* Amort, *Hist. Indulg.* Grouwels, definitor recollectorum Germaniæ inferioris, *Hist. critica Indulgentiæ Portiunculæ vindicandà*, Venetiis, 1760 ; Benoît XIV, l. 13, *de Syn. diœcés c.* 18, *et lib. de Canoniz. SS.* ; le P. Benoît Picart, capucin, *Apologie de l'histoire de l'indulgence de la Portioncule*, Toul., 1714, in-12.)

pour le serviteur de Dieu. François aima toujours beaucoup depuis cette solitude. Il se plaisait aussi singulièrement dans celle de la vallée de Fabriano et s'y retirait souvent : il y reçut plusieurs grâces extraordinaires qu'il cachait aux hommes avec grand soin. Nous lisons dans S. Bonaventure et dans les autres historiens de sa vie qu'on le vit souvent élevé de terre dans la prière. Le père Léon, son secrétaire et son confesseur, assure qu'il le vit lui-même plusieurs fois tellement élevé qu'il ne pouvait atteindre qu'à ses pieds qu'il tenait fondant en larmes. Il ajoute qu'il le vit d'autres fois élevé beaucoup plus haut.

Vers la fête de l'Assomption de la sainte Vierge de l'année 1224, François se retira dans le lieu le plus solitaire du mont Alverne, où ses compagnons lui préparèrent une petite cellule. Il retint le père Léon avec lui ; mais il déclara en même temps qu'il ne verrait nulle autre personne avant la fête de Saint-Michel. C'était alors un de ses carêmes dont nous avons parlé; il voulait le passer entièrement dans les exercices de la contemplation. Il dit à Léon de lui apporter tous les soirs un peu de pain et d'eau et de le laisser à l'entrée de sa cellule. « Quand vous viendrez pour matines, ajouta-t-il, n'entrez point ; dites seulement à haute voix : *Domine, labia mea aperies.* Si je réponds *et os meum annuntiabit laudem tuam,* vous entrerez, sinon vous vous retirerez. » Le pieux disciple exécuta ponctuellement ce qui lui était prescrit. Il était souvent obligé de s'en retourner, parceque le saint étant en extase n'entendait point sa voix. Un jour qu'il ne lui répondait point il eut la curiosité de regarder par quelques

ouvertures qui se trouvaient à la porte. Il le vit prosterné à terre et environné d'une lumière éclatante. Il l'entendit répéter souvent ces paroles : « Qui suis-je, ô mon Dieu et mon très doux Seigneur? et qui suis-je moi ? un vermisseau et votre indigne serviteur. » François dit depuis à Léon que rien ne lui avait fait connaître plus parfaitement son néant que la contemplation de l'abîme des perfections divines et que la connaissance qu'on a de soi-même est proportionnée à celle qu'on a de la sainteté de Dieu. Les visions et les communications du Saint-Esprit lui étaient familières; mais il n'en fut jamais plus favorisé que dans sa retraite sur le mont Alverne. Ce fut là qu'il mérita par son humilité et son ardent amour pour Jésus crucifié de recevoir sur son corps l'impression des cinq plaies de notre Seigneur.

« Vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix François, étant le matin en prières du côté de la montagne, s'élevait à Dieu par l'ardeur séraphique de ses désirs et se transformait par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse en celui qui par l'excès de sa charité a voulu être crucifié pour nous. Il vit comme un séraphin, ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce séraphin vint d'un vol rapide se placer dans l'air auprès de lui. Entre ses ailes paraissait la figure d'un homme crucifié qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. Ses ailes étaient disposées de manière qu'il y avait deux sur la tête, qu'il en étendait deux pour voler et qu'il se couvrait tout le corps avec ces deux autres. A ce spectacle François fut extraordinairement surpris, une joie mêlée de tristesse

remplit son cœur. La présence de Jésus-Christ qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin d'une manière si merveilleuse et si tendre lui causait une joie inexprimable ; mais ce douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait d'une vive compassion et il en avait l'ame transpercée comme d'un glaive. Réfléchissant que l'état des souffrances ne pouvait convenir à l'immortalité d'un séraphin, une lumière intérieure lui découvrit que l'objet de cette vision était de lui faire comprendre que c'est moins le martyre de la chair que le feu de l'amour qui transforme en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. Après un entretien secret et familier la vision disparut, mais son ame resta embrasée d'une ardeur séraphique et son corps fut extérieurement marqué d'une figure semblable à celle d'un crucifix, comme si sa chair amollie et fondue par le feu avait reçu l'impression d'un cachet, car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'homme crucifié. On vit ses pieds et ses mains percés de clous dans le milieu : les têtes des clous rondes et noires étaient au dedans des mains et au dessus des pieds ; les pointes, qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la croix dont elles sortaient. François avait aussi à son côté droit une plaie rouge comme s'il eût été percé d'une lance ; cette plaie jetait souvent du sang qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. » (1)

(1) S. Bonaventure, duquel est tirée cette histoire des

François prit le plus grand soin pour dérober à la connaissance des hommes ce qui s'était passé en lui! Il s'enveloppait les mains et portait une chaussure qui empêchait qu'on ne vît ses pieds (1). Il s'adressa cependant au frère Illuminé et à quelques autres personnes pieuses pour leur demander conseil sur la conduite qu'il devait tenir : mais s'il leur parla de la vision qu'il avait eue ce fut avec beaucoup de circonspection ; il ajouta ensuite qu'il avait

stigmates de S. François, appelle cicatrice la plaie de son côté; ce qu'il entend non d'une cicatrice fermée, mais d'une cicatrice ouverte, et il l'a décrite comme telle d'après le témoignage de ceux qui la virent lorsque le saint fut mort. (*Voyez* S. Bonaventure, c. 13, 14, 15.) Elle est d'ailleurs représentée comme une plaie qui jetait souvent du sang; circonstance qui ne peut convenir à une cicatrice qui aurait été fermée. (*Voyez* le P. Chalippe, qui relève solidement les fautes dans lesquelles Baillet est tombé par rapport à cet article de la vie de S. François.

Le miracle dont il s'agit s'opéra tandis que l'entendement du saint était frappé vivement de l'idée de Jésus-Christ crucifié, et que l'amour appliquait fortement les affections de sa volonté à ce grand objet, en lui faisant désirer d'être conforme à son bien-aimé dans cet état de souffrance. Il put donc se former dans son imagination un second crucifix, d'où il résulta une impression puissante sur son corps. Quant aux marques des plaies du Sauveur imprimées sur sa chair, elles eurent un autre principe. Le séraphin, ou plutôt Jésus-Christ lui-même qui apparut à lui dans la vision, forma extérieurement sur son corps, par les rayons pénétrants qui sortaient de ses plaies, ce que l'amour avait intérieurement imprimé dans son ame. Cette explication est de S. François de Sales, *Tr. de l'amour de Dieu*.

(1) Wadding vit dans le monastère des Clarisses d'Assise cette espèce de chaussure que sainte Claire avait faite pour François, et cela avec tant d'adresse que le dessus couvrait la tête des clous de ses pieds, et que le dessous s'élevant un peu, leurs pointes ne l'empêchaient point de marcher. On garde du sang qui sortait de son côté dans la cathédrale de Recanati. (*Voyez* Chalippe.)

vu plusieurs choses qu'il ne découvrirait jamais. Ces secrets, dit S. Bonaventure, étaient probablement tels qu'il ne trouvait point de termes propres à les expliquer ou qui ne pouvaient être compris que par des hommes éclairés d'une lumière surnaturelle. Malgré tant de précautions plusieurs personnes virent, du vivant même du saint, les plaies miraculeuses imprimées sur son corps. (1)

(1) Le vicaire général de l'ordre en publia la relation dans une lettre circulaire adressée à tous les frères immédiatement après la mort de S. François. Wadding avait vu l'original de cette lettre.

Luc de Tuy, évêque de la ville de ce nom en Espagne, dit dans l'ouvrage qu'il composa contre les Albigeois en 1231, *l.* 2, *c.* 11 *Bibl. Patr. t. XV*, qu'ayant été à Assise l'année d'après la mort du saint, la vérité de la vision lui fut attestée par plusieurs religieux et par un grand nombre de personnes tant ecclésiastiques que laïques, qui toutes avaient vu les clous de chair dans les mains et les pieds de S. François, ainsi que son côté ouvert, et qui avaient même touché ses plaies. Il conclut de là que Jésus-Christ fut attaché à la croix avec quatre clous, et que ce fut son côté droit qui fut ouvert d'un coup de lance. Il confirme le miracle par la vie du saint, que Thomas de Célano, son disciple et son compagnon, avait écrite par l'ordre du pape Grégoire IX. C'est de l'ouvrage de Thomas de Célano que S. Bonaventure a tiré ce qu'il dit de la vision. (*Voyez* Grégoire IX, *Constit.* 12, et les savantes notes de Sbarala, *in Bullarium Franciscanum, t. I, ann.* 1759.)

Quelques personnes de Bohême ayant révoqué en doute le fait dont il s'agit, Grégoire donna contre eux, en 1237, une bulle dans laquelle il atteste la vérité du miracle sur la connaissance personnelle qu'il en avait et sur celle qu'en avaient plusieurs cardinaux. Il atteste la même chose dans deux lettres rapportées par Wadding et par Chalippe ; il dit qu'après la mort du saint ses stigmates furent vus par tous ceux qui voulurent les voir.

Le pape Alexandre IV déclara, dans un sermon qu'il prêcha en 1254, qu'il avait vu lui-même les stigmates sur le corps du saint lorsqu'il vivait encore. S. Bonaventure et plusieurs au-

La faveur étonnante que reçut S. François fut sans doute la récompense de son ardent amour pour la croix de Jésus-Christ. Depuis sa conversion la divine charité avait toujours tellement enflammé son cœur que les souffrances du Sauveur avaient été l'objet continuel de ses pensées, et toutes les fois qu'il les méditait il ne lui était plus possible de retenir ses soupirs et ses larmes. Pour devenir plus conforme à son divin modèle il faisait de son corps une victime de pénitence, et trois fois il chercha l'occasion de donner sa vie pour Jésus-Christ. Cet

tres religieux entendirent cette déclaration authentique. Alexandre assura la même chose dans une bulle de l'année 1255, laquelle est adressée à toute l'Église. *Constit*. 4.

S. Bonaventure, qui écrivit la vie du saint en 1261, et qui a long-temps vécu avec ses plus intimes disciples, rapporte que, du vivant même de S. François, plusieurs de ses frères et divers cardinaux virent les clous imprimés sur ses pieds et ses mains, et que quelques-uns trouvèrent le moyen de voir et de toucher la plaie de son côté.

Après la mort du saint, cinquante frères, sainte Claire et toutes ses sœurs, et une multitude innombrable de laïques, virent et baisèrent les mêmes plaies; quelques-uns même les touchèrent pour s'assurer davantage de la réalité du fait.

S. Bonaventure rapporte encore que la vérité de cet événement fut confirmée par plusieurs miracles, et par une apparition de S. François au pape Grégoire IX.

En 1304 le pape Benoît XI, se proposant d'exciter dans les cœurs un plus ardent amour pour Jésus-Christ crucifié, institua une fête, avec un office propre, en l'honneur des stigmates de S. François. Cette fête fut étendue à toute l'Eglise par Sixte IV en 1475, par Sixte V et par Paul en 1615, et on la fixa au 17 septembre.

L'ancienne église de Saint-François, qui est sur le mont Alverne, ainsi que la nouvelle, à laquelle est joint un couvent considérable, sont célèbres par la dévotion des fidèles, et ont obtenu de grands priviléges de plusieurs papes de et différents empereurs. (*Voyez* Chalippe.)

objet adorable était toute sa science, toute sa gloire, toute sa joie et toute sa consolation en ce monde. Ses frères, le voyant souffrir de grandes douleurs dans une maladie violente dont il était attaqué, lui demandèrent s'il voulait qu'on lui fît quelques lectures. « Rien, leur répondit-il, ne me cause plus de joie que de penser à la vie et à la passion de notre Seigneur; j'y emploie continuellement mon esprit, et quand je vivrais jusqu'à la fin du monde je n'aurais besoin d'aucun autre livre. » Ce fut à l'école de Jésus crucifié qu'il apprit à aimer singulièrement la pauvreté. Ayant un jour rencontré un pauvre qui était presque entièrement nu, il dit à son compagnon en soupirant : « Voilà un pauvre dont l'état est un reproche pour nous : nous avons choisi la pauvreté pour notre partage; mais cet homme est plus pauvre que nous. » Il appelait la pauvreté sa dame, sa reine, sa mère, son épouse, et il la demandait instamment à Dieu comme son partage et son privilége. « O Jésus! disait-il, vous qui vous êtes plu à vivre dans une extrême pauvreté, faites-moi la grâce de m'accorder le privilége de la pauvreté! Mon plus ardent désir est d'être enrichi de ce trésor; je vous le demande pour moi et pour les miens, afin que pour la gloire de votre saint nom nous ne possédions jamais rien sous le ciel, que nous recevions notre subsistance même de la charité des autres, et qu'en cela même nous soyons très modérés et très sobres. » Il étendait la règle de la pauvreté à tout, sans en excepter ce qui est intérieur et spirituel. Il craignait que ses frères ne regardassent leur science comme une chose qui leur appartient en propriété; disposition qui nourrit

l'amour-propre, qui produit la complaisance en soi-même ainsi que des attaques secrètes, et qui est contraire à cet esprit de désappropriation qui ouvre le cœur à la grâce. A la vérité il exhortait à l'étude ceux de ses religieux qui étaient nés pour les sciences; mais c'était à condition qu'ils donneraient à la prière la plus grande partie de leur temps et qu'ils s'appliqueraient moins à se perfectionner dans l'art de parler aux autres que dans la pratique des vertus. Il détestait les études qui sont plus propres à nourrir l'orgueil que la piété et qui, après avoir desséché le cœur, éteignent la dévotion et la charité. Il disait des humiliations, des injures et des souffrances qu'elles étaient un vrai gain, qu'elles faisaient la joie d'un religieux et surtout d'un frère mineur, qui devait être tel non pas simplement de nom mais dans la réalité.

S. François descendit du mont Alverne plus enflammé que jamais du feu de la divine charité, et les deux années qu'il vécut encore furent en quelque sorte un martyre d'amour; mais il les passa dans les infirmités et les douleurs. Dans cet état on l'entendait souvent répéter que les coups les plus sensibles de la Providence étaient les plus tendres effets de la miséricorde divine à notre égard. Sa maladie devenant dangereuse en 1225, le cardinal Hugolin et Elie, vicaire-général de l'ordre, le prièrent de se mettre entre les mains des plus habiles chirurgiens et médecins de Riéti. Il se rendit avec beaucoup de simplicité à ce qu'on exigeait de lui. Quelque vives que fussent ses douleurs il n'interrompait point sa prière; il ne voulait point non plus arrêter le cours de ses larmes, quoique les médecins le ju-

geassent nécessaire pour la conservation de ses yeux; aussi lui arriva-t-il de perdre la vue quelque temps avant de mourir. Comme on l'exhortait à demander à Dieu l'adoucissement de ses peines il se levait malgré son extrême faiblesse, puis se prosternant à terre il faisait la prière suivante : « Je vous rends grâces, Seigneur, des douleurs que je souffre; puissé-je souffrir mille fois davantage si c'est votre volonté! Je me réjouirai de vous voir affliger ce misérable corps sans l'épargner ; car quelle plus douce consolation puis-je avoir que l'avantage de savoir que votre sainte volonté s'accomplit? » Il demandait instamment qu'on le traitât après sa mort comme le dernier des hommes, et il voulait qu'on l'enterrât à l'endroit où l'on portait les cadavres des malfaiteurs, ou bien sur une montagne qui était hors des murs d'Assise et que l'on appelait *Colle d'Inferno.*

Quelque temps avant sa mort il dicta son testament, dans lequel il recommandait à ses frères d'honorer toujours les pasteurs et les prêtres, d'observer fidèlement leur règle et de travailler des mains, non pour le gain, mais pour le bon exemple et pour éviter l'oisiveté. « Si nous ne recevons rien pour notre travail, leur disait-il, ayons recours à la table du Seigneur et demandons l'aumône de porte en porte. » Le pape Nicolas III déclara depuis que ce précepte du travail des mains ne regardait point ceux qui étaient dans les ordres sacrés ou qui s'occupaient de la prédication et des autres fonctions du ministère. La chose d'ailleurs est claire par elle-même, comme on pourrait le prouver par la règle et l'exemple du saint, ainsi que par

l'apologie qu'écrivit S. Bonaventure. S. François, ayant achevé son testament, fit chanter un cantique qu'il avait composé pour rendre grâce à Dieu au nom de toutes les créatures, après quoi il voulut qu'on le couchât sur la terre, où son corps fut couvert d'un habit pauvre qu'on lui avait donné. Dans cet état, il exhorta ses frères à l'amour de Dieu, à la pratique de la pauvreté et de la patience; il donna ensuite sa bénédiction à tous ses disciples, tant à ceux qui étaient absents qu'à ceux qui étaient présents. « Adieu, mes enfants, leur dit-il, restez toujours dans la crainte du Seigneur. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche; heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé! Pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce. » Lorsqu'il eut entendu l'histoire de la passion, qu'il s'était fait lire dans l'évangile selon S. Jean, il se mit à réciter le psaume cent quarante-unième : « J'ai élevé ma voix vers le Seigneur. » Ayant fini le dernier verset, « délivrez mon ame de sa prison, afin que je puisse bénir votre saint nom; les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez, » il expira tranquillement le 4 octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, la vingt-huitième de sa conversion, la dix-huitième de l'institution de son ordre.

Le lendemain de sa mort, qui était un dimanche, son corps fut porté solennellement de la Portioncule à Assise. Le convoi s'arrêta à l'église de Saint-Damien, où Claire était avec ses filles, et on leur accorda la consolation de voir et de baiser les stigmates. Claire s'efforça de tirer le clou d'une de ses

mains; elle croyait pouvoir le faire, parceque la tête s'élevait dans la paume de la main au dessus du reste de la chair; mais il ne lui fut pas possible de réussir; elle trempa seulement un linge dans le sang qui en sortit. Le convoi s'étant remis en marche, on se rendit à l'église Saint-George, où le corps fut enterré.

Le corps de S. François était demeuré caché depuis le pontificat de Grégoire IX, c'est à dire depuis environ l'an 1240; mais, après des fouilles qui ont été faites en 1818, il a été découvert sous le grand autel de l'église de Saint-François, dans une chapelle souterraine. Pie VII, qui occupait alors le siégepontifical, nomma une commission composée de cinq évêques, pour faire un examen juridique et constater l'identité du corps du saint. Après avoir examiné lui même les procès-verbaux des évêques, il déclara, par ses lettres apostoliques du 5 septembre 1822, que le corps trouvé sous le maître-autel de Saint-François est véritablement celui de ce saint patriarche.

Léon XII, par son décret du 22 juin 1824, ordonna qu'à l'avenir on célébrerait chaque année dans tout l'ordre de Saint-François la fête de l'invention du corps de ce saint foudateur.

NOTICE

SUR L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE ET DES DIFFÉRENTES DIVISIONS QUI EN ONT ÉTÉ FAITES.

Le premier ordre de Saint-François, qui a donné à l'Église quarante-cinq cardinaux et cinq papes (Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V, Clément XIV), se divise en religieux *conventuels* et en religieux de *l'observance*. L'origine des conventuels remonte au temps d'Elie, dont nous avons parlé; peu de temps après la mort de notre saint, ils obtinrent de leurs généraux, et ensuite des papes, la permission de recevoir des rentes et des fondations. On les appela conventuels, parcequ'ils vivaient dans de grands couvents, au lieu que ceux qui suivaient la règle dans toute sa pureté demeuraient dans des ermitages ou dans des maisons basses et pauvres; et ce fut ce zèle pour la règle qui les fit appeler *Observantins* ou pères *de l'observance régulière*. On donnait principalement ce nom à ceux qui suivaient la réforme établie conformément à leur institut primitif, et dont S. Bernardin de Sienne fut l'auteur en 1419.

Les réformes de cet ordre s'étant multipliées, Léon X, en 1517, les réduisit toutes à une, sous la dénomination de Franciscains réformés, et permit à chacun d'avoir son général.

Les Observantins de France ont été appelés *Cordeliers*, de la corde qui leur sert de ceinture.

Parmi les Observantins quelques réformes plus sévères se sont maintenues malgré l'union faite par Léon, ou se sont établies depuis. On appelle ceux-ci Observantins de l'*étroite observance*; on distingue parmi eux *les Franciscains déchaussés* d'Espagne, sur lesquels on peut voir la vie de S. Pierre

d'Alcantara : on les appelle en Italie Franciscains réformés. Ils forment une congrégation distincte, qui est surtout florissante en Espagne. Ils ont plusieurs couvents en Italie, dont un est à Rome sur le Mont-Palatin. Ils en ont au Mexique, dans les îles Philippines, etc.

La réforme dite des *Récollets* fut établie en Espagne dans l'année 1500, par le père Jean de Guadalupe; elle fut reçue en Italie en 1525, et en France en 1584. Le nom de *Récollets* fut donné à ces religieux, parcequ'ils vivaient dans des couvents solitaires et qu'ils faisaient une profession plus spéciale de la pratique de la retraite et du recueillement.

La réforme des *Capucins* fut établie en Toscane en 1525, par Matthieu Baschi d'Urbain. On ne peut, comme l'ont fait quelques auteurs, l'attribuer à Bernardin Ochin, qui n'entra dans l'ordre qu'en 1534. Celui-ci devint un célèbre prédicateur et fut élu général de son ordre; mais il apostasia depuis et embrassa le luthérianisme. Il prêcha la polygamie par ses discours et par son exemple, et mourut misérablement en Pologne, après s'être rendu l'objet de l'indignation publique par l'horrible corruption de ses mœurs.

Les Capucins ont une pièce sur le derrière de leur habit, comme S. François le recommande dans son testament. Ils portent la barbe longue, au lieu que S. François, selon Wadding, Chalippe, etc., la portait extrêmement courte. La réforme des Capucins fut approuvée par Clément VII en 1528. Les Capucins et les Récollets portent un habit de couleur brune; mais celui des Cordeliers conventuels est noir. Le couvent d'Assise, où S. François est enterré, appartient aux Conventuels.

Le second ordre de Saint-François est celui des pauvres Clarisses, sur lesquelles on peut consulter la

vie de sainte Claire. Sainte Isabelle, sœur de S. Louis, ayant obtenu du pape Urbain IV, en 1263, la permission d'assigner des revenus fixes aux religieuses de sainte Claire qu'elle avait fondées à Longchamp près de Paris, on donna le nom d'*Urbanistes* à celles qui reçurent la bulle du souverain pontife : les autres furent appelées pauvres clarisses. La B. Colette Boilet introduisit une réforme austère dans plusieurs maisons de ces dernières.

La réforme des capucines fut commencée à Naples, en 1558, par la vénérable mère Marie-Laurence Longa. La duchesse de Mercœur les établit à Paris en 1602.

Le couvent de l'*Ave Maria* de Paris était du troisième ordre de Saint-François; mais les religieuses qui le composaient ayant renoncé à leurs revenus en 1485, elles embrassèrent la réforme de sainte Claire, et elles surpassent en austérité toutes les autres réformes du même ordre. (*Voyez* du Breuil, *Antiquités de Paris*, etc.)

Les religieuses de l'*Immaculée Conception* de la sainte Vierge furent fondées à Tolède, en 1484, par la vénérable Béatrix de Sylva, et le pape Innocent VIII approuva leur institut en 1489. Le célèbre cardinal Ximénès, qui était lui-même Franciscain, les unit aux clarisses, dont elles adoptèrent la règle, mais avec certaines mitigations. Le pape Jules II donna en 1511 une règle particulière aux conceptionistes, en les laissant toujours cependant incorporées aux Clarisses.

Le troisième ordre de Saint-François fut institué par le saint lui-même en 1221, à Poggi-Bonzi en Toscane, et à Carnerio dans la vallée de Spolette. Il était pour les personnes de l'un et l'autre sexe engagées dans le monde et même dans le mariage, lesquelles s'assujettissaient à certaines pratiques de

piété compatibles avec leur état, mais dont aucune n'obligeait sous peine de péché. Ces exercices n'étaient que des règles de conduite qui n'emportaient ni vœu ni obligation. Les dominicains, les augustins, les carmes, les minimes et les servites, imitèrent cet institut. Après la mort de S. François, plusieurs personnes de ce troisième ordre se sont réunies en communauté en différents temps et en différents lieux; elles ont gardé la clôture et ont fait les vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Elles regardent comme leur fondatrice sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, qui mourut en 1231. Cet institut contient des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se divisent en plusieurs branches, dont quelques-unes se consacrent au service des malades dans les hôpitaux.

Les religieuses appelées en Flandre *Sœurs grises* portaient anciennement un habit gris ; elles ont quitté cette couleur en quelques endroits pour y substituer le blanc, le noir ou le bleu foncé. Elles font dans quelques maisons les vœux solennels de religion ; mais communément elles s'en tiennent aux vœux simples de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

Les religieuses de ce troisième ordre, qu'on appelle *Pénitentes*, furent instituées à Foligni, en 1397, par la B. Angèle, comtesse de Civitella, et elles sont en fort grand nombre. Il y a dans les Pays-Bas une réforme de cet institut, qui prend le nom de *Récollectines*.

Les religieux du troisième ordre de Saint-François, qui se consacrèrent au service des fous et des autres malades, ne font pour la plupart que les vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance aux évêques dans les diocèses desquels ils sont établis, en y ajoutant celui de servir les malades. Ils observent la troisième règle de Saint-François et vivent dans

les hôpitaux ou dans les sociétés qu'ils appellent familles. Tels sont en Espagne les *Minimes infirmiers*, nommés aussi *Obrégons*, de Bernardin Obrégon, gentilhomme de Madrid, qui fut leur fondateur; et en Flandre: les *Bons-Fieux* ou *Bons-Fils*, que cinq marchands remplis de piété fondèrent à Armantières, à Lille, etc.

Il y a en quelques lieux des religieux appelés Pénitens du tiers-ordre, qui s'occupent de l'instruction du peuple et des autres fonctions du ministère, comme les Frères mineurs. On distingue parmi eux la congrégation dite de Picpus : elle fut instituée par Vincent Mussart, Parisien, en 1595. Les premiers membres de cette congrégation étaient des séculiers du tiers-ordre, de l'un et de l'autre sexe, qui s'assemblaient ensemble. Leur premier monastère fut érigé à Franconville, village situé entre Paris et Pontoise ; le second, dont ils ont pris le nom, est dans un lieu nommé Picpus, au faubourg de Saint-Antoine, à Paris. Ils ont en France plus de soixante monastères qui forment quatre provinces. (*Voyez* Hélyot, *t. VII* ; l'Histoire des ordres monastiques en italien, par Bonnani ; Chalippe, etc.)

Les frères mineurs eurent des établissements considérables en Angleterre. S. François y envoya en 1219 Ange de Pise avec huit autres de ses religieux. Ils arrivèrent tous à Douvres en 1220, et fondèrent un couvent à Cantorbéry ; peu de temps après, ils en fondèrent un autre à Northampton qui devint fort célèbre. Celui qu'ils avaient à Londres, près de Newgate, fut fondé en 1306 par la reine Marguerite, seconde femme d'Edouard Ier. Il y avait une magnifique bibliothèque qui avait été donnée aux religieux, en 1429, par sir Richard Whittington, alors maire de Londres. Lorsqu'on eut détruit les monastères on fit de celui dont nous parlons un

hôpital où l'on élève quatre cents enfants dits *Enfants-bleus.*

Les franciscains avaient en Angleterre environ quatre-vingts couvents, indépendamment de ceux de femmes de leur ordre qui, selon Tanner, n'étaient pas fort nombreux. La principale maison des clarisses était près d'Aldgate; elle fut bâtie par Blanche, reine de Navarre, et par Edmond son mari. qui était fils de Henri III, frère d'Édouard I, et comte de Lancaster, de Leicester et de Darby. Ces clarisses étaient au nombre de celles qu'on appelait urbanistes. Outre le nom de clarisses, on leur donnait encore celui de *minoresses*. On appelait leurs couvents des *minories*. Lors de la destruction des monastères celui des clarisses dont il s'agit ici fut changé en un magasin d'armes. Son nom est resté à la partie de la ville où il était, et on l'a donné aux nouveaux édifices qui s'étendent jusqu'à la campagne. (*Voyez* Stow, dans sa *Description de Londres*, et Maitland, dans son *Histoire et ses Antiquités de la même ville.*)

Si l'on veut bien connaître l'état florissant dont jouissaient les franciscains en Angleterre et le nombre des grands hommes qu'y produisit leur ordre, on peut voir la bonne histoire de la province anglaise de ces religieux; le P. Davenport, dans son *Supplem. historiæ provinciæ Anglicanæ*; et Stevens, *Monasticon. Anglic. t. I, p.* 87, *et seq.*

Cette ancienne province fut rétablie par le P. Jean Jennings, qui jeta les fondements du célèbre couvent des franciscains à Douai vers l'an 1617. De tous les religieux de cet ordre qui ont fait revivre en eux l'esprit de S. François dans ses derniers temps, il en est peu qui aient égalé le vénérable P. Paul de Sainte-Madeleine, ou Henri Héart, comme on peut s'en convraincre par la lecture de

sa vie et par celle de ses pieux écrits. Il mourut à Londres pour la foi le 27 avril 1643.

Selon les PP. Hélyot, t. *VII*, et Chalippe, il y a plus de sept mille couvents de franciscains du premier et du tiers-ordre, et près de cent vingt mille religieux dans ces maisons. Les mêmes auteurs comptent, y comprises toutes les branches du second et du tiers-corps, plus de neuf mille monastères de franciscains, et vingt-huit à trente mille religieuses soumises aux supérieurs de l'ordre de Saint-François, indépendamment de celles qui sont soumises aux évêques diocésains. Leur nombre était beaucoup plus considérable avant la destruction des monastères en Angleterre et dans les royaumes du nord. Sabellicus comptait en 1380 quinze cents maisons de franciscains et quatre-vingt-dix mille religieux.

L'office de général dans l'ordre de Saint-François était anciennement perpétuel; mais il ne se donne plus que pour six ans depuis 1506. (*Voyez* Hélyot, Bonnani, et l'Histoire abrégée des Ordres religieux, imprimée à Amsterdam.)

S. ANTOINE DE PADE OU DE PADOUE,

FRANCISCAIN.

(13 juin.)

S. Antoine, quoique Portugais, reçut le surnom qu'il porte de la ville de Padoue, où l'on garde ses reliques. Il naquit à Lisbonne en 1195; son père et sa mère, qui alliaient à la vertu la noblesse du sang, le firent élever dans les sciences et dans la piété. A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui avaient

une maison près de Lisbonne; mais, comme il y était souvent troublé par les visites qu'il ne pouvait empêcher, il pria ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre. On fut étonné de son amour pour la retraite et les austérités. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Eglise. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui dans la suite fut si utile à l'Eglise. Environ huit ans se passèrent de la sorte.

Ayant eu occasion de connaître l'ordre de Saint-François, qui venait d'être institué et qui faisait l'édification de l'Eglise, il forma le projet d'y entrer; mais il ne l'exécuta qu'après avoir imploré avec ferveur les lumières de l'esprit pour bien s'assurer de sa vocation. Il se retira avec l'agrément de son prieur dans un petit couvent que les franciscains avaient auprès de Coïmbre. Se sentant embrasé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller prêcher l'Evangile aux Maures d'Afrique; mais une maladie l'obligea de retourner en Espagne. Le vaisseau sur lequel il allait s'embarquer ayant eu le vent contraire fut jeté sur les côtes de Sicile et aborda à Messine.

S. François tenait alors un chapitre général de son ordre à Assise. Antoine se rendit en ce lieu malgré l'état de faiblesse où la maladie l'avait réduit afin d'avoir la consolation de le voir. Voulant se fixer à la proximité d'Assise, il s'offrit en qua-

lité de frère cuisinier à plusieurs supérieurs des franciscains d'Italie ; mais aucun ne consentit à se charger d'un sujet qui, à en juger par l'extérieur, devait incommoder une maison au lieu de la servir. A la fin cependant un gardien de la province de la Romagne, nommé Gratiani, eut compassion de lui et l'envoya dans un petit couvent situé dans un lieu solitaire près de Bologne. Antoine s'y fit admirer par son amour pour la retraite, la prière et le recueillement, ainsi que par ses austérités, son obéissance, sa simplicité et son humilité.

Les franciscains s'étant assemblés à Forli avec es dominicains du voisinage, ceux-ci, comme étrangers, furent priés de faire une exhortation à la compagnie. Comme ils s'excusaient sur ce qu'ils n'étaient point préparés, Antoine reçut de son gardien l'ordre de communiquer à l'assemblée ce que le Saint-Esprit lui suggérait. Il parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction que tous les auditeurs en furent frappés d'étonnement. Il était alors âgé d'environ vingt-six ans.

S. François, informé de la découverte du trésor caché dans son ordre, envoya Antoine à Verceil pour qu'il y étudiât la théologie. Peu de temps après il le chargea d'enseigner cette science, en lui recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'éteignît en lui l'esprit de ferveur. Il enseigna plusieurs années avec beaucoup d'applaudissements à Bologne, à Toulouse, à Montpellier et à Padoue. Se croyant ensuite appelé à travailler au salut des ames, il résolut de se consacrer aux fonctions du ministère dans les missions.

La nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour une œuvre si importante ; il avait un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant ; sa voix était forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse ; mais son éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours ; ses paroles étaient comme autant de traits de feu qui allaient percer les cœurs de son auditoire. Il annonçait les maximes de l'Evangile aux grands et aux petits avec la même force et le même zèle. Il intéressait les savants par la sublimité des pensées, la noblesse des images et la dignité avec laquelle il présentait les vérités les plus communes de la morale ; d'un autre côté il se rendait intelligible aux esprits les plus grossiers par son ton de simplicité qui rendait comme palpables les matières les plus abstraites. On s'assemblait en foule pour l'aller entendre dans tous les lieux où il prêchait. Lorsque les églises ne pouvaient contenir le nombre de ses auditeurs il prêchait dans les places publiques et même dans les champs. Il exerça son zèle non seulement en Italie, mais encore en France et en Espagne ; il excellait aussi dans l'art de conduire les ames. Les ennemis se réconciliaient, les usuriers restituaient leurs gains illicites, les pécheurs de toute espèce se convertissaient sincèrement.

Ezélin, à la tête des Gibelins ou impériaux, causait d'affreux ravages en Italie ; Véronne avait éprouvé sa cruauté. Le serviteur de Dieu alla le trouver dans cette ville et lui fit les plus fortes représentations. On croyait qu'une pareille démarche lui coûterait la vie, elle produisit au contraire un

heureux effet. Ezélin touché répara du moins en partie les maux qu'il avait faits.

Antoine fut élevé aux premières places de son ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Après la mort de S. François, on avait élu pour le remplacer le frère Elie; mais ce nouveau général n'avait rien de l'esprit de son prédécesseur. La conduite scandaleuse qu'il tenait n'aurait pas tardé à détruire l'ordre si on n'y eût apporté un prompt remède. Antoine et un Anglais, nommé Adam, réclamèrent inutilement contre les abus; on les traita de séditieux et de brouillons; leur zèle leur attira des injures et des mauvais traitements. L'affaire ayant été portée au pape, Elie fut cité à comparaître devant lui à Rome. Le pontife le trouva coupable de tous les chefs d'accusation formés contre lui, et le punit en le déposant du généralat.

Ce saint, épuisé de fatigues et d'austérités, sentit que sa santé et ses forces étaient considérablement affaiblies. Il voulut qu'on le portât à Padoue; mais on fut obligé de le laisser dans un faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela, où il mourut le 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans. Sa sainteté ayant été attestée par des prodiges innombrables, il fut canonisé dès l'an 1232 par le pape Grégoire IX, qui l'avait connu particulièrement. Il est honoré avec une grande dévotion en Portugal et en Italie.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE,

VEUVE.

(19 novembre.)

Élisabeth, née en 1207, eut pour père André II, roi de Hongrie, et pour mère Gertrude, fille du duc de Carinthie. Le landgrave de Thuringe et de Hesse ayant eu un fils dans le même temps, les deux princes amis convinrent de marier leurs enfants l'un à l'autre ; et pour donner à cet engagement plus de solidité le landgrave demanda qu'Élisabeth, qui n'avait encore que quatre ans, fût envoyée à sa cour où son éducation fut confiée à une dame recommandable par ses vertus. Cinq ans après le landgrave Herman mourut et Louis son fils lui succéda. Sainte Élisabeth parut dès sa première jeunesse prévenue des bénédictions du ciel ; la plus fervente piété lui était comme naturelle, et ses progrès dans les plus hautes vertus furent rapides et édifiants aux yeux de tout le monde. La princesse Sophie, mère du jeune landgrave, était presque la seule à désapprouver la conduite exemplaire d'Élisabeth, qu'elle finit par blâmer bientôt hautement jusqu'à témoigner de l'aversion et du mépris pour notre sainte qu'elle jugeait indigne de devenir l'épouse de son fils dont elle gouvernait l'état jusqu'à sa majorité.

Le jeune landgrave, après une longue absence que le soin de son éducation avait occasionnée, revint à la cour. C'était un prince accompli à tous égards et d'une piété exemplaire. Il connut d'abord tout le mérite d'Élisabeth, qui était alors âgée de

quatorze ans : il en témoigna une grande estime, mais il ne la vit que rarement jusqu'au temps où son mariage fut décidé. Il n'apprit qu'avec indignation la manière dont on avait parlé d'Élisabeth, et déclara que sa vertu et toutes ses qualités la lui rendaient chère. Il lui envoya de riches présents, et peu de temps après leur mariage fut célébré. Le choix du prince fut généralement applaudi. On rendit justice à Élisabeth et on reconnut que les bruits qu'on avait fait courir étaient l'ouvrage de la calomnie : elle avait donné sa confiance pour la conduire dans les voies de Dieu à un saint prêtre, homme savant, plein de prudence et de zèle, qui, pour seconder les vues du Seigneur sur Élisabeth, la dirigea dans la pratique de l'oraison, celle de l'humilité et de la pénitence la plus continuelle sans contrarier jamais les bienséances des devoirs et les obligations de son état.

Le roi de Hongrie, son père, ayant envoyé des ambassadeurs à sa cour, elle obtint du landgrave son époux que pendant leur séjour elle n'ajouterait aucune parure mondaine et somptueuse à ses habits ordinaires. Plusieurs de ses dames d'honneur imitèrent son exemple et devinrent pieuses, charitables et zélées pour la gloire du Seigneur. L'Allemagne ayant éprouvé en 1225 une famine cruelle et le landgrave étant alors auprès de l'empereur, Elisabeth n'épargna rien pour secourir les pauvres ; et quand au retour de son époux on osa blâmer devant lui la profusion de ses aumônes, il se contenta de répondre qu'une telle charité attirait sur sa maison et sur ses sujets les bénédictions divines.

Peu de temps après il approuva la fondation

qu'elle fit d'un hôpital pour les infirmes, qu'elle servit souvent elle-même. On admirait sa sollicitude, qui s'étendait dans toutes les parties du landgraviat pour subvenir à l'indigence. Le landgrave, aussi charmé qu'édifié de la conduite de sa vertueuse épouse, devint lui-même l'imitateur de sa charité et de ses autres vertus, ce qui l'a fait surnommer le *Pieux* par les historiens. Ils eurent de leur mariage trois enfants : un fils appelé Herman, qui succéda à son père, et deux princesses, appelées l'une Sophie, l'autre Gertrude. La première épousa dans la suite le duc de Brabant; la seconde se fit religieuse et mourut abbesse d'Aldembourg. Leur sainte mère n'oublia rien pour que leur éducation fût digne de leur naissance et plus encore de l'excellence de la vraie foi, dont elle ne tarda pas elle-même à pratiquer plus que jamais les vertus héroïques dans les tribulations qui lui survinrent. L'empereur Frédéric Barberousse s'étant croisé pour passer dans la Palestine, le landgrave se détermina, par zèle pour la religion, à se joindre à lui et partit pour se rendre auprès de lui dans le royaume de Naples d'où l'on devait partir. Tout étant prêt pour s'embarquer, le landgrave fut attaqué d'une fièvre maligne à Otrante. Les progrès de la maladie furent si prompts que, sur sa demande, les sacrements de l'Église lui furent administrés par le patriarche de Jérusalem. Ce vertueux prince mourut le 11 septembre 1227.

Sa sainte épouse, en apprenant ce triste événement, s'écria dans la douleur la plus profonde : « Puisque mon frère (elle appelait ainsi son mari) ne vit plus je mourrai à moi-même, au monde et à toutes ses vanités. » Bientôt notre sainte entra dans

cette voie de perfection où la suite des tribulations les plus fortes l'éleva à la plus haute sainteté. On se permit contre elle, dès les premiers jours, tout ce que la haine, l'envie, l'ambition peuvent inspirer pour décrier la piété, la charité et le rèle. On l'accusa d'avoir ruiné l'état par ses aumônes excessives. Son fils étant encore trop jeune pour gouverner, le prince Henri son oncle, ennemi déclaré d'Élisabeth, prit possession du gouvernement, et le premier acte d'autorité qu'il fit fut de chasser la sainte veuve du palais, et il fit défendre à toutes les personnes de la ville de la recevoir et de la loger. La princesse souffrit ce cruel traitement avec une patience admirable; elle sortit du château avec quelques-unes de ses femmes attachées à son service sans qu'il lui échappât ni plaintes ni murmures : elle se rendit dans l'église de Saint-François pendant qu'on disait matines, et y fit chanter le *Te Deum* en action de grâces de ce qu'elle avait été jugée digne de souffrir. Le lendemain elle fit tous ses efforts pour trouver un logement, mais personne n'osa la recevoir dans la crainte de déplaire à l'usurpateur et à ceux qui le soutenaient; elle passa tout le jour dans l'église des franciscains.

Le soir on lui apporta ses enfants; elle ne put retenir ses larmes en les voyant. Un prêtre fort pauvre vint lui offrir une chambre chez lui pour elle et pour les autres personnes qui étaient avec elle. Elle l'accepta; mais elle fut encore peu de temps après forcée de quitter cet asile, et l'on vit cette mère des pauvres recevoir elle-même des secours çà et là pour elle et pour ses enfants. Une de ses tantes, abbesse d'un grand monastère, lui écrivit pour l'engager

à venir auprès d'elle; elle lui conseilla ensuite d'avoir recours dans sa triste situation à son oncle l'évêque de Bamberg. Élisabeth suivit cet avis et instruisit le prélat de l'état où elle se voyait réduite. Celui-ci ne put retenir ses larmes en voyant Élisabeth; il lui fit donner une maison commode auprès de son palais et il pourvut à tout ce qui lui était nécessaire. Le corps du feu landgrave qui avait été enterré à Otrante fut alors transporté solennellement dans ses états. Le convoi, arrivé près de la ville de Bamberg, s'arrêta : l'évêque et son clergé suivi de la sainte veuve firent les cérémonies funèbres d'usage dans l'Église pour les fidèles défunts, et cette occasion fut encore pour notre sainte une époque de douleur et de résignation aux ordres de la Providence.

Loin de faire aucune plainte sur les procédés injustes de son beau-frère elle se contenta de prier les seigneurs qui accompagnaient le corps de son mari en Thuringe pour y être inhumé avec ses ancêtres de demander au prince-régent de lui rendre justice ainsi qu'à ses enfants. Ces seigneurs à leur arrivée firent les représentations les plus justes et les plus fortes au prince Henri. Il céda enfin à ses remords et aux reproches violents qui lui furent faits. Il promit de rendre à Élisabeth tous ses droits; il ajouta même qu'il remettrait le gouvernement entre ses mains. La sainte, instruite de ce qui s'était passé, déclara qu'elle renonçait au gouvernement, mais elle demanda qu'il fût réservé à son fils. On la reconduisit au château d'où elle avait été chassée, et Henri, non content de la traiter en princesse, cherchait les occasions d'entrer dans toutes ses

vues. Mais sa tranquillité fut encore troublée et les persécutions se renouvelèrent ; elle ne cessa jusqu'à sa mort d'éprouver des peines intérieures et extérieures plus ou moins vives.

Son confesseur lui étant resté toujours attaché il lui permit, après de longues instances, de faire vœu d'observer la règle du tiers-ordre de Saint-François et d'en porter l'habit sous ses vêtements ordinaires ; elle reprit alors les exercices de la charité envers les pauvres et employa à les secourir le revenu que produisait son douaire. Son assiduité à l'oraison, les exercices de la pénitence et de l'humilité la plus profonde sanctifièrent les trois dernières années de sa vie avec tant d'éclat que la vue seule de sa personne excitait les pécheurs à se convertir. Le roi de Hongrie son père voulut l'attirer à sa cour, mais la sainte resta à portée de ses enfants et de son peuple, auquel la Providence lui faisait un devoir de veiller. Elle vit approcher la fin de sa vie avec un redoublement de ferveur dans tous ses exercices ; elle s'y prépara par une confession générale, reçut les derniers sacrements dans une paix qu'elle puisait en s'unissant aux douleurs de Jésus-Christ dans sa passion : elle expira le 19 novembre 1231 à l'âge de vingt-quatre ans. Dieu ayant manifesté sa sainteté par plusieurs miracles, Grégoire IX la canonisa en 1235. Ses trois enfants furent témoins de cette auguste cérémonie.

S. EDMOND, *VULGAIREMENT* S. EDME, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

(16 novembre.)

Edmond Rich fit ses premières études à Oxford et y donna des preuves de la beauté et de la pénétration de son esprit. Mais il se distinguait principalement de ses condisciples par sa ferveur dans le service de Dieu.

Lorsqu'il eut achevé son cours il prit le degré de maître-ès-arts et il enseigna publiquement les mathématiques. Il redoubla de ferveur dans la prière et la méditation pour se prémunir contre la dissipation que cette science a coutume d'entraîner. Cette ferveur cependant souffrit à la longue quelque diminution. Une nuit il lui sembla voir sa mère en songe; après avoir tracé devant lui quelques figures de géométrie, elle lui demanda ce que tout cela signifiait et lui ajouta qu'il valait bien mieux faire de l'adorable Trinité l'objet de ses études. Depuis ce temps là il ne voulut plus étudier que la théologie. Il céda enfin aux importunités de ses amis et se fit recevoir docteur en cette faculté. Les auteurs ne s'accordent point sur le lieu où il fut élevé au doctorat : ce fut à Paris suivant les uns, et à Oxford suivant les autres. Quoi qu'il en soit il expliqua quelque temps l'Ecriture sainte à Paris. Toutes les fois qu'il prenait dans ses mains le volume qui contenait les divins oracles il le baisait respectueusement. Ayant été ordonné prêtre il fut chargé de prêcher et il s'acquitta de ce ministère avec au-

tant de fruit que d'onction. Ses leçons publiques et même ses conversations portaient tellement l'empreinte de l'esprit de Dieu qu'on ne pouvait l'entendre sans être édifié. Plusieurs de ses disciples devinrent célèbres par leur savoir et leur sainteté; sept quittèrent son école le même jour pour aller prendre l'habit dans l'ordre de Cîteaux. On comptait parmi eux Etienne, qui fut depuis abbé de Clairvaux et qui fonda le monastère ou collége des bernardins à Paris.

Edmond, de retour en Angleterre, fixa sa demeure à Oxford et y resta depuis 1219 jusqu'en 1226; il y enseigna la logique d'Aristote, ce que personne n'avait encore fait jusqu'alors. Mais les travaux attachés à cette profession ne l'empêchaient pas de se livrer au ministère de la prédication. Les provinces d'Oxford, de Glocester et de Worcester furent souvent le théâtre de son zèle, et il y fit des missions qui opérèrent de grands fruits. Il refusa plusieurs bénéfices qu'on lui offrit successivement. A la fin il accepta un canonicat et la trésorerie de la cathédrale de Salisbury; mais il en distribua le revenu aux pauvres et à peine se réservait-il ce qui était nécessaire pour ses plus pressants besoins. Peu de temps après le pape le nomma pour prêcher la croisade contre les Sarrasins et l'autorisa en même temps à recevoir un honoraire de différentes églises où il devait prêcher. Le saint remplit cette commission avec beaucoup de zèle, mais il ne voulut recevoir ni honoraire ni même aucune espèce de présent. On dit que, prêchant un jour en plein air près de l'église de Worcester, il survint un orage qui épargna le lieu où était assemblé le peuple qui

l'écoutait. Ses discours étaient si touchants et il possédait si bien l'éloquence du cœur que les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. Guillaume, surnommé Longue-Épée, comte de Salisbury, menait depuis long-temps une vie très opposée aux maximes du christianisme. Il n'approchait même jamais des sacrements. Ayant entendu un sermon de notre saint et conversé quelques heures avec lui, il se convertit si parfaitement que depuis ce temps là il ne s'occupa plus que de son salut.

Edmond forma plusieurs personnes au grand art de la prière : aussi était-il un habile maître dans les voies de la vie intérieure, et il est encore regardé comme un des plus célèbres contemplatif de l'Église. Il voulait qu'on joignît à la prière l'esprit d'humilité et de mortification. Il inculquait en toute occasion la nécessité de la prière du cœur. « Cent mille personnes, disait-il, tombent dans l'illusion en multipliant leurs prières... J'aimerais mieux ne dire que cinq mots du cœur et avec dévotion que cinq mille avec froideur, avec indifférence et dont mon ame n'est point affectée. *Célébrez les louanges du Seigneur avec intelligence.* L'ame doit ressentir ce que dit la langue. S. Edmond, dit un auteur moderne, s'appliqua dès sa jeunesse à la contemplation des vérités éternelles..... Il a si bien réuni en sa personne, ce qui est très rare, la science du cœur avec celle de l'école, la théologie mystique avec la spéculative, qu'ayant fait passer dans son cœur les lumières de son esprit il devint un parfait théologien mystique, qui n'a pas moins éclairé l'Église par la sainteté de sa vie que par cet écrit admirable de spiritualité qui porte pour titre, *le Miroir de l'Église*, et dans

lequel on trouve plusieurs excellentes choses touchant la contemplation. »

Le pape Grégoire IX désigna S. Edmond pour remplir le siége de Cantorbéry, qui était vacant depuis long-temps. Le chapitre de cette église l'élut d'une voix unanime, et le roi Henri III ayant donné son consentement, l'élection fut confirmée par le souverain pontife. On envoya des députés à Cantorbéry pour informer le saint de cette élection et pour le conduire à son troupeau. Edmond, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, protesta contre la violence qu'on lui faisait. Il fallut toute l'autorité de l'évêque de Salisbury pour vaincre sa résistance. On le sacra le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas animés comme lui de l'esprit de Dieu. Sa principale occupation était de connaître les besoins spirituels et corporels de son troupeau, afin de pourvoir aux uns et aux autres. Il avait un soin particulier des jeunes filles qui n'avaient point de ressources, et pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger il leur procurait un établissement. Il faisait une guerre déclarée aux vices; il maintenait la discipline avec une vigueur vraiment apostolique; il veillait sur ses officiers de justice pour qu'ils remplissent avec intégrité les fonctions de leurs charges et qu'ils n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer les faibles. Pour réprimer plus efficacement les abus qui régnaient surtout parmi le clergé il publia ses *constitutions*, qui sont divisées en trente-six canons. La corruption était alors trop grande pour que son zèle ne lui suscitât pas des ennemis. Une partie de

son clergé, sans en excepter le chapitre de son église, se déclara contre lui et tâcha de rendre inutiles ses pieux efforts. On l'accusait de scrupule; mais ce qu'on traitait de scrupule n'était autre chose que cette disposition qui porte les saints à veiller sur eux-mêmes et sur toutes leurs actions; à ne connaître que l'Evangile pour règle de leur conduite; à résister au torrent des mauvais exemples et des coutumes perverses; à remplir les devoirs de leur place malgré tous les obstacles que le monde leur oppose. Personne peut-être n'aimait plus la paix que S. Edmond; mais il ne voulait pas l'acheter par une lâche et criminelle complaisance; il aima mieux être persécuté, même par ses amis, que d'approuver et de tolérer des abus qui auraient exposé son salut éternel et celui des ames confiées à ses soins. Au reste, la patience avec laquelle il supporta les persécutions devint pour lui une source de mérites. La tranquillité de son ame fut toujours inaltérable; il oubliait tout ce qui lui était personnel et il ne pensait qu'à faire du bien à ses ennemis. Quand on lui représentait qu'il portait la charité trop loin à leur égard, il avait coutume de répondre : « Pourquoi les autres me feraient-ils offenser Dieu ou perdre la charité que je dois avoir pour eux? S'il se trouvait quelqu'un qui voulût m'arracher les yeux ou me priver de mes membres il m'en deviendrait plus cher et je le jugerais plus digne de ma tendresse et de ma compassion. » Il comparait les tribulations à un lait que Dieu préparait pour la nourriture de son ame. « L'amertume qu'elles peuvent renfermer, disait-il, est mêlée de beaucoup de douceur; c'est comme un miel sauvage qui doit nourrir l'ame dans

le désert de ce monde. » Il ajoutait que Jésus-Christ nous avait enseigné par son exemple à aimer nos persécuteurs et à recommander leurs ames au Père céleste. Aussi les consolations qu'il recevait étaient-elles proportionnées à la grandeur de ses souffrances. C'était surtout dans la prière et la contemplation que Dieu se plaisait à lui faire goûter des douceurs ineffables. Un savant dominicain apprit d'un de ses confrères, et de plusieurs autres personnes qui avaient vécu avec le saint archevêque, qu'il reçut souvent des grâces extraordinaires, et qu'on le vit plusieurs fois en extase lorsqu'il était en prières. Tant d'éminentes vertus étaient jointes à une grande affabilité; il traitait avec bonté ceux qui approchaient de lui et il voulait que sa table fût servie avec décence; mais il pratiquait en particulier des mortifications dont il dérobait la connaissance aux autres.

Quoique le saint éprouvât tous les jours de nouvelles contradictions il ne perdait rien de sa tranquillité. Le roi Henri III avait épuisé les finances par une mauvaise économie et par ses prodigalités envers ses favoris. Il exigea de ses sujets des impôts exorbitants, et les ecclésiastiques ne furent pas plus ménagés que les autres. Il en vint même jusqu'à s'approprier les revenus des évêchés, des abbayes et des autres bénéfices qui étaient à sa nomination. Il les laissait long-temps vacants et il imaginait des prétextes pour cacher le véritable motif de sa conduite. Lorsqu'il y nommait, son choix ne tombait que sur ses créatures et sur des personnes tout à fait indignes. Edmond, vivement affligé de ces désordres, reçut du pape Grégoire IX une bulle qui

l'autorisait à nommer aux bénéfices qui ne seraient pas remplis après une vacance de six mois; mais cette bulle n'eut point d'exécution; le roi s'en plaignit, et elle fut révoquée. Le saint archevêque, craignant de paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, passa secrètement en France, témoignant par là combien il les improuvait. Il vint à la cour, où il fut très bien reçu de S. Louis et de toute la famille royale. La ville de Paris rendit aussi un témoignage éclatant à ses vertus.

De Paris le saint se rendit à l'abbaye de Pontigny, de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse d'Auxerre. On y avait autrefois reçu deux de ses prédécesseurs, S. Thomas, sous le roi Henri II, et Etienne Langton, sous le roi Jean. Il se livra dans cette retraite à l'exercice de la prière et aux pratiques de la plus austère pénitence. Il ne sortait que pour aller prêcher dans les villages voisins. Mais sa santé fut bientôt si dérangée que les médecins jugèrent qu'il devait changer d'air. Il obéit et se retira chez les chanoines réguliers de Soissy, près Provins en Champagne. Les moines de Pontigny fondirent en larmes en le voyant partir; mais il les consola en leur disant qu'il retournerait chez eux à la fête de S. Edmond, martyr. Il entendait sans doute que son corps serait reporté ce jour-là à Pontigny, ce que l'événement justifia.

Comme sa maladie augmentait de jour en jour, il demanda à recevoir le saint viatique. Il dit en présence du Saint-Sacrement : « J'ai cru en vous, Seigneur, je vous ai prêché, j'ai enseigné votre doctrine. Vous m'êtes témoin que je n'ai désiré que vous sur la terre, et vous voyez que mon cœur ne

désire autre chose que l'accomplissement de votre sainte volonté. » Il passa le reste de la journée dans une ferveur admirable, et on aurait dit à la sérénité de son visage qu'il ne sentait plus son mal. Le lendemain il reçut l'extrême-onction ; depuis ce moment-là il voulut avoir toujours un crucifix dans la main, et il ne cessait de baiser amoureusement les plaies du Sauveur. Ses larmes et ses soupirs attendrissaient tous les spectateurs, qui ne pouvaient douter en le considérant qu'il n'éprouvât de grandes consolations intérieures. La dévotion qu'il avait toujours eue pour le sacré nom de Jésus semblait redoubler à chaque instant. Il expira tranquillement à Soissy, le 16 novembre 1242, ayant été, selon Godwin, huit ans archevêque de Cantorbéry. On enterra ses entrailles à Provins ; mais son corps fut reporté à Pontigny, où sept jours après on l'inhuma avec beaucoup de solennité. Plusieurs cures miraculeuses ayant attesté sa sainteté, Innocent IV le canonisa en 1247. L'année suivante on leva de terre son corps, qui fut trouvé entier et dont les jointures étaient encore flexibles. On en fit solennellement la translation, en présence de S. Louis, de la reine Blanche sa mère, des princes ses frères, Robert, comte d'Artois, Alphonse, comte de Poitiers, Charles, qui fut depuis comte de Provence et d'Anjou, et roi de Sicile ; d'Isabelle de France, sœur du saint roi ; du cardinal Pierre, évêque d'Albano ; du cardinal Eude, évêque de Frescati, légat du saint-siége ; des archevêques de Bourges, de Sens, de Bordeaux et d'Armagh ; de S. Richard, évêque de Chichester et d'un grand nombre de prélats, d'abbés et d'autres personnes de distinction. Les reliques du

saint sont encore dans cette ancienne abbaye, qui avait pris le nom de Saint-Edmond de Pontigny.

Nous apprenons du sous-diacre Etienne, qui fut six ans secrétaire de S. Edmond, qu'il s'est opéré plusieurs miracles par l'intercession de ce saint; miracles qui ont été vérifiés et approuvés par des évêques d'Angleterre. Cet auteur ajoute qu'il est aussi certain de leur existence que s'il les eût vus de ses propres yeux[1]; il en rapporte un qui fut opéré sur lui-même.

Nous ne devons pas nous étonner des grands progrès que S. Edmond fit dans l'école de l'amour divin et dans la contemplation. Il avait appris à mourir parfaitement à lui-même; il avait compris de bonne heure que le cœur de l'homme est rempli de corruption; qu'il est entraîné par mille affections désordonnées; qu'il est livré à des passions subtiles qui l'agitent successivement, qui se déguisent sous des formes séduisantes et qui infectent souvent nos vertus de leur poison. Il savait que Dieu réprouve quelquefois des actions que le monde admire, et qu'ayant principalement égard aux dispositions intérieures, à la pureté et à la ferveur d'intention, les vertus les plus brillantes en apparence se trouvent souvent fausses à ses yeux et ne lui paraissent que des vices déguisés, que des fruits de l'amour-propre. De là cet esprit d'humilité, de douceur, de patience, de componction, de renoncement et de prière, qui, en le détachant de plus en plus des choses terrestres, purifiait son cœur et le rendait digne de recevoir les précieuses influences de la grâce.

SAINTE HEDWIGE ou SAINTE AVOYE,

DUCHESSE DE POLOGNE, VEUVE.

(17 octobre.)

Hedwige était fille de Bertolo d'Andechs, troisième du nom, marquis de Méran, duc de Carinthie. Sa mère, nommée Agnès, était fille du comte Rotletch. Hedwige fut formée de bonne heure à la vertu par les exemples et les leçons de sa pieuse mère. On la mit, étant encore jeune, dans un monastère, où elle resta jusqu'à l'âge de douze ans qu'on l'en retira pour la marier à Henri, duc de Silésie. Sa fidélité à remplir ses différents devoirs la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit saint a tracé le portrait. Toutes ses pensées et ses actions avaient pour but la gloire de Dieu, sa sanctification et celle de sa famille. Elle eut six enfants, trois garçons et trois filles. Ladislas, duc de la Grande-Pologne, ayant été chassé de ses états par la noblesse, on offrit à Henri cette principauté en 1233. Hedwige employa tous les moyens pour le détourner d'accepter cette offre ; mais elle ne put y réussir.

La prédilection de son mari pour Conrard son second fils, qu'il traitait comme devant être son successeur, au préjudice de Henri, son fils aîné, fit naître dans le cœur des deux frères une haine implacable et réciproque. Leur sainte mère, qui n'approuvait pas cette préférence, et qui l'avait souvent témoigné au duc leur père, employa en vain tous les moyens pour les réconcilier. Ils en vinrent à

une guerre ouverte, où Conrard fut entièrement défait. Cet événement détacha de plus en plus notre sainte de toutes les choses créées, et Dieu seul fut toute sa consolation.

Ce fut vers ce temps qu'elle engagea le duc son mari à fonder un monastère de religieuses à Trebnitz, dans la Silésie. Ce monastère fut bientôt rempli de ferventes religieuses et d'un grand nombre de jeunes filles nées de parents pauvres, qu'on élevait dans la piété et à qui l'on donnait une bonne éducation, après laquelle on pourvoyait à l'établissement de celles dont la vocation n'était pas d'embrasser la vie religieuse. Sainte Hedwige visitait souvent ces ferventes religieuses et les édifiait par sa vie pénitente, sa charité pour les pauvres et son assiduité à l'oraison. Animée d'un désir ardent d'avancer dans la perfection, elle quitta son palais du consentement de son mari et se fixa près de Trebnitz, pour y pratiquer plus librement ce que la pénitence a de plus austère. Sous des habits simples, un extérieur modeste, elle ne permit jamais qu'on usât envers elle de la moindre distinction; et quoique sa santé fût délicate elle jeûnait tous les jours excepté le dimanche; les mercredis et les vendredis du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Elle vécut quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Elle passait une grande partie de la nuit en prières, et elle prenait sur la terre nue le peu de repos qu'elle accordait à la nature.

Notre sainte jouissait depuis quelque temps des avantages de la retraite quand elle apprit que le duc de Pologne, son mari, avait été blessé dans un combat et fait prisonnier. Elle partit aussitôt pour

réclamer son époux et l'arracher des mains de son vainqueur. A peine fut-elle arrivée auprès du duc de Kirne, qui tenait son mari dans les fers, qu'elle lui parla avec une éloquence si persuasive qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Le duc de Pologne, frappé plus que jamais des exemples de vertu qu'il voyait dans son épouse, lui laissa toute liberté par rapport à sa manière de vivre; il devint lui-même insensiblement son imitateur et mourut saintement en 1238. Hedwige prit alors l'habit parmi les religieuses de Trebnitz, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude, qui était abbesse de cette maison. Elle ne fit cependant point de vœu, afin d'être toujours à portée de secourir les malheureux par ses aumônes.

Trois ans après la mort de son mari elle eut le malheur de perdre son fils Henri-le-Pieux, duc de la Pologne et de la Silésie. Les Tartares, venus du nord de l'Asie, ne se proposaient rien moins que d'envahir toute l'Europe. Ayant ravagé tout le pays qui se trouvait sur leur passage, ils arrivèrent devant Cracovie qu'ils trouvèrent abandonnée; ils y mirent le feu; de là ils passèrent dans la Silésie et se retirèrent du côté de Legnitz. A leur approche le duc Henri rassembla ses troupes et leur livra le combat; mais il fut tué près de Legnitz. Edwige s'était retirée avec ses religieuses dans la forteresse de Chrosne ; mais elle survécut peu à ce désastre. On rapporte plusieurs guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument, et on dit aussi qu'elle prédit sa mort. Lorsqu'elle se vit malade elle demanda les sacrements, quoiqu'elle ne parût point être en danger. Ses derniers instants furent

une méditation continuelle et affectueuse sur la passion de Jésus-Christ. Elle expira dans ce saint exercice le 15 octobre 1243. Clément IV l'a canonisée en 1266.

S. PIERRE GONZALEZ,

VULGAIREMENT APPELÉ S. TELME OU S. ELME,

PATRON DES MARINIERS D'ESPAGNE.

(15 avril.)

Pierre Gonzalez, d'une famille distinguée, naquit, en 1190, dans la ville d'Astorga au royaume de Léon en Espagne. Comme il avait apporté en naissant une pénétration d'esprit singulière, il fit dans ses études les plus rapides progrès. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, mais sans trop penser à l'importance d'une telle démarche. L'évêque d'Astorga son oncle, charmé de ses talents, lui procura un canonicat dans sa cathédrale; il lui conféra ensuite la dignité de doyen du chapitre.

A la vérité, le jeune Gonzalez n'avait point de vices grossiers; mais il était rempli de cet esprit du monde condamné par l'Évangile. Il ne vit dans sa nouvelle dignité que ce qui flattait son amour-propre. Il voulut que la cérémonie de sa prise de possession fût accompagnée de la pompe la plus éclatante, et pour cet effet il traversa la ville sur un cheval superbement paré. Les applaudissements dont sa vanité se repaissait ne durèrent pas longtemps. Le cheval, ayant fait un faux pas en se cabrant, jeta le cavalier dans la boue, ce qui excita les huées de la populace. On conçoit les mouve-

ments qui durent d'abord agiter le cœur de Gonzalez.

Cependant l'humiliation qu'essuya le jeune doyen produisit un heureux effet : il rentra en lui-même et comprit que ce qui venait de lui arriver était la juste punition de sa vanité. Ouvrant alors son cœur à la grâce il résolut d'en suivre fidèlement les impressions. Il commença par se retirer à Palencia. La solitude, le jeûne et la prière furent les moyens qu'il employa pour connaître la volonté de Dieu. Il combattit l'orgueil par la pratique d'une mortification absolue, et à force de se vaincre il devint un modèle de pénitence et d'humilité. Quoiqu'il eût subjugué les penchants corrompus de la nature, il se défiait toujours beaucoup de lui-même; et ce fut pour ne pas perdre le fruit des victoires remportées sur ses passions qu'il se mit au nombre des enfants spirituels de S. Dominique, qui édifiaient l'Église par leur éminente sainteté.

Le monde le poursuivit jusque dans sa retraite. De prétendus sages firent jouer tous les ressorts possibles pour le déterminer à reprendre sa dignité; mais il fut inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de rompre entièrement avec le siècle. Le noviciat expiré, il prononça ses vœux. Il n'en continua pas moins de travailler avec ardeur à s'affermir et à se fortifier dans la pratique de la vertu par tous les exercices que prescrivait la règle; il se mit ensuite en état d'exécuter l'ordre que lui avaient donné ses supérieurs de faire publiquement usage de ses talents pour le ministère de la parole.

Le saint, après avoir employé la plus grande partie de la nuit à méditer ou à chanter les louan-

ges de Dieu, consacrait tout le jour à l'instruction des fidèles. La charité dont son cœur était embrasé donnait à ses paroles une onction dont il était impossible de se défendre. Les libertins les plus déterminés fondaient en larmes à ses sermons et allaient faire à ses pieds l'humble aveu de leurs désordres. Il fut l'instrument d'une multitude innombrable de conversions dans le royaume de Léon et de Castille, et surtout dans le diocèse de Palencia.

Le pieux roi Ferdinand III eut envie de voir l'homme de Dieu. Il connut par lui-même la vérité de tout ce qu'on lui en avait dit : aussitôt il forma le projet de l'attacher à sa personne et de le mener partout avec lui, même à la guerre. Gonzalez profita de la confiance du prince pour procurer la gloire de Dieu, et à force de prières et d'exhortations il vint à bout de réformer une grande partie des désordres qui régnaient à la cour et parmi les troupes. Ses exemples ajoutaient une nouvelle force à ses discours. En effet, il vivait au milieu des honneurs et au sein de l'opulence avec autant de régularité qu'il eût pu faire dans un cloître. On le vit toujours également fidèle à la pratique du recueillement, de la mortification et des autres vertus de son état.

S'il eût été un homme ordinaire sa vertu ne se serait pas sans doute tirée du piége qu'on lui tendit. Une courtisane effrontée se flatta de pouvoir le séduire, pourvu qu'elle eût la liberté de lui parler en particulier. Elle fut encore affermie dans son infâme dessein par la promesse que des libertins lui firent d'une grande somme d'argent en cas qu'elle réussît. Elle alla donc trouver Gonzalez.

« Je viens, lui dit-elle, vous consulter sur une affaire de la dernière conséquence et qui exige un secret inviolable. Il faut par conséquent que nous soyons seuls. » Lorsque tout le monde fut sorti elle se mit à genoux, laissa couler des larmes feintes, protesta qu'elle voulait changer de vie et commença l'aveu prétendu de ses fautes. Levant ensuite le masque, elle dit tout ce que lui inspira le démon de la débauche pour faire entrer dans le cœur du saint l'amour de la volupté ; mais tous ses artifices tournèrent à sa confusion et ne servirent qu'à rendre plus éclatant le triomphe de la vertu. Gonzalez ayant passé dans une chambre où il y avait du feu, s'étendit, enveloppé de son manteau, sur des charbons ardents ; il fit ensuite venir la courtisane, afin qu'elle vît le lieu où il l'attendait. Celle-ci, frappée d'un tel spectacle, et surtout de ce que l'activité du feu respectait le saint, ouvrit les yeux à la lumière de la grâce, elle détesta sérieusement ses crimes et les confessa avec les sentiments de la douleur la plus amère. Son exemple entraîna la conversion de ceux qui l'avaient enhardie au mal par leurs promesses.

Gonzalez accompagna le roi Ferdinand dans toutes ses expéditions contre les Maures ; et l'on peut dire qu'il contribua beaucoup aux victoires de ce prince tant par ses prières et ses conseils que par le bon ordre qu'il fit observer parmi les soldats et les officiers. La prise de Cordoue ouvrit à son zèle un vaste champ. Il modéra l'impétuosité des vainqueurs, mit l'innocence des vierges à couvert de la brutalité des soldats, fit épargner le sang de plusieurs milliers d'ennemis. Quant aux mosquées, il les purifia

et les convertit en églises. Le roi le secondait en toutes ces bonnes œuvres et l'appuyait de son autorité en tout ce qu'il entreprenait. La grande mosquée de Cordoue, la plus fameuse de toutes celles qui étaient en Espagne, fut changée en cathédrale : on y trouva les cloches et les ornements que les Maures y avaient fait apporter de Compostelle, deux cents ans auparavant, sur les épaules des chrétiens. Ferdinand obligea les vaincus à les reporter à Compostelle de la même manière.

Cependant le saint quitta la cour malgré les prières et les sollicitations que l'on mit en usage pour l'y retenir. Il voulut enfin suivre l'attrait intérieur qu'il se sentait pour aller instruire les pauvres et les habitants des campagnes. Les montagnes les plus escarpées, les lieux les plus inaccessibles, l'ignorance et la grossièreté des peuples, rien n'était capable de l'arrêter. La prière soutenait et nourrissait cet esprit apostolique dont il était animé. Ce fut surtout dans les diocèses de Tuy et de Compostelle que ses prédications produisirent de merveilleux fruits : elles tirèrent un nouveau degré de force des miracles que Dieu fit opérer à son serviteur. Gonzalez avait un talent tout particulier pour expliquer et faire aimer aux pauvres les vérités du salut. Les matelots lui parurent aussi mériter particulièrement les travaux de son zèle ; il allait les chercher sur leurs vaisseaux, et il ne cessa de les instruire qu'en cessant de vivre.

Ayant été averti intérieurement du jour de sa mort, il sortit de Tuy pour se rendre à Compostelle, afin de mourir entre les bras de ses frères; mais il se trouva si mal sur la route qu'il fut obligé

de retourner au lieu d'où il était parti. L'évêque de Tuy, son ami, l'assista dans sa maladie et reçut son dernier soupir. On l'enterra dans la cathédrale. Sa bienheureuse mort arriva le 15 ou le 16 avril 1246.

SAINTE CLAIRE,

VIERGE ET ABBESSE.

(12 août.)

Sainte Claire était fille de Phavorino Sciffo et d'Hortulane, qui tenaient un rang considérable dans leur pays par leur naissance et leurs richesses, mais qui étaient encore plus distingués par leur vertu. (1)

(1) Hortulane fut accablée de douleur à la mort de son mari, mais, la religion venant à son secours, elle s'écria : « Seigneur, ma tendresse pour mon mari a été portée trop loin et a été cause que vous n'avez pas régné souverainement dans mon cœur. Vous m'avez donc enlevé celui dans lequel je mettais toute ma consolation sur la terre : que votre nom soit loué à jamais! Je suis à vous; je consacre à votre service mon ame, mes affections et tout ce que je possède. » Un sacrifice aussi généreux et aussi parfait attira sur elle les plus grandes grâces. On rapporte la même chose de Mélanie, dame romaine. Après la mort de son mari elle se jeta au pied de la croix, en disant : « Je vois, mon Dieu, que vous demandez tout l'amour de mon cœur, qui avait trop d'attachement pour mon mari et ma famille. Je me donne à vous sans aucune réserve. »

Hortulane plaça Béatrix, la plus jeune de ses filles, chez Monaldo, son beau-frère, qui voulut bien aussi se charger de l'administration des biens de sa nièce. Ses deux filles aînées avaient déjà quitté le monde. Ayant ensuite distribué aux pauvres ce qu'elle possédait, elle reçut le voile, dans le monastère de Saint-Daniel, des mains de S. François. Quoique avancée en âge, elle voulut exercer les plus basses fonctions du noviciat. Elle vécut jusqu'à sa mort dans la pratique la plus exacte du jeûne, des veilles et des autres mortifications de la pénitence.

vice, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui; que plus on la persécuterait plus elle espérait que Dieu lui donnerait de force et de courage pour résister. On joignit les reproches aux mauvais traitements; on l'accusa de déshonorer sa famille, on traita de bassesse le sentiment d'humilité qui lui faisait embrasser un semblable genre de vie : elle souffrit avec patience toutes les injures dont on l'accabla et Dieu triompha dans son ame.

Quelque temps après S. François la transféra dans le monastère de Saint-Ange de Panso, situé dans le voisinage d'Assise, et qui était aussi de l'ordre de Saint-Benoît. Sa sœur Agnès vint l'y joindre pour s'assujettir au même genre de vie : elles furent exposées toutes deux à une nouvelle persécution. Douze hommes maltraitèrent Agnès de paroles et d'action; et comme après l'avoir renversée par terre ils la traînaient du côté de la porte elle s'écria : « A mon secours, ma sœur ! ne permettez pas que l'on me sépare de notre Seigneur Jésus-Christ ni de votre aimable compagnie. » Sa constance la rendit victorieuse, et S. François lui donna aussi l'habit, quoiqu'elle n'eût que quatorze ans. Il mit les deux sœurs dans une une petite maison qui était contiguë à l'église de Saint-Damien et établit Claire supérieure de ce monastère naissant. La sainte eut la consolation de voir sa mère Hortulane et plusieurs autres femmes de sa famille venir embrasser avec elle les austérités de la pénitence. Sa communauté fut bientôt composée de seize personnes, dont trois étaient de l'illustre maison des Ubaldini de Florence. Des princesses même trouvèrent plus de gloire dans la pauvreté de Claire que dans la

possession des biens, des plaisirs et des honneurs du monde. En peu d'années le nouvel ordre prit des accroissements considérables; il eut des monastères à Pérouse, à Arezzo, à Padoue, à Rome, à Venise, à Mantoue, à Bologne, à Spolette, à Milan, à Sienne, à Pise et dans les principales villes d'Allemagne. Agnès, fille du roi de Bohême, en fonda un dans la ville de Prague et s'y fit elle-même religieuse.

Sainte Claire et ses filles pratiquèrent des austérités qui jusque-là avaient été presque entièrement inconnues parmi les personnes de leur sexe. Elles allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, gardaient une abstinence perpétuelle et ne rompaient jamais le silence que quand la nécessité où la charité les y obligeait. Ce silence leur était singulièrement recommandé par leur règle comme un moyen d'éviter au grand nombre de péchés qui se commettent par la langue, de conserver l'ame toujours recueillie en la présence de Dieu, de se délivrer de la dissipation du monde, qui sans cela pénètre au milieu des cloîtres. Non contente de faire quatre carêmes et de pratiquer les mortifications générales, Claire portait toujours un cilice fait de crin; elle jeûnait toutes les veilles des fêtes, elle ne vivait que de pain et d'eau depuis le mercredi des Cendres jusqu'à Pâques et depuis le 11 novembre jusqu'à Noël, encore durant tout ce temps-là ne prenait-elle aucune nourriture les lundis, les mercredis et les vendredis. Quelquefois elle couvrait de branches la terre sur laquelle elle couchait et n'avait qu'un tronc d'arbre pour oreiller; elle se donnait encore de rudes disciplines. Tant d'austé-

rités affaiblirent notablement sa santé, en sorte que S. François et l'évêque d'Assise l'obligèrent de coucher sur un mauvais lit et de ne passer aucun jour sans prendre au moins un peu de nourriture. Malgré cet amour extraordinaire pour la pénitence on ne remarquait en elle rien de sombre ni de triste ; elle avait au contraire un visage gai et serein qui annonçait combien elle trouvait de douceur dans toutes ses mortifications.

Son estime pour la pauvreté avait quelque chose d'admirable ; elle voyait dans cette vertu le retranchement de tous les objets propres à enflammer les passions : elle la regardait comme l'école de la patience par les occasions qu'elle fournit de souffrir diverses sortes de privations et comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde dans lequel consiste l'essence de la véritable piété. Elle aimait à considérer jusqu'à quel point Jésus - Christ l'avait pratiquée pour notre salut à sa naissance et durant l'exercice de son sacré ministère ; elle se rappelait sans cesse qu'il n'avait point eu dans le monde où reposer sa tête et qu'il n'y avait vécu que de ce qu'on lui donnait volontairement ; elle s'appliquait surtout à méditer le dénûment universel qui accompagna sa mort, et désirait ardemment de retracer en elle, du moins en quelque chose, un état auquel le fils de Dieu s'était assujetti pour remédier à nos maux et pour guérir la corruption de la nature humaine.

S. François avait voulu que son ordre fût principalement fondé sur la pauvreté ; il ordonna que l'on y vécut de ce que l'on recevrait chaque jour de la charité des fidèles sans permettre que l'on y

possédât aucun revenu fixe. Sainte Claire se fit toujours gloire d'être animée de son esprit. Une fortune considérable lui étant échue par la mort de son père elle distribua tous ses biens aux pauvres et ne retint rien pour son monastère. Lorsque le pape Grégoire IX voulut apporter quelque mitigation à l'article de sa règle qui avait la pauvreté pour objet et qu'il proposa de doter le monastère de Saint-Damien, elle le conjura de la manière la plus vive et la plus touchante de ne rien changer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors, et ce qu'elle sollicitait lui fut accordé. Les autres corps religieux demandant à Innocent IV qu'il leur permît de posséder des biens, elle présenta une requête à ce pontife pour le prier de maintenir son ordre dans le privilége singulier de la pauvreté évangélique. Innocent le fit en 1251 par une bulle qu'il écrivit de sa propre main et qu'il arrosa de ses larmes. (1)

(1) Urbain IV permit à plusieurs maisons de cet ordre de posséder des rentes. Les religieuses qui suivent cette mitigation sont appelées *Urbanistes*, et celles qui ne l'ont point reçue se nomment *pauvres Clarisses*. Les Capucines, les Annonciades, les religieuses de la Conception, les Cordelières, les Récollètes et les religieuses de l'*Ave-Maria* de Paris, sont autant de branches de l'ordre de Sainte-Claire; elles ont pourtant chacune quelques constitutions qui leur sont particulières. Ces différentes religieuses, prises collectivement, ont plus de quatre mille maisons.

Le tiers-ordre fut institué par S. François en faveur de certaines femmes pieuses qui ne pouvaient pratiquer de si grandes austérités ni abandonner entièrement le monde. On y reçoit des hommes et des femmes; ils s'y enrôlent les uns et les autres sous les étendards de la pénitence, et s'engagent à suivre les règles de conduite prescrites par S. François. (*Voyez* les Annales de Waddind, sous l'an 1221). Ce ne fut qu'après S. François que les personnes qui entraient dans le tiers-ordre firent les vœux de religion et vécurent en communauté.

L'humilité de sainte Claire ne le cédait en rien à son amour pour la pauvreté. Quoique supérieure elle ne s'arrogeait aucun privilége. Toute son ambition était d'être la servante des servantes de ses sœurs. Elle lavait les pieds des sœurs converses quand elles revenaient de la quête ; elle servait à table, et se chargeait du soin des malades les plus dégoûtants. Lorsque dans ses prières elle demandait à Dieu leur guérison, qu'elle obtint plusieurs fois, elle les envoyait aux autres sœurs , afin qu'on ne lui attribuât point le miracle. Son obéissance la rendait toujours prête à faire ce que lui ordonnait S. François. Elle semblait s'être antièrement dépouillée de sa propre volonté, et disait ordinairement à son bienheureux père : « Disposez de moi comme il vous plaira : je suis à vous depuis que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma volonté. Je ne peux plus être à moi. »

Elle trouvait sa consolation et sa force dans la prière, qu'elle n'interrompait presque jamais. Dans ce saint exercice elle se prosternait souvent par terre les yeux baignés de larmes ; elle y consacrait une bonne partie du temps que les autres sœurs donnaient au repos. Toujours la première levée , elle se rendait au chœur, afin de préparer ce qui était nécessaire pour l'office. Au sortir de la prière on remarquait sur son visage je ne sais quoi d'éblouissant ; ses discours avaient aussi pour lors une onction et une énergie qui inspiraient l'amour de Dieu et des biens célestes à tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Elle recevait très fréquemment le sacrement de l'eucharistie, pour lequel elle avait la plus tendre dévotion. Elle faisait, quand

la maladie la retenait au lit, des corporaux et autres linges à l'usage de l'autel, qu'elle distribuait aux différentes églises de la ville d'Assise.

Plus d'une fois Dieu témoigna visiblement combien la prière de sa servante était efficace. L'empereur Frédéric II ravageait la vallée de Spolette, qui appartenait au saint-siége. Il y avait dans son armée un grand nombre de Sarrasins et d'autres infidèles. Il laissa dans le pays vingt mille de ces ennemis de l'Église. Ces barbares, qui ne respiraient que le pillage, vinrent assiéger Assise. Ils attaquèrent d'abord le couvent de Saint-Damien, qui était hors des murs de la ville; déjà ils en escaladaient les murailles. Sainte Claire, quoique malade, se fit porter à la porte du monastère avec un ciboire contenant le saint-sacrement, lequel fut placé à la vue des ennemis. S'étant ensuite prosternée devant Jésus-Christ, elle versa un torrent de larmes et lui adressa cette prière : « Serait-il possible, ô mon Dieu ! que vos servantes, que vous avez rassemblées ici et que vous avez nourries dans votre amour, tombassent entre les mains des infidèles ? Sauvez-les, Seigneur, et moi avec elles. » Sa prière finie, elle crut entendre une voix qui lui disait avec douceur : « Vous serez toujours sous ma protection. » Dans le même temps une terreur subite s'empara des assiégeants, et ils prirent la fuite avec une telle précipitation que plusieurs d'entre eux furent dangereusement blessés. Une autre fois que Vitalis Aversa, général de Frédéric, assiégeait Assise, la sainte dit à ses religieuses que, recevant leur subsistance de la ville, elles devaient l'assister autant qu'il serait en

elles, dans la triste extrémité où elle se trouvait. Ainsi elle leur ordonna de se couvrir la tête de cendre, et de demander instamment à Jésus-Christ la délivrance de leurs concitoyens. Elles prièrent avec beaucoup de larmes un jour et une nuit, et obtinrent ce qu'elles demandaient. Les ennemis changèrent tout à coup de résolution, levèrent le siége, et se retirèrent sans causer aucun dommage. Peu de temps après, leur général, qui était un homme orgueilleux et cruel, perdit la vie.

Sainte Claire avait, comme S. François, une tendre dévotion aux mystères de la naissance et de la passion de Jésus-Christ. Elle reçut plusieurs grâces spéciales en priant le jour de Noël. Jamais elle ne méditait sur les souffrances du fils de Dieu sans fondre en larmes, et sans ressentir les plus vives émotions de l'amour divin. Elle s'en occupait surtout dans les temps de maladie, ce qui arrivait souvent; car elle eut une très mauvaise santé pendant vingt-huit ans. Elle n'en conservait pas moins sa gaieté; et le seul adoucissement qu'elle se permettait lorsque ses maux redoublaient était de se coucher sur un peu de paille. Réginaldus, cardinal d'Ostie, qui depuis fut pape, sous le nom d'Alexandre IV, lui écrivit de la manière la plus humble et vint la visiter. Elle fut aussi visitée quelque temps avant sa mort par Innocent IV. Ce pape fit, uniquement pour la voir, le voyage de Pérouse à Assise, et il eut avec elle des entretiens sur des matières spirituelles dont il retira beaucoup de consolation.

Sainte Claire montra une patience admirable dans sa dernière maladie. Elle ne parlait pas même

des vives douleurs qu'elle ressentait. Comme on l'exhortait à la résignation, elle s'écria : « Quelles actions de grâces n'ai-je pas à rendre à mon Sauveur ? Depuis que, par le moyen de son serviteur François, j'ai goûté l'amertume du calice de sa passion, je n'ai rien trouvé dans toute ma vie qui ait pu m'affliger. Rien n'est insupportable à un cœur qui aime Dieu, au lieu que celui qui ne l'aime point ne peut rien souffrir. » Agnès voyant sa sœur toucher à son dernier moment, la priait de lui obtenir la grâce de ne pas lui survivre. Claire la consolait en lui disant que c'était la volonté de Dieu qu'elle restât encore sur la terre ; mais elle lui assura en même temps qu'elle la suivrait bientôt, ce qui arriva effectivement. Elle exhortait tendrement ses religieuses, qui toutes fondaient en larmes, à persévérer dans la pratique de la sainte pauvreté : après quoi elle leur donna sa bénédiction. Durant son agonie elle se fit lire la passion. Enfin elle rendit tranquillement l'esprit, le 11 août 1253, dans la soixantième année de son âge, et la quarante-deuxième de sa profession religieuse.

S. PIERRE NOLASQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

(1er janvier.)

Pierre Nolasque sortait d'une des premières familles du Languedoc. Il naquit vers l'an 1189, dans un bourg du Lauragais, nommé le Mas des Saintes-Puelles, qui était alors du diocèse de Toulouse, et

qui est actuellement de celui de Saint-Papoul. Ses parents, qui avaient de la piété, eurent soin de lui procurer une excellente éducation, et de cultiver les heureuses inclinations que la grâce avait mises dans son ame. Ils ressentaient une grande joie en le voyant répondre parfaitement à leurs vues, et réunir aux grâces de l'extérieur une grande innocence de mœurs et un goût décidé pour la vertu. Le jeune Pierre avait une sensibilité extraordinaire pour les malheureux, et distribuait en aumônes les petites sommes qu'on lui donnait pour fournir aux amusements de son âge. Il contracta la sainte habitude de donner quelque chose tous les matins au premier pauvre qu'il rencontrait, sans lui laisser même le temps de demander. Il se fit un devoir d'assister régulièrement à l'office divin ; les matines n'en étaient point exceptées, quoiqu'elles se dissent à minuit. Cette pratique, à laquelle plusieurs laïques étaient alors fort exacts, ne subsiste plus parmi nous, par une suite du refroidissement des derniers siècles.

Notre saint n'était âgé que de quinze ans lorsqu'il perdit son père : heureusement il avait une mère pieuse, qui, par ses exemples, autant que par ses exhortations, l'entretint et l'affermit dans tous les sentiments de religion où il avait été jusqu'alors. Ce fut en vain qu'on essaya de le déterminer à s'engager dans le mariage. Cet état, quoique saint, eût traversé le désir qu'il avait d'être entièrement dégagé du siècle ; désir qui se fortifiait de jour en jour par de sérieuses réflexions sur la vanité des choses terrestres. Une nuit, qu'il s'était levé l'esprit tout occupé de ces pensées, il se prosterna pour faire sa

prière, qui dura jusqu'au matin. Dans la ferveur de son oraison, il s'obligea, par vœu, à garder une continence perpétuelle, et à consacrer ses biens à des œuvres dont la gloire de Dieu serait l'unique fin ; mais, en attendant que le ciel s'expliquât ouvertement sur la route qu'il devait tenir, il se mit à la suite de Simon, comte de Montfort, général de la croisade des Catholiques contre les Albigeois, dont les cruautés inouïes avaient causé une désolation affreuse dans le Languedoc. Le comte vainquit ces hérétiques, et donna quelque temps après des preuves non équivoques de son estime pour notre saint. Pierre, roi d'Aragon, ayant perdu la bataille et la vie dans la fameuse journée de Muret, Jacques son fils fut fait prisonnier par Simon de Montfort. Celui-ci, touché du malheur du jeune prince, qui n'avait que six ans, en eut un soin tout particulier; et comme une excellente éducation est le plus précieux de tous les biens, il le mit sous la conduite de Pierre Nolasque, et les envoya l'un et l'autre en Espagne. Le saint, qui avait alors vingt-cinq ans, parut un modèle de toutes les vertus à la cour de Barcelone : il y pratiquait tous les exercices et toutes les austérités des cloîtres. Détaché des plaisirs et des vanités du monde, il ne les envisageait que comme des piéges tendus à son innocence, dont la fuite seule pouvait le sauver. La prière, la méditation et la lecture des bons livres partageaient tous les moments libres que lui laissaient les fonctions de sa charge.

Un grand nombre de chrétiens gémissaient alors dans l'esclavage sous la domination des Maures d'Espagne et d'Afrique. La dureté de leur état et

est actuellement de celui de Saint-Papoul. Ses
ents, qui avaient de la piété, eurent soin de lui
curer une excellente éducation, et de cultiver
heureuses inclinations que la grâce avait mises
s son ame. Ils ressentaient une grande joie en
voyant répondre parfaitement à leurs vues, et
nir aux grâces de l'extérieur une grande inno-
ce de mœurs et un goût décidé pour la vertu.
jeune Pierre avait une sensibilité extraordinaire
r les malheureux, et distribuait en aumônes
petites sommes qu'on lui donnait pour fournir
amusements de son âge. Il contracta la sainte
itude de donner quelque chose tous les matins
premier pauvre qu'il rencontrait, sans lui laisser
ne le temps de demander. Il se fit un devoir
ssister régulièrement à l'office divin ; les matines
n étaient point exceptées, quoiqu'elles se dissent
inuit. Cette pratique, à laquelle plusieurs laïques
ient alors fort exacts, ne subsiste plus parmi
s, par une suite du refroidissement des derniers
cles.

Notre saint n'était âgé que de quinze ans lors-
il perdit son père : heureusement il avait une
re pieuse, qui, par ses exemples, autant que par
exhortations, l'entretint et l'affermit dan
sentiments de religion où il avait
fut en vain qu'on essay
ger dans le mariage.
versé le désir qu'il
gé du siècle ; dési
de sérieuses r
restres. Une
upé de ces

prière, qui dura jusqu'au matin. Dans la ferve
son oraison, il s'obligea, par vœu, à garde
continence perpétuelle, et à consacrer ses b
des œuvres dont la gloire de Dieu serait l'u
fin; mais, en attendant que le ciel s'expliqu
vertement sur la route qu'il devait tenir, il se
la suite de Simon, comte de Montfort, géné
la croisade des Catholiques contre les Albig
dont les cruautés inouïes avaient causé une d
tion affreuse dans le Languedoc. Le comte va
ces hérétiques, et donna quelque temps aprè
preuves non équivoques de son estime pour
saint. Pierre, roi d'Aragon, ayant perdu la bata
la vie dans la fameuse journée de Muret, Jacqu
fils fut fait prisonnier par Simon de Montfort. Ce
touché du malheur du jeune prince, qui n'ava
six ans, en eut un soin tout particulier; et co
une excellente éducation est le plus précieu
tous les biens, il le mit sous la conduite de
Nolasque, et les envoya l'un et l'autre en Esp
Le saint, qui avait alors vingt-cinq ans, par
modèle de toutes les vertus à la cour de B
lone: il y pratiquait tous les exercices et
les austérités des cloîtres. Détaché des plais
des v[illegible] il ne les envisag[illegible]
c[illegible] s à son innocence[illegible]
[illegible] uve[illegible] ière. [illegible]
[illegible] bons [illegible]
[illegible] es que l[illegible]
[illegible]
[illegible] et

les dangers que couraient leur vertu et leur foi firent la plus vive impression sur le cœur de notre saint. Il forma aussitôt le beau projet d'employer tous ses biens à leur rachat. « Voilà, disait-il toutes les fois qu'il voyait des chrétiens esclaves des mahométans, voilà de quoi amasser des trésors qui ne périront jamais. » Il ne tarissait point quand il était sur cette matière, et ses discours avaient quelque chose de si touchant et de si persuasif que plusieurs personnes donnèrent des sommes considérables pour coopérer à la bonne œuvre dont le ciel lui avait inspiré la pensée : mais il fallait perpétuer cet esprit de charité et le faire passer aux siècles suivants ; ce fut ce qui engagea le saint à proposer l'établissement d'un ordre religieux, qui se dévouerait par état à la rédemption des captifs. Quoique la charité fût l'unique objet de cet établissement, il ne laissa pas d'éprouver des contradictions ; mais les difficultés furent enfin levées par une vision qu'eurent dans la même nuit S. Pierre Nolasque, S. Raimond de Pennafort et le roi d'Aragon. La sainte Vierge leur ayant apparu à tous les trois, et les ayant exhortés à presser l'exécution d'un projet qui serait si glorieux à la religion, S. Raimond crut qu'il n'était plus permis de différer, et son sentiment prévalut. Le roi promit de loger le nouvel ordre dans son palais, et déclara qu'il en serait le protecteur. Enfin le jour de S. Laurent de l'année 1223, Pierre Nolasque fut conduit à l'église cathédrale par le roi et par S. Raimond ; il y fit les trois vœux de religion entre les mains de Béranger, évêque de Barcelone, et y en ajouta un quatrième, par lequel il s'obligeait

d'engager ses biens et sa liberté même, s'il était nécessaire, pour la rédemption des captifs. S. Raimond monta en chaire, et prononça un discours très édifiant sur la cérémonie. Il y parla de la manière dont Dieu avait révélé à trois personnes différentes que sa volonté était que l'on fondât un ordre pour la rédemption des chrétiens captifs chez les infidèles. Le peuple applaudit à l'établissement du nouvel institut, et ne douta point qu'il n'eût les plus grands succès. S. Raimond donna ensuite l'habit religieux à Pierre Nolasque et le déclara premier général de son ordre, dont il avait lui-même dressé les constitutions. Deux gentilshommes firent profession le même jour que notre saint; ils choisirent l'habit blanc, comme plus propre à leur rappeler l'innocence dans laquelle ils devaient vivre, et y ajoutèrent un scapulaire de la même couleur. Le roi voulut qu'ils portassent encore les armes d'Aragon sur le devant de leur habit, afin qu'elles fussent un monument durable de la protection qu'il accordait aux nouveaux religieux.

Cependant la congrégation de notre saint acquérait tous les jours des sujets excellents, et le nombre en devint si considérable qu'il ne savait plus où les loger. Le roi leur fit donc bâtir un magnifique couvent à Barcelone en 1232. Trois ans après, S. Raimond, étant à Rome, obtint du pape Grégoire IX la confirmation du nouvel ordre connu sous le nom de la Merci, et l'approbation de ses constitutions. Le roi d'Aragon qui connaissait de plus en plus l'utilité des religieux de la Merci, leur donna plusieurs maisons dans le royaume de Valence : celle d'Uneza, la plus célèbre de toutes,

qui porte aujourd'hui le nom de *Notre-Dame de la Merci del Puche*, fut bâtie à l'endroit où l'on avait trouvé cette image de la sainte Vierge, que l'on y voit encore dans l'église; c'est pour cette raison qu'elle est extrêmement fréquentée par le peuple fidèle. Le roi fonda ce monastère en mémoire de ce qu'il avait pris la ville de Valence par la vertu des prières de notre saint. Il était effectivement si convaincu de leur efficacité, qu'il leur attribuait les victoires qu'il avait remportées sur les mahométans ainsi que la conquête des royaumes de Valence et de Murcie.

Dès que Pierre Nolasque eut une fois embrassé la profession monastique, il quitta la cour. Ce fut en vain que le roi tâcha de le retenir; rien ne put contrebalancer dans son cœur l'amour qu'il avait pour la retraite. À la vérité, il reparut dans le monde quelque temps après; mais la charité seule l'y attira. Son dessein était de réconcilier deux seigneurs puissants dont les divisions avaient troublé le repos de l'état et allumé le flambeau de la guerre civile : il eut le bonheur de réussir et d'éteindre entièrement le feu de la discorde. Sa présence n'étant plus nécessaire dans le monde, il rentra dans son monastère. Comme il voulait donner une nouvelle perfection à son ordre, il représenta à ses religieux qu'il ne suffisait pas de racheter quelques captifs sur les terres sujettes aux princes chrétiens, mais qu'il fallait encore élire deux personnes qui allassent exercer cette bonne œuvre dans les pays gouvernés par les infidèles. Son avis fut reçu avec un applaudissement unanime, et on le nomma lui-même avec un second pour remplir une fonction

qui a fait donner le titre de *Rédempteurs* à ceux qui en sont chargés. Il partit de Barcelone, afin de se rendre dans le royaume de Valence ; sa charité y donna le spectacle le plus édifiant. Les divers exercices de cette vertu l'occupaient si fort qu'il ne lui restait pas un instant pour respirer. Tout son temps se passait à visiter, à instruire et à consoler les captifs. Dans l'impossibilité où il était de les racheter tous, il obtint au moins la liberté pour le plus grand nombre qu'il put. Les mahométans furent singulièrement frappés de l'éclat de ses vertus, et il y en eut plusieurs d'entre eux qui ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile. Le saint fit encore d'autres voyages sur les côtes d'Espagne, et toujours avec le même succès. Il eut beaucoup à souffrir dans celui d'Alger, où on le chargea même de fers pour la foi de Jésus-Christ : mais rien ne pouvait lier sa langue ; il continuait, malgré la défense qu'on lui avait faite, d'éclairer les infidèles sur leurs erreurs aussi impies qu'extravagantes. Son courage était d'autant plus invincible que le martyre était l'objet de ses désirs les plus ardents.

Notre saint, quelque temps après son retour à Barcelone, voulut se démettre du généralat, afin de vivre en simple religieux le reste de ses jours ; mais personne ne voulut y consentir. Tout le succès de ses prières et de ses larmes se réduisit à lui obtenir un vicaire qui le déchargerait d'une partie du fardeau. On juge bien que la qualité de supérieur ne prenait rien sur l'humilité dans un tel homme. Pierre Nolasque se regardait comme le dernier de ses religieux, et recherchait avec empressement les plus bas offices de la communauté. Il aimait sur-

tout à distribuer les aumônes à la porte du monastère, parceque cette fonction le mettait en état d'instruire les pauvres et de les exhorter à la pratique de la vertu.

S. Louis, roi de France, avait une estime singulière pour notre saint, et lui écrivit plusieurs lettres pour l'engager à venir le voir. Il eut cette satisfaction en Languedoc en 1243. Il reçut le serviteur de Dieu avec les démonstrations de la joie la plus vive, l'embrassa tendrement et lui proposa de le suivre à la Terre-Sainte. Pierre Nolasque, qui désirait depuis long-temps de faire ce voyage, eût volontiers accompagné S. Louis; mais le mauvais état de sa santé l'en empêcha. Il éprouva en effet, durant les dernières années de sa vie, une langueur continuelle, principalement occasionnée par les fatigues et les austérités de la pénitence. Ses infirmités augmentant de jour en jour, il se démit en 1249 du généralat et de l'office de rédempteur, pour ne plus penser qu'à l'éternité. Dans sa dernière maladie, il ne démentit point cette patience héroïque qui avait déjà éclaté dans des infirmités aussi longues que douloureuses. Pendant son agonie, il fit à ses religieux une instruction sur la persévérance, et la termina par ces paroles : *Le Seigneur a envoyé un Rédempteur à son peuple ; il a fait une alliance avec lui pour toute l'éternité.* Il recommanda ensuite son ame à Dieu, et mourut le jour de Noël, l'an de Jésus-Christ 1256, et le soixante-septième de son âge.

S. HYACINTHE,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

(16 août.)

S. Hyacinthe, appelé par l'histoire ecclésiastique de son siècle l'apôtre du Nord et le Thaumaturge de son temps, était de la maison des comtes d'Oldrovans, une des plus illustres de la Silésie, alors province de la Pologne. Son grand-père, qui commanda les armées avec gloire, laissa deux fils en mourant, Eustache et Ives. Le second fut chancelier de Pologne et évêque de Cracovie ; le premier fut comte de Konski et mena dans le monde une vie vertueuse. L'un de ses enfants fut S. Hyacinthe; il naquit en 1185 au château de Saxe, diocèse de Breslaw en Silésie, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu, que ses parents secondèrent par les soins de son éducation ; aussi conserva-t-il son innocence au milieu des dangers qu'il courut dans le cours de ses études à Cracovie, à Prague, à Bologne, où il prit le degré de docteur. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Vincent, évêque de Cracovie, qui lui donna un canonicat dans sa cathédrale et le fit son vicaire-général. Hyacinthe fut dès ce moment un modèle de piété et de régularité ; il pratiquait des mortifications extraordinaires, visitait et servait les malades dans les hôpitaux, et distribuait ses revenus aux pauvres. Vincent, évêque de Cracovie, s'étant démis de sa dignité pour ne plus s'occuper que de son salut, eut pour successeur Yves de Konski ; il alla à Rome

peu de temps après, et y mena avec lui son neveu S. Hyacinthe et Ceslas son frère : c'était l'an 1218. S. Dominique était pour lors à Rome.

L'évêque de Cracovie et celui de Prague lui demandèrent des missionnaires pour leurs diocèses. Le saint fondateur s'excusa sur l'impossibilité de leur accorder ce qu'ils désiraient. Il avait envoyé un si grand nombre de ses disciples en mission qu'il ne lui en restait presque plus auprès de lui. Sur ces entrefaites, plusieurs personnes de la suite de l'évêque de Cracovie embrassèrent le nouvel institut; Hyacinthe et Ceslas furent de ce nombre et reçurent l'habit des mains de S. Dominique l'an 1218. Sous un si grand maître ils se formèrent aux vertus religieuses et à celles de la vie apostolique ; et ils obtinrent une dispense pour faire leurs vœux après six mois de noviciat. Hyacinthe, âgé de trente-trois ans, fut établi supérieur de la mission que S. Dominique envoya en Pologne. Les missionnaires partirent à pied et sans provisions, selon leur règle, allèrent dans la Haute-Carinthie, où ils restèrent six mois : Hyacinthe y fonda un couvent de son ordre. Ils traversèrent la Styrie, l'Autriche, la Moravie, la Silésie, annonçant partout la parole de Dieu avec succès. Ils arrivèrent en Pologne, ou le zèle de S. Hyacinthe eut des succès merveilleux pour le salut des ames. Il fonda à Cracovie un couvent de dominicains, un à Sendomir et un troisième à Plocsko, dans la Moravie, où plus de quatre cents personnes le virent marcher sur les eaux pour traverser la Vistule et aller prêcher à Wisgrade de l'autre côté du fleuve.

Il entreprit ensuite de porter l'Evangile chez les

peuples barbares du Nord. Il y convertit grand nombre d'idolâtres et d'autres pécheurs, fonda des couvents de son ordre en Prusse, en Poméranie et autres pays voisins. Il alla prêcher en Danemarck, en Suède, dans la Gothie, la Norwège, fonda partout des monastères pour y perpétuer le bien commencé. Toujours humble et pénitent, ses jeûnes continuels, la fatigue et les dangers auxquels il fut souvent exposé dans ses voyages, n'arrêtèrent jamais son ardeur pour la gloire de Dieu ; elle le conduisit en Russie, de là il pénétra jusqu'à la mer Noire, dans les îles de l'Archipel, et entra dans le duché de Moscovie. Partout les infidèles, les schismatiques, les pécheurs des différents états, frappés de sa vertu et de ses miracles, accouraient à lui en foule, et un grand nombre se convertissaient. Il revint à Cracovie en 1231, visita les couvents qu'il avait fondés, et pénétra jusque chez les Tartares et y gagna à Dieu une multitude d'infidèles. Enfin, après avoir parcouru environ quatre mille lieues, il revint en Pologne en 1257 ; il reçut les témoignages de la vénération du pieux roi Boleslas V et de sa vertueuse épouse. Le saint, dans ce même temps, ressuscita un jeune homme que sa mère lui avait envoyé pour le prier de venir instruire des peuples qui le désiraient ; ce jeune homme, en passant une rivière pour retourner chez lui, se noya ; le saint, s'étant mis en prière, prit le mort par la main et lui rendit la vie.

Dieu lui fit connaître que sa fin approchait ; il tomba malade le 14 août et mourut le lendemain de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée comme sa patronne et son auguste

mère; il assista ce même jour à matines et à la messe, reçut le saint viatique et l'extrême-onction au pied de l'autel, exhorta ses religieux à la pratique de la douceur, de l'humilité et de la pauvreté, et quelques heures après il expira dans la soixante-douzième année de son âge. Il fut canonisé par Clément VIII en 1594.

S. SIMON STOCK,

SIXIÈME GÉNÉRAL DES CARMES.

(16 mai.)

Simon était issu d'une famille du pays de Kent. Dès son enfance il tourna toutes ses pensées et ses affections du côté de Dieu, et se proposa pour but de parvenir à l'aimer de la manière la plus parfaite. A l'âge de douze ans il se retira dans un désert et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit donner depuis le surnom de Stock. Là il vivait dans l'exercice d'une prière continuelle; il mortifiait son corps par le jeûne et par plusieurs autres sortes d'austérités; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes, des racines ou des fruits sauvages.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné une règle, vers l'an 1205, aux ermites de Mont-Carmel, connus depuis sous le nom de Carmes. Jean lord Vescy et Richard lord Gray de Codnor, revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux en Angleterre quelques-uns de ces religieux. Peu de temps après, le premier de ces seigneurs leur bâtit une maison dans la forêt de Holme,

et le second leur en bâtit une autre dans le bois d'Aylesford. Ces deux couvents devinrent fort célèbres et ont subsisté jusqu'à la prétendue réforme.

Simon, qui depuis vingt ans menait la vie d'un reclus, fut extrêmement touché de la dévotion que les nouveaux religieux avaient pour la sainte Vierge, ainsi que des diverses austérités qu'ils pratiquaient; il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1212.

Sa profession faite on l'envoya étudier à Oxford; il revint ensuite à son couvent, où sa vertu brilla du plus vif éclat. En 1215 il fut élu vicaire général.

Quelques clameurs s'étant élevées contre le nouvel institut, Simon se rendit à Rome en 1226, et obtint du pape Honorius III une confirmation de la règle donnée par le bienheureux Albert; il en obtint une aussi de Grégoire IX en 1229.

Quelque temps après il alla visiter ses frères qui habitaient sur le Mont-Carmel, et il passa six ans dans la Palestine. En 1237 il assista au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie de ses frères passeraient en Europe, à cause de l'oppression où les tenaient les Sarrasins. L'année suivante on en envoya plusieurs en Angleterre; ils y furent suivis, en 1244, par Simon et par Alain, cinquième général de l'ordre, qui nomma Hilarion son vicaire pour ceux qui restaient sur le Mont-Carmel et dans la Palestine. Les carmes avaient alors cinq maisons en Angleterre.

Dans le chapitre général qui se tint à Aylesford en 1245, Alain donna la démission de sa place, et S. Simon fut choisi pour lui succéder. La même année il fit confirmer de nouveau par Innocent IV l'approbation déjà donnée à la règle des carmes; il obtint

aussi du pape en 1251 que son ordre fût sous la protection spéciale du saint-siége.

Durant son généralat, l'ordre des carmes s'étendit beaucoup et se procura des établissements dans la plus grande partie de l'Europe; mais il ne fut nulle part si florissant qu'en Angleterre, et il continua d'y édifier pendant plusieurs siècles par la pratique de toutes les vertus religieuses.

Quelque temps après que S. Simon eut été élu général, il institua la confrérie du *Scapulaire,* afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la sainte Vierge. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il fit cet établissement en conséquence d'une vision où la mère de Dieu lui apparut le 16 juillet. Quoi qu'il en soit de cette vision, plusieurs papes approuvèrent la confrérie et lui accordèrent de grands priviléges. Les frères du Scapulaire sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Église ou de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater,* sept *Ave* et sept *Gloria Patri.* Ils doivent de plus s'interdire l'usage de la viande les mercredis, les vendredis et les samedis, ou, s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés, pour y suppléer, de réciter sept fois le *Pater,* l'*Ave,* etc. On rapporte que S. Simon guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire. Edouard I[er], roi d'Angleterre, et S. Louis, roi de France, se mirent de la nouvelle confrérie.

S. Simon montra autant de sagesse que de sain-

tété pendant les vingt ans que dura son généralat. Il fut honoré du don des miracles et de celui de prophétie, ce qui contribua singulièrement à étendre son ordre, surtout en Angleterre. Il composa plusieurs hymnes et publia de sages réglements pour ses frères. Ayant été invité à passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux, mais il mourut dans cette ville quelques mois après son arrivée, c'est à dire le 16 juillet 1265. Il était dans la centième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, et il fut bientôt honoré parmi les saints. Le pape Nicolas III permit de faire sa fête à Bordeaux le 16 mai, et Paul V étendit cette permission à tout l'ordre des carmes.

S. LOUIS,

ROI DE FRANCE.

(25 août.)

On admire dans S. Louis toutes les qualités qui font les grands rois et les saints illustres. Né pour gouverner les hommes, il fut également héros dans la paix et dans la guerre. Son courage, son intrépidité, sa grandeur d'ame reçurent de sa vertu un nouveau lustre; il ne se décida jamais par des vues d'ambition; l'amour de la religion, le zèle de la gloire de Dieu, le bonheur des peuples, furent les seuls mobiles des entreprises qu'il forma. Sa réputation n'a point souffert du mauvais succès des deux croisades dans lesquelles il fut engagé; au contraire, les revers qu'il éprouva ne servirent qu'à faire bril-

ler d'un éclat plus vif les qualités qui le rendaient digne d'un meilleur sort.

Philippe-Auguste avait enfin réussi à abattre la fierté de ses vassaux et à repousser la plupart de ses ennemis, lorsque après un règne glorieux de quarante-trois ans il laissa son sceptre et ses états à Louis VIII, son fils. Ce prince avait alors trente-six ans, et déjà il avait donné des preuves de la plus haute valeur. En montant sur le trône. il se proposa de marcher sur les traces de son père, et bientôt on le vit donner la loi à ses voisins et à ses vassaux, hommes factieux qui portaient avec peine le joug que Philippe-Auguste leur avait imposé. Successivement vainqueur des Anglais, des Gascons et des Albigeois, il fit tout plier devant lui; mais il ne jouit pas long-temps du fruit de ses victoires: la mort l'enleva en 1226, après trois ans de règne.

L'aîné de ses enfants était à peine dans la douzième année de son âge. Il portait aussi le nom de Louis : c'est le saint dont nous écrivons la vie. Il était né le 25 avril 1215, au château de Poissy. Pour témoigner l'estime qu'il faisait de la grâce du baptême, il eut pendant toute sa vie une prédilection singulière pour le lieu où il l'avait reçu. Il ne se trouvait nulle part mieux qu'à Poissy; son plaisir était d'y demeurer et d'y faire de bonnes œuvres. Il signait *Louis de Poissy* dans ses lettres familières, et dans d'autres actes particuliers dont on a encore les originaux.

Il eut pour mère Blanche, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, l'un des plus grands guerriers de son temps et le même qui, dans la fameuse journée de Muradal, mit en déroute plus de deux cent mille

Maures, commandés par Mahomet Emir. Blanche sa fille joignait à une rare beauté une prudence plus rare encore. Entre autres vertus, on admirait en elle beaucoup de zèle pour la religion. Elle avait aussi une capacité peu commune pour le maniement des affaires.

Elle voulut allaiter elle-même son fils et se chargea du soin de veiller sur son éducation. Les progrès que le jeune prince fit dans les sciences furent extrêmement rapides. Il apprit si bien le latin qu'il parlait et écrivait en cette langue avec beaucoup de pureté et d'élégance. Il apprit en même temps l'art de faire la guerre et celui de gouverner les hommes ; il ne négligea aucune des connaissances propres à former un grand roi. Il savait bien l'histoire, qu'on a toujours regardée comme l'école des princes. Il lisait aussi les écrits des Pères, afin de sanctifier ses autres études.

Sa mère lui avait inspiré dès le berceau un grand respect pour les choses saintes, de vifs sentiments de piété, et un amour extraordinaire pour la chasteté. « Je vous aime assurément, mon fils, lui disait-elle souvent dans son enfance; je vous aime avec toute la tendresse dont une mère est capable ; mais j'aimerais infiniment mieux vous voir tomber mort à mes pieds que de vous voir jamais commettre un péché mortel. » Ces paroles avaient fait une telle impression sur son esprit qu'il avoua plusieurs fois ne les avoir jamais oubliées, et qu'il ne passait pas de jours sans les rappeler à sa mémoire, pour se prémunir contre les dangers de la séduction. Cette pratique lui parut d'autant plus utile qu'il monta fort jeune sur le trône.

Aussitôt après la mort de son mari, la reine Blanche fut déclarée régente du royaume ; et, pour prévenir les mouvements inquiets des grands vassaux, elle se hâta de faire couronner à Reims Louis son fils, alors âgé de douze ans. Ce ne fut pas une pure cérémonie pour cet auguste enfant ; il l'envisagea au contraire comme un engagement solennel qu'il allait prendre de travailler le reste de sa vie au bonheur de son peuple, et à faire régner la justice et la vertu. Il s'y prépara par plusieurs exercices de piété, conjurant le Seigneur de répandre dans son ame l'onction sainte de sa grâce pendant qu'il recevrait au dehors celle qui en était le signe. Le jour de son sacre, qui fut le premier dimanche de l'Avent, on l'entendit prononcer ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, j'ai élevé mon ame vers vous, et j'ai mis en vous toute ma confiance.* Une sainte frayeur s'empara de lui lorsqu'il fut sur le point de prêter le serment ordinaire. Redoublant alors de ferveur, il demanda au ciel les lumières et le courage dont il avait besoin pour remplir les devoirs de la royauté, en procurant la gloire de Dieu, la paix de l'Eglise et le bien de ses sujets.

Un prince en bas âge et une femme à la tête du gouvernement parurent offrir à plusieurs esprits turbulents une occasion favorable de révolte ; ils la saisirent avec empressement. Les plus puissants seigneurs du royaume se liguèrent ensemble ; et au lieu d'assister, comme ils l'auraient dû, au sacre du roi, ils prirent les armes. On comptait parmi eux le comte de Boulogne, fils naturel de Philippe-Auguste ; le comte de Bretagne, prince du sang royal ; Hugues de Lusignan, comte de la Marche ;

Thibault, comte de Champagne, qui fut depuis roi de Navarre.

La reine ne perdit pas de temps; elle se mit avec son fils à la tête d'une armée et entra en Champagne, où elle eut bientôt ramené Thibault à son devoir. Ce premier acte de vigueur en imposa tellement aux autres confédérés qu'ils se retirèrent tous dans leurs états. Revenus cependant de leurs premières alarmes, ils formèrent le complot de se rendre maîtres de la personne du roi, et peu s'en fallut qu'ils ne l'exécutassent un jour sur le chemin d'Orléans à Paris. Heureusement la reine fut avertie à temps par le comte de Champagne; Louis se réfugia dans le château de Montlhéry. Lorsque les habitants de Paris et des environs surent le danger qu'il avait couru, ils arrivèrent en corps d'armée pour lui servir d'escorte et le ramenèrent à Paris au milieu des acclamations les plus touchantes. Les troubles qu'excitèrent à l'envi les grands vassaux ne cessèrent presque pas durant sa minorité; mais la prudence et l'activité de la reine déconcertèrent tous leurs projets. Occupée tour à tour à négocier au dehors et à pacifier l'intérieur du royaume, elle employa la force quand elle ne put réprimer autrement les ennemis de l'état. Jamais régence ne fut plus glorieuse que la sienne.

Raymond, comte de Toulouse, fut obligé de demander grâce, et il ne l'obtint qu'aux conditions les plus défavorables pour lui. Un des articles du traité de paix fut que Raymond donnerait sa fille en mariage à Alphonse, un des frères du roi; et que, dans le cas où il n'aurait pas d'enfants de ce mariage, tous les états du comte seraient réunis à

la couronne, ce qui arriva effectivement. Cette riche acquisition fut un des plus précieux monuments de la régence et une des époques les plus célèbres de l'agrandissement de nos rois.

Henri III, roi d'Angleterre, aurait dû naturellement profiter de ces temps de troubles pour recouvrer en France ce que son père y avait perdu : mais à peine voulut-il passer en Bretagne, l'an 1230, pour venir au secours du comte de Bretagne, que la régente en personne et son fils pressaient vivement avec leurs troupes ; encore eût-on dit qu'il n'y était venu que pour se divertir. La ville de Nantes, où il passa quelque temps, lui donnait des fêtes continuelles, pendant que les Français ravageaient le pays jusqu'aux portes de la ville, et forçaient successivement les places du comte. Cette inaction fut attribuée à Robert du Bourg, son favori, que l'on soupçonnait avoir été gagné à prix d'argent. Enfin la maladie s'étant mise dans l'armée anglaise, et la saison ne permettant presque plus d'agir, Henri repassa en Angleterre et conclut avec la France une trève de trois ans.

Cependant le comte de Bretagne, revenu à lui-même, crut devoir implorer la clémence du roi ; il vint se jeter à ses pieds, la corde au cou, avouant qu'il était coupable de trahison et déclarant qu'il abandonnait sa personne et ses états à la justice de Louis. Cette démarche toucha le jeune prince ; il n'exigea du comte que de lui livrer pendant un certain temps quelques-unes de ses forteresses et de servir cinq ans à ses frais dans la Palestine.

Après l'avoir ainsi réduit à l'obéissance, Louis revint goûter à Paris les douceurs de la paix, et af-

fermir de plus en plus sa puissance. Les moyens qu'il employa furent des plus efficaces. Une douceur charmante, une égalité d'ame inaltérable, un grand amour pour la justice, une attention singulière à prévenir les troubles ou à les dissiper dans leur naissance, mais surtout la piété la plus tendre, lui gagnèrent les cœurs de ses sujets.

La haute réputation de sagesse qu'il avait déjà acquise le fit prendre plusieurs fois pour arbitre par les étrangers. Jamais sa conscience, aussi éclairée que délicate, ne lui permit de se prêter aux désirs injustes ou aux demandes mal fondées. Le pape Grégoire IX lui ayant écrit qu'il venait de déclarer Frédéric II déchu de l'empire et qu'il souhaitait que Robert, frère du roi, acceptât cette couronne, Louis ne voulut jamais y consentir; seulement il offrit sa médiation entre l'empereur et le pape, et il n'épargna rien pour terminer leurs différends. Les évêques de Bauvais et de Metz s'adressèrent à lui pour faire finir en leur faveur des contestations qui s'étaient élevées entre eux et leurs villes; mais il ne voulut point prononcer avant d'avoir écouté les raisons des habitants, et lorsqu'il eut reconnu que la demande des évêques était injuste il s'opposa fortement à leurs prétentions.

Magnifique quand il fallait l'être, le jeune prince aimait cependant l'économie et préférait en toutes choses la simplicité. Ses habits, sa table, sa cour, tout annonçait un prince vraiment ennemi du faste. Après avoir donné la plus grande partie de son temps aux affaires de l'état il se plaisait à converser avec des personnes pieuses. Un bon prêtre, un saint religieux lui paraissaient dignes de respect et

d'amour. On l'eût pris pour un ange prosterné devant le Très-Haut lorsqu'il était au pied des autels, tant son recueillement était profond. Il consacrait chaque jour plusieurs heures aux exercices de la religion, et comme on lui reprochait d'y employer trop de temps il répondit avec douceur : « Les hommes sont étranges : on me fait un crime de mon assiduité à la prière ; on ne dirait mot si j'employais les heures que j'y donne à jouer aux jeux de hasard, à courre la bête fauve ou à chasser aux oiseaux. »

Que dirait notre siècle si nous insistions sur ce que les historiens de S. Louis rapportent unanimement de ses austérités ? Quel contraste en effet entre les mœurs présentes et celles d'un jeune roi couvert d'un cilice, livrant son corps à tous les exercices de la pétitence, visitant les hôpitaux, servant quelquefois lui-même les malades avec une bonté et une charité que la religion seule peut inspirer et nourrir ? Louis, animé par les grandes vues de l'éternité et supérieur à toutes les fausses délicatesses, suivait avec ardeur les mouvements de son ame compatissante. Aussi le peuple et la noblesse lui donnaient-ils à l'envi mille bénédictions. Jamais prince ne fut mieux obéi que lui. La douceur de son gouvernement et le pouvoir de la vertu furent toujours les plus solides appuis de son trône.

Aux qualités qui forment les grands rois Louis unissait les qualités les plus aimables. Sa vertu n'était point une vertu austère et farouche. Il était plein d'agréments dans la conversation. La paix de son ame répandait sur sa personne ces grâces, ce charme céleste qui imposent au vice. Naturellement vif et gai, son esprit se portait volontiers au

badinage : il eut des amis, et le choix qu'il en fit prouva son discernement. En un mot, tout ce qui peut rendre un prince cher à son peuple, tout ce qui peut lui mériter une place distinguée parmi les héros, tout ce qui peut consacrer sa mémoire dans les fastes de la religion, Louis le posséda dans un degré éminent.

La reine, débarrassée des factions et des troubles, songea à marier son fils. Elle jeta les yeux sur Marguerite, fille aînée du comte de Provence. Cette princesse surpassait ses trois sœurs en beauté, en esprit et en piété. Louis alla la recevoir à Sens, où son mariage fut célébré le 27 mai 1234. Quelques jours après la jeune reine fut couronnée dans la même ville. Dieu bénit cette union par une heureuse fécondité.

L'exemple du jeune Tobie servit de modèle aux deux époux; ils eurent d'abord recours à la prière pour sanctifier leurs engagements et pour attirer sur eux les grâces du ciel. Ils gardaient la continence pendant tout le carême, les autres jours de jeûne et les fêtes indiquées dans les anciens canons; pratique qui n'est plus aujourd'hui en usage, mais qui toutefois est fortement recommandée aux fidèles par S. Charles Borromée et par le catéchisme romain.

Cependant le jeune monarque, ayant atteint l'âge de vingt ans accomplis, prit en main les rênes du gouvernement; mais il avait une telle déférence pour sa mère qu'il ne faisait rien sans la consulter. Quoique Blanche eût cessé à cette époque de prendre le titre de régente, elle n'en eut pas moins d'autorité sous le règne de son fils. Ils vécurent toujours

l'un et l'autre dans la plus parfaite intelligence, au point que quelques personnes reprochèrent au fils d'être trop soumis à sa mère; reproche bien injuste, quand une soumission si naturelle ne tend qu'au bien et qu'elle est fondée sur un mérite aussi éminent que celui de Blanche.

Louis VIII avait ordonné par son testament que le prix de ses bijoux fût employé à fonder un monastère; son fils exécuta fidèlement ses volontés. Il fit bâtir avec la somme léguée, qu'il augmenta beaucoup par ses libéralités, la célèbre abbaye de Royaumont. Quelquefois même, autant par dévotion que par délassement, il se joignait aux ouvriers pour travailler à la construction de l'église. Ce lieu devint pour lui dans la suite une retraite où il allait de temps en temps respirer cette liberté innocente, cette solitude délicieuse qui plaît tant à ceux dont l'esprit est fatigué du fracas des passions et du tumulte des affaires. Là, saintement occupé de son Dieu, il implorait avec larmes son secours et son appui. Le jeûne, la prière et les mortifications y faisaient ses délices; mais le bien de l'état ne souffrit jamais de son amour pour la retraite. On le verra bientôt à la tête des armées avec toutes les qualités des héros.

Parcourons auparavant quelques autres monuments de sa piété. Les hôpitaux de Pontoise, de Compiègne et de Vernon; celui des Quinze-Vingts à Paris; la Chartreuse; les couvents des dominicains, des cordeliers et des carmes de la même ville; celui des trinitaires à Fontainebleau; les abbayes de Long-Champ, du Lys et de Maubuisson : tous ces établissements reconnaissent S. Louis pour leur

fondateur. Outre les aumônes immenses qu'il distribuait de tous côtés, il faisait nourrir chaque jour dans son palais, et souvent il servait à table, cent vingt, quelquefois deux cents pauvres. L'Hôtel-Dieu de Paris fut enrichi de ses pieuses libéralités, et il confia aux administrateurs de cette maison le soin de veiller à ce que les aumônes, que ses prédécesseurs ne faisaient distribuer qu'en carême, fussent distribuées avec fidélité pendant toute l'année. Sa charité était ingénieuse à lui suggérer des moyens de pourvoir aux besoins d'une foule de malheureux, et spécialement des veuves et des orphelins qui appartenaient aux Juifs ou aux infidèles. Il ne bornait pas ses secours aux pauvres de ses états. Les chrétiens de la Palestine, et en général tous ceux de l'Orient, se ressentirent plus d'une fois de ses pieuses largesses.

Ce fut pour lui témoigner sa reconnaissance que Baudouin II, empereur de Constantinople, lui offrit, en 1239, la couronne d'épines. L'extrême détresse à laquelle cet empereur se trouva réduit pendant le siége de Constantinople, l'avait forcé à mettre en gage, pour ainsi dire, cette précieuse couronne entre les mains des Vénitiens, qui lui avaient prêté une somme considérable. Il fallait les rembourser, et Louis, acceptant l'offre de Baudouin, fournit l'argent nécessaire pour retirer de leurs mains cet auguste monument.

Lorsqu'il sut que les religieux dominicains qui en étaient chargés approchaient, il alla au devant d'eux jusqu'à cinq lieues au-delà de Sens, accompagné de sa cour et d'un clergé nombreux. A l'aspect de la sainte couronne il fondit en larmes, au point que

tout le monde en fut attendri : puis s'étant chargés, son frère Robert et lui, de ce précieux dépôt, à l'entrée de Sens, et marchant nu-pieds, ils le portèrent, au milieu d'une foule innombrable de peuple, à l'église de Saint-Etienne de cette ville. Il le reçut avec les mêmes sentiments et la même pompe dans Paris et le fit placer dans la chapelle de son palais. Il en détacha cependant quelques épines dont il fit présent à l'église de Tolède, à celle des cordeliers de Séez et à l'abbaye de Saint-Eloi, près d'Arras.

Parmi plusieurs autres reliques qu'il reçut de Constantinople en 1241, il y avait un grand morceau de la vraie croix; c'était probablement celui que l'impératrice sainte Hélène avait apporté de Jérusalem. Pour les placer honorablement il fit bâtir dans son palais, à Paris, une chapelle célèbre, connue depuis sous le nom de *Sainte-Chapelle*. On en fit la dédicace avec beaucoup de solennité, et ce fut le lieu ordinaire où le saint roi vaquait aux exercices de piété, y passant quelquefois les nuits en prières; mais le temps qu'il donnait à l'oraison ne fut jamais au préjudice de son peuple. Louis était trop convaincu que toute piété qui nuit à l'accomplissement de ses devoirs est une piété fausse.

Il porta constamment son attention sur toutes les branches du gouvernement; et son assiduité à rendre la justice, à maintenir les lois anciennes ou à en faire de nouvelles, assiduité que constatent beaucoup de monuments de son règne, prouve qu'il était au moins aussi digne du trône qu'aucun de ses ancêtres. Rien au reste ne le prouve mieux que ce cri général, élevé par les mécontents sous les règnes suivants. Ils ne demandaient autre chose, sinon que

les abus fussent réprimés et que la justice fût rendue comme elle l'avait été sous le règne de S. Louis.

Ce prince porta des lois très sévères contre les usuriers et les blasphémateurs. Il obligea les Juifs à restituer les sommes qu'ils avaient extorquées par des usures criantes; et lorsqu'on ne trouvait pas les personnes à qui cet argent devait être restitué, il l'employait à de bonnes œuvres. Dans un édit qu'il publia contre le blasphème, il ordonna que les personnes coupables de ce crime fussent marquées d'un fer rouge sur les lèvres. Il fit exécuter cette loi sur un des principaux habitants de Paris, qu'on avait entendu blasphémer dans la rue. Il voulait par là faire un exemple et mettre le coupable dans le cas de se rappeler sans cesse ce qui lui avait attiré ce châtiment. Le peuple murmura de cette sévérité, et s'emporta même en termes injurieux; mais Louis défendit de faire aucune recherche, en disant : « Ce n'est que contre moi qu'ils ont parlé. Plût à Dieu qu'en subissant moi-même la peine portée par ma loi, je pusse bannir le blasphème de mon royaume ! » Quelque temps après, entendant les acclamations du peuple, à l'occasion de la charité et de la magnificence qu'il avait fait éclater dans certains ouvrages publics, il s'écria : « J'espère que le ciel me récompensera beaucoup plus pour les malédictions dont on m'a chargé à cause des châtiments que j'ai infligés aux blasphémateurs. » Il retira cependant la loi dont il s'agit, sur les remontrances du pape Clément IV ; et ayant fait, dans une assemblée de son parlement, tenue en 1269, un discours sur l'énormité du blasphème, il publia une nouvelle loi, dans laquelle il ordonna que les

blasphémateurs fussent à l'avenir condamnés à une amende pécuniaire, ou punis de la prison et du fouet, suivant l'espèce de leur crime et suivant leur âge et leur qualité.

Rien n'était plus commun alors que de voir les seigneurs opprimer leurs vassaux, et se faire justice à eux-mêmes par des procédés barbares. Enguerrand de Couci, un des plus puissants d'entre eux, fit pendre un jour de sa propre autorité trois jeunes gentilshommes que l'on avait trouvés chassant dans ses bois; Louis le fit arrêter et emprisonner dans le château du Louvre. Ensuite, au lieu de le faire juger par ses pairs, comme il le demandait, il le livra aux juges ordinaires, qui le condamnèrent à mort. Cependant les vives instances que firent les seigneurs pour lui obtenir la vie désarmèrent le roi, et Couci ne perdit qu'une partie de ses états, dont le prix fut employé à diverses œuvres pieuses.

C'était encore un usage parmi les seigneurs de se faire des guerres sanglantes pour leurs querelles particulières. Louis suspendit le cours de ces affreuses hostilités, en défendant, sous les peines les plus rigoureuses, toute voie de fait aussi barbare. Le comte de La Marche avait formé le projet de réduire en cendres la ville d'Orléans, pour venger la mort de quelques-uns de ses vassaux étudiant dans cette ville; et déjà il s'était mis à la tête d'une armée pour l'exécuter. Louis, par sa douceur, calma les esprits et dissipa l'orage. Aussi fidèle d'ailleurs à sa parole que les autres princes de son temps l'étaient peu, il s'était attiré la confiance de tout le monde. Plus d'une fois il fut pris pour arbitre par différentes puissances; et dans toutes les négocia-

tions on remarqua toujours en lui une fidélité à toute épreuve et la plus grande intégrité. Il n'y avait point, au rapport de Joinville, de meilleure tête dans son conseil. Il était actif, plein de sagacité et de ressources dans les affaires les plus épineuses. Il réunissait enfin toutes les qualités propres à le rendre cher à son peuple, redoutable aux ennemis et digne de l'admiration des étrangers.

Ses talents militaires n'y avaient pas peu contribué. Les comtes de La Marche, de Bretagne, de Toulouse et de Champagne, ainsi que le roi d'Angleterre, avaient déjà senti le poids de ses armes. Tour à tour capitaine et soldat, il avait donné des preuves de sa capacité dans le métier de la guerre et de son courage au milieu des dangers. Il avait réduit à l'obéissance le comte de La Marche, en prenant successivement ses places les plus fortes, après que ce seigneur eut refusé de rendre hommage au comte de Poitiers. La ville de Fontenai, entre autres, avait été emportée d'assaut après un siége opiniâtre ; et, suivant les lois, toute la garnison, où l'on comptait quarante chevaliers, et qui était commandée par un fils du comte de La Marche, aurait dû périr de la mort des rebelles ; mais Louis représenta à son armée qu'un pareil châtiment était trop rigoureux pour un fils et des vassaux qui avaient obéi aux ordres d'un père et d'un seigneur. Il se contenta de les envoyer prisonniers en différentes places de son royaume.

Hugues de Lusignan, c'était le nom du comte rebelle, avait épousé la veuve de Jean-sans-Terre, père de Henri III, roi d'Angleterre, et il suivait toutes les impressions de cette femme impétueuse. C'était

elle qui l'avait précipité dans la révolte, et qui, désespérée du mauvais succès de ses armes, avait inutilement eu recours au poison pour faire mourir le roi vainqueur. Les scélérats qu'elle avait employés furent découverts à temps, arrêtés et punis. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle mit tout en œuvre pour engager Henri son fils à passer en France avec une armée puissante; mais Henri ne put rien obtenir de ses barons. Le souvenir encore récent de sa malheureuse expédition de Bretagne et le mécontentement général des Anglais furent la cause du refus d'hommes et d'argent qu'il essuya. Il vint néanmoins avec trois cents chevaliers en France, dans l'espérance que le roi d'Arragon, le comte de Toulouse et d'autres seigneurs lui fourniraient les troupes que sa mère et son beau-père lui avaient annoncées.

Louis vit d'un œil tranquille tous ces mouvements, et il disposa tout pour pousser avec encore plus de vivacité la guerre contre Lusignan. Henri cependant soupirait après une occasion de reprocher au monarque français l'infraction des traités; mais Louis, observateur exact de toutes les clauses, ne lui laissa pas même le plus léger prétexte de rupture. Alors Henri, impatient de secourir les rebelles, lui envoya déclarer la guerre. Ce fut un nouveau motif pour les Français de redoubler de courage; ils eurent bientôt soumis le pays jusqu'à Taillebourg, place forte sur la Charente, où Louis se logea avec ses officiers. Le reste de son armée campa en présence de celle de Henri. A quelque distance de là était un pont défendu par plusieurs tours dont les Anglais s'étaient emparés. Ce pont était d'ailleurs si étroit qu'on ne pouvait y faire passer que quatre

hommes de front: il fallait le forcer pour aller aux ennemis. Louis ordonna l'attaque. Les Anglais eurent d'abord l'avantage; mais leur triomphe ne fut pas long. Louis met pied à terre, et suivant l'impétuosité de son courage il se jette au plus fort de la mêlée, renverse tout ce qui s'oppose à son passage et emporte le pont. Quand il fut sur la rive opposée il eut à combattre contre des ennemis frais et nombreux. Il en soutint cependant presque seul le choc jusqu'à ce que son exemple et le danger auquel il était exposé, faisant faire des prodiges de valeur à ses troupes, il fut entouré de toutes parts de seigneurs et de soldats français, qui bientôt mirent en déroute l'armée de Henri. Tel était au milieu des batailles le prince le plus doux et le plus pieux. Que l'on juge d'après cela si la douceur et la piété énervent le courage.

Cependant les vaincus fuyaient en désordre et on les poursuivait avec chaleur. Heureusement pour eux la ville de Saintes leur servit de point de ralliement. Louis envoya le lendemain plusieurs détachements jusqu'aux portes de la ville pour fourrager sous les yeux même de l'ennemi. Lusignan fit une sortie et les maltraita. Ils reçurent du renfort, Lusignan en reçut aussi; et bientôt une simple escarmouche se changea en une action générale. Louis et Henri se trouvèrent au milieu des combattants. Enfin la victoire se déclara pour les Français. Ils enfoncèrent de tous côtés les rebelles et leurs alliés et les poursuivirent jusqu'aux portes de Saintes. La nuit suivante, Henri tout consterné s'enfuit précipitamment vers Bordeaux. La ville de Saintes ouvrit ses portes, et les vainqueurs firent un riche

butin. Lusignan, n'ayant plus de ressource que dans la clémence du roi, se soumit à lui sans réserve. Louis le traita avec bonté; mais il lui imposa des conditions assez dures pour intimider quiconque aurait pu être tenté de l'imiter.

Raymond, comte de Toulouse, était plus que personne disposé à suivre son exemple. Déjà il s'était assuré des rois de Navarre, de Castille et d'Aragon, ainsi que des comtes de Foix, d'Armagnac, de Comminges et de Rodez; et il devait faire une puissante diversion de son côté pendant que le comte de La Marche se joindrait au roi d'Angleterre. Déjà il s'était emparé d'une assez grande étendue de pays lorsque Louis détacha une partie de son armée victorieuse pour le mettre à la raison. Le comte demanda grâce, et il l'obtint.

Pendant qu'on négociait la paix le roi d'Angleterre demandait une trêve, offrant cinq mille livres sterling pour dédommagement des frais de la guerre. Le roi la lui accorda pour cinq ans. Les seigneurs de la suite de Henri se hâtèrent de retourner en Angleterre, et on leur accorda tous les passeports dont ils eurent besoin. Ainsi finit une guerre qui semblait devoir ensevelir la France sous ses propres ruines. Tout cela se passa en 1242 et 1243, Louis n'ayant pas encore vingt-huit ans.

« Il retourne aussitôt à Paris, dit un historien moderne, et y est reçu avec la joie que les habitants de cette capitale ont coutume de faire paraître quand ils voient revenir leur roi couvert de gloire. »

Paisible possesseur de ses états, il voudrait encore pacifier l'Italie et secourir les chrétiens de l'Orient. Mais comment terminer les dissensions de l'empire

et du saint-siége? Comment retirer de l'oppression des milliers de malheureux dans des pays si éloignés? Louis au moins n'épargnera rien pour procurer une paix solide entre les papes et l'empereur Frédéric; et s'il ne peut concilier leurs intérêts respectifs, il gardera toujours une exacte neutralité et soutiendra la dignité de sa couronne. Frédéric, en effet, essaya plusieurs fois de l'attirer dans son parti, et plusieurs fois aussi il fomenta les troubles de la France pour se venger en quelque sorte de son refus; mais rien ne put altérer les dispositions pacifiques du monarque français. Grégoire IX et Innocent IV voulurent successivement le faire pencher en leur faveur. Louis conserva toujours pour leur dignité les sentiments d'un prince vraiment chrétien; mais il s'opposa à leurs prétentions lorsqu'elles furent injustes. Désespérant enfin de réunir des cœurs aigris par une haine implacable, il tourna ses vues vers la Palestine.

Ces contrées, jadis si florissantes, n'étaient plus que le séjour de la désolation. Des guerres longues et malheureuses y avaient réduit les chrétiens à l'état le plus triste, et les Musulmans les faisaient gémir sous la plus dure captivité. Louis n'ayant plus rien à craindre ni de ses voisins ni de ses vassaux, forma le projet d'arracher tant de victimes infortunées à la tyrannie de leurs vainqueurs; mais ce projet n'était pas encore près d'être exécuté : les plus fortes considérations s'opposaient à son exécution, et la reine et le conseil du roi l'en dissuadaient de tout leur pouvoir.

Les choses étaient en cet état lorsque Louis fut attaqué d'une dyssenterie et d'une fièvre qui le

mirent bientôt aux portes du tombeau. Dès le commencement de cette maladie, reste de celle qu'il avait eue en Poitou l'année précédente, il demanda les sacrements et les reçut avec la plus tendre piété. Il pourvut ensuite à plusieurs affaires importantes, et fit venir les officiers de sa cour pour les remercier de leurs services et leur faire ses derniers adieux. Peu de temps après il perdit connaissance et on le crut mort. Cependant la France, prosternée au pied des autels, implorait la guérison de son roi; de toutes parts les églises retentissaient des vœux de ce peuple: mais le ciel parut d'abord inflexible, au point qu'un jour Louis resta comme mort à la suite de plusieurs convulsions violentes. Déjà une des femmes qui le gardaient le croyant expiré voulait lui couvrir le visage; une autre l'en empêcha. Enfin la consternation était à son comble. Louis allait rendre le dernier soupir « lorsque notre Seigneur, dit Joinville, touché des larmes, des aumônes, des prières, des soupirs et des gémissements du peuple éploré, *ouvra* en lui et lui donna la parole. »

Le premier usage qu'il en fit fut d'appeler Guillaume, évêque de Paris, prélat connu par ses écrits et par la sainteté de sa vie. Il lui demanda la croix et lui dit qu'il voulait faire vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. Le prélat fit beaucoup de difficultés; mais le roi insista d'une manière si touchante qu'il n'y eut pas moyen de le refuser. En recevant la croix il la baise affectueusement et déclare qu'il est guéri; et bientôt après, en effet, il reparaît au milieu de son peuple comme un père chéri au milieu de ses enfants qui croyaient l'avoir perdu. Louis fut attendri du spectacle de la joie publique.

Après que sa santé fut bien rétablie il renouvela son vœu, et fit écrire aux chrétiens de la Palestine qu'il irait au plutôt les secourir. Il travaillait cependant aux préparatifs de cette expédition; et quand on fut assuré que rien ne pouvait l'en détourner, chacun se prépara de son côté. Au milieu de ces préparatifs la France vit naître un second fils de son roi. Ce fut lui qu'elle eut pour maître dans la suite sous le nom de Philippe-le-Hardi.

Cette même année 1245, le pape Innocent IV, que l'empereur Frédéric poursuivait vivement, se retira à Lyon, ville qui ne reconnaissait alors que son archevêque pour seigneur. Ce pape ne crut pas pouvoir trouver une retraite plus favorable après le refus que Louis lui avait fait de le recevoir dans ses états et d'épouser ses querelles.

Réfugié dans cette ville et animé par tout ce que la vengeance peut inspirer, il convoqua un concile général devenu fameux par les événements qui s'y passèrent. Après y avoir fait une peinture affreuse des désordres et des rapines qu'il imputait à Frédéric, il le déclara déchu de l'empire. Le saint roi mit tout en œuvre pour le réconcilier avec l'empereur; mais il ne put y réussir. Distrait d'ailleurs par les affaires nombreuses que la proximité de la croisade entraînait, il remit à des temps plus heureux le soin de faire de nouvelles tentatives pour arrêter un aussi grand scandale, blâmant, en attendant, les excès qui s'étaient commis de part et d'autre. Frédéric et Innocent continuèrent donc leurs sanglants démêlés, et Louis ne s'occupa plus que de son départ.

Les plus grands seigneurs du royaume s'étaient déjà croisés. On comptait parmi eux les trois frères

du roi, le comte de Bretagne et son fils, le duc de Bourgogne, le comte de Flandre, ceux de La Marche, de Dreux, de Bar, de Soissons, de Réthel, de Montfort, de Vendôme et celui de Saint-Paul, avec le jeune Châtillon son neveu. Venaient ensuite le connétable de Beaujeu, le chambellan de Beaumont, les Courtenai, les Couci, les Mailli et une foule d'autres seigneurs également recommandables par leurs qualités personnelles et par les exploits de leurs ancêtres. Mais aucun d'eux ne mérite à plus juste titre que le sire de Joinville d'être cité avec distinction. Confident et ami de son maître, historien naïf et charmant, homme vrai, guerrier valeureux, personnage enfin accompli, et témoin oculaire des événements que nous allons rapporter, Joinville va nous servir de guide, et raconter quelquefois lui-même à sa manière les exploits et les malheurs de son roi.

Pendant que tout était en mouvement dans le royaume, Louis pourvoyait à la sûreté de ses états pour le temps de son absence. Il ne laissait au dedans aucun ennemi dangereux, puisque les comtes de La Marche, de Bretagne et de Toulouse devaient l'accompagner. Au dehors, il n'y avait que le roi d'Angleterre qui pût lui donner de l'inquiétude : il lui fit proposer la paix ou la prolongation de la trève. Après plusieurs négociations, on convint de ne faire aucun acte d'hostilité tant que durerait le voyage d'outre-mer. A toutes ces précautions d'une sage politique le saint roi ajouta des témoignages non suspects d'une conscience timorée. Il envoya d'abord des commissaires dans toutes les provinces pour savoir s'il était arrivé qu'on eût fait tort à

quelqu'un en son nom. Bientôt après il fit partir secrètement de saints ecclésiastiques et de bons religieux pour aller faire les mêmes informations, afin de voir, par leur rapport, si ceux qu'il croyait gens de bien n'étaient pas eux-mêmes corrompus. Il y eut très peu de plaintes ; et dans ce petit nombre celles qui se trouvèrent fondées furent suivies d'une ample réparation.

Enfin, tout étant disposé pour le départ, il alla implorer la protection des saints martyrs à Saint-Denis et y prendre l'oriflamme. C'était l'étendard que nos rois faisaient alors porter devant eux à la guerre. Blanche, qui venait d'être déclarée régente du royaume, fit les plus tendres adieux à son fils, lui disant qu'ils ne se reverraient que dans le ciel ; des larmes réciproques accompagnèrent les adieux. Quant à la reine Marguerite, elle voulut absolument accompagner son mari. On se mit en marche vers la côte de Provence, et Louis s'embarqua à Aigues-Mortes le 25 août 1248.

« Aussitôt, dit Joinville, le maître de la nef s'écria à ses gens : Est votre besogne prête? sommes-nous à point? Tous répondirent que oui, vraiment. Quand les prêtres et clercs furent entrés, il leur fit chanter, au nom de Dieu, ce bel hymne, *Veni, creator spiritus*, tout de bout en bout ; et en chantant, les mariniers firent voile de par Dieu. Incontinent le vent s'entonne à la voile et tantôt nous fit perdre la terre de vue, si que nous ne vîmes plus que ciel et mer, et chacun jour nous nous éloignâmes du lieu d'où nous étions partis. Et par ce, veux-je bien dire que icelui est bien fol qui sut avoir aucune chose d'autrui et quelque péché mor-

tel en son ame, et se boute en tel danger. Car si on s'endort au soir, l'on ne sait si on se trouvera au matin au sous de la mer. »

On arriva assez heureusement à l'île de Chypre, où Louis avait eu soin de faire préparer des magasins. Ce fut là que les maladies commencèrent à faire de grands ravages parmi les croisés. Les comtes de Dreux, de Montfort et de Vendôme, Archambaud de Bourbon et grand nombre de chevaliers y périrent d'une espèce d'épidémie. Louis visitait lui-même les malades, distribuant des remèdes aux uns, de l'argent aux autres, les consolant tous. Ayant été obligé d'hiverner en Chypre, il profita de ce contretemps pour remettre la paix entre les insulaires, moitié latins, moitié grecs. Il eut même la satisfaction de retirer ceux-ci du schisme. Il s'appliqua ensuite à réconcilier les chevaliers du Temple avec ceux de Saint-Jean de Jérusalem : tout lui réussit. Enfin plusieurs esclaves sarrasins, frappés de sa vertu et du profond recueillement avec lequel il priait au pied des autels, embrassèrent la religion chrétienne.

Cependant il arrivait chaque jour de nouveaux renforts. Le vaillant comte de Salisbury entre autres aborda en Chypre, suivi de deux cents chevaliers. Enfin, tout étant disposé pour le départ, Louis envoya déclarer la guerre au soudan d'Egypte, au cas qu'il refusât de rendre aux chrétiens les places qui leur avaient été enlevées. Le fier musulman refusa de les rendre, comme on s'y était attendu, et donna ses ordres pour soutenir la guerre. La flotte des croisés partit donc de l'île de Chypre, et après avoir essuyé une tempête qui

dispersa plusieurs de ses vaisseaux, elle arriva à la vue de Damiette. Cette ville, située entre deux bras du Nil, était une des plus fortes places de l'Egypte. Il était de la plus grande importance pour les croisés de s'en rendre maîtres. Le soudan, qui n'avait pas moins d'intérêt à la conserver, plaça un grand nombre de vaisseaux aux deux bouches du fleuve, pour empêcher les chrétiens de le remonter, et rangea en bataille sur le rivage une armée formidable pour s'opposer à leur descente.

Dès que la flotte des croisés fut à la vue des Sarrasins, Louis parut sur le tillac, avec la résolution du plus intrépide guerrier, *et vous promets*, dit Joinville, *que oncques si bel homme armé ne vis.* Il fit jeter l'ancre, et tint conseil de guerre pour savoir quel parti il fallait prendre. Ses généraux furent d'avis de différer la descente jusqu'à ce que les vaisseaux dispersés par la tempête eussent rejoint la flotte. Mais il leur représenta qu'il n'y avait point de sûreté à demeurer à l'ancre sur une côte aussi sujette aux ouragans; il ajouta que ce délai ralentirait cette premier ardeur qui décide communément le gain des batailles, et insista particulièrement sur ce que les ennemis pourraient attribuer à la crainte toutes ces lenteurs. Ses raisons, et surtout la chaleur martiale avec laquelle il venait de les exposer, entraînèrent tous les suffrages. L'attaque fut résolue pour le lendemain à la pointe du jour.

Les premiers rayons de l'aurore furent le signal du combat. Princes, chevaliers, soldats, tous se précipitèrent sur le rivage. Le roi lui-même se jeta dans la mer tout armé et eut de l'eau jusqu'aux

épaules. Tout alors retentit des cris de guerre, et bientôt la plage fut couverte de Français. Le brave Joinville aborda des premiers et repoussa un gros de six mille cavaliers sarrasins. On prit terre de tous côtés, et presque aussitôt on s'ébranla pour attaquer l'armée ennemie. Elle résista long-temps, mais enfin elle prit la fuite après un grand carnage. Le commandant de Damiette fut tué. Deux autres émirs très distingués eurent le même sort. Les retranchements du camp des Sarrasins furent forcés, et les débris de cette puissante armée se sauvèrent dans la ville.

Cependant la flotte des croisés attaquait vigoureusement celle des infidèles. Le combat fut opiniâtre, mais la victoire fut complète du côté des chrétiens. Ceux des vaisseaux ennemis qui ne furent pas coulés à fond ou pris à l'abordage remontèrent le fleuve, abandonnant aux vainqueurs son embouchure. Ainsi Louis se trouva deux fois vainqueur dans le même jour et maître du pont qui conduisait à Damiette. Le lendemain on vit cette ville toute en feu, et quelques esclaves chrétiens vinrent bientôt après au camp porter la nouvelle de la fuite précipitée des Sarrasins. Ils avaient été si consternés de leur défaite et du bruit qui s'était répandu de la mort de leur soudan qu'ils abandonnèrent cette importante place après y avoir mis le feu.

Louis prit toutes lés précautions convenables en pareil cas pour ne pas tomber dans les piéges d'un ennemi rusé; et après avoir fait prendre possession de la ville par un corps de troupes pendant qu'un autre travaillait à éteindre le feu, il y entra, non

avec l'appareil du triomphe, mais avec l'humilité la plus profonde et la plus tendre piété. Il se rendit nu-pieds et tête nue, suivi de sa famille et de tous les seigneurs de l'armée, à la principale mosquée, où, après les purifications usitées en pareil cas, on célébra les saints mystères. Des larmes de joie coulèrent en abondance. Tous les cœurs furent attendris d'un spectacle aussi auguste et d'un succès aussi imprévu. Prosterné au pied des autels, Louis, quoique couvert en ce jour de toute la gloire des héros, protestait hautement qu'il n'avait point de part à la victoire.

Lorsque Mélech-Sala (c'était le nom du soudan) apprit que les croisés étaient maîtres de Damiette, par la fuite honteuse de la garnison, il fit arrêter et pendre sur-le-champ cinquante-quatre des principaux officiers qui la commandaient. Ranimant ensuite le peu qui lui restait de forces, car déjà il était attaqué de la maladie dont il mourut quelques mois après, il rassembla ses troupes et fit offrir la bataille au monarque français, pour le vingt-cinquième jour de juin. Louis répondit : « qu'il n'acceptait aucun jour préfixe, parceque c'était excepter les autres ; qu'il défiait Mélech-Sala pour le lendemain, comme pour les autres jours ; qu'en quelque endroit et à quelque heure qu'ils se rencontrassent il le traiterait en ennemi jusqu'à ce qu'il pût le regarder comme son frère. » Mais espérant profiter des troubles que devait occasionner la mort du soudan, dont il savait que la maladie était incurable, il se fortifia dans son camp.

Ce n'est pas qu'il ne fût d'avis de pousser plus loin les fruits de la victoire, il désirait ardemment

d'y ajouter de nouveaux exploits. Mais les principaux chefs de son armée lui représentèrent qu'il fallait attendre le renfort que devait amener le comte de Poitiers. Ils insistèrent aussi sur les chaleurs brûlantes de l'Égypte et sur la proximité de l'inondation du Nil. On sait que les pluies abondantes qui commencent à tomber dans la zone torride, au mois de mai, enflent prodigieusement ce fleuve, et que depuis le mois de juin jusqu'au milieu de décembre toute la Basse-Égypte en est inondée; on sait aussi que ces inondations régulières sont la cause de la grande fertilité de cette contrée.

Louis passa le reste de l'été à Damiette; mais il eut le chagrin de voir que l'abondance et l'oisiveté produisaient une étrange dissolution parmi les troupes. Ni la force des lois, ni la vigilance des principaux officiers, ni les bons exemples du saint roi ne purent contenir la licence et rétablir la discipline. L'armée victorieuse se plongea dans la débauche: les jeunes chevaliers surtout s'abîmèrent dans les plaisirs et dans le jeu. Louis gémissait devant Dieu de tous ces désordres et s'efforçait par toutes sortes de moyens d'en arrêter le cours. Il fit punir sévèrement et renvoya ensuite en France ceux des coupables qui étaient spécialement attachés au service de sa personne. Enfin les grandes chaleurs étant passées et le Nil étant rentré dans son lit, il laissa la reine Marguerite, sa femme, et les autres princesses à Damiette avec une forte garnison, et prit la route du grand Caire avec le reste de son armée. On était déjà au mois de novembre. Le renfort commandé par le comte de Poitiers avait joint l'armée, qui se trouva forte de soixante mille combattants, dont

vingt mille hommes de cavalerie. On s'ébranla le 20 du mois pour marcher à l'ennemi, et on ne tarda pas à le rencontrer. Il avait assis son camp à la pointe qui sépare les deux bras du Nil, et il paraissait bien résolu de s'opposer au passage du fleuve.

Cependant Mélech-Sala mourut le 26 du même mois, après avoir désigné son fils Almaodan pour son successeur, et après avoir ordonné que l'on tînt sa mort cachée jusqu'à ce que son fils, qu'il avait relégué en Mésopotamie, fût arrivé. Il remit en attendant le commandement de son armée au plus renommé de ses capitaines : on l'appelait Facardin. C'était, au rapport de Joinville, *le plus vaillant et preux de toute la païennie.* Il ne justifia que trop le choix de son maître. Sans cesse il faisait harceler l'armée des croisés; et par de savantes manœuvres il retardait leur marche, interceptait leurs convois, détruisait leurs travaux, harassait leurs meilleures troupes et ne leur laissait aucun espoir de gagner le rivage où il était campé. Les Bédouins surtout les incommodaient forts. C'était une tribu d'Arabes qui vivait dans le désert, pillant, volant, saccageant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Comme ils faisaient d'ailleurs peu de cas de la vie et qu'ils étaient imbus des principes du fatalisme, ils s'exposaient aux plus grands dangers. Leur manière de faire la guerre exigeait que les chrétiens fussent toujours sur leurs gardes. Souvent ils se glissaient dans leur camp pendant la nuit, afin de mériter la récompense que le soudan avait promise à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien; et ils ne manquaient guère leur coup.

Les choses en étaient là lorsque les croisés, déjà

épuisés de fatigue et lassés des tentatives inutiles qu'ils faisaient depuis trois mois pour passer le Nil, songèrent à retourner vers Damiette. Les vivres commençaient à manquer et l'armée s'affaiblissait de jour en jour par des combats meurtriers qui ne décidaient rien. Ils auraient sans doute exécuté leur projet si un Bédouin ne leur eût offert, moyennant une somme d'argent, de leur indiquer un gué où toute la cavalerie pourrait passer. Son offre fut acceptée. Il ne s'agissait plus que de trouver un homme capable de diriger cette périlleuse entreprise. Les trois frères du roi s'étaient déjà acquis beaucoup de gloire dans les différents combats qui avaient précédé; mais le jeune comte d'Artois avait fait paraître encore plus d'ardeur pour la gloire que les comtes de Poitiers et d'Anjou. Il demanda à passer à la tête de l'armée, promettant avec serment au roi son frère de ne rien entreprendre sans son ordre, ni avant qu'il fût passé lui-même. Louis, qui connaissait toute la fougue de son courage, ne voulut pas d'abord lui confier une entreprise aussi dangereuse; mais enfin, vaincu par ses importunités et comptant sur son serment, il lui donna les chevaliers du Temple pour avant-garde, et le laissa partir.

Dès la pointe du jour le comte traversa le fleuve, et mit en fuite un corps de Sarrasins qui voulait lui disputer le passage; mais enfin ce premier succès lui fait oublier son serment; il se laisse emporter par sa valeur et déjà il est au milieu des Sarrasins, tuant ou renversant tout ce qui s'oppose à son impétuosité. Les Templiers ne purent s'empêcher de le suivre quand ils virent que leurs remontrances étaient inutiles. Toute l'avant-garde se précipita

donc sur les fuyards et arriva bientôt jusqu'à leur armée. A la vue des Français la terreur s'empara du camp ennemi. Facardin eut beau vouloir ranimer par son exemple le courage de ses troupes, elles prirent honteusement la fuite et le laissèrent périr au fort de la mêlée. Jamais déroute ne fut plus générale ni plus subite. Les Français restèrent maîtres du camp, des machines et des vivres des Sarrasins. Tout jusque là semblait annoncer la conquête prochaine de l'Égypte; mais les choses prirent bientôt une nouvelle face.

L'impétueux vainqueur s'aperçoit que les ennemis fuient par bandes vers la Massoure, ville peu éloignée; il croit pouvoir tout oser, et, méprisant les avis du grand-maître des Templiers et les remontrances du comte de Salisbury qui combattaient à ses côtés, il se précipite inconsidérément vers cette ville. Les Templiers et les Anglais le suivent de rage, et se précipitant à leur tour avec les vaincus dans les rues de la place, ils s'en emparent et poursuivent les fuyards jusque dans la campagne. Leur témérité ne resta pas long-temps impunie. Les Sarrasins, ne voyant à leur poursuite qu'une poignée de monde, reviennent sur leurs pas et fondent avec impétuosité sur le prince, qu'ils mènent battant jusqu'à la ville. Là, ranimant leur courage, ils entourent, ils investissent les vainqueurs; et, secondés par les habitants, qui du haut de leurs maisons jettent tout ce qui se rencontre sous leurs mains, ils en font un horrible carnage. Le comte d'Artois lui-même est assiégé dans une maison, où il se défend avec la plus intrépide valeur; mais enfin il succombe sous

le nombre et meurt en combattant jusqu'au dernier soupir.

Tandis que cette sanglante scène se passait à la Massoure, Louis, qui venait de traverser le fleuve, était occupé à ranger ses troupes en bataille. On vint lui dire que le comte d'Artois était dans le plus grand danger. « Connétable, dit-il au sire de Beaujeu, courez-y avec tout ce que vous pourrez rassembler de braves, et soyez sûr que je vous suivrai de près. » Il était trop tard, le comte d'Artois venait d'expirer. Le connétable, suivi du sire de Joinville et d'une foule d'autres braves, enfonça les ennemis, qui le repoussèrent à leur tour. Le roi survint pour le soutenir; les Sarrasins arrivèrent en même temps pour soutenir les leurs; enfin l'action devint générale, et on ne vit jamais plus d'acharnement que dans cette fameuse journée. Le roi y fit des prodiges de valeur; tout plia devant lui, au point que s'étant laissé emporter loin des siens, il se trouva au milieu de six Sarrasins, qui se jetèrent sur la bride de son cheval pour l'emmener prisonnier. Redoublant alors de courage, il tua les uns, mit les autres hors de combat, et lorsqu'on vint pour le dégager il était déjà libre. *Je crois*, dit Joinville, *que la vertu et puissance qu'il avait, lui doubla lors de la moitié par la puissance de Dieu.* Ce brave sénéchal reçut en ce jour cinq blessures et son cheval en reçut quinze. Un grand nombre d'autres seigneurs y périrent ou furent dangereusement blessés. Mais la plus grande perte se fit à la Massoure. Le comte de Salisbury, Raoul de Coucy, la plupart des Templiers et des Anglais y perdirent la vie. Cette perte néanmoins n'était pas comparable à celle des infi-

dèles, qui n'en devinrent que plus furieux. Bondocdar, qu'ils venaient d'élire pour chef, leur montra la tête, les habits et la cotte d'armes du comte d'Artois, les assurant que c'était la tête et les armes du roi, et que les débris de ses troupes ne pourraient leur échapper. Ils résolurent donc d'attaquer les croisés dans leur camp.

L'attaque fut des plus vives, et le succès longtemps balancé. Louis parut en héros au milieu du combat, se portant partout où sa présence était nécessaire pour rétablir l'ordre et regagner le terrain perdu. Charles, comte d'Anjou, son frère, n'avait pu soutenir, malgré sa bravoure, l'effort des ennemis. L'aile droite qu'il commandait souffrit tellement de ce feu redoutable, connu dans l'histoire sous le nom de feu grégeois, qu'elle plia. Lui-même, abattu sous son cheval, allait être pris ou tué, lorsque Louis, accourant à toute bride, écarta les ennemis, releva son frère et rétablit le combat.

Alphonse, comte de Poitiers, qui était à la gauche, venait d'être enfoncé, et déjà on l'emmenait prisonnier. Ce spectacle inspira du courage aux plus timides. Alphonse s'était fait généralement aimer de toute l'armée par sa douceur, sa piété et sa bienfaisance; il en recueillit alors les fruits. Les vivandiers et les valets qui gardaient le bagage s'armèrent de tout ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains, les femmes même allèrent à son secours, et, par des efforts supérieurs à leur état et à leur sexe, l'arrachèrent aux Sarrasins. Cet événement ranima le courage des chrétiens; ils se rallièrent et repoussèrent vigoureusement les ennemis. Ceux-ci, qui ne s'étaient pas attendus à une longue résistance, furent

obligés de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Louis, toujours chrétien, profita de leur retraite pour faire rendre à Dieu des actions de grâces; et lorsque dans la suite il écrivit cette lettre si célèbre sur sa captivité, il se contenta de raconter ainsi ce qui s'était passé dans cette journée: « Les infidèles vinrent avec toutes leurs forces fondre sur notre camp; Dieu se déclara pour nous. Le carnage fut très grand de leur côté. »

Mais ce n'était pas assez pour les chrétiens que d'avoir vaincu deux fois des ennemis innombrables; il fallait des vivres, et ils en avaient peu. Les chevaux commençaient à manquer, et la cavalerie des Sarrasins était formidable. Le seul parti qu'il y eût à prendre était de repasser le fleuve, comme on le pouvait aisément, et de retourner à Damiette. On ne crut pas cependant devoir le faire; et, pour n'avoir pas l'air de fuir devant des ennemis vaincus, on résolut de demeurer campé au même endroit.

Cependant le nouveau soudan arrive à la Massoure, suivi d'une puissante armée. C'était un jeune prince de vingt-cinq ans, *moult sage*, dit Joinville, *instruit et jà malicieux*. Il ranima tous les cœurs par sa présence, et disposa tout pour détruire insensiblement l'armée des croisés. Déjà un fléau destructeur y faisait les plus grands ravages. La contagion était dans leur camp. Les cadavres des chrétiens et des infidèles morts en combattant avaient infecté les eaux du Nil où on les avait jetés; les mauvais aliments dont on était obligé de se nourrir, la sécheresse de la saison, les ardeurs du climat, tout avait concouru à répandre parmi les croisés une affreuse

épidémie. Les horreurs de la famine se joignirent bientôt à ce premier fléau.

Mais cette cruelle épreuve n'abattit point le cœur de Louis. Il pourvoyait à tout, visitait les malades, les soulageait de son argent, les consolait par ses paroles. Un de ses anciens valets de chambre entre autres, homme de bien, étant sur le point de mourir, dit à Guillaume de Chartres, qui l'exhortait à la mort, qu'il attendait son saint maître et qu'il ne voulait pas mourir sans avoir eu auparavant le bonheur de le voir. Louis arriva aussitôt, et lui dit les choses les plus tendres avec cette bonté touchante qui faisait le fonds de son caractère. A peine l'eut-il quitté que ce bon serviteur expira dans les sentiments d'une parfaite résignation. Il n'était guère possible que le pieux monarque portât aussi loin sa tendresse pour les malades et que le mal contagieux ne l'attaquât pas à son tour. Déjà ses forces étaient sensiblement diminuées, lorsqu'une cruelle dyssenterie le mit aux portes de la mort.

Dans cette extrémité on fit proposer une trève aux Sarrasins, mais on ne put la conclure. Ils demandaient pour otage la personne même du roi, et les Français répondirent qu'ils se feraient plutôt tuer tous que de la livrer. Ils se préparèrent en même temps à repasser le fleuve et à reprendre la route de Damiette. Lorsque le nouveau soudan fut averti de la résolution des Français, il mit toutes ses troupes en marche, renforça le nombre de ses vaisseaux, et n'oublia rien pour se rendre maître de tous les passages. Les Français cependant repassèrent le fleuve ayant à leur tête leur saint roi tout malade. Le brave Châtillon commandait l'arrière-

garde, où il imposa aux Sarrasins par les traits de la plus héroïque valeur. Quand on eut passé le fleuve, Louis fit embarquer sur le reste de ses vaisseaux les blessés et les malades; et protestant toujours qu'il n'abandonnerait pas son armée, il refusa de s'embarquer avec eux.

Mais à peine les Français eurent-ils passé le fleuve que les Sarrasins le passèrent aussi. Ce ne fut plus qu'un combat continuel jusqu'au moment où les Français arrivèrent à une petite ville, où ils s'empressèrent de procurer un peu de repos à leur roi. Il était si faible qu'on craignait qu'il ne passât pas la journée. Les Sarrasins cependant accoururent en foule; ils se saisirent du roi, de ses deux frères et des débris de l'armée. Tout généralement fut pris ou tué. Les vaisseaux qui descendaient le fleuve furent tous pris aussi, et les barbares y massacrèrent impitoyablement tous les malades qu'ils y trouvèrent, à l'exception de Joinville et de quelques autres seigneurs dont ils espéraient tirer une grosse rançon. On conduisit à la Massoure ces illustres prisonniers, et on les enferma pêle-mêle dans une grande cour. Le saint roi fut mis à part sous une tente, n'ayant pour le servir dans sa maladie qu'un seul domestique et deux chapelains pour lui aider à réciter l'office divin; car au milieu des horreurs de sa prison et malgré son extrême faiblesse, il n'interrompait point ses pieux exercices. C'est sur le témoignage de ces trois personnes et sur le serment de son domestique en particulier, que l'histoire fait foi de sa constance dans cette occasion. Quoique réduit au plus triste état, un calme profond régnait dans son ame et une douce sérénité brillait

sur son front. Les barbares eux-mêmes en furent étonnés au point qu'ils avouèrent, dit Joinville, *que c'était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais connu.* Dira-t-on encore que la piété rend les hommes pusillanimes ?

Cependant la reine Marguerite apprit à Damiette que le roi était captif et que toute son armée avait été défaite. Sa consternation fut si grande, et la crainte de tomber entre les mains des Sarrasins fit une telle impression sur son âme, qu'elle se jeta aux genoux d'un vieux chevalier qui la gardait, lui disant : « Jurez-moi que vous m'accorderez ce que je vas vous demander. Ce brave chevalier le lui jura. Eh bien, sire chevalier, reprit-elle, je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville vous me coupiez la tête avant qu'ils puissent me prendre. Le chevalier répondit que très volontiers il le ferait, et que jà il l'avait eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéait. » Quelques jours après la reine accoucha d'un fils, qui fut nommé Jean, et auquel les malheureuses circonstances où l'on était alors firent donner le surnom de *Tristan*. Mais à peine fut-elle accouchée qu'on vint lui dire que ceux de Pise et de Gènes voulaient abandonner la ville et retourner en Europe. Cette nouvelle mit le comble à son affliction. Rappelant néanmoins son courage, elle ordonna qu'on les fit entrer dans sa chambre ; et là, tenant entre ses bras et baignant de ses larmes l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, elle les conjura de ne point abandonner une place qui était la seule ressource du roi et des autres prisonniers, ou d'accorder au moins une ou deux semaines de délai à

la pitié que devait leur inspirer une reine aussi malheureuse. Ces ames viles ne furent point touchées d'un spectacle aussi attendrissant : il fallut les gagner à force d'argent, et, comme il n'y avait pas de temps à perdre, la reine le prodigua.

Malgré la consternation universelle, les habitants de Damiette se disposèrent à une vigoureuse résistance. On vit bientôt les remparts couverts de gens de guerre qui paraissaient très résolus à vendre chèrement leur vie. D'ailleurs la place était si forte par elle-même que les Sarrasins, prévoyant combien il leur serait difficile de l'emporter d'assaut, crurent devoir entamer une négociation.

Ils firent demander au roi toutes les places que les chrétiens occupaient dans la Palestine. Louis répondit que plusieurs de ces places ne dépendant pas de lui il ne pouvait en disposer. Le sultan Almoadan tâcha de l'intimider en le menaçant *de le mettre en bernicles*. Les bernicles étaient une espèce de chevalet sur lequel on faisait souffrir une cruelle question aux criminels ; on les y pressait avec tant de violence, *qu'il avenait*, dit Joinville, *qu'il ne leur demeurait point demi-pied d'ossements qu'il ne fût tout desrompu et escaché*. Louis répondit avec cette noblesse qui caractérise les héros : *Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi à son vouloir*. Almoadan comprit alors que les tourments seraient aussi inutiles que les menaces, et il se borna à demander outre Damiette un million de besans d'or pour la rançon du roi et celle des autres prisonniers. Louis fit répondre *qu'un roi de France n'était point tel qu'il se voulût rédimer pour aucune finance de deniers ; mais qu'il rendait la ville pour sa personne*

et paierait le million de besans d'or pour la délivrance de sa gent. Une grandeur d'ame aussi soutenue fit la plus vive impression sur le fier soudan. Il fit dire au roi qu'il lui remettait deux cent mille besans.

Bientôt la trève fut conclue pour dix ans, à des conditions beaucoup moins dures que les Français ne s'y étaient attendus. Les deux princes conférèrent ensemble, et l'on se prépara de part et d'autre à l'exécution du traité. Tout allait finir lorsque Almoadan fut massacré par les Mammelus : l'un d'entre eux lui arracha le cœur, et, les mains encore sanglantes, il entra dans la tente du roi, lui disant: « Que me donneras-tu pour t'avoir défait d'un ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu?» Louis, saisi d'horreur, ne daigna pas lui répondre. Alors ce barbare lui présenta la pointe de son épée et lui dit : « Choisis, ou de périr de ma main ou de me donner dans le moment l'ordre de chevalerie. Fais-toi chrétien, répondit l'intrépide monarque, et je te ferai chevalier. » Cette fermeté déconcerte le barbare, il n'ose effectuer sa menace et s'en va. Il était à peine sorti que ces assassins entrent en foule, tenant dans leurs mains leurs épées toutes fumantes encore du sang de leur prince. Louis les voit entrer sans émotion et leur imprime le respect par sa constance. Ils se prosternent devant lui et ne demandent que l'exécution du traité. Ils délibérèrent même entre eux, selon Joinville, s'ils ne le feraient pas leur soudan ; et il n'y eut que la crainte de voir leurs mosquées détruites par un prince aussi ferme dans sa religion qui les empêcha de lui offrir cette dignité. On ratifia de nouveau les articles déjà signés; il ne manquait plus que d'en jurer l'observation.

Mais les émirs exigeant du roi un serment qu'il crut ne pouvoir faire à cause des imprécations dont il était rempli, il y eut un moment où toute la négociation fut presque rompue, et où Louis pensa être mis à mort avec tous les prisonniers. « A Dieu ne plaise, dit-il, quoi qu'il en puisse arriver, que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France ! » Puis s'adressant au Sarrasin que les émirs avaient chargé de recevoir le serment, il lui dit : « Allez dire à vos maîtres qu'ils en peuvent faire à leurs volontés; que j'aime trop mieux mourir bon chrétien que de vivre au courroux de Dieu, de sa mère et de ses saints. » Les émirs, outrés de colère, vinrent l'épée à la main dans sa tente pour le forcer au serment ou le massacrer. Louis leur répondit froidement que Dieu les avait rendus maîtres de son corps, mais que son ame était entre ses mains et qu'ils ne pouvaient rien sur elle. Il fut impossible de l'ébranler ; il persista toujours à refuser un serment qu'il regardait comme un blasphème. Enfin les émirs n'insistèrent plus. On fit embarquer le roi avec tous les prisonniers, et l'on descendit vers Damiette.

Lorsqu'on fut arrivé, la reine et les autres dames montèrent sur des vaisseaux génois, et les clefs furent remises ensuite aux émirs. On vit aussitôt leurs troupes se précipiter avec fureur dans la place, et égorger contre la foi des traités tous les malades qui s'y trouvèrent. Les barbares délibérèrent ensuite s'ils ne feraient pas subir le même sort au roi et à ce qui lui restait de monde. Ils conclurent à l'affirmative, et les mariniers eurent ordre de remonter vers le grand Caire. Joinville raconte avec sa naïveté or-

dinaire la perfidie *de cette traître quenaille*, puis il ajoute : « *Il fut mené par entre nous un très grand deuil, et maintes larmes en issirent des yeux ; car nous espérions tous qu'on nous dût faire mourir.* » Cependant le désir d'avoir les huit cent mille besans d'or qu'on leur avait promis, joint à un reste de pudeur, fit changer les émirs de résolution. « *Ainsi*, continue Joinville, *comme Dieu voulut, qui jamais n'oublie ses serviteurs, il fut accordé que tous seraient délivrés, et les fit-on revenir vers Damiette.* »

Louis s'embarqua quelque temps après pour la Palestine, laissant pour otage aux infidèles le comte de Poitiers, son frère, jusqu'au paiement des quatre cent mille besans d'or qu'il devait leur donner avant de quitter l'Egypte. Il leur fit délivrer cette somme avec sa fidélité ordinaire ; et lorsqu'un moment avant son départ le comte de Montfort, qu'il avait chargé de payer les Sarrasins, vint lui dire qu'ils s'étaient trompés de vingt mille besans et qu'il s'était bien donné de garde de les en avertir, *il se courrouça âprement*, dit Joinville, *et le renvoya, au grand danger de sa vie*, payer tout ce qui était dû.

La navigation fut si heureuse que tous les vaisseaux entrèrent le sixième jour dans le port de Saint-Jean d'Acre. Chacun s'empressa de goûter enfin quelque repos après tant de fatigues. Telle fut la fin de cette croisade malheureuse, où Louis déploya une grandeur d'ame telle que les princes les plus vantés de l'antiquité n'en ont jamais fait éclater de plus héroïque.

Quoique le comte d'Artois eût causé presque tous ses malheurs, rien ne put lui faire oublier ce frère chéri. *Il plaignait à merveille sa mort*, dit le bon

sénéchal... *et il se courrouça très fort à son frère* le comte d'Anjou, qui jouait aux dés pendant cette dernière navigation, avec Gauthier de Nemours, *de ce qu'il ne lui souvenait plus de la mort d'un prince qui devait lui être si cher.... Mais*, ajoute-t-il, *le sire de Nemours en fut mieux payé, car le bon saint roi jeta tous ses deniers après les dés et les tables dans la mer.*

Pendant que ces tristes événements se passaient en Egypte, la France retentissait de chants d'allégresse pour la prise de Damiette et pour les suites que devait naturellement avoir ce premier succès. Plus cette joie était vive, plus la consternation fut profonde lorsque les dernières nouvelles arrivèrent. Ce fut un deuil universel dans toute l'Europe. Au milieu de l'affliction générale, la reine Blanche n'oublia rien pour envoyer du secours à son fils; mais il n'en résulta qu'un mauvais effet, par l'enthousiasme du petit peuple et surtout des bergers. Ils s'attroupèrent par bandes, sous les ordres d'un fanatique Hongrois, qui répandait dans les campagnes que Dieu avait réservé aux petits et aux simples la délivrance du roi et de la Terre-Sainte. Ces paysans, connus dans l'histoire sous le nom de *pastoureaux*, étaient déjà au nombre de plus de cent mille; et depuis la Flandre, où ils avaient commencé à se réunir, jusqu'à Bourges où ils furent dissipés, leur chef et ses lieutenants, vrais scélérats pour la plupart, leur firent commettre des horreurs sans nombre. On fut obligé d'employer la force pour les réduire, et l'on en vint si heureusement à bout qu'ils se dissipèrent entièrement.

Le saint roi s'était flatté que les débris de son

armée jouiraient pendant quelque temps des douceurs de la paix : une épidémie affreuse détruisit ses espérances. Il semblait que le ciel voulait lui faire subir toutes les épreuves imaginables; mais son ame, toujours supérieure à l'infortune, ne vit dans ces fléaux que la main d'un père tendre qui châtiait ses enfants et qui cherchait à les purifier par la voie des humiliations. Plusieurs personnes de marque périrent du mal contagieux; Joinville lui-même fut sur le point d'en mourir. Il passait chaque jour plus de vingt convois sous ses fenêtres, et chaque fois il sentait redoubler sa tristesse. « *Quand je oyais chanter* LIBERA ME, dit-il, *je me prenais à pleurer à chaudes larmes, en criant à Dieu merci, et que son plaisir fût me garder : aussi fit-il.* »

Louis traita les malades avec des soins et avec une bonté vraiment admirables : il les visitait, les servait, les consolait, sans craindre d'exposer sa vie, que tant de raisons concouraient à rendre plus précieuse que jamais. Après que ce fléau eut cessé, il envoya aux Sarrasins les quatre cent mille besans d'or qu'il leur devait encore, tant pour retirer les effets qu'on avait laissés à Damiette que pour racheter les captifs. Mais, par une suite de leur perfidie, ces barbares, qui avaient déjà égorgé les malades, brûlé les machines, pillé et saccagé Damiette, s'étaient partagé les captifs et les traitaient inhumainement. On ne put leur en arracher que quatre cents de plus de douze mille qu'ils tenaient dans les fers.

Sur ces entrefaites, la reine Blanche fit les plus vives instances à son fils pour l'engager à revenir dans son royaume. Louis ne pouvait guère se dis-

penser de se rendre aux désirs empressés d'une mère si tendre et de tout un peuple qui demandait à revoir son roi. Mais, d'un autre côté, la Palestine restait sans défense, et une foule de chrétiens sans espoir d'être secourus ou rachetés. Louis assembla donc les principaux seigneurs, et leur demanda leur avis sans laisser échapper une seule parole qui pût faire connaître ses desseins. Pour donner à chacun le temps d'y penser, il déclara que l'on s'assemblerait de nouveau au bout de huit jours. Le temps expiré, l'assemblée se tint, et il passa à la pluralité des suffrages que le roi devait au plus tôt retourner en France. Le comte de Jaffa, le sire de Joinville et Guillaume de Beaumont, maréchal de France, furent constamment d'un avis contraire. Joinville surtout parla d'une manière si touchante du sort des malheureux prisonniers que l'on abandonnait à la merci des infidèles, et que l'on savait être exposés ou à une mort certaine ou à l'abjuration de leur foi, qu'il tira des larmes des yeux de tous ceux qui l'entendirent. Il fit voir la possibilité de lever une puissante armée dans la Palestine, et il appuya fortement sur la honte attachée à un départ précipité. Ses raisons ne ramenèrent personne à son avis; mais le saint roi, qui ne s'expliqua pas encore, fit pressentir son dessein, en remettant décision à huitaine. Ce terme expiré, il convoqua une troisième assemblée, et dit à ceux qui la composaient qu'il était persuadé que tous lui avaient parlé selon leur conscience; qu'il ne savait pas moins de gré à ceux qui le pressaient de retourner en France qu'à ceux qui lui conseillaient de demeurer en Palestine; mais que sa présence ne lui paraissant

pas absolument nécessaire dans son royaume, où la reine sa mère gouvernait avec tant de prudence, il avait résolu de rester encore quelque temps en Palestine pour donner du secours aux habitants de ce pays. Il ajouta en finissant qu'il ne prétendait contraindre personne, mais qu'il ne refuserait rien à ceux qui resteraient avec lui.

Cette résolution étonna, et il n'y eut qu'une partie des seigneurs qui changèrent d'avis. Les autres, profitant de la liberté que Louis laissait à chacun, disposèrent tout pour un prompt retour en Europe. Le saint monarque profita de cette occasion pour écrire la lettre qui nous reste sur sa prison et sur sa délivrance ; il l'adressa à ses chers et fidèles prélats, barons, chevaliers, soldats, citoyens et bourgeois. Il y raconte du même style ses succès et ses malheurs, et finit par exposer les raisons qui l'ont engagé à passer encore quelque temps dans la Palestine. « Cette lettre, dit un historien moderne, est un monument précieux, où l'on remarque des sentiments si nobles, si chrétiens, une simplicité si sublime, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'est donné de parler ainsi qu'à un roi animé de l'esprit de Dieu.

Louis donna des ordres pour lever de nouvelles troupes ; et comme il avait de l'argent il se trouva bientôt à la tête d'une petite armée. Le soudan de Damas lui offrit de se joindre à lui pour exterminer les émirs, ces assassins de leur prince, ces violateurs des traités. Le religieux monarque répondit qu'il ferait encore une tentative auprès d'eux, pour voir s'ils seraient désormais plus exacts à remplir leurs engagements, et, qu'en cas de refus de leur

part, il se joindrait au soudan. Il députa vers eux un des plus braves et des plus sages chevaliers de son armée, nommé Jean de Valence, pour les sommer d'exécuter le traité de Damiette ou pour leur déclarer la guerre s'ils refusaient de l'observer. Dans l'intervalle de cette négociation, il fit travailler aux fortifications de la ville d'Acre, qui était le principal boulevart des chrétiens. On dit même que pour donner plus de courage aux ouvriers il se mêla plus d'une fois parmi eux, travaillant de ses propres mains aux nouveaux ouvrages, et que son exemple fut suivi par les seigneurs et les soldats.

Telles étaient ses occupations, lorsqu'un député du Vieux de la Montagne, autrement dit le prince des assassins, vint lui demander pourquoi il n'avait pas envoyé des présents à son maître et lui dire qu'il eût à le satisfaire au plus tôt, à l'imitation de l'empereur, du roi de Hongrie, du soudan de Babylone, et de plusieurs autres princes qui tous savaient bien que leurs vies étaient entre ses mains. Louis écouta paisiblement cet insolent envoyé et le remit au soir pour avoir sa réponse. Le soir on le remit au lendemain; et le lendemain les grands-maîtres des Hospitaliers et des Templiers lui dirent que ce n'était pas ainsi qu'on parlait à un roi de France; qu'on l'eût foit jeter dans la mer sans son titre d'envoyé, et qu'il ne manquât pas de revenir dans quinze jours demander pardon au nom de son maître. Cette réponse fit craindre pour la vie du roi, tant était redouté le prince des assassins pour les attentats horribles qu'il avait fait exécuter par ses sujets; mais celui qui tient nos destinées dans ses mains en disposa autrement. Le Vieux de la Montagne ren-

voya sur-le-champ son député vers Louis avec toute sortes de présents; Louis de son côté lui en envoya de fort riches, et on en resta là.

Le sire de Valence négociait alors avec les émirs, et les intimidait par des menaces. Il leur dit que son roi allait se réunir contre eux au soudan de Damas, s'ils refusaient plus long-temps de lui rendre les prisonniers. Il n'en fallut pas davantage pour faire ouvrir les prisons. Plus de deux cents chevaliers furent aussitôt mis en liberté, et les émirs envoyèrent en même temps des ambassadeurs à Louis, pour lui demander son amitié et son appui. Il les leur promit, à condition qu'on lui enverrait toutes les têtes des chrétiens qui étaient attachées sur les murs du Caire; que tous les prisonniers seraient mis en liberté, ainsi que les enfants chrétiens qu'on avait forcés d'embrasser la loi de Mahomet; à condition encore que le royaume de Jérusalem serait rendu, à la réserve de quelques places, et qu'il ne paierait pas ce qui restait à payer pour la rançon des captifs. Le sire de Valence fut renvoyé au Caire, pour conclure le nouveau traité; et on laissa en attendant les Sarrasins d'Egypte et de Syrie se faire une guerre sanglante. Louis profita de leurs divisions pour réparer et fortifier plusieurs places importantes.

Il n'avait pas tellement compté sur la fidélité des émirs qu'il se fût livré à eux. Le soudan de Damas, malgré ses offres, n'avait pas non plus mérité sa confiance. Il se tint toujours sur ses gardes, et la suite ne justifia que trop ses appréhensions. Après s'être battus à plusieurs reprises, les émirs et le soudan firent la paix, et se réunirent contre les

chrétiens. On vit bientôt le soudan sous les murs de la ville de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre : mais il n'osa rien entreprendre ; il déchargea seulement sa fureur sur deux mille paysans ou domestiques qu'il trouva dans Sidon, ville autrefois célèbre, dont Louis faisait alors relever les murailles. Ces malheureux furent tous égorgés, la ville fut mise au pillage, et les nouvelles fortifications furent renversées. Heureusement Louis s'était retiré à temps dans le château voisin que la mer entourait.

A peine le soudan eut repris le chemin de sa capitale que le pieux roi sortit du château pour faire donner la sépulture aux cadavres des chrétiens qui venaient d'être mis à mort : déjà la corruption s'en était emparée, et ils répandaient dans la campagne une horrible puanteur. Louis attendri fait bénir un cimetière par le légat ; et, relevant de ses propres mains un des cadavres, dit aux personnes qui l'entouraient : *Allons enterrer les martyrs de Jésus-Christ.* Tout le monde mit la main à l'œuvre, et il fallut cinq jours pour la consommer. On reprit ensuite les travaux de Sidon, le roi étant toujours à la tête des ouvriers, et on en releva les murailles en fort peu de temps. Quoique les dépenses fussent considérables, Louis n'épargnait rien ; et lorsqu'on vint lui dire qu'un vaisseau chargé de beaucoup d'argent avait fait naufrage, il répondit simplement : « Ni cette perte, ni autre quelconque, ne saurait me séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu. »

Peu de temps après on lui annonça la mort de la reine Blanche. Son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes ; mais, revenu bientôt à lui-même, il se prosterna devant l'arbitre souverain de

la vie et de la mort, en disant : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de toute mon affection. C'était un présent de votre miséricorde ; vous le reprenez comme votre bien, je n'ai point à m'en plaindre. Il est vrai que je l'aimais tendrement ; mais, puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles. » Telle était la résignation de cet incomparable monarque, telle était sa tendresse. Le cœur en est ému : on ne se lasse point d'admirer tant de vertus ni de bénir la religion sainte qui les a produites.

Il y avait près de six ans que Louis avait quitté la France, et Blanche, sa mère, ne vivait plus pour la gouverner. Le roi d'Angleterre menaçait d'une rupture ; la guerre était allumée en Flandre, tout concourait à rappeler Louis dans son royaume. Il fit ses dernières dispositions pour y retourner, et il s'embarqua à Saint-Jean d'Acre au milieu d'une foule innombrable de chrétiens, qui tous étaient accourus des différentes places de la Palestine pour le voir encore une fois. Ils l'appelaient tous leur père, tous lui donnaient à l'envi mille bénédictions, et ils fondaient en larmes. Louis leur fit les plus tendres adieux, et leur témoigna le regret qu'il avait de les quitter sans avoir fait pour eux ce qu'il eût désiré faire. On mit à la voile, et l'on vogua vers l'île de Chypre.

Dans le cours de la navigation, le saint roi s'occupa beaucoup de la prière, du soin des malades et de l'instruction des matelots. Ses bons exemples produisirent les meilleurs effets ; chacun voulut imiter cet auguste modèle. On ne s'entretenait

presque que de Dieu sur le vaisseau du roi. Déjà on approchait de l'île de Chypre, lorsque tout à coup ce vaisseau donna rudement et par deux fois contre un banc de sable. On crut tout perdu ; le navire entr'ouvert semblait toucher au moment de s'abîmer dans les flots. Louis se prosterne devant le saint Sacrement, et conjure avec humilité celui qui commande aux flots et aux tempêtes de secourir ses serviteurs. Aussitôt le vaisseau se dégage et continue de voguer, ce qui fut regardé comme un miracle accordé aux prières du saint roi. Le dommage cependant était considérable ; le choc avait emporté trois toises de la quille. On fut d'avis de faire passer le roi sur un autre vaisseau ; mais il demanda aux pilotes s'ils abandonneraient celui-là dans cet état, au cas qu'il leur appartînt, et que d'ailleurs il fût chargé de riches marchandises. Tous lui répondirent que non. « Sachez donc, leur dit alors le généreux prince, qu'il n'y a personne ici qui n'aime son existence autant que je puis aimer la mienne. Si je descends, il descendront aussi, et, ne trouvant point de vaisseau pour les recevoir, ils seront obligés de rester dans une terre étrangère, exposés à tous les maux, et peut-être sans espoir de retourner dans leur patrie ; c'est pourquoi j'aime mieux me confier en Dieu avec la reine et nos trois enfants que d'exposer tant de monde à un pareil malheur. » On radouba donc le vaisseau et on remit à la voile.

Enfin, après avoir manqué de périr une seconde fois par un coup de vent qui poussa la flotte vers les rochers de l'île de Chypre, et après avoir fait paraître au milieu de ce nouveau danger la même con-

stance et la même piété, Louis arriva le 10 juillet aux îles d'Hières en Provence. Sa santé se trouva si faible qu'il ne put sortir du vaisseau. Il fallut que son fidèle Joinville le prît entre ses bras et le mît à terre. On fit aussitôt venir des chevaux des environs; et il arriva en cette occasion un trait qui mérite d'être rapporté.

L'abbé de Cluny était à Marseille lorsque la flotte arriva. Il se rendit sur-le-champ auprès du roi, lui fit présent de deux beaux chevaux et obtint de lui une longue audience. Joinville s'en aperçut et dit au roi : « N'est-il pas vrai, sire, que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à le faire écouter aussi longuement? » Le roi n'en disconvint pas. Jugez donc, sire, reprit le sénéchal, ce que feront les gens de votre conseil, si votre majesté ne leur défend pas de rien prendre de ceux qui auront à faire par devant vous; car, comme vous voyez, on écoute toujours plus volontiers. » Louis ne put s'empêcher de rire; mais il sentit le prix d'une telle franchise. Heureux les monarques qui ont de pareils amis, et qui profitent de leurs conseils!

Quand on eut tout préparé pour le départ, Louis se mit en marche. Il traversa le royaume, laissant partout des traces de sa libéralité, et arriva enfin au château de Vincennes le 5 septembre 1254. Un de ses premiers soins, en arrivant, fut d'aller remercier Dieu à l'église de Saint-Denis, à laquelle il fit de magnifiques présents. Quelques jours après il fit son entrée dans Paris, au milieu des acclamations de son peuple, qui ne pouvait se lasser de le voir. Il donna quelques semaines aux empresse-

ments de ses sujets, et s'y déroba ensuite pour travailler à leur bonheur.

L'administration de la justice, devoir toujours cher aux bons rois, fut le principal objet de ses soins. Il fit publier une ordonnance pleine de sagesse, pour réprimer les prévarications des juges, pour accélérer la fin des procès, pour proscrire l'usure, le blasphème, les jeux de hasard, et surtout les femmes publiques, cette race impure, ce fléau destructeur des états. Son conseil ne fut composé que de gens éclairés et vertueux. Enfin pour voir de plus près les besoins de son peuple, il voulut parcourir lui-même les différentes provinces. Joinville alla le trouver dans le cours de ses visites, et il en fut reçu avec toutes les marques de la plus tendre amitié. « Quand je fus devers lui, dit le bon sénéchal, il me fit si grande joie que tous s'en émerveillaient. » Ce digne ami du saint roi était chargé de lui demander sa fille Isabelle pour Thibaut V, comte de Champagne et roi de Navarre, prince d'un rare mérite. Louis répondit qu'il ne consentirait à ce mariage que quand Thibaut aurait rendu justice à la comtesse de Bretagne, sa sœur, qui réclamait de grands biens. Telle était sa délicatesse dans tout ce qui pouvait blesser l'équité. Thibaut fit un accommodement avec sa sœur, et il obtint la princesse Isabelle pour épouse.

Sur la fin de cette même année 1254, le roi d'Angleterre, que des troubles excités en Gascogne avaient engagé à passer la mer, fit demander au saint roi le passage par ses états. Louis, non content de le lui accorder, donna des ordres pour qu'on lui rendît de toutes parts les honneurs dus à

son rang. Il alla lui-même jusqu'à Chartres pour l'y recevoir, ayant à sa suite une cour brillante, et déployant en cette occasion, comme dans toutes celles qui l'exigeaient, une magnificence vraiment royale. Après l'entrevue on prit le chemin de Paris, où les deux rois arrivèrent au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Huit jours se passèrent en réjouissances publiques, chacun prenant part à la joie réciproque des deux cours. On ne se sépara qu'après s'être donné mutuellement des témoignages d'une amitié sincère. Dans un de ses entretiens avec Henri, Louis lui dit qu'il s'estimait beaucoup plus heureux d'avoir souffert avec résignation tous les malheurs de sa croisade que s'il eût soumis le monde entier à ses lois.

L'année suivante, on renouvela pour trois ans la trève avec l'Angleterre; ce qui donna lieu au saint roi de continuer la visite de son royaume. La Flandre, l'Artois et la Champagne le virent tour à tour. Il donna partout des marques de sa bonté. Il envoya dans les provinces qu'il ne put visiter des commissaires chargés de restituer tout ce qui avait été pris injustement sous le règne de Philippe-Auguste, son grand-père, et de réparer tous les torts qui pouvaient avoir été faits en son propre nom. Ce qu'il faisait par commission dans les provinces éloignées, il l'avait fait lui-même dans celles qu'il avait parcourues. Il rendait souvent en personne la justice aux moindres de ses sujets. « Souvent, dit Joinville, j'ai vu que le bon saint roi après la messe allait se promener au bois de Vincennes, s'asseyait au pied d'un chêne, nous faisait prendre place à côté de lui, et donnait audience à tous ceux qui avaient à lui

parler, sans qu'aucun huissier ou garde les empêchât de l'approcher. »

Cet amour de la justice parut avec éclat en diverses occasions. Le comte d'Anjou, son frère, avait un procès injuste contre un gentilhomme de ses vassaux. Il le gagna cependant, parceque ses propres officiers en étaient les premiers juges; mais le gentilhomme, usant de son droit, appela de la sentence au tribunal du roi. Le comte, toujours impétueux, le fit mettre en prison. Cet acte de violence parvint jusqu'aux oreilles du roi, qui manda aussitôt le comte, et lui dit d'un ton sévère: « Croyez-vous qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France, et que vous serez au dessus des lois parceque vous êtes mon frère? » Il lui ordonna ensuite de rendre la liberté à son vassal; et comme personne ne voulait prendre la défense de ce malheureux de peur d'encourir l'indignation du comte d'Anjou, le saint roi lui donna des jurisconsultes d'office auxquels il fit jurer qu'ils défendraient sa cause *en tout honneur*. On instruisit le procès, et le comte fut condamné.

Il suffisait d'être malheureux pour exciter sa compassion et mériter ses bienfaits. Il avait chargé les commissaires envoyés dans les provinces pour faire les restitutions, de dresser un état des pauvres laboureurs de chaque paroisse, qui ne pouvaient plus travailler à cause de leur grand âge, et il pourvut à la subsistance de ces vénérables vieillards. Lorsque ses ministres lui représentaient que ses aumônes étaient excessives, il répondait que les rois devaient excéder quelquefois dans la dépense, et que s'il faisait de l'excès, il aimait mieux le faire

en aumônes qu'en choses superflues et mondaines. Il avait aussi des pauvres gentilshommes de chaque province, ainsi que des pauvres demoiselles à marier, et il faisait donner tant qu'il pouvait aux uns et aux autres de quoi subvenir à leur besoins.

Il employa tous les moyens possibles pour empêcher les abus qui n'accompagnent que trop souvent la distribution des bénéfices. La piété, les mœurs pures, la science étaient les seuls titres pour en obtenir de son temps. Jamais un ecclésiastique ignorant ou libertin n'aurait osé lui demander le patrimoine des pauvres, sous prétexte que ses aïeux avaient bien mérité de la patrie. Le saint roi savait combien étaient scandaleux pour l'Église et inutiles pour leur famille même la plupart de ces ambitieux que la cupidité seule précipite dans le sanctuaire. Ce fut toujours là un des plus grands fléaux de l'Église ; quand cessera-t-elle d'en gémir ?

L'amour de la paix est après celui de la justice la vertu la plus chère aux grands rois; Louis la posséda dans un degré éminent. Ses vassaux et ses voisins éprouvèrent plus d'une fois l'efficacité de sa médiation, au point, dit Joinville, que ses ministres le reprenaient *aucune fois de ce qu'il prenait si grande peine à apaiser les étrangers. C'était à leur avis très mal faire que de ne pas les laisser guerroyer, parce-que,* disaient-ils, *les appointements s'en feraient mieux après.* Mais Louis, formé à l'école de Jésus-Christ, répondait alors que *bienheureux étaient ceux qui aimaient la paix.* Un caractère aussi soutenu, des qualités aussi rares, lui attirèrent la confiance des étrangers mêmes. Le bon sénéchal, que nous regrettons d'avance de ne pouvoir citer assez souvent,

parcequ'il n'a voulu écrire que ce qu'il avait vu et qu'il ne fut point de la seconde croisade, rapporte que les Lorrains et les Bourguignons *aimaient tant* S. Louis, que, sans être ses sujets, ils venaient plaider devant lui partout où il tenait ses parlements, et respectaient ses décisions comme des oracles.

La trêve entre la France et l'Angleterre durait encore lorsque Louis voulut cimenter l'union des deux états par une paix solide. Il céda à Henri les droits qu'il avait sur plusieurs provinces : Henri de son côté renonça à ceux qu'il prétendait avoir sur quelques autres, s'obligea à reconnaître en toute occasion le roi de France pour son seigneur, en tant qu'il possédait des fiefs dans son royaume, et la paix fut conclue de bonne foi de part et d'autre. Les seigneurs et les ministres faisant tous leurs efforts pour détourner Louis de la cession dont il s'agit, il leur répondit : « Je sais bien que le roi d'Angleterre u'a point de droits à la terre que je lui laisse : son père l'a perdue par jugement ; mais nous sommes beaux-frères; nos enfants son cousins-germains; je veux établir la paix et l'union entre les deux royaumes. J'y trouve d'ailleurs un avantage, qui est d'avoir un roi pour vassal : Henri est à présent mon homme, ce qu'il n'était pas auparavant. »

Le fils aîné du roi, âgé de seize ans, mourût en 1259, pendant un second voyage que le roi d'Angleterre fit en France. Cet événement répandit sur les deux cours et sur tout le royaume une affliction profonde, tant était grande la perte que l'on venait de faire. C'était un prince de la plus grande espérance; les Français l'avaient vu croître à

l'ombre du trône de son auguste père, et ils le regardaient déjà comme devant être un jour l'héritier de ses vertus et de sa couronne. Louis en effet n'avait rien négligé pour le porter au bien et pour lui faire connaître dès l'enfance les devoirs de la royauté. « Biau fils, lui disait-il un jour, dans une maladie qu'il eut à Fontainebleau, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume ; car vraiment j'aimerais mieux qu'un Ecossais vînt d'Ecosse ou quelque autre lointain étranger, qui gouvernât bien et loyaument, que tu te gouvernasses mal à point et en reproches. » Ce prince, aimable, doux, libéral, juste comme son père, mourut dans les sentiments de la plus tendre piété. Il fut enterré à Royaumont avec beaucoup de magnificence, et Henri voulut absolument porter lui-même quelque temps sur ses épaules le cercueil où son corps était renfermé ; les barons français et anglais voulurent aussi le porter à leur tour, pour témoigner au saint roi la part qu'ils prenaient à sa juste douleur. Il en fut attendri au point que, pour en marquer sa reconnaissance au monarque anglais, il le retint pendant tout le carême et l'accompagna ensuite jusqu'à Saint-Omer, où ils se quittèrent en se donnant tous les témoignages d'une amitié sincère.

De retour dans l'intérieur du royaume, Louis en continua la visite ; il proscrivit les anciens abus, termina les différends, soulagea les malheureux et répandit partout ses bienfaits. Enfin, après avoir travaillé uniquement et long-temps au bonheur de son peuple, il jeta de nouveau les yeux sur les chrétiens infortunés qui habitaient la Palestine.

Leur sort, déjà si triste par les incursions et le

perfidies réitérées des Sarrasins, était menacé de nouveaux malheurs par les approches des Tartares, autre nation barbare qui venait de subjuguer presque toute l'Asie. Louis convoqua les évêques et les seigneurs de son royaume, en 1261, pour prendre leur avis sur cet objet. Il fut d'abord décidé que l'on implorerait le secours du ciel par des aumônes, des prières et des jeûnes, et que l'on interdirait encore avec plus de sévérité que jamais le blasphème et tout ce qui pouvait attirer la colère du ciel sur les chrétiens. Louis envoya ensuite de l'argent au brave et fidèle Sargines, auquel il avait confié la défense de la Palestine. Ce secours, envoyé à propos, fut suffisant pour mettre le pays à l'abri des malheurs qu'il redoutait ; mais pour que les sommes qu'il faisait passer en Orient fussent moins à charge à ses sujets, il diminua cette même année la dépense de sa maison.

Le pape Urbain IV, qui venait d'être placé sur le saint-siége, fit offrir au saint roi la couronne de Sicile pour un de ses enfants ; son offre fut refusée, parcequ'elle parut injuste. Le comte d'Anjou ne montra pas la même délicatesse. Il voulait être souverain, et sa femme désirait être reine comme ses autres sœurs : il accepta donc la couronne, dont Urbain et après lui Clément IV s'arrogeaient le droit de disposer ; mais ce droit était au moins équivoque, et il y avait bien du sang à répandre pour le faire valoir. Charles, dont la bravoure était déjà connue, crut trouver dans cette occasion matière à de nouveaux exploits. Il s'exposa aux plus grands dangers, triompha plusieurs fois de ses ennemis, et devint enfin paisible possesseur de toute

la Sicile. En lui commença la tige royale de la maison d'Anjou, si fameuse dans l'histoire par ses malheurs.

Il y avait déjà quelque temps que le roi d'Angleterre était en dispute avec ses barons, et que les esprits s'étant échauffés peu à peu, on en était venu à une guerre ouverte. Les deux partis, fatigués enfin des tristes effets de la discorde, convinrent de s'en rapporter à la décision de Louis. Nous avons encore le compromis arrêté entre eux, avec le serment solennel de se conformer entièrement à ce qui serait décidé par le saint roi. L'assemblée fut indiquée à Amiens; les barons y envoyèrent leurs députés; Henri y vint en personne. Chacun détailla ses raisons et ses griefs; et, lorsque l'affaire eut été mûrement discutée, Louis prononça en faveur de Henri, le rétablit dans tous ses droits, annula les statuts qu'on avait faits à Oxford contre lui, et arrêta que personne ne serait recherché ni inquiété pour le passé, et que les priviléges dont les barons avaient joui avant les commencements de la dispute seraient les seuls conservés. La décision parut si équitable à plusieurs des barons qu'ils renoncèrent à la ligue pour rentrer dans leur devoir. Mais le fameux comte de Leicester, qui en était le chef, reprit les armes et fit prisonniers, à la bataille de Lewes, le roi et ses deux fils Edouard et Richard. Edouard, s'étant échappé, leva une armée, défit les rebelles et délivra le roi son père. Le comte de Leicester resta mort sur la place, et la conjuration se dissipa enfin, après avoir occasionné d'horribles ravages que Louis ne put empêcher.

Ses vues pacifiques eurent un tout autre succès

dans l'intérieur de ses états. Les grands vassaux de la couronne et même les plus petits seigneurs du royaume se faisaient, comme nous l'avons déjà dit, des guerres sanglantes pour les plus légères discussions : il n'y avait alors aucune sûreté dans les provinces infectées par leurs brigandages. Chacun était exposé à perdre ses biens et sa vie pour les querelles respectives des seigneurs. Louis porta de nouveau son attention sur cet objet ; et, sans donner atteinte aux droits légitimes des seigneurs, il pourvut à la tranquillité des vassaux, s'occupant toujours du bonheur des uns et des autres.

Au milieu des fonctions de la royauté, il ne cessa de pratiquer les exercices d'une vie toute sainte. Toujours pieux, toujours charitable, il employa cinq ou six ans de suite à rebâtir des églises, à fonder des hôpitaux et à faire fleurir la vertu de toutes parts. Il avait auprès de sa personne de dignes ministres, qu'il chargea de l'avertir de ses fautes, et de saints ecclésiastiques pour l'aider à connaître et à secourir les pauvres. On distinguait parmi ceux-ci Robert, dit *de Sorbonne*, docteur en théologie, que l'établissement de la maison de ce nom a rendu célèbre. C'était un saint prêtre, tout livré aux fonctions de son ministère. Né de parents pauvres, et n'ayant pu parvenir qu'avec beaucoup de peine à faire ses études, faute de secours, il conçut le projet bien louable de faciliter cette carrière à de jeunes ecclésiastiques qui, distingués par leurs talents, pouvaient manquer de ressources pour les cultiver. Louis l'honorait déjà de sa confiance; il voulut l'aider de ses bienfaits. Il contribua généreusement à l'exécution de son dessein ; et la maison

de Sorbonne s'est toujours glorifiée de dater son origine du règne et de la libéralité d'un saint roi. C'est de cette maison que sont sortis depuis cinq siècles tant de savants théologiens et tant de dignes ecclésiastiques, qui ont contribué ou qui contribuent encore à la défense de la foi, au maintien d'une morale également éloignée de tout excès, à l'édification des fidèles, à l'instruction de la jeunesse et à celle des prisonniers. C'est elle qui s'est chargée à Paris du triste et pénible, mais important et charitable ministère, d'assister les criminels condamnés à mort. Une égalité presque fraternelle parmi les membres qui la composent, un respect général pour les anciens usages, une société libre, toujours renaissante, toujours la même, semblent avoir concouru à rendre cet établissement unique en son genre. Puisse-t-il toujours se conserver florissant, et attester aux races futures que la religion qu'il défend fut celle de S. Louis !

Pendant que le saint roi travaillait au bonheur de son peuple, Bondocdar, chef des Mammelus, tramait la ruine entière des chrétiens. Il était monté sur le trône de ses maîtres, après avoir trempé deux fois ses mains dans leur sang. A quelques qualités brillantes, ce barbare mêlait toutes les horreurs de la perfidie. Tout en lui respirait le meurtre et le carnage. Il commença par s'emparer de plusieurs villes que les chrétiens avaient encore en leur pouvoir, et par faire égorger impitoyablement tous ceux qui refusèrent de croire à Mahomet. Ne respectant ni traités ni capitulations, il menaçait déjà le pays de la plus terrible dévastation, lorsque l'Occident s'ébranla de nouveau pour secourir les restes infor-

tunés des chrétiens de la Palestine. Louis surtout, qui n'avait pas quitté la croix depuis son retour et qui n'avait jamais perdu de vue le triste état des chrétiens de l'Orient, ne put contenir plus longtemps sa sensibilité. Il donna ordre aux grands seigneurs de son royaume de se trouver à Paris le 25 mars 1262, afin d'y délibérer sur une affaire importante. Joinville, qui soupçonnait le sujet de cette délibération, prétexta une fièvre quarte, pour se dispenser d'y venir; mais Louis, plutôt son ami que son roi, lui *manda qu'il avait assez de gens qui savaient donner guérison des fièvres quartes, et que sur toute son amour, il vînt.* Joinville obéit.

Aussitôt que l'assemblée fut formée, Louis y parut, tenant dans ses mains la couronne d'épines. Il s'assit sur son trône, puis harangua les seigneurs avec cette éloquence douce et majestueuse qui lui était si naturelle. La peinture qu'il fit de l'état déplorable auquel étaient réduits les chrétiens de la Palestine, le zèle qu'il témoigna pour les secourir, la croix qu'il reprit de nouveau, tout concourut à échauffer les esprits, et ceux mêmes qui étaient le plus opposés aux croisades ne purent s'empêcher de suivre son exemple; Joinville seul ne se laissa point ébranler. « Je voyais clairement, dit-il, que si je me mettais au pélerinage de la croix, ce serait la totale destruction de mes pauvres sujets. » Il prétendait en effet que pendant la première croisade ils avaient été extrêmement vexés par les officiers du roi de France et de Navarre.

Le résultat de cette assemblée fut à peine devenu public que la noblesse accourut en foule des villes et des campagnes pour suivre son roi. Les étrangers

firent paraître à l'envi le même empressement. Plusieurs princes se croisèrent pour aller combattre sous les ordres d'un monarque qui faisait l'amour et l'admiration de l'Europe entière. On fit de tous côtés des préparatifs immenses, et le départ fut fixé pour l'année 1270. Maïs comme la santé du saint roi s'affaiblissait de jour en jour (*car ce bon seigneur,* dit Joinville, *était si faible et si débilité qu'il ne pouvoit ni endurer le harnois sur lui ni souffrir le cheval*), il crut devoir faire ses dernières dispositions avant que de partir. Il donna donc des apanages aux quatre enfants mâles qui lui restaient; des dots à celles de ses quatre filles qui n'étaient point encore mariées, un douaire à la reine Marguerite, et des aumônes considérablesà huit cents maladreries, à la plupart des hôpitaux et des monastères de son royaume, à des filles indigentes pour leur servir de dot, à des gens pauvres pour s'acheter des habits, à des étudiants peu favorisés de la fortune, pour subvenir aux frais de leur éducation; aux orphelins, aux veuves, aux églises. Son cœur paternel embrassa tous les états et s'attendrit sur tous les genres de besoins. Aussi bon maître que bon roi, il pourvut à la récompense de ses serviteurs et de ses clercs. Il restait encore à pourvoir à la régence du royaume; Louis la confia à deux des plus sages personnages de son temps, à Matthieu, abbé de Saint-Denis, qui était de l'illustre famille des comtes de Vendôme, et à Simon de Clermont, comte de Nesse. En cas de mort, ils devaient être remplacés par l'évêque d'Evreux et par le comte de Ponthieu. Louis déposa toute sa puissance entre leurs mains, n'exceptant dans les pouvoirs qu'il leur

accorda que celui de nommer aux bénéfices dépendants de la couronne. Il avait toujours regardé cet objet comme un des plus importants de l'administration publique, et il établit pour y veiller un conseil de conscience, présidé par l'évêque de Paris, auquel il recommanda sur toutes choses de ne nommer que les ecclésiastiques les plus pieux et les plus propres à servir utilement l'Église par la dispensation convenable de leurs revenus.

Après avoir ainsi tout disposé, et après s'être disposé lui-même par deux retraites qu'il fit à l'abbaye de Maubuisson, ce religieux prince alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis ; il se prosterna devant le tableau des saints patrons de la France, et implora avec ferveur le secours de leur intercession. Le lendemain il se rendit du palais à Notre-Dame, marchant nu-pieds, suivi des princes ses enfants et d'un grand nombre de seigneurs. Ce fut un spectacle bien touchant que celui de l'humilité profonde et de la foi vive avec lesquelles il adressa ses vœux au ciel, à la vue de tout un peuple attendri.

A son retour de l'église de Notre-Dame, Louis partit pour Vincennes, où il prit congé de la reine, non sans verser beaucoup de larmes; car il s'en faut bien que la religion rende insensible ceux qui la pratiquent, comme quelques modernes n'ont pas eu honte de le dire.

Le rendez-vous général des croisés était à Aigues-Mortes; Louis y arriva peu de temps après les fêtes de Pâques de l'année 1270. Mais les Génois, qui avaient promis des vaisseaux pour transporter l'ar mée, se firent attendre pendant deux mois; et ce

retard fut la première cause des malheurs que nous allons raconter.

On avait beaucoup agité dans le conseil le plan des opérations, et ce ne fut qu'après bien des discussions et des débats que l'on conclut à la pluralité des suffrages qu'il fallait porter d'abord la guerre en Afrique. Le roi de Tunis, qui depuis quelque temps entretenait des correspondances secrètes avec Louis, lui faisait concevoir les plus belles espérances pour sa conversion. Une seule chose qui l'arrêtait, disait-il, c'était la crainte de déplaire à ses sujets, qui étaient tous infidèles. Louis ne put retenir sa joie en pensant aux avantages qui résulteraient d'un pareil événement; de sorte qu'assistant un jour au baptême d'un fameux Juif dont il voulut être parrain, il adressa ces paroles aux envoyés du prince, qui étaient présents : « Dites de ma part à votre maître que je désire si ardemment sa conversion que je passerais volontiers le reste de mes jours dans les fers si je pouvais à ce prix lui obtenir du ciel, ainsi qu'à son peuple, la grâce du baptême. »

Ces premières espérances, jointes à plusieurs autres motifs, déterminèrent les croisés à descendre sur le rivage de Tunis. Lorsqu'ils y débarquèrent les Sarrasins se présentèrent pour les repousser. Rien ne put alors retenir le courage des Français; ils se jetèrent le sabre à la main dans de petites barques, et ils eurent à peine gagnés la terre que les barbares se sauvèrent vers les montagnes. Aussitôt un aumônier du roi publia la prise de possession du pays au nom de Louis : *Je vous dis le ban de notre Seigneur Jésus-Christ et de Louis, roi de France, son sergent,* c'est à dire son serviteur. En-

suite on dressa des tentes. Bientôt après on s'empara d'une forteresse élevée près des ruines de l'ancienne ville de Carthage, et l'on se disposa à faire le siége de Tunis; car on était bien désabusé des prétendus désirs du prince infidèle d'embrasser le christianisme. Les Sarrasins firent souvent mine de vouloir livrer bataille ; mais la fière contenance des croisés les imposa toujours; et s'ils en vinrent quelquefois aux mains par des escarmouches ce fut toujours à leur désavantage.

On n'attendait plus pour commencer le siége que l'arrivée du roi de Sicile, ce fameux comte d'Anjou, qui devait amener à son frère un puissant renfort. En attendant on mit le camp à l'abri de toute insulte par de larges fossés et par de bonnes palissades; mais il n'était pas possible de le défendre contre les chaleurs excessives d'un pays brûlant. Une maladie épidémique attaqua l'armée, dont la moitié périt en peu de jours : elle n'épargna pas plus les chefs que les soldats. Philippe, héritier présomptif de la couronne de France, eut le bonheur d'échapper; mais le comte de Nevers son frère, surnommé Tristan, prince d'une sainteté, d'une candeur, d'une innocence dignes de son père, mourut un des premiers. Louis fut attaqué lui-même peu de temps après; il sentit dès les premiers jours qu'il ne guérirait point, et il donna ses ordres en conséquence. Le mal faisant de grands progrès il fit ses derniers adieux au prince Philippe, son successeur, et les accompagna d'une instruction que nous avons encore. On assure, dit Joinville, qu'il l'écrivit de sa propre main, on croit même qu'il l'avait écrite avant de quitter la France. C'est ce monument précieux que le grand

dauphin appelait *le plus bel héritage que S. Louis eût laissé à sa maison.* Nous allons le rapporter ici, du moins en abrégé.

« Biau fils, disait-il à Philippe, la première chose que je te commande à garder est d'aimer Dieu de tout ton cœur, et désirer plutôt souffrir toute manière de tourments que de pécher mortellement. Si Dieu t'envoie adversité, souffre-la en bonne grâce, et pense que tu l'as bien desservi (mérité). S'il te donne prospérité n'en sois pas pire par orgueil; car on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons. Va souvent à confesse; surtout élis un confesseur idoine et prud'homme, qui puisse t'enseigner sûrement ce que tu dois faire ou éviter; qui ose te reprendre de ton mal et te montrer tes défauts. Ecoute le service de sainte Église dévotement de cœur et de bouche, spécialement à la messe, à l'heure que la consécration sera faite. Aye le cœur doux et piteux aux pauvres et les aide selon ce que tu pourras. Maintiens les bonnes coutumes de ton royaume et corrige les mauvaises. Ne charge pas ton peuple d'impôts... Garde que tu ayes en ta compagnie prud'hommes et loyaux qui ne soient pas pleins de convoitise, soit religieux, soit séculiers, et souvent parle à eux, et fuis la compagnie des mauvais. Ecoute volontiers la parole de Dieu et la retiens en ton cœur, et pourchasse volontiers et prières et pardons. Aime ton honneur et ton bien, et hais tous les maux où qu'ils soient. Nul ne soit si hardi devant toi que il die parole qui atrace et émeuve péché, ni qui mesdie d'autrui par derrière en détraction, ni ne souffre que nulle vilenie de Dieu soit dite devant toi. Rends grâces à Dieu souvent de tous les biens

qu'il t'a faits, afin d'en mériter d'autres. A justices tenir et à droitures sois loyal et raide, sans tourner à dextre ne à senestre : mais aide au droit et soutiens la querelle du pauvre jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie.... Si tu retiens le bien d'autrui, ou par toi ou par tes devanciers, et que la chose soit certaine, rends-le sans demourer; si la chose est douteuse fais-la examiner promptement par des gens sages. Tu dois mettre ton application à maintenir la paix et la droiture parmi tes sujets. Quant aux villes et aux coutumes de ton royaume, garde-les en l'état et en la franchise où tes devanciers les ont gardées. Corrige seulement ce qui peut y avoir de mauvais. C'est par la force et par la richesse des grosses villes que tu en imposeras aux étrangers et spécialement à tes pairs et à tes barons. Honore et aime toutes les personnes de sainte Église, et empêche qu'on leur enlève les dons et les aumônes que tes prédécesseurs leur auront faites..... A ton père et à ta mère porte honneur et révérence et garde-leur commandement. Les bénéfices de sainte Église donne à bonnes personnes et de nette vie, et le fais par conseil de prud'hommes et de nettes gens..... Aye soin d'avoir de bons prévôts et de bons baillis, et informe-toi souvent de leur conduite et de celle de tes autres officiers, afin de savoir s'il y a en eux aucun vice de trop grant convoitise, ou de fausseté ou de tricherie. Travaille que tous vilains péchés soient ôtés de la terre... Prends garde que les dépens de ton hôtel soient raisonnables. Et en la fin, très doux fils, que tu fasses messe chanter pour mon ame et oraisons dire pour tout ton royaume, et que tu m'octroies espéciale part et planière en

tous les biens que tu feras, biau chier fils, je te donne toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à son fils. Que la sainte Trinité et tous les saints te gardent et te défendent de tous maux, et que Dieu te fasse la grâce d'accomplir toujours sa volonté, afin qu'il soit honoré par toi et que tu et nous puissions après cette mortelle vie être ensemble avec li et li loer sans fin. Amen. »

Le saint roi donna aussi des instructions également tendres et pieuses à la princesse Isabelle sa fille, reine de Navarre, qui l'avait accompagné en Afrique avec son mari. Il lui recommanda d'abord d'aimer Dieu de tout son cœur et d'éviter le péché avec le plus grand soin; il l'exhorta ensuite à pratiquer la douceur, la résignation, l'humilité, la miséricorde, la charité; et, après lui avoir fait sentir le néant des richesses et la frivolité des *atours*, il finit par ces belles paroles : Ne perdez jamais de vue, ma fille, ce que Jésus-Christ a fait pour notre rédemption ; mais cherchez constamment à lui plaire; en sorte *que si vous saviez certainement que vous n'eussiez jà guerredon* (jamais de récompense) *de nul bien, ni poine de nul mal que vous fessiez, toutes voies vous devriez vos garder de fère choses qui déplussent à notre Seigneur et entendre à fère choses qui li plussent, à votre pooir, pour l'amour de li purement.*

Après avoir rempli les devoirs d'un bon père et d'un bon roi, il ne s'occupa plus que des derniers devoirs d'un bon chrétien; il demanda les sacrements. On lui administra d'abord l'extrême-onction, qu'il reçut avec toute la présence d'esprit et toute la piété qu'on eût pu attendre de lui dans la meil-

leure santé. Tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes en le voyant répondre aux prières de l'Église avec tant de ferveur et de sérénité. On lui porta ensuite le saint viatique. Aussitôt il ranime ses forces, et, se jetant à genoux au pied de son lit, il reçoit son divin Sauveur dans les transports de la foi la plus vive. Dès ce moment il ne soupira plus qu'après la céleste patrie; il bénissait le ciel de l'état où il l'avait mis; il le conjurait de faire luire sur les régions infidèles les lumières de la foi, de faire éprouver les effets de sa miséricorde à tous les pécheurs et de ne pas permettre que les restes de son armée tombassent entre les mains des ennemis. Mais rapportons les propres paroles d'un témoin oculaire, qui rend compte au roi de Navarre des derniers instants d'une vie si sainte.

« Sire, j'ai reçu votre lettre, en laquelle vous priez que je vous fasse à savoir l'état de la fin de mon cher seigneur Loys, jadis roi de France. Sire, du commencement et du milieu, savez-vous miex que nous ne fasons; mais de la fin, nous pourrions vous témoigner la vue des yeux que en toute notre vie nous ne vîmes ni ne sûmes si sainte ni si dévote en homme du siècle ni de religion, et aussi avons-nous ouï témoigner à tous ceux qui la virent. Et sachez, sire, que dès le dimanche à l'heure de none jusqu'au lundi à l'heure de tierce sa bouche ne cessa de louer notre Seigneur et de prier pour le peuple qu'il avoit amené; et là où il avait jà perdu une partie de la parole, si criait-il aucunes fois en haut : *Fac nos, Domine, prospera mundi despicere, et nulla ejus adversa formidare* (Faites, Seigneur, que nous méprisions la prospérité, et que nous ne redoutions

pas d'adversité) ; et moult de fois s'écriait-il en haut : *Esto, Domine, plebi tuæ sanctificator et custos* (soyez, ô mon Dieu, le sanctificateur et le gardien de votre peuple). Après heure de tierce, il perdit aussi comme du tout la parole ; mais il regardait les gens moult débonnairement et faisait moult fois le signe de la croix ; et entre heure de tierce et de midi fit aussi comme semblant de dormir et fut bien les yeux clos l'espace de demi-heure et plus. Après il ouvrit les yeux et regarda vers le ciel et dit : *Introïbo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum* (j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai, mon Dieu, dans votre saint temple). Entour l'heure de none il trépassa. Jusqu'à lendemain qu'on le fendit il était aussi bel et aussi vermeil, ce nous semblait, comme il était en sa pleine santé, et semblait à moult de gens qu'il se voulsit rire. Après, sire, les entrailles furent portées à Montréal, en une église près de Salerne, là où notre sire a jà commencé à faire moult de beaux miracles pour lui, si comme nous avons entendu par l'archidiacre de Salerne, qui le manda par sa lettre au roi de Sicile. Mais le cœur de lui et le corps demeurèrent et lost (au camp) ; car le peuple ne voulut souffrir en nulle manière qu'ils en fussent portés.

« Précieuse chose et digne, s'écrie Joinville, est de plorer le trépassement de ce saint prince, qui si saintement et si loyalement garda son royaume, et qui tant de belles aumônes y fit, et qui tant de beaux établissements y mit.... Et grand honneur à ceux de son lignage qui par bonnes œuvres le voudront

ensuivre; grand déshonneur à son lignage qui mal voudront faire. »

Ainsi mourut, le 25 août 1270, dans la cinquante-sixième année de son âge et la quarante-quatrième de son règne, Louis IX du nom, le meilleur des rois, et le modèle le plus parfait que l'histoire fournisse aux souverains qui veulent régner selon Dieu, et pour le bien de leurs sujets.

Il venait d'expirer lorsqu'on entendit les trompettes des croisés de Sicile, que Charles conduisait en personne; mais les Français étaient bien éloignés de répondre à ses signaux par des cris de joie. Livrés à la douleur la plus profonde, ils pleuraient tous la mort de leur roi. Charles se détache de son armée, et se hâte d'arriver au pavillon royal; le premier objet qui frappe ses yeux est le corps de son frère encore étendu sur la cendre, où il s'était fait mettre avant de mourir, afin d'y consommer son sacrifice. Il se prosterne aussitôt, et lui baise les pieds en versant un torrent de larmes. Sa douleur fut extrême comme ses autres passions.

Il fallut cependant pourvoir à la sûreté de l'armée. Philippe et Charles y travaillèrent de concert, après avoir rendu les derniers devoirs au saint roi. La nouvelle de sa mort inspira de la confiance aux Sarrasins; ils vinrent présenter la bataille; les croisés l'acceptèrent, et les Sarrasins furent entièrement défaits. Ils revinrent encore quelque temps après; mais cette fois leur défaite fut si complète qu'ils n'osèrent plus tenir la campagne. Les croisés songèrent alors à s'emparer de Tunis. Pendant qu'ils s'occupaient des préparatifs du siége le prince infidèle fit demander la paix, offrant de se soumettre

à des conditions aussi onéreuses pour lui qu'avantageuses pour les croisés. On les accepta, et la trève fut conclue pour dix ans aux clauses suivantes : Que tous les prisonniers chrétiens seraient mis en liberté ; qu'ils auraient le libre exercice de leur religion ; qu'ils pourraient faire bâtir des églises ; qu'on ne mettrait aucun obstacle à la conversion des Musulmans ; que le roi de Tunis paierait tous les ans au roi de Sicile un tribut de cinq mille écus ; qu'il rembourserait au monarque et aux seigneurs français toutes les dépenses qu'ils avaient faites depuis le commencement de la guerre, ce qui montait à deux cent dix mille onces d'or, dont la moitié devait être payée comptant, et l'autre dans deux mois.

Telle fut la fin de la huitième et dernière croisade. Les Français se rembarquèrent avec les Siciliens, emportant avec eux les saintes dépouilles de la mortalité de Louis. Charles avait déjà obtenu par ses instances que les entrailles de son bienheureux frère fussent envoyées en Sicile, à la célèbre abbaye de Montréal ; il les fit inhumer avec la plus grande magnificence. Le reste du corps fut porté en France et déposé à l'abbaye de Saint-Denis. Dans tous les lieux où il passa, le peuple accourut en foule pour lui donner des marques de sa vénération. Les deux abbayes dont nous venons de parler ont été longtemps visitées par les fidèles ; ils y allaient implorer l'intercession du saint roi et y obtenaient souvent des guérisons miraculeuses. Le culte de S. Louis, déjà consacré par la voix du peuple, fut juridiquement examiné et approuvé, vingt-sept ans après sa mort, par le pape Boniface VIII, en 1305. Philippe-

le-Bel fit donner une des côtes du saint roi à l'église de Paris, et son chef à la sainte chapelle de la même ville.

S. THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(7 mars.)

Les comtes d'Aquin, si connus dans le royaume de Naples, dans les derniers siècles, tiraient leur origine d'un prince lombard. Ils étaient alliés aux rois de Sicile, d'Aragon, de France et à plusieurs autres souverains de l'Europe. L'aïeul du saint dont nous donnons la vie avait épousé la sœur de l'empereur Frédéric I[er].

Thomas eut pour père Landulphe, comte d'Aquin, seigneur de Lorette et de Belcastro. Sa mère, nommée Théodore, était fille du comte de Théate. Il vint au monde vers la fin de l'année 1226. On s'aperçut dès ses premières années que Dieu le destinait à quelque chose de grand. Il fut en effet exempt des passions et des défauts qui sont l'apanage ordinaire de l'enfance. L'innocence de ses mœurs, la sérénité de son visage, l'égalité de son caractère, sa modestie, sa douceur, tout enfin annonçait que son ame avait été prévenue des plus abondantes bénédictions du ciel. A peine eut-il atteint l'âge de cinq ans que son père le mit sous la conduite des religieux du Mont-Cassin pour lui donner les premiers principes des sciences et de la religion. Ses maîtres furent étonnés de la rapidité de ses progrès. Ils n'avaient point encore eu de disciple qui annon-

cât tant de talents pour l'avenir et qui montrât de si heureuses dispositions pour la vertu.

Le jeune Thomas n'avait encore que dix ans lorsque l'abbé du Mont-Cassin conseilla à son père de l'envoyer dans quelque université. Le comte d'Aquin, avant que d'éloigner son fils, lui fit passer quelques mois auprès de sa mère dans le château de Lorette, lieu que la dévotion à la sainte Vierge a rendu si fameux depuis la fin du treizième siècle. Thomas fixa sur lui l'admiration de toute sa famille : on était frappé de voir en lui tant de modestie, de piété et de recueillement. Les plus nombreuses compagnies ne pouvaient le distraire, et il était toujours aussi occupé de Dieu que dans le monastère du Mont-Cassin. Il parlait peu et ne disait jamais rien qui ne fût très à propos. Tout son temps se trouvait partagé entre la prière, l'étude ou quelques autres exercices aussi sérieux qu'utiles. Son plus grand plaisir était de plaider la cause des pauvres auprès de ses parents, dont il obtenait de quoi faire d'abondantes aumônes. Sa charité, féconde en ressources, trouvait toujours le moyen de procurer des soulagements aux malheureux. Il lui arriva plus d'une fois de retrancher de sa nourriture pour assister ceux qu'il savait dans le besoin. Son père, en ayant été informé, lui permit de faire telles aumônes qu'il voudrait. Le saint agit conséquemment à cette permission pendant le peu de temps qu'il resta à Lorette.

La comtesse, que tant de bonnes qualités avaient singulièrement attachée à son fils, proposa de lui faire continuer ses études dans la maison paternelle. Elle apportait pour raison que son innocence serait

trop exposée dans les écoles publiques; mais le comte fut d'un autre avis, et rejeta l'éducation particulière, dont les avantages ne parurent point contre-balancer ceux que l'émulation procure aux jeunes gens; il se détermina donc à envoyer son fils à Naples, où l'empereur Frédéric II avait fondé une université en 1224. Ce prince avait en même temps défendu d'étudier ailleurs, et cela pour faire tomber l'université de Bologne, ville contre laquelle il était irrité. Il arriva de là qu'une multitude innombrable d'étudiants se rendirent à Naples; mais le désordre et la corruption les y suivirent, et l'on pouvait dire alors des écoles de cette ville ce que S. Augustin disait de celles de Carthage.

Thomas ne fut pas long-temps à s'apercevoir que la vertu avait beaucoup à craindre du séjour de Naples, et il regretta plus d'une fois le monastère du Mont-Cassin. Mais, comme il n'était pas en son pouvoir de retourner dans cette chère solitude, il se revêtit des armes de la foi, et sut garder son cœur avec tant de vigilance qu'il ne fut point infecté par le poison du vice. Il imita le jeune Daniel et Tobie, qui demeurèrent fidèles au Seigneur au milieu des désordres de Babylone et de Ninive. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne les laisser jamais reposer sur des objets dangereux ou profanes. Il évitait avec le plus grand soin la société de toutes les personnes dont la vertu était suspecte; et pendant que ses condisciples couraient aux divertissements du monde, il se retirait dans quelque église pour s'y entretenir avec Dieu, ou dans son cabinet pour y vaquer à l'étude. Il apprit la rhétorique sous le célèbre Pierre Martin. Quant à son cours de

philosophie, il le fit sous Pierre d'Hibernie, l'un des plus savants hommes de son siècle. Ses progrès furent si rapides qu'il était en état de répéter les leçons publiques avec encore plus de clarté et de précision que les maîtres ne les avaient expliquées; mais son application à l'étude ne l'empêchait pas de travailler à son avancement spirituel. Il se perfectionnait chaque jour dans la science des saints, par l'exercice de l'oraison et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres que son humilité lui faisait cacher aux yeux des hommes. Il se privait souvent du nécessaire pour assister les pauvres, et les aumônes qu'il leur distribuait avaient d'autant plus de mérite que Dieu seul en était le témoin. Enfin il se conformait à cette maxime de l'Evangile : *Que la main gauche ne voie pas ce que donne la main droite.*

Les disciples de S. Dominique, mort depuis vingt-deux ans, faisaient alors l'ornement de l'Eglise par l'éminente sainteté de leur vie; Thomas eut quelques entretiens avec un d'entre eux, qui était un homme rempli de l'esprit de Dieu. Les instructions qu'il en reçut augmentèrent en lui le mépris qu'il avait déjà conçu pour toutes les choses du monde. Sa ferveur prenait tous les jours de nouveaux accroissements, et l'amour divin s'allumait de plus en plus dans le fond de son cœur. Cette flamme sacrée agissait sur lui avec tant de vivacité qu'étant un jour en prière son visage parut tout rayonnant de lumière. Enfin, dégoûté du siècle plus que jamais, il résolut de suivre le désir ardent qu'il avait d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Le comte, son père, en ayant été informé, employa les promesses et

les menaces pour empêcher l'exécution d'un pareil dessein; mais tout fut inutile. Le jeune Thomas, qui savait que la voix de la chair et du sang ne doit point être écoutée lorsque celle de Dieu se fait entendre, persista dans sa première résolution et prit l'habit chez les dominicains de Naples, en 1243. Il avait alors dix-sept ans.

La comtesse, sa mère, n'eut pas plus tôt appris ce qui venait de se passer qu'elle courut à Naples, déterminée à tout entreprendre pour faire rentrer son fils dans le monde. A la première nouvelle que Thomas reçut du motif de son voyage, il pria ses supérieurs de lui épargner les combats qu'il aurait à soutenir en l'éloignant de Naples. On eut égard à sa demande, et on l'envoya à Rome dans le couvent de Sainte-Sabine. On le fit ensuite partir de cette ville pour l'envoyer à Paris; mais il ne put y arriver par les raisons que nous allons rapporter.

On avait mandé sa marche à deux de ses frères, Landulphe et Raynald, qui servaient en Toscane dans l'armée de l'empereur Frédéric II. Ils firent garder les chemins avec tant de vigilance que Thomas fut pris auprès d'Acqua-Pendente, et remis entre leurs mains. Ils voulurent l'engager à quitter l'habit qu'il portait, mais le jeune novice déclara constamment que rien ne serait capable de l'y déterminer. On le conduisit donc en habit de religieux au château de Rocca-Sicca, qui appartenait à sa famille: sa mère fut enchantée de l'avoir auprès d'elle, se flattant qu'on pourrait peu à peu le porter à choisir un autre état. Elle essaya de lui persuader qu'il n'était pas dans l'ordre de la Providence, sous prétexte qu'il avait disposé de sa liberté sans

le consentement de ses parents; elle conclut de là qu'il alléguerait en vain la vocation du ciel, puisqu'elle ne pouvait être opposée à la loi qui oblige les enfants à ne rien faire que de concert avec leurs parents; elle ajouta encore beaucoup d'autres raisons auxquelles les prières, les larmes et les caresses donnèrent une nouvelle force. On sait combien la nature est éloquente dans de semblables circonstances. Thomas fut sensible à la douleur de sa mère; mais sa sensibilité se renferma dans les bornes du devoir. Il lui répondit avec une fermeté modeste et respectueuse qu'il avait tout pesé; que sa vocation venait certainement de Dieu, et qu'il avait résolu d'y correspondre, quelque chose qu'il dût lui en coûter. La comtesse, outrée de colère, accabla son fils de reproches sanglants, ordonna qu'il fût étroitement renfermé, et ne permit qu'à ses deux sœurs de le voir et de lui parler.

Qu'on se figure les assauts que Thomas eut à soutenir de la part de ses deux sœurs. Elles attaquèrent sa constance par tout ce que la tendresse a de plus insinuant; elles lui peignirent surtout la douleur d'une mère désolée, que rien ne pouvait consoler. Le saint, toujours inébranlable, ne répondit que par des discours touchants sur le mépris du monde et sur l'amour de la vertu. Il parlait sur ces matières avec tant d'énergie qu'à la fin ses sœurs en furent vivement touchées; il eut même la consolation de les voir entrer dans ses sentiments et embrasser avec zèle le parti de la piété. La conversion de deux personnes que la grâce venait d'unir à lui par des liens infiniment plus forts que ceux du sang, ne contribuait pas peu à adoucir la

rigueur de sa captivité. Il employait la plus grande partie de son temps à la prière et à la méditation, le reste il le donnait à la lecture de quelques livres que les religieux de S. Dominique lui avaient fait remettre par le moyen de ses sœurs. Ces livres étaient une bible, la dialectique d'Aristote et les ouvrages de Pierre Lombard, dit le *Maître des sentences*.

Cependant Landulphe et Raynald revinrent de l'armée. En arrivant, ils trouvèrent leur mère dans la désolation, et Thomas aussi ferme qu'auparavant. Cette circonstance, à laquelle ils ne s'attendaient peut-être pas, leur fit imaginer, pour réduire leur frère, des moyens que l'humanité désapprouvait ainsi que la religion. Le premier coup qu'ils lui portèrent fut de le renfermer dans la tour du château. Ils mirent en pièces son habit de religieux, le chargèrent d'opprobres et lui firent souffrir mille indignités. Rien n'était capable d'ébranler le saint; ils s'avisèrent d'un artifice dont le démon seul put leur inspirer la pensée; ils introduisirent dans sa chambre une des plus belles courtisanes du pays et lui promirent une grande récompense si elle venait à bout de le séduire. Cette malheureuse employa pour réussir tout ce qu'une femme de son caractère a de ruses et d'impudence. Thomas, effrayé du danger que court son innocence, ne perd point courage; il se défie de lui-même et appelle à son secours le Dieu de pureté; il s'arme ensuite d'un tison allumé, poursuit celle qui voulait le corrompre et la chasse de sa chambre. Après cette victoire, il ressentit une confusion secrète d'avoir été tenté d'une manière si humiliante; puis, s'étant prosterné, il rendit grâces à Dieu du secours qu'il lui avait

envoyé; il se consacra de nouveau à son service et lui demanda, les yeux baignés de larmes, la grâce de ne jamais pécher contre la vertu, que le démon avait essayé de lui ravir. Sa prière fut exaucée, car non seulement il vécut depuis dans une chasteté parfaite, mais il n'éprouva pas même la moindre tentation de la chair, comme il le déclara quelque temps avant sa mort au père Renaud, son confesseur; tant il est vrai qu'une première victoire désarme quelquefois pour toujours l'ennemi du salut; mais cela ne dispense pas de l'obligation de veiller sur soi-même avec la plus grande exactitude; autrement on mériterait d'être abandonné de Dieu, qui ne hait rien tant que la présomption.

Il y avait un an ou même deux, selon quelques auteurs, que Thomas était emprisonné dans le château de Rocca-Sicca. Le pape Innocent IV et l'empereur Frédéric II, auxquels on avait rendu compte de la cruelle persécution qu'on lui avait suscitée, s'intéressèrent vivement en sa faveur; ils firent parler pour lui à sa mère et à ses frères, qui à la fin prirent des sentiments plus humains à son égard. La comtesse même ne parut pas éloignée de vouloir favoriser secrètement l'évasion de son fils. Les dominicains de Naples, qui furent instruits de ses dispositions, envoyèrent quelques religieux déguisés au château de Rocca-Sicca. Ceux-ci, s'étant rendus à l'heure marquée au bas de la tour, reçurent dans leurs bras le saint, qu'une de ses sœurs faisait descendre par le moyen d'un panier, et le menèrent avec joie à leur couvent. Thomas fit profession l'année suivante. Le jour où il offrit à Dieu le sacrifice de sa liberté lui parut le plus beau de sa vie : il le

passa dans les exercices de la piété la plus tendre et la plus affectueuse. Cependant sa mère et ses frères désapprouvèrent hautement sa profession; ils lui prêtèrent des motifs odieux et en portèrent leurs plaintes au saint-siége. Le pape manda aussitôt à Rome le jeune profès, pour l'examiner sur sa vocation à l'état religieux. Il fut extrêmement satisfait de ses réponses et pénétré d'admiration pour ses vertus; il approuva le genre de vie qu'il avait embrassé, et lui permit d'y persévérer. Depuis ce temps-là notre saint ne fut plus inquiété par sa famille.

Cependant Jean-le-Teutonique, général des dominicains, ayant fait un voyage à Paris, y mena notre saint avec lui; il le fit ensuite passer à Cologne, où Albert-le-Grand enseignait la théologie avec beaucoup de réputation. Thomas suivit les leçons de cet habile maître : tout le temps que les devoirs de la religion lui laissaient libre, il le consacra à l'étude. L'envie de s'attirer les applaudissements des hommes n'entrait pour rien dans le désir qu'il avait d'apprendre; il ne se proposait que la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion. Il fit bientôt des progrès extraordinaires; mais il les cachait par humilité. Il se condamna, par le même motif, à un silence rigoureux, que ses condisciples prirent pour stupidité. On l'appelait par dérision *le bœuf muet*, ou *le grand bœuf de Sicile*. Il arriva même une fois qu'un de ses condisciples lui offrit de lui expliquer la leçon, afin de lui en faciliter l'intelligence : Thomas accepta l'offre avec une vive reconnaissance, quoiqu'il fût dès lors en état de servir de maître aux autres. Une telle humilité avait d'autant plus

de mérite devant Dieu que les étudiants sont plus portés à faire briller leurs talents et leur supériorité; mais Dieu, qui se plaît à glorifier ses serviteurs à proportion de l'éloignement qu'ils ont pour l'estime et les louanges, permit que l'on reconnût dans le saint une grande beauté de génie, une pénétration d'esprit singulière et un profond savoir joint au jugement le plus solide. En effet, Albert l'ayant interrogé sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de netteté que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration. Albert lui-même s'écria, transporté de joie : « Nous appelons Thomas le bœuf muet ; mais il mugira un jour si haut par sa doctrine qu'il sera entendu de tout l'univers. » Un éloge aussi flatteur n'excita dans le saint aucun mouvement de vanité ; on ne vit point de changement dans sa conduite, parcequ'il n'y en eut point dans son intérieur : c'était toujours même modestie, même simplicité, même recueillement, même amour pour la retraite, le silence, la prière. Pénétré sans cesse de la grandeur de Dieu et de la bassesse de son néant, il était dans la plus parfaite indifférence aux mépris et aux louanges. Ce fut dans la première année de son cours d'études sous Albert-le-Grand qu'il écrivit ses commentaires sur la morale d'Aristote.

Le chapitre général des dominicains, tenu à Cologne en 1245, ayant arrêté qu'Albert irait enseigner la théologie dans le collége de Saint-Jacques à Paris, notre saint eut ordre de l'y suivre pour continuer ses études. Il y parut avec le plus grand éclat; mais son application à la théologie ne porta point la sécheresse dans son cœur, comme cela

n'est que trop ordinaire à ceux qui n'étudient que pour devenir savants. Il avait trouvé le moyen de rendre sa prière continuelle, en marchant sans cesse en la présence de Dieu et en s'unissant à lui par de fréquentes aspirations. Dans l'éclaircissement des questions épineuses, il comptait moins sur son travail que sur la bonté divine, qu'il sollicitait avec une nouvelle ferveur. Il se trouva très bien de cette méthode ; aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres que devant son crucifix et au pied des autels.

La joie intérieure de son ame se manifestait par la sérénité de son visage, par sa douceur et son affabilité dans la conversation. Son obéissance était égale à son humilité ; nous en citerons un trait. Un jour qu'il lisait au réfectoire, le correcteur de table lui dit, par méprise, de prononcer une syllabe autrement qu'il n'avait fait. Quoiqu'il l'eût bien prononcée, il se reprit aussitôt ; et lorsque les frères lui dirent, après le repas, qu'il n'aurait pas dû se reprendre, puisqu'il ne s'était point trompé, il leur répondit : « Il nous importe bien peu de prononcer un mot de telle ou telle manière ; mais il importe toujours à un religieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité. » Il était si mortifié et tellement maître de ses sens qu'il prenait ses repas sans faire la moindre attention à l'espèce ou à la qualité des mets qu'on lui servait, et souvent il lui arrivait de se lever de table sans savoir ce qu'il avait mangé.

Il fut nommé en 1248, par le chapitre général de son ordre, pour professer à Cologne avec Albert-le-Grand. Dès ses premières leçons il égala la haute réputation de son ancien maître, quoiqu'il

ne fût que dans la vingt-deuxième année de son âge. Ce fut alors qu'il publia ses commentaires sur la morale et sur les autres ouvrages philosophiques d'Aristote. Lorsqu'il vit approcher le temps où il devait recevoir les saints ordres, il s'y prépara par un redoublement de ferveur dans la prière, les veilles et les autres exercices de piété. Il avait une dévotion extraordinaire pour l'auguste sacrement de l'eucharistie. Il passait plusieurs heures du jour et une bonne partie de la nuit au pied du sanctuaire, où il produisait les actes de l'adoration la plus profonde et se livrait aux transports de l'amour le plus tendre à la vue de l'immense charité de Jésus-Christ. Quand il eut été ordonné prêtre, il offrit le saint sacrifice avec une dévotion vraiment angélique. Il arrosait souvent l'autel de ses larmes, et y paraissait comme ravi hors de lui-même. On remarquait dans ses yeux et sur son visage un feu qui montrait extérieurement celui dont son cœur était embrasé. L'accroissement de sa ferveur était si sensible après la réception du corps et du sang de Jésus-Christ que les fidèles qui se trouvaient alors dans l'église en étaient singulièrement attendris. Sa messe finie, il en servait ou en entendait ordinairement une autre en actions de grâces.

Notre saint ayant été chargé d'annoncer la parole de Dieu, il le fit avec une onction admirable. Partout on l'écoutait comme un ange descendu du ciel : aussi ses sermons étaient-ils suivis d'un grand nombre de conversions. Cologne, Paris, Rome et quelques autres villes d'Italie furent les principaux théâtres de son zèle. Les Juifs même suivirent quelquefois l'exemple des chrétiens, parcequ'ils n'étaient

pas moins frappés de l'éclat de ses vertus que persuadés par la force de ses raisonnements. Le vif intérêt qu'il prenait au salut de ses proches lui inspira un ardent désir de les voir marcher dans les voies de la justice; il travailla donc à leur conversion, et il vint à bout de les porter à la pratique de la plus sublime vertu. Sa sœur aînée se consacra à Dieu dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle mourut abbesse. Théodore, sa seconde sœur, qui épousa le comte de Marsico, passa le reste de sa vie d'une manière très exemplaire, et s'endormit du sommeil des justes. La comtesse sa mère expia, par toutes sortes de bonnes œuvres, les fautes que lui avait fait commettre une tendresse trop naturelle, et termina aussi saintement sa carrière. Quant à ses deux frères Landulphe et Raynald, ils eurent également le bonheur de mourir en véritables chrétiens. Ils satisfirent à la justice divine par la patience avec laquelle ils souffrirent les persécutions que leur suscita l'empereur Frédéric II, qui, pour se venger de ce qu'ils avaient quitté son service, rasa la ville d'Aquin en 1250.

Thomas fut envoyé à Paris, en 1252, pour y enseigner la théologie. La réputation qu'il s'était déjà faite, par la vivacité de son esprit et par la solidité de son jugement, attira dans sa classe une multitude innombrable d'auditeurs. Il reçut le degré de docteur le 23 octobre 1257 ; mais il fallut pour l'y déterminer que ses supérieurs s'expliquassent par des ordres. Il avait alors trente-un ans. Les professeurs de l'université de Paris s'étant trouvés partagés, l'année suivante, au sujet des accidents eucharistiques, ils résolurent de le consulter et de s'en tenir

à sa décision. C'était une distinction bien flatteuse pour un jeune docteur ; mais le saint, dont l'humilité égalait la science, ne se prévalut point de cette marque d'estime ; il mit en Dieu toute sa confiance, puis il eut recours au jeûne et à la prière pour obtenir du ciel les lumières dont il avait besoin. S'étant ainsi préparé à l'examen de la question proposée, il la traita dans un ouvrage que nous avons encore, et cela avec une telle supériorité que tout le monde fut de son sentiment.

Les savants n'étaient pas les seuls qui rendissent justice au rare mérite de Thomas. S. Louis, roi de France, avait une entière confiance en ses lumières et lui demandait son avis sur les plus importantes affaires de l'état. Il l'invitait souvent à manger à sa table, honneur que le saint acceptait le plus rarement qu'il lui était possible, par un principe d'humilité. Quand toutefois il était obligé de l'accepter, il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent. Etant un jour à la table du roi, il lui arriva une de ces distractions qui doit être rapportée ici. Il travaillait alors à réfuter l'hérésie des Bulgares ou nouveaux Manichéens, laquelle, depuis quelques années, s'était renouvelée en Italie. Comme il avait la tête pleine de sa matière et l'esprit fortement occupé des profondes méditations qu'il avait faites, il s'écria tout à coup : « Voilà qui est décisif contre les Manichéens. » Son prieur, qui l'avait accompagné, lui ayant dit de penser au lieu où il était, il se mit en devoir de réparer sa faute en demandant pardon au roi ; mais ce bon prince, loin de marquer aucun mécontentement, ordonna à un de ses secrétaires d'écrire le raisonnement que

le saint venait de faire, de peur qu'il n'échappât de sa mémoire.

Thomas assista, en 1259, au trente-sixième chapitre général de son ordre, qui se tint à Valenciennes. Il y fut chargé, conjointement avec Albert-le-Grand et trois autres docteurs, de faire quelques réglements pour les études. De retour à Paris, il y continua ses leçons de théologie, et acheva d'y gagner les cœurs par son affabilité et sa modestie. Malgré son zèle à défendre la vérité connue, il se possédait toujours dans le feu de la dispute, et ne se servait jamais d'expressions dures et injurieuses. Ce fut par sa douceur encore plus que par la force invincible de ses raisons qu'il détermina un jeune docteur à rétracter publiquement une opinion dangereuse qu'il avait avancée dans ses thèses.

Le pape Urbain IV, qui connaissait tout le mérite de notre saint, l'appela à Rome en 1261. Thomas y fut chargé par son général de professer la théologie, emploi dont il s'acquitta avec sa capacité ordinaire. Le souverain pontife voulut l'élever plusieurs fois aux dignités ecclésiastiques ; mais le saint les refusa toutes, et préféra l'état de simple religieux à des places que l'ambition rechercherait moins si elle était capable de réfléchir sur les dangers qui les environnent. Tout ce qu'Urbain put obtenir de lui fut qu'il ne s'éloignerait point de sa personne. Ceci lui procura l'occasion d'annoncer la parole de Dieu dans toutes les villes où le pape avait coutume de résider, comme à Rome, à Viterbe, à Orviette, à Fondi et à Pérouse. Il parut aussi depuis avec éclat dans les villes de Bologne et de Naples, donnant partout les preuves les plus sensibles de ses talents

pour la prédication et pour l'enseignement. Prêchant à Rome un jour de vendredi-saint, il parla d'une manière si touchante de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et de l'ingratitude de ceux-ci envers le Rédempteur, qu'il fit couler les larmes de tout son auditoire : les soupirs et les gémissements de l'assemblée l'obligèrent même de s'arrêter plusieurs fois. Le sermon qu'il fit le jour de Pâques suivant, sur la gloire de Jésus-Christ et sur le bonheur de ceux qui ressuscitèrent avec lui par la grâce, produisit encore de merveilleux effets. Guillaume de Tocco ajoute que, comme le saint sortait de l'église de Saint-Pierre, après son sermon, une femme se trouva tout à coup guérie d'une perte de sang en touchant les bords de son habit; mais la conversion de deux rabbins distingués parmi les Juifs fut un prodige encore plus grand. Le saint, qui les avait rencontrés par hasard à la maison de campagne du cardinal Richard, entra en dispute avec eux, et leur prouva solidement que le Messie était venu; que ce Messie était Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Évangile. On convint de part et d'autre que l'on reprendrait la conférence le lendemain. Thomas passa la nuit au pied des autels, et conjura celui qui peut seul convertir les cœurs d'achever l'ouvrage qu'il avait déjà commencé : sa prière fut exaucée. En effet les deux rabbins le vinrent trouver le lendemain matin, non pour recommencer la dispute, mais pour embrasser la religion chrétienne. Leur exemple fut suivi par plusieurs autres Juifs.

Les dominicains ayant tenu leur quarantième

chapitre général à Londres, en 1263, notre saint y assista. Il demanda quelque temps après la permission de ne plus enseigner, ce qui lui fut accordé. Il rentra par là dans l'état de simple religieux, comme son humilité le lui faisait désirer ardemment. Cependant le pape Clément IV, qui l'estimait autant que son prédécesseur, lui offrit, en 1265, l'archevêché de Naples; mais il le refusa constamment, ainsi que toutes les autres dignités ecclésiastiques auxquelles le même pape voulut l'élever. Thomas étant à Bologne, y composa la première partie de sa *Somme théologique;* il passa de Bologne à Naples. Ce fut dans cette dernière ville qu'arriva ce qui est rapporté de lui par Tocco et par quelques autres écrivains. Un jour qu'il priait avec ferveur devant son crucifix, il entra dans une douce extase et fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées. Dominique de Caserte, qui le vit dans cet état, fut bien moins frappé du ravissement qu'on savait lui être assez ordinaire que de la voix miraculeuse qui sortit de la bouche du crucifix pour lui faire entendre ces paroles : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas; quelle récompense demandez-vous? » A quoi le saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur. »

Depuis le 6 décembre 1273 jusqu'au 7 de mars suivant, qui fut le jour de sa mort, le saint docteur ne voulut plus ni parler ni écrire sur les matières théologiques. Il renonça entièrement à ses études, pour ne plus s'occuper que de l'éternité et pour soupirer à loisir après le moment heureux qui le ferait entrer dans la jouissance de son Dieu. Mais pendant qu'il vivait ainsi dans la retraite et dans la

prière Grégoire X le tira de sa chère solitude, afin de l'envoyer au concile qu'il venait de convoquer à Lyon pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs et pour procurer du secours à la Terre-Sainte. Comme les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue devaient y assister, ainsi que plusieurs prélats de l'Église orientale, un homme tel que Thomas pouvait rendre des services importants à l'Église. Le souverain pontife lui enjoignit donc, par un bref particulier, de se rendre au concile, dont l'ouverture était fixée au 1er mai 1274; il lui ordonna en même temps de se préparer à défendre la foi catholique en présence des Grecs. La santé du saint était alors en mauvais état, mais cela ne l'empêcha point de partir de Naples, où il se trouvait vers la fin du mois de janvier. On lui donna pour compagnon de voyage le père Renaud de Piperne, qu'on chargea de prendre soin de lui, parce-qu'il était si peu occupé de son corps qu'il aurait souvent oublié de pourvoir aux plus indispensables nécessités si quelqu'un n'y eût veillé particulièrement.

Thomas ayant trouvé sur sa route le château de Magenza, y passa quelque temps pour voir Françoise d'Aquin sa nièce, mariée au comte de Cécan. Là sa maladie augmenta considérablement, et il fut pris d'un dégoût général pour toutes sortes de nourritures. Comme on le pressait un jour de dire ce qu'il avait envie de manger, il répondit, pour se délivrer des importunités de ses parents, qu'il mangerait peut-être d'un certain poisson très commun en France, mais fort rare en Italie. On se donna toutefois tant de mouvement qu'on en trouva et

qu'on lui en servit; mais il ne voulut point y toucher par esprit de mortification. Ce dégoût universel étant un peu diminué et ses forces commençant à revenir, il continua sa route, malgré la certitude qu'il avait que sa dernière heure n'était pas éloignée. Cependant les fatigues du voyage redoublèrent son mal, et la fièvre devint si violente qu'il fut obligé de s'arrêter à Fossa-Nuova, célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine. La première chose qu'il fit en y entrant fut d'aller saluer le saint-sacrement, selon sa coutume. La face prosternée contre terre, il répandit son ame en présence de celui qui devait bientôt l'appeler dans son royaume; ayant ensuite passé dans le cloître, il y prononça ces paroles du Psalmiste : *C'est ici pour toujours le lieu de mon repos.* On le mit dans l'appartement de l'abbé, où il demeura malade près d'un mois. Les religieux de Fossa-Nuova lui donnèrent toutes les marques possibles de respect et de vénération. Ils se disputaient l'avantage de le servir, s'estimant heureux de pouvoir être utiles à un homme qu'ils regardaient comme un ange revêtu d'un corps mortel. Ils étaient aussi surpris qu'édifiés de sa patience, de son humilité, de son recueillement et de sa ferveur dans la prière.

Plus le saint voyait approcher l'heure de sa mort, plus il soupirait après le moment heureux qui devait le faire entrer dans la gloire de son Dieu. On l'entendait répéter continuellement ces paroles de S. Augustin : « Je ne commencerai à vivre véritablement, ô mon Dieu ! que lorsque je serai entièrement rempli de vous et de votre amour. Maintenant je me suis à charge à moi-même, parceque

je ne suis point encore assez plein de vous. » Les religieux de Fossa-Nuova l'ayant prié de leur expliquer le cantique des cantiques, comme S. Bernard l'avait fait autrefois en pareille circonstance : « Donnez-moi, leur dit-il, l'esprit de S. Bernard, et je me rendrai à ce que vous exigez de moi. » Il céda pourtant à la fin à leurs instances réitérées, et leur dicta une courte exposition de ce livre mystérieux. Cette exposition fut moins le fruit de sa science que de sa charité; elle ne pouvait venir en effet que d'une ame qui, courant après l'odeur des parfums du céleste époux, se hâtait de briser les liens de son esclavage pour aller jouir des délices de l'éternité. Cependant notre saint se trouva fort mal; sa faiblesse devint si grande qu'après s'être recommandé aux prières des religieux qui l'environnaient, il les conjura de le laisser seul, afin qu'il pût consacrer uniquement à Dieu le peu de moments qu'il avait encore à vivre. Quand il se vit en liberté il produisit, avec les sentiments de la foi la plus vive, des actes d'adoration, d'amour, de remercîment, d'humilité et de contrition. Il fit ensuite une confession générale de toute sa vie au père Renaud, et cela avec une grande abondance de larmes. Ce n'était pas qu'il eût commis de crimes, mais son amour pour Dieu lui représentait les fautes les plus légères comme des infidélités considérables; car ceux auxquels il avait confié son intérieur ont toujours été persuadés qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'aucun péché mortel. Il dit au père Renaud, avant de mourir, qu'il remerciait Dieu de l'avoir constamment prévenu par sa grâce, de l'avoir toujours conduit comme par la main et d'avoir

préservé son ame de ces chutes qui détruisent la charité; puis, à l'exemple S. Augustin, il ajouta que c'était par un pur effet de la miséricorde divine qu'il avait été délivré de tous les péchés dans lesquels il n'était pas tombé.

Le saint docteur, ayant reçu l'absolution avec tous les sentiments d'un parfait pénitent, demanda le saint viatique. Pendant que l'abbé et ses religieux se préparaient à le lui apporter, il pria ceux qui étaient autour de son lit de le mettre sur la cendre, afin de pouvoir, disait-il, recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Ce fut ainsi qu'il voulut attendre le Sauveur, malgré l'extrême faiblesse où il était réduit. Lorsqu'il vit la sainte hostie entre les mains du prêtre, il prononça les paroles suivantes avec une tendresse de dévotion qui tira les larmes des yeux à tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pélerinage! vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement, et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine. » Le saint, s'étant ensuite recueilli pour former quelques actes de religion, reçut la sainte communion, et ne permit qu'on le portât sur son lit que lorsqu'il eut fait son action de grâces. Comme ses forces diminuaient de plus en plus, il voulut qu'on lui administrât le sacrement de l'extrême-onction tandis qu'il était en-

core en parfaite connaissance. Il répondit lui-même distinctement à toutes les prières de l'Eglise.

Il resta tranquille après cela, jouissant d'une paix profonde, qui se manifestait par la sérénité de son visage. On l'entendait répéter souvent : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes et remplira tous mes désirs; bientôt je serai rassasié en lui et je boirai du torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de la vie. » S'étant aperçu que ceux qui l'environnaient fondaient en larmes, il leur dit pour les consoler, qu'il voyait arriver la mort avec joie, parcequ'elle était un gain pour lui; et comme le père Renaud lui marquait le regret qu'il avait de ne le pas voir triompher des ennemis de l'Eglise dans le concile de Lyon, et occuper une place où il pourrait rendre des services importants à l'épouse de Jésus-Christ, il répondit avec son humilité ordinaire : « J'ai toujours demandé à Dieu, comme une rare faveur, de mourir en simple religieux, et je le remercie présentement de la bonté qu'il a eue de m'exaucer. En m'appelant au séjour de la gloire dans un âge si peu avancé, il m'a fait une grâce qu'il a refusée à plusieurs de ses serviteurs. Ne vous attristez donc pas sur le sort d'un homme qui est pénétré de la joie la plus vive. »

Il témoigna ensuite sa reconnaissance à l'abbé et aux religieux de Fossa-Nuova pour tous les actes de charité qu'ils avaient exercés à son égard. Un religieux de la communauté lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce : « Quiconque, répondit-il, mar-

chera sans cesse en la présence de Dieu sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. » Ce furent là ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars 1274, un peu après minuit. Il était, selon quelques auteurs, dans la cinquantième année de son âge; mais nous aimons mieux suivre le sentiment de Ptolémée de Lucques et des autres auteurs contemporains, qui disent tous qu'il mourut dans sa quarante-huitième année; d'ailleurs cette date s'accorde mieux avec toute la suite de l'histoire de sa vie.

S. Thomas était d'une taille haute et bien proportionnée, mais d'une complexion fort délicate. Il était sujet à de grands maux d'estomac, qui augmentaient encore par ses austérités et par son application au travail. Quant aux qualités de son esprit, nous les avons fait connaître lorsque l'occasion s'en est présentée, et nous n'avons rien dit qui ne soit encore au dessous de l'idée qu'on en a eue dans tous les siècles; et ce qui ajoute infiniment à cette idée, c'est que le public a formé son jugement sur celui des personnes qui se sont le plus distinguées par leur science.

NOTICE

SUR LES OUVRAGES DE S. THOMAS D'AQUIN.

On peut diviser les ouvrages de S. Thomas en quatre classes différentes : dans la première sont les ouvrages de philosophie; dans la seconde, ceux de théologie; dans la troisième, les commentaires sur l'Ecriture sainte; dans la quatrième, les opuscules, qu'on peut appeler *œuvres mêlées*, à cause de la diversité des matières qui y sont expliquées.

Il faut reprendre les choses d'un peu haut pour faire connaître les ouvrages philosophiques de S. Thomas. L'élégance du style avait donné aux écrits de Platon la plus grande vogue parmi les païens, et les plus savants pères de l'Église avaient été élevés dans les maximes de l'école de ce philosophe; sa doctrine paraissait favoriser la religion chrétienne. Effectivement aucun auteur païen n'avait jamais parlé d'une manière aussi sublime des attributs de la Divinité, de la Providence, des supplices et des récompenses d'une vie future. On a conclu de là que Platon, dans le cours de ses voyages en Egypte et en Phénicie, y avait appris plusieurs de ces vérités primordiales que la tradition y avait conservées malgré les ténèbres du paganisme. Il n'en était pas de même de la philosophie d'Aristote. Outre qu'elle ne présentait pas d'aussi belles connaissances, elle contenait encore plusieurs principes dangereux dont les hérétiques des premiers siècles s'étaient servis pour saper les fondements du christianisme. Elle avait donc moins de cours que celle de Platon; et voilà pourquoi Tertullien appelait Aristote *le patriarche des hérétiques*, et qu'un concile de Paris proscrivit ses ouvrages vers l'an 1209. Cela n'empêche pourtant pas les personnes qui jugent sans par-

tialité de le regarder comme le plus beau génie de l'antiquité, et peut-être même comme le génie le plus profond et le plus pénétrant qui ait jamais paru. Il est le seul des anciens qui ait connu, approfondi, développé les règles du raisonnement, et qui ait donné un système complet de philosophie; et s'il est tombé dans des erreurs, comme on n'en peut disconvenir, ceci vient de ce qu'il a trop compté sur la raison humaine, qui est bien faible lorsqu'elle n'est pas éclairée par les lumières de la révélation. Les anciens hérétiques ne sont pas les seuls qui aient abusé des principes d'Aristote; ils eurent des imitateurs dans le douzième et dans le treizième siècle, tels que Pierre Abailard, les Albigeois, etc. Mais de tous ceux qui écrivirent alors sur les principes du philosophe grec, il n'en est point qui aient poussé la subtilité plus loin que les Sarrasins d'Arabie et d'Espagne. S. Thomas attaqua les ennemis de la vérité avec leurs propres armes; il fit servir la philosophie même d'Aristote à la défense de la foi, et l'on peut dire qu'il réussit dans son entreprise au-delà de toute espérance. Il distingua les erreurs pour les réfuter, et présenta sous le jour le plus frappant des vérités que la raison avait découvertes, mais qui étaient souvent enveloppées de ténèbres que tout le monde n'était pas en état de percer. Enfin Aristote, qu'on appelait la terreur des chrétiens, fut rendu comme orthodoxe par S. Thomas et fournit à la religion de nouvelles armes contre l'athéisme et l'idolâtrie. Ce que notre saint docteur a écrit sur ce philosophe fait la matière des cinq premiers volumes de ses œuvres. Si l'on y trouve quelquefois des choses de peu de conséquence, c'est moins sa faute que celle du génie sophistique des Arabes.

2° Les commentaires de S. Thomas sur les quatre livres du *Maître des sentences* renferment un cours

méthodique de théologie, et forment les volumes VI et VII de ses œuvres.

3° Les tomes X, XI et XII contiennent la *Somme* théologique. Cet ouvrage est admirable, quoique la mort n'ait pas permis à son auteur d'y mettre la dernière main. S. Augustin est celui de tous les Pères qu'il a le plus suivi, ce qui a fait dire aux savants cardinaux de Noris et d'Aguirre que S. Thomas était son plus fidèle interprète. Il a tiré principalement des *Morales* de S. Grégoire sur Job les règles pratiques des devoirs et des vertus. Ce fut à la sollicitation de S. Raimond de Pennafort que notre saint docteur composa la *Somme contre les Gentils*. Le but de cet ouvrage était de fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de travailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Sarrasins.

4° Nous avons aussi de S. Thomas des commentaires sur la plus grande partie de l'Ecriture. Il parut se surpasser lui-même dans l'explication qu'il donna des épîtres de S. Paul. Ce fut lui qui, par l'ordre du pape Urbain IV, composa l'office du saint-sacrement que l'Eglise chante encore aujourd'hui.

5° Ses *Opuscules* ont diverses matières pour objet : on y trouve la réfutation des erreurs des Grecs schismatiques et de plusieurs hérésies ; la discussion de quelques points de philosophie ou de théologie ; des explications du symbole, des sacrements, du décalogue, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique. Le saint docteur, dans ses traités de piété, réduit les règles de la vie intérieure aux deux suivantes : 1° à travailler par la pratique de la mortification et du renoncement à soi-même, à détruire le règne de l'orgueil et de l'amour désordonné des créatures ; 2° à allumer sans cesse dans son cœur le feu de l'amour divin par l'exercice de la prière et de la méditation, et par un parfait accomplissement de

la volonté de Dieu en toutes choses. (*Opusc.* 17 et 18.)

La meilleure édition des œuvres de S. Thomas est celle qui fut donnée à Rome en 1570, 18 tomes in-folio; et parmi les éditions particulières de sa Somme celle de P. Nicolaï mérite la préférence.

S. BONAVENTURE,

CARDINAL-ÉVÊQUE D'ALBANO ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(14 juillet.)

S. Bonaventure, la gloire et l'ornement de l'ordre de S. François, a été surnommé *le Docteur séraphique*, à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité et de la connaissance profonde qu'il avait des sciences ecclésiastiques. Il naquit en 1221, à Bognarea, en Toscane. Son père et sa mère, tous deux recommandables par leur piété, se nommaient, l'un Jean de Fidenza, et l'autre Marie Ritelli. Il reçut au baptême le nom de Jean; mais il prit ensuite celui de Bonaventure, à l'occasion de ce que nous allons rapporter.

A l'âge de quatre ans, il fut attaqué d'une maladie si dangereuse que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa mère demanda sa guérison par de ferventes prières, puis alla se jeter aux pieds de S. François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui était si cher. Le saint, touché de compassion, se mit en prières, et le malade se trouva si parfaitement guéri qu'il n'éprouva aucune incommodité jusqu'au temps où il plut au Seigneur de l'appeler à lui. L'ayant vu lorsqu'il était près de finir sa course mortelle,

il lui prédit toutes les grâces dont la miséricorde divine le comblerait, et s'écria tout à coup dans un ravissement prophétique : *O buona aventura!* paroles italiennes qui signifient : *O la bonne rencontre!* De là vint le nom de *Bonaventure*, qui fut donné à notre saint. Sa mère, pleine de reconnaissance, le consacra au Seigneur par un vœu et prit un grand soin de lui inspirer dès ses premières années de vifs sentiments de piété. Elle l'accoutuma aussi de bonne heure à la pratique du renoncement, de l'humilité et de l'obéissance. Son fils répondait à toutes ses vues ; il parut enflammé d'amour pour Dieu aussitôt qu'il fut capable de le connaître. Les progrès qu'il fit dans ses études étonnèrent ses maîtres ; mais ceux qu'il fit dans la science des saints furent encore plus extraordinaires. Son plus grand plaisir était d'apprendre par combien de titres il appartenait à Dieu, et de chercher tous les moyens de ne plus vivre que pour lui.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année il entra dans l'ordre de Saint-François et reçut l'habit des mains d'Haymon, qui en était alors général. Il nous apprend lui-même, dans son prologue de la vie de S. François, qu'il embrassa cet état, et qu'il fit ses vœux en reconnaissance de ce que S. François lui avait conservé la vie par ses prières, et dans la résolution de servir Dieu avec toute la ferveur dont il serait capable.

Peu de temps après on l'envoya à Paris pour qu'il y achevât ses études sous le célèbre Alexandre de Hales, surnommé le *Docteur irréfragable* (1). La

(1) Alexandre est surnommé *de Hales*, parcequ'il était de

mort lui ayant enlevé ce maître en 1245, il suivit les leçons de Jean de La Rochelle, son successeur. Il joignait à beaucoup de pénétration un jugement exquis, ce qui faisait que, dans les matières les plus subtiles, il ne s'attachait qu'à ce qu'il y avait de nécessaire, ou au moins d'utile, pour dégager la vérité des sophismes sous lesquels des adversaires pointilleux tâchaient de l'opprimer. Il se rendit très habile dans la connaissance de la philosophie scolastique et dans les parties les plus sublimes de la théologie : mais il rapportait toutes ses études à la gloire de Dieu et à la sanctification de son ame, et il avait soin de se prémunir contre la dissipation et contre une vaine curiosité; par là il sut conserver en lui l'esprit de recueillement et de prière. Jamais il ne détournait son attention de Dieu; il invoquait les lumières de l'Esprit saint au commencement de chacune de ses actions; il nourrissait sa ferveur par de fréquentes aspirations qui rendaient sa prière continuelle. Le souvenir des plaies de Jésus-Christ, qui faisaient le sujet ordinaire de ses méditations, l'enflammait d'amour pour le Sauveur; il s'imaginait voir son nom dans tout ce qu'il lisait, et souvent ses yeux se remplissaient de larmes. S. Thomas d'Aquin l'étant venu voir et lui

Hales, dans le comté de Glocester. Ayant fini ses études en Angleterre, il se rendit à Paris, où il s'appliqua à la théologie et au droit canonique. Il s'acquit dans cette ville une réputation extraordinaire. Il entra dans l'ordre des frères mineurs et mourut à Paris en 1245. Ses ouvrages montrent qu'il avait beaucoup de pénétration. Les principaux sont une *Somme* des vertus, et une *Somme* ou un commentaire sur les quatre livres du Maître des Sentences, lequel fut composé par l'ordre du pape Innocent IV.

ayant demandé dans quels livres il avait appris cette science sacrée : « Voilà, répondit-il en lui montrant son crucifix, la source où je puise mes connaissances. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié. » Il avait encore des heures marquées pour s'occuper uniquement de la prière, qu'il regardait avec raison comme le principe de la grâce et comme la clef qui ouvre le ciel. Il avait appris de S. Paul qu'il n'y a que l'Esprit saint qui puisse nous initier dans la connaissance des secrets et des desseins de Dieu, et graver dans nos cœurs l'amour des saintes maximes; que lui seul peut se faire connaître à nous, et qu'il en est de sa lumière comme de celle du soleil, qui se manifeste par elle-même; que cette lumière éclaire nos ames et nous découvre intérieurement nos devoirs. Il savait de plus que le don de prière n'est communiqué qu'à ceux qui se sont d'abord disposés à recevoir la présence sensible du Saint-Esprit par la componction, ainsi que par la pratique de la pénitence, de l'humilité et du renoncement. Ce fut donc par ces différentes vertus qu'il se prépara à être admis dans les faveurs ineffables de l'époux céleste.

Sa vie était si pure, ses passions étaient si parfaitement soumises, qu'Alexandre de Hales avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. L'esprit de mortification était le principal moyen qu'il employait pour s'entretenir dans l'innocence; ses austérités étaient extraordinaires. On remarquait cependant sur son visage une certaine gaieté qui provenait de la paix intérieure dont il jouissait. On l'entendait souvent lui-même répéter cette maxime:

« La joie spirituelle est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui habite dans une ame. » A la pratique de la mortification il ajoutait celle des plus grandes humiliations. S'il s'agissait de servir les malades, il cherchait toujours à exercer les offices les plus bas et les plus dégoûtants. Il ne craignait point d'exposer sa vie en s'attachant à ceux dont les maladies étaient plus dangereuses et plus capables de rebuter la nature. Son humilité ne lui faisait découvrir en lui que des imperfections et des fautes, et il avait un soin extrême de cacher ce qui aurait pu lui attirer l'estime des hommes. Quand l'éclat de ses vertus le trahissait malgré lui, il embrassait de nouvelles humiliations pour diminuer la haute idée que l'on concevait de lui, ou du moins pour se fortifier contre le poison de la vaine gloire, et pour satisfaire l'amour qu'il avait pour l'abjection. A l'en croire, il était le plus indigne des pécheurs; il ne méritait pas de respirer l'air ni de marcher sur la terre. Souvent son humilité l'empêchait d'approcher de la table sainte, quoiqu'il brûlât du plus ardent désir de s'unir tous les jours au tendre objet de son amour : mais Dieu fit un miracle pour calmer ses frayeurs et pour récompenser son amour. Voici de quelle manière il est rapporté dans les actes de sa canonisation : « Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il osât se présenter à la table sainte; mais pendant qu'il entendait la messe et qu'il méditait sur la passion de Jésus-Christ, le Sauveur, pour couronner son humilité et son amour, mit dans sa bouche, par le ministère d'un ange, une partie de l'hostie consacrée que le prêtre tenait dans ses mains. » Cette

faveur l'enivra d'un torrent de délices; depuis ce temps-là il communia plus fréquemment, et chacune de ses communions fut accompagnée des plus douces consolations.

S. Bonaventure se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres, à recevoir la prêtrise, afin d'obtenir une mesure de grâces proportionnée aux fonctions sublimes qu'il devait exercer. Il n'envisageait le sacerdoce qu'avec crainte et tremblement, et plus il en connaissait l'excellence et la dignité, plus il s'humiliait en considérant qu'il était sur le point d'en être honoré. Toutes les fois qu'il montait à l'autel, on s'apercevait, à ses larmes et à tout son extérieur, des sentiments d'humilité et d'amour avec lesquels il offrait, tenait dans ses mains et recevait dans son ame l'agneau sans tache. Il fit, pour son action de grâces après la messe, la belle prière qui commence par ces mots : *Transfige, dulcissime Domine*, et dont l'Église recommande la récitation à tous les prêtres qui viennent de célébrer l'auguste sacrifice. Se croyant appelé, en qualité de prêtre, à travailler spécialement au salut du prochain, il ne négligea rien pour répondre parfaitement à sa destination. Il annonça la parole de Dieu avec autant de force que d'onction, et il réussissait merveilleusement à allumer dans ses auditeurs le feu sacré qui le brûlait lui-même. Pour se faciliter les moyens de bien remplir cette importante fonction, il écrivit le livre intitulé *Pharetra*, qui n'est autre chose qu'un recueil de pensées fort touchantes, tirées des ouvrages des Pères de l'Église.

Vers le même temps on le chargea du soin d'en-

seigner dans l'intérieur du couvent. Après la mort de Jean de La Rochelle on le nomma pour remplir la chaire publique de l'Université. Il n'avait que vingt-trois ans, et il en fallait vingt-cinq pour exercer cet emploi; mais on crut pouvoir se dispenser de suivre la règle en faveur de Bonaventure. Ses rares talents lui eurent bientôt acquis une admiration universelle. Il continua, comme auparavant, d'étudier au pied de son crucifix.

Alexandre IV ayant terminé, en 1256, la dispute qui s'était élevée entre l'université de Paris et les réguliers, on invita S. Thomas et S. Bonaventure à prendre ensemble le bonnet de docteur. Les deux saints, au lieu de se disputer le pas, voulurent se céder la première place l'un à l'autre. Ils ne furent point touchés par ces raisons que de prétendus intérêts d'ordre font quelquefois alléguer; ils ne parurent jaloux que des prérogatives qui sont fondées sur l'humilité. S. Bonaventure insista si fortement que S. Thomas fut obligé de consentir à passer le premier, et par là il triompha tout à la fois de lui-même et de son ami.

Le roi S. Louis avait une estime singulière pour S. Bonaventure; souvent il le faisait manger à sa table et le consultait sur les affaires les plus difficiles; il le pria de composer pour son usage un office de la passion de Jésus-Christ. Bonaventure dressa aussi une règle pour sainte Isabelle, sœur du roi, et pour son monastère de Long-Champ, habité par des clarisses mitigées. Son livre du *Gouvernement de l'ame*, ses *Méditations* pour chaque jour de la semaine, et la plupart de ses autres traités, furent encore écrits à la prière de diverses personnes de

la cour qui faisaient profession de piété. Il règne dans tous ses ouvrages une onction qui attendrit les cœurs les plus insensibles. Le saint docteur renferme un grand sens en peu de paroles; chaque mot fait naître les plus beaux sentiments. On ne saurait trop lire ses méditations sur les souffrances de l'Homme-Dieu : on sentira comme passer en soi les affections brûlantes qu'il éprouvait à la vue d'un mystère qui est le prodige de la miséricorde divine, qui offre un modèle parfait de vertu et de sainteté, et qui est la source de tout bien.

Voici ce que dit le célèbre Gerson des écrits de S. Bonaventure : « De tous les docteurs catholiques, Eustache (car c'est ainsi que l'on peut traduire son nom de Bonaventure) me paraît le plus propre à éclairer l'esprit et à échauffer le cœur. Son *Breviloquium*, et son *Itinerarium* surtout, sont écrits avec tant de force, d'art et de concision qu'il n'y a rien qui leur soit comparable en ce genre. Les ouvrages de S. Bonaventure, dit-il dans un autre endroit, me paraissent les plus propres pour l'instruction des fidèles. Ils sont solides, sûrs, pieux et dévots; on n'y trouve point de ces subtilités ni de ces vaines questions de scolastique qui avaient beaucoup de cours dans le temps. Il n'y a nulle part une doctrine plus élevée, plus divine et plus capable de conduire à la piété. » Trithème porte à peu près le même jugement des écrits du saint docteur. « Les expressions de S. Bonaventure sont, dit-il, pleines de feu; elles n'embrasent pas moins de l'amour divin le cœur de ceux qui les lisent qu'elles n'éclairent leur esprit des plus pures lumières. Ses ouvrages surpassent tous ceux des doc-

teurs du même siècle par leur utilité, si l'on considère l'esprit de charité et de dévotion qui y règne. Le saint docteur est profond sans être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité; ses paroles sont enflammées sans être être enflées........ Ainsi quiconque veut être savant et dévot doit s'attacher à la lecture de ses ouvrages. »

Ce qui vient d'être dit convient principalement aux traités de piété que S. Bonaventure a composés : il s'y montre partout pénétré de l'humilité la plus profonde, zélé partisan de la pauvreté, parfaitement détaché des choses de la terre, brûlant d'amour pour Dieu et rempli d'une tendre dévotion envers Jésus-Christ souffrant. On y voit que la pensée des biens du ciel l'occupait continuellement, et qu'il ne désirait rien tant que de porter les autres à les désirer avec une vive ardeur. « Dieu lui-même, disait-il, les esprits bienheureux et tous les habitants de la cour céleste nous attendent avec impatience et souhaitent le moment où nous serons associés à leur félicité. Pourrions-nous ne pas désirer de toute notre ame d'être admis dans leur sainte compagnie? Quelle sera notre confusion lorsque nous paraîtrons devant eux, si dans cette vallée de larmes nous n'avons pas élevé nos ames au dessus des objets visibles pour être déjà, dans la disposition du cœur, les habitants de cette région fortunée ! » Il fait voir clairement qu'il ne pouvait exprimer les transports de la joie qu'il ressentait toutes les fois qu'il pensait à l'union future de son ame avec Dieu dans le séjour de l'immortalité bienheureuse. Sans cesse il se rappelait les ravissements que les saints éprouvaient, et les vifs sentiments de reconnais-

sance dont ils étaient animés, en considérant d'un côté l'état immuable dont ils jouissaient, et de l'autre la situation des hommes qui vivaient sur la terre au milieu d'une foule d'ennemis redoutables, et dont plusieurs tombaient chaque jour en enfer. Son cœur était fortement ému quand il pensait à cette multitude innombrable d'anges et de saints, tous distingués les uns des autres par la diversité de leurs couronnes ; en sorte cependant que chacun jouit de son bonheur et de celui des autres, par un effet de cette charité qui les unit tous ensemble et qui ne fait de tous que comme une même chose en Dieu. A l'exemple de S. Anselme, il demandait souvent à son cœur, si pauvre, si faible et si rempli de misère sur la terre, comment il pourrait, sans une grâce extraordinaire, soutenir tout le poids de l'éternelle félicité. Mais finissons ce détail, et renvoyons aux ouvrages mêmes de S. Bonaventure ceux qui veulent connaître plus parfaitement ses sublimes sentiments de dévotion et de ferveur.

Malgré l'attrait que S. Bonaventure avait pour les exercices de la vie intérieure, il ne laissait pas de se produire au dehors quand la gloire de Dieu l'exigeait ; il se prêtait même aux fonctions extérieures pour l'utilité du prochain ; mais il les animait et les sanctifiait par l'esprit de prière et par la pratique du recueillement.

Tandis qu'il enseignait la théologie à Paris, il fut élu général de son ordre dans un chapitre qui se tint à Rome en 1256, dans le couvent appelé *Ara-Cœli*. Quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, le pape Alexandre IV n'en confirma pas moins son élection. En apprenant cette nouvelle il fut saisi d'une

vive douleur; il se prosterna par terre, les yeux baignés de larmes, pour implorer le secours de Dieu dans la circonstance où il se trouvait, et se mit en route pour aller à Rome. Sa présence était d'autant plus nécessaire en Italie que l'ordre des Franciscains était alors troublé par des dissensions intestines. Il y avait des frères qui étaient d'une sévérité inflexible pour l'observation de la règle; d'autres demandaient qu'on en adoucît la rigueur par quelques mitigations. Le nouveau général n'eut pas plus tôt paru qu'il rétablit le calme par ses exhortations, mêlées de force, de douceur et de charité. Tous les frères se réunirent sous leur supérieur commun, et ne furent plus animés que d'un seul et même esprit.

Guillaume de Saint-Amour, membre de l'université de Paris, ayant publié contre les ordres mendiants une satire amère, intitulée : *Des dangers des derniers temps*, S. Thomas prit la plume pour y répondre. S. Bonaventure réfuta aussi cet ouvrage dans son livre *de la Pauvreté du Seigneur Jésus*. Quoiqu'il eût affaire à un auteur plein de fiel et d'amertume, il ne s'écarta point des règles de la douceur chrétienne; en quoi il remporta une double victoire sur son adversaire.

En revenant à Paris, il visita tous les couvents de son ordre qui se rencontrèrent sur la route. Il montra partout qu'il n'avait accepté la place de premier supérieur que pour donner plus parfaitement l'exemple de la charité et de l'humilité. Il était fort compatissant, et l'on voyait en tout qu'il se regardait comme le serviteur de ses religieux. La multiplicité de ses occupations ne prenait rien sur

ses exercices de piété ; il savait si bien ménager son temps qu'il en trouvait pour chaque chose. Étant à Paris, il y composa plusieurs ouvrages. Souve t il se retirait à Mantes, afin d'être moins distrait. On y voit encore la pierre qui lui servait d'oreiller pendant qu'il reposait. En 1260 il tint un chapitre général à Narbonne, et là, de concert avec les définiteurs, il donna une forme nouvelle aux anciennes constitutions et y ajouta quelques règles qu'il crut nécessaires, et réduisit le tout à douze chapitres. Il consentit aussi de se charger, comme on l'en priait, du soin d'écrire la vie de S. François. De Narbonne il se rendit à Mont-Alverno, et y assista à la dédicace d'une église. Il voulut converser avec Dieu dans le petit oratoire bâti à l'endroit où le saint fondateur de son ordre avait reçu les marques miraculeuses des plaies du Sauveur. Son oraison y fut longue, sublime, et accompagnée d'une extase. Ce fut là qu'il écrivit son *Itinerarium mentis in Deum*, ou *la Voie de l'ame pour aller à Dieu*. Son but était de montrer qu'on ne peut trouver de consolation et de richesses qu'en Dieu, et de tracer la route par laquelle on arrivera sûrement à lui.

Lorsque S. Bonaventure fut en Italie, il ramassa tous les mémoires dont il avait besoin pour écrire la vie de S. François. On remarque, en la lisant, qu'il était plein des vertus héroïques qui avaient éclaté dans son bienheureux père. S. Thomas l'étant venu voir un jour qu'il travaillait à cet ouvrage, il l'aperçut à travers la porte de sa cellule entièrement absorbé dans la contemplation. « Retirons-nous, dit-il alors, et laissons un saint écrire la vie d'un saint. »

De Padoue, où il avait assisté à la translation des reliques de S. Antoine, S. Bonaventure alla tenir à Pise le chapitre général de son ordre. Il y exhorta ses religieux, encore plus par ses exemples que par ses paroles, à l'amour du silence et de la retraite. Il y donna des preuves non équivoques de sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, et ce n'était pas pour la première fois qu'il manifestait ses sentiments à cet égard. Immédiatement après son élection au généralat, il mit son ordre sous la protection spéciale de la mère de Dieu; il se traça un plan d'exercices réglés en son honneur, et composa son *Miroir de la Vierge*, où il s'étend sur les grâces, les vertus et les priviléges dont Marie a été favorisée. Il y joignit plusieurs prières, qui étaient l'expression tendre et respectueuse des sentiments de son cœur. Il fit aussi une paraphrase fort touchante sur le *Salve Regina* (1). En publiant ainsi les louanges de la mère il voulait satisfaire l'amour qu'il portait au fils, et procurer l'accroissement de sa gloire. Pour étendre les limites du royaume de Jésus-

(1) L'édition des œuvres de S. Bonaventure, commencée au Vatican par l'ordre de Sixte V, fut achevée en 1588; elle est en huit volumes in-folio. Les deux premiers contiennent les Commentaires du saint sur l'Ecriture; le troisième ses Sermons et ses Panégyriques; le quatrième et le cinquième, ses Commentaires sur le Maître des sentences; le sixième, le septième et le huitième, ses Petits Traités. Parmi ces traités, les uns ont pour objet la doctrine chrétienne, et les autres les devoirs de la vie religieuse. Divers sujets de piété considérés en général, notamment les mystères de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, font la matière de tous les autres. La plupart ont été imprimés séparément.

Toutes les œuvres de S. Bonaventure ont été réimprimées à Mayence et à Lyon. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1751-1756, laquelle est en quatorze volumes in-4°.

Christ, il envoya, par l'autorité du pape, des prédicateurs chez plusieurs nations barbares. Ce fut une grande peine pour lui de ne pouvoir les accompagner, et de n'avoir pas la liberté d'exposer sa vie parmi les infidèles.

S. Bonaventure avait au nombre de ses religieux un frère convers qui était d'une simplicité admirable; il se nommait Gilles, et était le troisième compagnon de S. François d'Assise. Un jour qu'il s'entretenait avec S. Bonaventure, il lui dit : « Mon père, Dieu nous a fait une grande miséricorde, et nous a comblés de beaucoup de grâces; mais nous, qui ne sommes que des ignorants, comment pouvons-nous correspondre à son infinie bonté et parvenir au salut? Si Dieu, répondit le saint, n'accordait à un homme d'autre talent que la grâce de l'aimer, cela seul suffirait et serait un grand trésor. Quoi! reprit le frère Gilles, un ignorant, un idiot peut aimer Dieu d'une manière aussi parfaite que le plus grand docteur? Oui, répliqua Bonaventure : il y a plus, c'est qu'une bonne femme peut aimer Dieu plus qu'un célèbre théologien. » A ces mots le frère Gilles, transporté de joie, va dans le jardin, puis se tenant à la porte, qui était sur le grand chemin et du côté de la ville de Rome, il se met à crier : « Venez, hommes simples et sans lettres, venez, bonnes femmes, venez tous aimer notre Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant et même plus que le père Bonaventure et les plus habiles théologiens. » Il tomba ensuite dans une extase qui dura trois heures.

En 1265 le pape Clément IV nomma S. Bonaventure à l'archevêché d'York, ne doutant pas

que son choix ne fût agréable à toute l'Angleterre. Le saint n'en eut pas plus tôt été informé qu'il pria Dieu de le délivrer du grand danger auquel il se croyait exposé; il alla ensuite se jeter aux pieds du pape, et vint à bout par ses instances et ses larmes de se faire décharger d'un fardeau qu'il se jugeait incapable de porter. L'année suivante il tint à Paris le chapitre général de son ordre. Ce fut dans celui qui se tint à Assise qu'il régla qu'on réciterait l'*angelus* tous les matins à six heures pour honorer le mystère de l'incarnation.

S. Bonaventure contribua beaucoup à l'élection du successeur du pape Clément IV, qui se fit en 1272. Le choix des cardinaux tomba sur Thibaud, archidiacre de Liége, né à Plaisance, et qui était pour lors en Palestine. Il prit le nom de Grégoire X. S. Bonaventure, craignant que ce pape ne voulût l'élever aux dignités ecclésiastiques, quitta l'Italie, et vint à Paris. Il composa dans cette ville son *Hexaemeron*, ou explication de l'ouvrage des six jours. A peine eut-il achevé cet ouvrage qu'il reçut un bref de Rome, par lequel il apprenait tout à la fois qu'il avait été fait cardinal et nommé à l'évêché d'Albano. Grégoire ordonnait au saint d'accepter et de partir pour Rome sans aucun délai. Il fit en même temps partir deux nonces, qui devaient le rencontrer en route, et lui remettre les marques de la dignité de cardinal. Les nonces le trouvèrent à quatre milles de Florence, dans le couvent des franciscains de Migel. Lorsqu'ils arrivèrent, il était occupé à un des plus bas ministères de la communauté, qu'il demanda la permission d'achever. Son ouvrage fini, il prend le chapeau

qu'on lui avait apporté, va rejoindre les nonces qui se promenaient dans le jardin, et leur rend les hommages dus à leur caractère; après quoi il sortit du couvent pour continuer sa route. Le pape, qui était à Orviette, le vint trouver à Florence, et voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre; il lui ordonna ensuite de se préparer à parler dans le concile général qui avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins.

L'empereur Michel Paléologue avait cette réunion fort à cœur, et il l'avait fait proposer au pape Clément IV. Grégoire X poursuivit cette affaire avec beaucoup d'ardeur. Joseph, patriarche de Constantinople, fit tous ses efforts pour en empêcher la réussite, mais l'empereur l'en punit et l'obligea de se retirer dans un monastère. Grégoire invita les Grecs à venir à Lyon, où il avait assemblé un concile général. Deux choses l'avaient déterminé à la convocation de ce concile : il voulait consommer le grand ouvrage de la réunion des Grecs et prendre des mesures pour engager les princes chrétiens à retirer la Terre-Sainte des mains des infidèles. L'assemblée fut extrêmement nombreuse, il s'y trouva cinq cents évêques et soixante-dix abbés. Jacques, roi d'Aragon, et les ambassadeurs de Michel Paléologue et de plusieurs autres princes, y assistèrent aussi. S. Thomas d'Aquin y fut invité; mais il n'y put venir, parcequ'il mourut en route. S. Bonaventure y accompagna le souverain pontife. Il arriva à Lyon au mois de novembre, mais l'ouverture du concile ne se fit que le 7 mai 1274. Il s'assit à côté du pape, et fut le premier qui harangua l'assemblée. Entre la seconde et la troisième session, il tint le

chapitre de son ordre, et s'y démit du généralat. Il sut encore trouver du temps pour annoncer la parole de Dieu. Il établit à Lyon la confrérie appelée *del Gonfalonne*, qu'il avait premièrement institutée à Rome. Les personnes qui y entraient s'assujettissaient à faire chaque jour certaines pratiques de piété sous la protection de la sainte Vierge.

Lorsque les députés des Grecs furent arrivés, le pape chargea le saint d'avoir des conférences avec eux. Charmés de sa douceur et convaincus par la solidité de ses raisons, ils acquiescèrent à tout ce qu'on exigeait d'eux. Grégoire X, en reconnaissance de cet heureux succès, chanta la messe le jour de S. Pierre et de S. Paul, et voulut qu'on y lût l'Evangile en grec et en latin. S. Bonaventure y prêcha sur l'unité de la foi ; après quoi on dit le symbole, aussi en latin et en grec, pour marquer la réunion des deux Eglises, et l'on répéta trois fois ces mots : *Qui procède du Père et du Fils*. En mémoire de cet heureux événement on plaça deux croix sur le grand autel de l'église métropolitaine de Saint-Jean de Lyon.

S. Bonaventure tomba malade après la troisième session du concile : il assista cependant encore à la quatrième, dans laquelle le logothète, ou grand-chancelier de Constantinople, abjura le schisme ; mais le lendemain ses forces l'abandonnèrent au point qu'il fut obligé de rester chez lui. Depuis ce temps-là il ne s'occupa plus que de ses exercices de piété. La sérénité qui paraissait sur son visage annonçait la tranquillité de son ame. Le pape lui administra lui-même le sacrement de l'extrême-onction, comme cela se prouve par une inscription qui

se voyait encore en 1731 dans la chambre où il mourut. Durant sa maladie il eut toujours les yeux attachés sur un crucifix. Sa bienheureuse mort arriva le 15 juillet 1274. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge. Il fut enterré chez les cordeliers de Lyon. Ses funérailles se célébrèrent avec beaucoup de magnificence; le pape et tous les prêtres du concile y assistèrent. Pierre de Tarentaise, cardinal-évêque d'Ostie, qui fut pape depuis, sous le nom d'Innocent V, prononça son oraison funèbre. Il dit qu'il n'y avait personne qui n'eût conçu une grande estime et une affection singulière pour Bonaventure; que les étrangers mêmes en l'entendant parler désiraient pouvoir se conduire uniquement par ses avis; qu'il captivait tous les cœurs par son affabilité et sa douceur; qu'il était humble, compatissant, chaste, prudent et orné de toutes les vertus.

Le corps de S. Bonaventure fut transporté en 1434 dans la nouvelle église des cordeliers. On le déposa depuis dans une magnifique chapelle de l'église du couvent des mêmes religieux, qui fut fondé en 1494, au pied du château de Pierre-Encise, par Charles VIII, roi de France. Ce prince en fit détacher une partie de la mâchoire inférieure, dont il enrichit la chapelle de Fontainebleau, et qui est précisément chez les cordeliers du grand couvent à Paris. Les villes de Bagnarea et de Venise possèdent aussi quelques ossements du saint cardinal. En 1562 les calvinistes pillèrent sa châsse, brûlèrent ses reliques dans la place publique et en jetèrent les cendres dans la Saône. Ils massacrèrent en même temps le gardien du couvent avec un officier catholique qu'ils

avaient fait prisonnier; ils mirent ensuite le feu au couvent, et réduisirent en cendres les archives qui étaient dans la bibliothèque. On trouva pourtant le moyen de dérober à la fureur des hérétiques le chef du saint et quelques autres reliques.

S. Bonaventure fut canonisé par Sixte IV en 1482, Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Eglise, comme Pie V y avait mis S. Thomas d'Aquin. On lit dans les actes de sa canonisation l'histoire de plusieurs miracles opérés par son intercession. La peste ayant attaqué la ville de Lyon en 1628, on fit une procession où l'on porta quelques reliques du serviteur de Dieu, et aussitôt le fléau cessa ses ravages. D'autres villes ont aussi été délivrées de plusieurs calamités publiques en invoquant le même saint.

Charles d'Orléans, père de Louis XII, roi de France, ayant été fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt, qui se livra en 1415, fut pris d'une fièvre violente dont tous les remèdes de la médecine ne purent le guérir. Il n'y avait personne qui ne désespérât de sa vie. Dans cette extrémité, le prince implora la protection de S. Bonaventure, et il recouvra une parfaite santé. Il ne fut pas plus tôt en liberté qu'il se rendit à Lyon pour remercier Dieu sur le tombeau du saint, auquel il fit de magnifiques présents. (1)

Selon S. Bonaventure, ce grand maître de la vie

(1) Gerson dit, en parlant de S. Bonaventure, qu'il était un chérubin et un séraphin, et cela à cause de ses écrits, qui éclairent et enflamment le cœur. On suit sa doctrine dans les écoles de son ordre, conformément à un décret de Pie V. A l'étude des ouvrages du saint docteur les théologiens cordeliers joignent

spirituelle, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux qu'à bien faire ses actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit-il, est de faire les choses communes d'une manière parfaite. Une fidélité constante dans les petites choses est une grande, une héroïque vertu. » Par là on crucifie continuellement l'amour-propre et toutes les passions; par là on fait à Dieu un sacrifice de toutes ses affections et de tous ses moments; par là on établit et on fixe en soi le règne de la grâce. Un ancien, voulant former un parfait orateur, exigeait qu'il s'accoutu-

celle des commentaires de Scott sur Aristote et sur Pierre Lombard, surnommé *le Maître des sentences.*

Pierre Lombard, né à Novare en Lombardie, fut recommandé par S. Bernard (*cp.* 336) à Gilduin, premier abbé des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Il fit ses études chez ces religieux et embrassa leur institut. Il fut du nombre de ceux qui, par l'ordre de l'abbé Suger, du roi Louis VII et du pape Eugène III, remplacèrent les chanoines séculiers à Sainte-Geneviève en 1147. Le premier abbé de cette pieuse colonie fut Odon ou Eudes, qui en était membre, et qui ne dut sa place qu'à ses éminentes vertus. (*Voyez* le P. Gourdan, *Hist. Ms. des grands hommes de Saint-Victor*, t. II, p. 281.)

Pierre Lombard enseigna la théologie à Sainte-Geneviève jusqu'à l'an 1159, qu'il fut fait évêque de Paris. Il mourut dans cette ville en 1164. (*Voyez* le P. Gourdan, *Ibid.* p. 79 et 80.)

Il composa un corps de théologie d'après les écrits des Pères, et le divisa en quatre livres, sous le titre de *Sentences*, ce qui l'a fait surnommer *le Maître des sentences.* On a dit qu'il avait copié les ouvrages de Blandinus, son maître, et de quelques autres auteurs. (*Voyez* Jacques Thomasius, *de Plagio litterario, à sect.* 439 *ad* 502.)

Quoique son livre ne soit point exempt de défauts, les théologiens scolastiques en approuvèrent tellement la méthode qu'ils se firent un devoir de la suivre; et leurs leçons n'étaient autre chose que des commentaires sur les *Sentences.* S. Thomas d'Aquin est le plus célèbre de ces commentateurs.

mât à parler et à écrire correctement, même dans les choses où l'on a plus de liberté à cet égard. Avec combien plus de soin chacun de nous doit-il s'efforcer de faire de la manière la plus parfaite les moindres de ses actions, de se rendre de plus en plus digne de la grâce, et de marquer tous ses instants par de nouveaux progrès dans la vertu !

S. RAIMOND DE PENNAFORT.

(23 janvier.)

S. Raimond naquit en 1175, au château de Pennafort en Catalogne. Ses progrès dans l'étude furent si rapides que, dès l'âge de vingt ans, il enseigna la philosophie à Barcelone, ce qu'il fit gratuitement. La supériorité avec laquelle il exerça cet emploi rendit bientôt son nom célèbre. Il y avait un concours prodigieux à ses leçons; les maîtres mêmes les plus habiles ne rougissaient point d'aller le consulter.

Le saint s'appliquait encore plus à former les cœurs que les esprits : de là ce zèle à inspirer une solide piété à tous ses disciples. Le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de son état il l'employait à secourir les malheureux et à terminer les différends qui s'élevaient entre ses concitoyens. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'environ trente ans il se retira à Bologne en Italie pour se perfectionner dans l'étude du droit canonique et du droit civil. Ayant reçu le degré de docteur dans cette ville, il y professa, et toujours avec le même zèle et le même désintéressement qu'il avait montrés dans sa patrie.

L'université et le sénat de Bologne se félicitaient d'avoir un professeur d'un si rare mérite; mais ils eurent bientôt la douleur de le perdre. Bérenger, évêque de Barcelone, le leur enleva en 1219, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome. Il lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et l'éleva successivement aux dignités d'archidiacre, de grand vicaire et d'official. Raimond édifiait tout le clergé de Barcelone par ses exemples et par la pratique exacte des vertus propres à son état; il se distinguait surtout par sa ferveur, sa modestie, son zèle et sa charité pour les pauvres, qu'il avait coutume d'appeler *ses créanciers*.

Notre saint ayant fait connaissance avec les frères-prêcheurs établis à Barcelone, en prit l'habit en 1222, huit mois après la mort de S. Dominique, fondateur de cet ordre; il avait alors quarante-sept ans. Jamais novice ne montra plus d'humilité, d'obéissance et de ferveur. Persuadé qu'il est toujours dangereux de faire sa volonté, il voulut dépendre en tout de celle de son directeur. Il savait que Jésus-Christ ne s'était soumis aux hommes que pour nous enseigner cette doctrine et pour nous servir de modèle. La prière perfectionna l'édifice spirituel dont il avait jeté les fondements sur la mortification la plus absolue. Comme il voulait se purifier de plus en plus des souillures de ses premières années, il pria ses supérieurs de lui imposer quelque rigoureuse pénitence qui pût expier la vaine satisfaction qu'il avait prise quelquefois à enseigner. Il lui en imposa une, mais bien différente de celle qu'il attendait. Cette pénitence fut de composer un recueil de cas de conscience pour l'instruction des confes-

seurs et de ceux qui étudient la morale. On appelle ce recueil *la Somme de S. Raimond,* et c'est le premier ouvrage qui ait été écrit en ce genre. On n'y trouve point de principes hasardés; ils sont puisés dans l'Écriture sainte et dans la tradition.

Raimond ne se concentrait pas tellement dans la solitude qu'il n'en sortît pour contribuer au salut des ames: il travaillait à la conversion des hérétiques, des Juifs et des Maures; il instruisait les fidèles et réconciliait les pécheurs. Jacques, roi d'Aragon, se mit au nombre de ses pénitents. Il était aussi confesseur de S. Pierre Nolasque, qu'il aida beaucoup dans l'institution de l'ordre *de la Merci pour la rédemption des captifs.*

Le roi d'Aragon ayant épousé sans dispense Éléonore de Castille, sa proche parente, le pape Grégoire IX envoya un légat sur les lieux pour examiner et juger cette affaire. Le mariage fut déclaré nul par les évêques des deux royaumes assemblés en concile à Tarragone; mais il fut arrêté en même temps que don Alphonse, né de ce mariage, serait réputé légitime et habile à succéder à son père. Le cardinal-légat fut si enchanté des vertus et de la capacité de Raimond, que le roi avait mené avec lui au concile, qu'il le chargea de prêcher la croisade contre les Maures. Il s'en acquitta avec tant de zèle, de prudence et de charité qu'il porta comme les premiers coups à la puissance formidable de ces infidèles. Les chrétiens, esclaves des Maures, étant extrêmement corrompus, il leur représenta avec autant de force que d'onction qu'ils compteraient en vain sur la victoire, s'ils ne commençaient par détruire en eux le règne du péché qui avait allumé

la colère de Dieu. Il prêcha la même doctrine dans les différents royaumes d'Espagne : ses discours produisirent les plus grands fruits. Il se fit partout un prodigieux changement dans les mœurs du peuple. La colère céleste étant désarmée, les chrétiens eurent toujours l'avantage sur leurs ennemis. Les rois de Castille et de Léon leur enlevèrent plusieurs places importantes. Don Jacques, roi d'Aragon, les chassa des îles de Majorque et de Minorque, et quelque temps après de tout le royaume de Valence.

Le pape Grégoire IX ayant appelé notre saint à Rome en 1230, le fit son chapelain, c'est à dire auditeur des causes du palais apostolique, puis son pénitencier et son confesseur. Plein de confiance en ses lumières, il lui demandait toujours son avis avant de prononcer sur les affaires difficiles. Il l'appelait le père des pauvres, à cause du zèle avec lequel il pourvoyait à leurs besoins. La pénitence que lui imposait Raimond était de recevoir et d'écouter toutes les requêtes qu'on lui présentait et d'y répondre sans délai. Ce pontife, très versé dans la science du droit canonique, chargea le saint de recueillir les décrets des papes et des conciles depuis l'an 1150, où finissait la compilation de Gratien. Raimond mit trois ans à faire cette collection, connue sous le nom de *Décrétales*. Elle est divisée en cinq livres. Grégoire ordonna en 1234 qu'elle fût suivie dans les écoles et dans les tribunaux.

L'année suivante le même pape nomma Raimond à l'archevêché de Tarragone, capitale du royaume d'Aragon. L'humble religieux employa les prières et les larmes pour éloigner de lui une dignité qu'il regardait comme un fardeau redoutable; mais on

n'eut point d'égard à ses prières. Cependant la charge de l'épiscopat fit sur lui une impression si vive qu'il en tomba malade. Grégoire consentit enfin d'écouter les raisons tirées du mauvais état de sa santé; mais ce fut à condition qu'il indiquerait une personne capable de le remplacer. Le choix du saint tomba sur un pieux et savant chanoine de Gironne. Ce ne fut pas la seule occasion où il fit éclater son éloignement pour les dignités.

Raimond retourna, avec l'agrément du pape, dans sa patrie pour y rétablir sa santé, qui était toujours mauvaise. On l'y reçut avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que le salut du royaume et de chaque particulier dépendait de sa présence. Rendu à lui-même et à la solitude il reprit ses premiers exercices. Il voulut faire comme un second noviciat, et pria ses supérieurs de lui enseigner de nouveau les règles de la perfection monastique. Il ajouta encore aux austérités de la règle en ne mangeant qu'une fois le jour, excepté les dimanches. Sa ferveur était si grande qu'il ne pouvait retenir ses larmes, non seulement quand il priait seul, mais même pendant l'office divin. Sa douceur et son humilité avaient quelque chose d'admirable. Toujours petit à ses propres yeux, il ne se laissa point éblouir par les louanges qu'on lui donnait de toutes parts. Il avait un talent singulier pour retirer les pécheurs de leurs égarements, et il n'y a que Dieu qui connaisse toutes les conversions dont il fut l'instrument.

Le saint-siége et le roi d'Aragon avaient en lui une confiance entière; ils l'employèrent plus d'une

fois dans les affaires importantes, et jamais ils ne se repentirent du choix qu'ils avaient fait.

Pendant que Raimond goûtait à Barcelone les douceurs de la vie privée, le chapitre des frères-prêcheurs, tenu à Bologne en 1238, lui envoya quatre députés pour lui porter la nouvelle de son élection au généralat. Il en fut accablé de douleur; il eut recours aux plus vives représentations et même aux larmes pour se dispenser d'accepter cette charge: mais on ne voulut point l'écouter; il fallut céder à la fin et se soumettre par obéissance. Le nouveau général fit à pied la visite de son ordre, sans rien diminuer de ses austérités, et sans omettre aucun de ses exercices ordinaires. Son principal soin fut d'inspirer à ses enfants spirituels l'amour de la régularité, de la solitude, de la mortification, de la prière, des travaux évangéliques et surtout de la prédication. Il donna une meilleure forme au recueil des constitutions de son ordre, et éclaircit par des notes les passages qui pouvaient souffrir quelque difficulté. Cet ouvrage fut approuvé dans trois chapitres généraux. Dans un de ces chapitres, tenu à Paris en 1239, le saint fit arrêter qu'on recevrait la démission d'un supérieur qui produirait de bonnes raisons. On ne douta pas qu'il n'eût en cela travaillé pour lui-même, quand on le vit l'année suivante se démettre du généralat, sous prétexte de son grand âge. Ce fut avec la plus grande joie qu'il rentra dans l'état de simple religieux.

Comme le zèle du salut des ames dévorait le saint de plus en plus, il reprit les fonctions du sacré ministère. L'unique but de toutes ses pensées était de faire à Jésus-Christ de nouvelles conquêtes, sur-

tout parmi les Sarrasins. Ce fut dans le dessein de faciliter la conversion de ces infidèles qu'il engagea S. Thomas à écrire son traité *contre les Gentils*; qu'il introduisit l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans plusieurs couvents de son ordre; et qu'il en fit fonder deux parmi les Maures, l'un à Tunis et l'autre à Murcie. Tous ces moyens réunis produisirent des effets si heureux qu'en 1256 le saint écrivait lui-même à son général que dix mille Sarrasins avaient reçu le baptême.

Le voyage que Raimond fit à Majorque avec don Jacques lui procura l'occasion d'affermir l'Église fondée depuis peu dans cette île. Don Jacques, aussi grand homme de guerre qu'habile politique, aimait sincèrement la religion; mais l'amour des femmes ternissait l'éclat de ses rares qualités. Malgré la docilité avec laquelle il écoutait les avis que le saint lui donnait sur ses désordres, malgré les belles promesses qu'il faisait souvent de changer de vie, il n'avait point le courage de vaincre son malheureux penchant. Le bruit s'étant répandu qu'il entretenait un commerce illicite avec une dame de la cour, Raimond le pressa de la renvoyer : il le promit, mais il négligea de tenir parole. Le saint, mécontent de ce délai, demanda la permission de retourner à Barcelone : le roi la lui refusa et défendit même, sous peine de mort, de le laisser embarquer. Raimond, plein de confiance en Dieu, dit à son compagnon : « Un roi de la terre nous ferme le passage, mais la roi du ciel y suppléera. » Son espérance ne fut point confondue, car Dieu fit un miracle en sa faveur pour lui procurer le moyen de retourner à Barcelone. Don

Jacques, informé de ce qui s'était passé, rentra en lui-même et suivit toujours dans la suite les avis de Raimond, soit pour la direction de sa conscience, soit pour le gouvernement de son royaume.

Cependant le saint homme sentant que sa fin approchait, s'y prépara par un redoublement de ferveur et en consacrant les jours et les nuits aux exercices de la pénitence et de la prière. Durant sa dernière maladie, les rois de Castille et d'Aragon le visitèrent avec leur cour, et s'estimèrent heureux de recevoir sa bénédiction. Enfin il mourut dans sa centième année, le 6 janvier 1275, après s'être muni des sacrements de l'Eglise. Les deux rois dont nous venons de parler assistèrent à ses funérailles avec les princes et les princesses de leur sang. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, dont plusieurs sont rapportés dans la bulle de sa canonisation, donnée par Clément VIII en 1601. Clément X a fixé la fête de S. Raimond au 23 janvier.

S. PIERRE CÉLESTIN,

PAPE.

(19 mai.)

Ce saint naquit dans la Pouille, vers l'an 1221, de parents distingués par leurs vertus. Il fit ses études avec succès; mais il s'appliqua particulièrement à connaître les moyens qui pouvaient assurer son salut éternel. Il sentait beaucoup d'attrait pour la vie érémitique, et il en faisait tous les jours l'apprentissage par la pratique de la pénitence et de la

contemplation. S'étant retiré à l'âge de vingt ans sur une montagne déserte, il s'y creusa dans le roc une petite cellule, où il pouvait à peine se tenir debout et trouver assez de place pour étendre son corps. Durant l'espace de trois ans il y pratiqua des austérités extraordinaires. Dieu l'y éprouva aussi par de rudes tentations, qui purifièrent de plus en plus les affections de son cœur. Malgré les soins qu'il prenait pour se cacher aux yeux du monde, il fut à la fin découvert et obligé de recevoir plusieurs visites. On le força quelque temps après d'entrer dans l'état ecclésiastique et d'aller recevoir à Rome les ordres sacrés.

En 1246 il retourna dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du mont Morroni, près de Sulmone. Là il reçût du ciel ces faveurs qui sont communiquées aux ames contemplatives, mais qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Des illusions nocturnes le tourmentèrent horriblement; il tomba presque dans le désespoir; il n'osait plus dire la messe; il fut même une fois tenté d'abandonner sa solitude. Mais l'aveu qu'il fit de ses peines au directeur de sa conscience lui rendit le courage et la trauquillité.

Les bois qui environnaient sa demeure ayant été abattus en 1251, il se retira sur le mont Magelle avec deux solitaires qui s'étaient attachés à lui comme à leur père. Les trois serviteurs de Dieu se firent un petit enclos avec des épines et des branches d'arbre, et se bâtirent eux-mêmes des cellules. Inutilement le démon essaya de les troubler : avec les armes de la foi ils triomphèrent de ses efforts. Plusieurs personnes se présentèrent pour être ad-

mises au nombre des disciples du saint. Il les refusa d'abord, alléguant pour raison qu'il n'était point capable de conduire les autres. Il céda pourtant à la fin et il admit ceux qui lui parurent les plus fervents.

Pierre passait dans la prière une grande partie de la nuit; le jour il s'occupait au travail des mains ou à copier des livres. Jamais il ne mangeait de viande; il jeûnait tous les jours excepté le dimanche. Chaque année il faisait quatre carêmes. Le pain dont il se nourrissait était si dur qu'il ne pouvait le couper et qu'il était obligé de le casser par morceaux. Il portait un rude cilice et couchait sur la terre nue ou sur une planche. Malgré son amour pour la contemplation, ils ne refusait point d'assister ceux qui le consultaient sur leurs besoins spirituels. Craignant toutefois que le nombre des visites qu'il recevait ne le fît tomber dans la dissipation, il se retira sur le sommet du mont Magelle, et s'y renferma avec quelques-uns de ses disciples dans une grotte presque inaccessible. Il retourna depuis sur le mont Morroni, où ceux qui se mirent sous sa conduite vécurent d'abord dans des cellules séparées. Enfin il les renferma tous dans un monastère, où il introduisit la règle de Saint-Benoît, selon l'austérité primitive. En 1274 il obtint du pape Grégoire X l'approbation de son ordre. Il vit jusqu'à trente-six monastères de sa congrégation.

Le pape Nicolas étant mort en 1292, le saint-siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parceque l'on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Les cardinaux assemblés à Pérouse se décidèrent enfin, et élurent tout d'une voix notre saint, qu'on appelait ordinairement

Pierre *de Morroni* ou *de Mouron*, du lieu où il faisait sa résidence : ils ne lui donnèrent leurs suffrages qu'à cause de son éminente sainteté. Pierre effrayé prit la fuite, mais on l'arrêta en chemin et on le força d'acquiescer à son élection. Il fut sacré et couronné dans la cathédrale d'Aquila, le 29 d'août, et prit le nom de Célestin V, qui depuis fut aussi donné aux moines qu'il avait institués.

La confiance dont il honora les étrangers lui attira des ennemis. Les cardinaux italiens se virent avec chagrin exclus de l'administration des affaires qui jusque-là leur avait été confiée. Bientôt on entendit leurs plaintes. Elles augmentèrent à l'occasion de quelques fautes qu'on fit commettre au nouveau pontife, et que les mécontents ne manquèrent pas d'exagérer. Ces fautes donnèrent à Célestin de grands scrupules. Il crut plus que jamais qu'il n'était point propre à la place qu'il occupait, et que le souverain pontificat ne convenait point à un homme qui n'avait pas d'expérience et qui ignorait le droit canonique. Cependant il continuait son genre de vie ordinaire; il vivait dans son palais comme un solitaire. Voulant passer l'avent dans la retraite, pour se préparer à la célébration de la fête de Noël, il confia le soin de l'Eglise à trois cardinaux. Une telle conduite parut déplacée dans un pape : les murmures éclatèrent encore plus qu'auparavant. Le pontife sentit renouveler ses scrupules, il ne pensa plus qu'à délibérer sur le moyen de donner sa démission; il consulta d'habiles canonistes, qui décidèrent qu'un pape avait le droit d'abdiquer. Quelque temps après il se tint un consistoire à Naples : là, en présence de l'assemblée, Célestin fit l'acte so-

lennel de son abdication. Il quitta ensuite les marques de sa dignité, reprit son nom et son habit de religieux, puis, se prosternant aux pieds de ceux qui composaient le consistoire, il demanda pardon des fautes qu'il avait commises, et pria les cardinaux de les réparer en faisant le meilleur choix qu'il leur serait possible pour remplir la chaire de S. Pierre. Il n'avait siégé que quatre mois. Le cardinal Benoît Cajetan fut élu en sa place le 16 janvier de l'année suivante, sous le nom de Boniface VIII. Notre saint partit secrètement pour Morroni : il espérait passer tranquillement le reste de sa vie dans son monastère ; mais Dieu en ordonna autrement.

Cependant quelques actes de sévérité firent beaucoup d'ennemis à Boniface. On publia même que l'ambition seule lui avait fait employer la ruse pour supplanter Célestin. D'autres disaient qu'il n'avait pu monter sur le trône pontifical, attendu qu'un pape ne pouvait abdiquer. Boniface fut alarmé de ces discours ; sachant d'ailleurs qu'on allait de toutes parts voir Célestin à Morroni, il pria le roi de Naples de le lui envoyer à Rome, afin d'empêcher, disait-il, qu'il ne s'élevât des troubles dans l'Eglise. Le saint, instruit de ce qui se passait, prit la fuite; mais on l'arrêta, conformément aux ordres du roi de Naples, et on le conduisit à Boniface, qui, sous prétexte de prévenir les malheurs d'un schisme, le fit garder étroitement par des soldats dans la citadelle de Fumone, à neuf milles d'Anagni. On ajoute qu'il essuya dans sa prison d'indignes traitements qu'il souffrit avec patience, sans laisser échapper aucune plainte. Il chantait presque continuellement les louanges de Dieu avec deux de ses moines qui

lui tenaient compagnie. Enfin, après avoir entendu la messe le jour de la Pentecôte de l'année 1296, et reçu l'extrême-onction, il mourut le samedi de la même semaine, qui était le 19 mai, à l'âge de soixante-quinze ans. On rapporte plusieurs miracles authentiques du serviteur de Dieu, qui fut canonisé en 1313 par Clément V.

S. LOUIS,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

(19 août.)

Le saint dont nous donnons la vie était petit-neveu de S. Louis, roi de France, et neveu par sa mère de sainte Elisabeth de Hongrie. Il naquit, en 1274, à Brignoles en Provence. Il eut pour père Charles II, surnommé *le Boiteux*, roi de Naples et de Sicile, et pour mère Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Il parut dès son enfance n'avoir d'inclination que pour la vertu et ne travailler que pour l'éternité. Ses récréations même se rapportaient à Dieu ; il n'en choisissait que de sérieuses, et ne s'y livrait qu'autant qu'elles servaient à fournir de l'exercice à son corps et à conserver la vigueur de son esprit. Sa promenade ordinaire consistait à visiter les églises ou les monastères. Il prenait un plaisir singulier à entendre les serviteurs de Dieu discourir sur des matières de piété. On se sentait pénétré de dévotion en voyant sa modestie et son recueillement à l'église. Sa mère assura à l'auteur de sa vie qu'à l'âge de sept ans il pratiquait déjà es exercices de la pénitence, et que souvent il cou-

chait sur une natte étendue auprès de son lit. Il s'accoutumait dès lors à la sobriété et à la mortification. Sa mère l'y portait avec ardeur, et ne craignait point le reproche de sévérité dans la conduite qu'elle tenait à l'égard de son fils. Elle lui faisait pratiquer par principe de religion ce que les païens obligeaient leurs enfants de faire pour fortifier leur corps et les disposer d'avance aux pénibles travaux de la guerre. Elle savait que l'habitude de maîtriser ses sens et ses affections était toujours accompagnée des vertus morales et chrétiennes. Elle eut la joie de voir son fils répondre parfaitement à ses vues. Louis faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la piété. Des afflictions imprévues, par lesquelles Dieu l'éprouva, achevèrent de purifier son cœur, et le détachèrent entièrement du monde.

En 1284, deux ans après le révolte générale des deux Siciles, Charles-le-Boiteux, alors prince de Salerne, fut fait prisonnier dans un combat naval par le roi d'Aragon. Charles, son père, étant mort au bout de quelques mois, ses amis le proclamèrent roi de Sicile; mais sa captivité dura quatre ans, et on ne lui rendit la liberté qu'à des conditions très dures. On lui demanda pour otages cinquante gentilshommes et trois de ses fils, du nombre desquels fut notre saint, alors dans la quatorzième année de son âge. Louis resta sept ans prisonnier à Barcelone, et il fut traité avec beaucoup de rigueur. Jamais il ne perdit rien de sa tranquillité, et il avait coutume d'encourager les compagnons de ses souffrances en leur parlant ainsi : « L'adversité est très utile à ceux qui font profession de servir Dieu. Elle nous fait pratiquer la patience, l'humilité et la ré-

signation à la volonté divine ; et nous sommes alors mieux disposés qu'en tout autre temps à l'exercice de toutes les vertus. La prospérité aveugle, enivre l'ame ; elle fait que nous oublions Dieu et que nous nous oublions nous-mêmes ; elle excite et fortifie les passions ; elle flatte l'orgueil et nous entretient dans l'amour désordonné de nous-mêmes. »

Le saint ne se contentait point de souffrir les rigueurs de la captivité, il pratiquait encore des austérités extraordinaires ; il jeûnait plusieurs jours de la semaine, et s'interdisait tous les amusements vains ou dangereux. Il ne parlait aux femmes qu'en public, de peur de donner la moindre atteinte à la pureté de son ame. Pour conserver cette belle vertu sans tache, il veillait continuellement sur lui-même, avait fréquemment recours à la prière et à la méditation de la loi sainte, gardait les règles de la plus exacte tempérance, et s'éloignait avec horreur de tout ce qui eût été capable d'allumer en lui des flammes impures. Il récitait chaque jour l'office de l'Eglise, auquel il joignait ceux de la Vierge et de la passion, avec plusieurs autres pratiques de dévotion. Il se confessait aussi tous les jours avant d'entendre la messe, afin d'assister aux divins mystères avec une plus grande pureté de cœur. Comme il avait toute la ville de Barcelone pour prison, il allait souvent visiter les malades dans les hôpitaux. Ayant obtenu que les deux religieux franciscains, qui étaient ordinairement avec lui, ne quittassent plus ses appartements, il se levait la nuit avec eux pour prier ; il les prit encore pour maîtres de philosophie et de théologie. Dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, il fit vœu d'embrasser l'institut

de Saint-François s'il recouvrait sa santé. Après sa guérison il ne désirait rien tant que de pouvoir accomplir la promesse qu'il avait faite à Dieu.

Enfin Louis recouvra la liberté en 1294, par le traité conclu entre son père et Jacques II, roi d'Aragon. Une des conditions fut que ce dernier épouserait Blanche, sœur de Charles-le-Boiteux. Les deux cours avaient encore extrêmement à cœur un autre mariage; c'était celui de la princesse Maïorque, sœur du roi d'Aragon, avec notre saint. Le père de Louis lui promettait le royaume de Naples qu'il avait déjà recouvré en partie. Charles, prince de Salerne, son fils aîné, était devenu roi de Hongrie, du chef de sa mère Marie, sœur du feu roi Ladislas IV. Le saint persista dans la résolution où il était de se consacrer à Dieu, et renonça au droit qu'il avait à la couronne de Naples, en faveur de son frère Robert. Ainsi il aima mieux suivre Jésus-Christ humble et pauvre que de posséder les honneurs du monde, qui ne récompense ses partisans que par des biens temporels. « Jésus-Christ, dit-il alors, est mon royaume; en le possédant seul j'aurai tout; si au contraire je ne le possède point je perds tout. »

Sa famille s'opposant à son entrée chez les frères mineurs, les supérieurs différèrent quelque temps à le recevoir parmi eux. Il prit donc les ordres sacrés à Naples. Le pape S. Célestin l'avait désigné archevêque de Lyon en 1294; mais comme il n'avait point alors la tonsure, il trouva le moyen de faire échouer le projet du souverain pontife. Boniface VIII lui accorda une dispense d'âge pour recevoir la prêtrise à vingt-deux ans. En vertu d'une autre dis-

pense il fut nommé à l'évêché de Toulouse, et obligé de l'accepter par obéissance. Il fit cependant un voyage à Rome auparavant. Arrivé dans cette ville il alla chez les frères mineurs, où, en accomplissement de son vœu, il fit profession la veille de Noel 1296, dans le couvent d'*Ara Cœli*. Il fut sacré évêque au commencement de février de l'année suivante.

Il parut dans son diocèse sous l'habit d'un pauvre religieux; mais on le reçut à Toulouse avec le respect dû à un saint et avec la magnificence qui convenait à un prince. Sa modestie, sa douceur et sa piété inspiraient l'amour de la vertu à tous ceux qui le voyaient. Son premier soin fut de visiter les hôpitaux et de pourvoir aux besoins des malheureux. S'étant fait représenter l'état de ses revenus il en réserva une petite partie pour l'entretien de sa maison, et destina le reste aux pauvres. Il en avait tous les jours vingt-cinq à table; il les servait lui-même, et quelquefois un genou en terre. Tout le royaume de son père éprouvait l'effet de ses libéralités. Il fit la visite de son diocèse, et laissa partout des monuments de sa charité, de son zèle et de a sainteté. Quelque pénibles que fussent ses travaux apostoliques, il ne diminuait rien de ses austérités. Il disait la messe tous les jours et prêchait fréquemment.

Effrayé de la grandeur de ses obligations il demanda à quitter son évêché, mais on n'eut point égard à ses représentations. Il dit à ceux qui s'opposaient à sa retraite: « Que le monde me condamne, je serai satisfait, pourvu que je puisse être déchargé d'un fardeau trop pesant pour mes épaules; ne

vaut-il pas mieux que je cherche à m'en délivrer que de risquer d'être accablé par sa pesanteur ? »

Dieu lui accorda ce qu'il désirait en l'appelant à lui. Ayant été obligé d'aller en Provence pour quelques affaires ecclésiastiques, il tomba malade au château de Brignolles. Comme il sentait approcher sa fin, il dit à ceux qui étaient autour de lui : « Après un voyage dangereux, me voilà arrivé à la vue du port après lequel j'ai long-temps soupiré avec ardeur. Je vais jouir de mon Dieu, dont le monde me déroberait la possession. Bientôt je serai délivré de ce poids accablant que je ne puis porter. » Il reçut le saint viatique à genoux et fondant en larmes, et ne cessa dans ses derniers moments de témoigner sa confiance à la sainte Vierge, en récitant fréquemment la salutation angélique. Il mourut le 19 août 1297, à l'âge de vingt-trois ans et demi, et fut enterré chez les franciscains de Marseille, comme il l'avait demandé. Jean XXII, successeur de Boniface VIII, le canonisa à Avignon en 1317, et adressa un bref à ce sujet à la mère du saint, qui vivait encore. La même année on renferma les reliques de S. Louis dans un belle châsse d'argent, en présence de sa mère, de Robert son frère, roi de Sicile, et de la reine de France. Alphonse-le-Magnanime, roi d'Aragon et de Naples, ayant pris et pillé Marseille en 1423, on les transporta à Valence en Espagne, où elles sont encore aujourd'hui.

S. THIBAUD,

ABBÉ DES VAUX DE CERNAY, AU DIOCÈSE DE PARIS.

(8 juillet.)

Thibaud, né au château de Marly, a été par ses vertus le principal ornement de l'illustre famille de Montmorenci. Bouchard de Montmorenci, son père, le fit élever d'une manière conforme à sa naissance, et l'engagea depuis dans la profession des armes, à laquelle sa maison avait fourni un grand nombre de héros. Il eut le bonheur, dès ses premières années, de craindre l'air empesté du monde, et il se crut redevable de cette grâce à la dévotion qu'il avait toujours eue pour la sainte Vierge. Il donnait un temps considérable à la prière et allait souvent visiter l'abbaye de Port-Royal, fondée en 1204 par Matthieu de Montmorenci, et libéralement dotée par son père, ce qui l'en a fait regarder comme le second fondateur.

Le saint, dégoûté du siècle de plus en plus, se retira chez les cisterciens des Vaux de Cernay, et y prit l'habit monastique en 1220. Ses éminentes vertus le rendirent l'admiration de la communauté, qui l'élut pour abbé en 1234. Il gouverna ses frères avec autant de sagesse que de charité; il leur inspirait par ses exemples l'amour de la pauvreté, du silence, de la prière et des autres vertus religieuses. Il fut singulièrement estimé du roi S. Louis, du célèbre Guillaume, évêque de Paris, et de plusieurs autres personnages illustres. La réputation qu'il s'était acquise par son gouvernement lui fit donner

la supériorité générale des abbayes de Port-Royal-des-Champs, du Trésor, dans le Vexin, et de Breuil-Benoît, au diocèse d'Evreux. Ce fut à la vertu de ses prières que la France attribua la fécondité de la reine Marguerite, femme de S. Louis.

S. FERDINAND III,

ROI DE LÉON ET DE CASTILLE.

(30 mai.)

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence. Ce fut par son avis qu'il épousa en 1219 Béatrix, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération. Il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Le saint roi fonda divers évêchés, et outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptent pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet ! La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Manres.

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année l'évêque de Palence prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, et portait un cilice fait en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la mère de Dieu. Outre ces images qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Il employa les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires et à l'archevêché de Tolède, mais à condition qu'ils les défendraient contre les Mahométans.

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie dont il mourut lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du

clergé et de la cour. Quand il vit le saint-sacrement dans sa chambre il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou, et tenait dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi, et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfants avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum.* A peine ces prières furent-elles achevées qu'il expira tranquillement le 30 mai 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge, et la trente-cinquième année de son règne. On l'enterra devant l'image de la sainte Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une belle châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa en 1671.

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE,

PÉNITENTE.

(22 février.)

Marguerite naquit à Alviano en Toscane. Elle se livra dans sa jeunesse à toute l'impétuosité d'une nature corrompue, au point qu'elle perdit même cette pudeur naturelle à son sexe; mais une circonstance ménagée par la grâce brisa les fers qui la retenaient dans les plus honteux désordres. Ses yeux

s'étant arrêtés sur un cadavre déjà à moitié rongé par les vers, elle reconnut que c'était celui de l'homme auquel elle s'était abandonnée. Un spectacle aussi hideux la frappa tellement qu'elle ouvrit son cœur à la crainte des jugements de Dieu et devint sur-le-champ une véritable pénitente. Son premier soin fut d'aller se jeter aux pieds de son père pour lui demander, encore plus par ses larmes que par ses paroles, un pardon dont elle se disait indigne par le mépris qu'elle avait fait de son autorité et de ses avertissements. Elle était alors âgée de vingt-cinq ans. Nuit et jour elle pleurait les égarements de sa jeunesse, et, voulant réparer le scandale qu'elle avait causé par ses désordres, elle se rendit, la corde au cou, à l'église paroissiale d'Alviano, pour faire connaître son changement et pour protester publiquement qu'elle se repentait d'avoir été aux autres une occasion de chute. Elle se retira ensuite à Cortone, où elle fit une confession générale à un religieux de Saint-François. Jamais confession ne fut accompagnée de plus vifs sentiments de douleur.

S. ELZÉAR ET SAINTE DELPHINE,

SA FEMME.

(27 septembre.)

S. Elzéar, vulgairement appelé *S. Augias*, était de l'illustre et ancienne maison de Sabran, en Provence. Son père fut fait comte d'Arian au royaume de Naples. Laudune d'Albes, sa mère, sortait également d'une famille distinguée. Elzéar naquit en

1285, à Robians, au diocèse d'Apt. A peine fut-il né que sa mère, surnommée la *bonne comtesse*, à cause de sa charité et de ses autres vertus, l'offrit à Dieu, le conjurant de ne jamais permettre qu'il souillât la pureté de son ame par le péché. Le jeune Elzéar parut, dès son enfance, uniquement né pour la vertu : il avait un amour singulier pour les malheureux, et il s'attristait lorsque les personnes chargées de son éducation ne lui donnaient point de quoi assister ceux qu'il voyait dans la peine. Les premières leçons de vertu qu'il avait reçues de sa mère furent perfectionnées par un de ses oncles: c'était Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor, à Marseille. Il prit son neveu dans son monastère, et se chargea du soin de le former aux sciences et de l'établir solidement dans la piété.

Elzéar n'avait encore que dix ans lorsque Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le fit fiancer à Delphine de Glandèves, qui n'avait encore que douze ans. Delphine était fille unique de Sinha, seigneur de Puy-Michel, qui possédait une fortune considérable. Quatre ans après cette cérémonie le mariage se célébra au château de Puy-Michel, et les deux époux s'engagèrent, d'un consentement mutuel, à vivre dans la continence. Ayant passé sept ans au château d'Ansois, en pratiquant les austérités de la pénitence, ils se retirèrent à celui de Puy-Michel, dans la vue d'être plus libres dans la solitude. Elzéar n'avait que vingt-trois ans lorsque la mort lui enleva ses parents. Devenu l'héritier de leurs biens, il les regarda comme des moyens que la Providence lui fournissait pour soulager les pauvres et procurer la gloire de Dieu. Il priait et

méditait continuellement la loi du Seigneur, et les biens éternels étaient l'unique objet de ses désirs. L'union constante de son ame avec Dieu lui avait rendu la pratique du recueillement facile et familière ; sa piété éclairée lui faisait administrer ses affaires temporelles avec beaucoup de sagesse ; brave à la guerre, actif et prudent dans la paix, il remplissait avec fidélité les devoirs de son état.

Lorsqu'il se fut retiré au château de Puy-Michel, il dressa un réglement pour sa maison, et voulut qu'il s'observât exactement tous les jours. « Que tous ceux, dit-il, qui composent ma famille entendent la messe tous les jours, quelque affaire qu'ils puissent avoir. Si Dieu est bien servi dans ma maison, rien n'y manquera. Si quelqu'un de mes domestiques jure ou blasphème, il sera puni avec sévérité, puis chassé ignominieusement... Que tous respectent la pudeur; la moindre impureté en paroles ou en actions ne restera point impunie dans la maison d'Elzéar.... Je veux que l'on évite l'oisiveté dans ma maison. Le matin chacun élevera son cœur à Dieu par une prière fervente; il lui fera l'offrande de lui-même, ainsi que de toutes les actions de la journée.... Que la paix ne soit jamais troublée dans ma famille ; Dieu habite là où règne la paix. L'envie, la jalousie, les soupçons et les rapports divisent une famille comme en deux armées qui cherchent à se surprendre l'une et l'autre, et qui, après avoir assiégé le maître, le blessent et le dévorent.... Lorsqu'il s'élevera quelque dispute, je veux qu'on observe inviolablement le précepte de l'apôtre et que la réconciliation se fasse avant le coucher du soleil.... Tous les soirs ma famille s'as-

semblera pour assister à une conférence où l'on parlera de Dieu, du salut et des moyens de gagner le ciel.... Que personne ne manque à cette conférence, sous prétexte de vaquer à mes affaires; il n'y a point d'affaire qui me touche d'aussi près que le salut de ceux qui me servent.... Je ne veux point m'engraisser de la substance de l'indigent ni m'enrichir aux dépens de ce qu'il possède...... J'aime mieux aller nu en paradis que d'être précipité avec le mauvais riche en enfer, étant couvert d'or et de pourpre. On est assez riche quand on a la crainte de Dieu. Des richesses acquises par l'injustice ou l'oppression sont comme un feu caché sous la terre, dont les éruptions renverseront et consumeront tout... »

L'exemple d'Elzéar donnait beaucoup de force au réglement dont nous venons de parler. Il avait particulièrement soin de maintenir la paix et la charité dans sa maison. Delphine entrait dans toutes les vues de son mari et avait pour lui une obéissance parfaite, et rien n'altéra jamais leur union. La pieuse comtesse savait que les pratiques de religion propres à une femme mariée diffèrent de celles d'une personne religieuse, et que la première ne doit point séparer la vie active de la vie contemplative. Elle distribuait tellement ses moments qu'elle satisfaisait également à tous ses devoirs. On admirait l'attention avec laquelle elle veillait sur ses domestiques, et les soins qu'elle se donnait pour entretenir la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, ainsi que pour bannir tout ce qui aurait été capable de troubler la paix. Sa conduite prouvait la vérité de cette maxime, que les maîtres vertueux

font les bons domestiques, et que les familles des saints sont des familles de Dieu. Delphine avait avec elle une sœur nommée Alasie, qui partageait avec elle ses exercices et ses bonnes œuvres.

Elzéar visitait souvent les hôpitaux et pansait les malades de ses propres mains. Chaque jour il lavait les pieds à douze pauvres et les servait fréquemment à table. Quelqu'un lui demandant un jour d'où lui venait cette tendresse pour les pauvres, il répondit : « C'est que le sein des pauvres est le trésor de Jésus-Christ. » Ayant été obligé de passer dans le royaume de Naples pour prendre possession du comté d'Arian, le peuple, qui favorisait la maison d'Aragon, refusa de le reconnaître ; il n'opposa aux rebelles, pendant trois ans, que la douceur et la patience, malgré les raisons qu'alléguaient ses amis pour l'engager à se faire justice. Le prince de Tarente, son parent, lui ayant dit un jour : « Laissez-moi la commission de châtier les rebelles; j'en ferai pendre un certain nombre, et les autres se soumettront bientôt... Quoi ! répondit Elzéar, vous voulez que je commence mon gouvernement par des massacres? Je viendrai à bout de gagner les rebelles par de bons offices. Il n'y a pas de gloire à un lion de mettre en pièces des agneaux ; mais ce qu'il y a de grand c'est de voir un agneau triompher d'un lion. J'espère qu'avec le secours de Dieu vous verrez bientôt ce miracle. » La prédiction ne tarda pas à être vérifiée par l'événement. Les habitants d'Arian, honteux de leur révolte, se soumirent d'eux-mêmes, invitèrent le saint à prendre possession du comté, l'aimèrent et l'honorèrent toujours depuis comme leur père.

Elzéar, après avoir resté cinq ans en Italie et avoir pris de sages mesures pour faire bien administrer la justice dans le comté d'Arian, obtint du roi Robert, frère de S. Louis, évêque de Toulouse, la permission de retourner en Provence, où il fut reçu avec la plus grande joie. Peu de temps après, il fit solennellement le vœu de chasteté absolue avec sainte Delphine. Leur conduite offrait le spectacle le plus édifiant : ils vivaient dans la retraite au milieu des grandeurs humaines; ils savaient allier la contemplation aux embarras du monde: ils trouvaient dans l'union conjugale des motifs de s'exciter mutuellement à la piété et à la pratique des bonnes œuvres. Le jour même où ils firent vœu de chasteté ils entrèrent dans le tiers-ordre de Saint-François. Deux ans après son retour en Provence, Elzéar fut rappelé en Italie par le roi Robert, qui le créa chevalier d'honneur.

Robert, qui prenait le plus vif intérêt à l'éducation de Charles, son fils, duc de Calabre, choisit Elzéar pour être le gouverneur du jeune prince. Le saint, par ses soins et ses instructions, corrigea les défauts de son élève, et en fit un prince sage et vertueux. Le roi Robert, voulant passer en Provence, laissa Charles, son fils, régent de Naples, sous la conduite d'Elzéar, qui fut établi chef du conseil et chargé de presque toutes les affaires importantes. Le saint, voyant les pauvres abandonnés, demanda au duc de Calabre la grâce d'être fait leur avocat. « Quel office me demandez-vous? répondit le prince en riant, vous ne devez pas craindre les compétiteurs; je vous accorde l'objet de votre demande, et je mets sous votre protection tous les

pauvres de ce royaume. » Elzéar fit faire un sac qu'il portait dans les rues, et où il mettait les requêtes des malheureux. Il écoutait leurs plaintes, leur distribuait des aumônes et ne laissait personne sans consolation.

L'empereur Henri VII forma le projet de tomber dans le royaume de Naples ; et le pape Clément V fit d'inutiles efforts pour l'engager à renoncer à l'expédition qu'il méditait. Le roi Robert envoya contre lui Jean, son frère, et le comte Elzéar. Il se livra deux batailles, dans lesquelles l'empereur fut défait. Les Napolitains attribuèrent principalement la victoire à la prudence et au courage d'Elzéar. Le roi Robert, pour le récompenser de ses services, lui fit de grands présents, mais il ne les accepta que pour les distribuer aux pauvres. En 1323 Elzéar fut envoyé à la cour de France en qualité d'ambassadeur : l'objet de cette ambassade était de demander en mariage, pour le duc de Calabre, Marie, fille du comte de Valois. Il fut reçu avec toute la distinction que méritaient sa naissance, son rang et sa vertu. Sa négociation eut un heureux succès, et le mariage fut arrêté.

Elzéar, étant tombé malade à Paris, il fit une confession générale de toute sa vie, et tant que dura sa maladie il se confessa presque tous les jours. Il se faisait lire souvent l'histoire de la passion de Jésus-Christ, qui avait été l'objet principal de ses méditations, et il trouvait dans la pensée d'un Dieu mourant pour lui de puissants motifs de consolation dans ses peines. Après avoir reçu le saint viatique et l'extrême-onction il tomba dans une pénible agonie, et mourut le 27 septembre 1323,

dans la trente-huitième année de son âge. On le regretta beaucoup à la cour de France et à celle de Naples. Pour se conformer à ses dernières volontés on porta son corps en Provence, et on l'enterra dans l'église des franciscains de la ville d'Apt. Le pape Clément VI, ayant fait constater la vérité des miracles opérés par son intercession, Urbain V signa le décret de sa canonisation, qui ne fut cependant publié qu'en 1369 par Grégoire XI.

Delphine vivait encore quand on mit son mari au nombre des saints. Le roi et la reine de Naples, qui l'avaient à leur cour et qui voyaient qu'elle en était le modèle par ses vertus, ne voulurent jamais consentir à sa retraite. Après la mort du roi et de la reine de Naples, Delphine retourna en Provence et s'enferma dans le château d'Ansois, où elle continua de vivre dans la pratique des plus héroïques vertus. Elle mourut à Apt le 26 de septembre 1369, dans la soixante-treizième année de son âge. Ses reliques reposent avec celles de S. Elzéar.

SAINTE GERTRUDE.

ABBESSE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

(15 novembre).

Sainte Gertrude, issue d'une famille illustre, naquit à Eisleben ou Islèbe, au comté de Mansfeld, dans la Haute-Saxe. Elle était sœur de sainte Mechtilde. On la mit à l'âge de cinq ans chez les bénédictines de Rodersdorf. Elle prit depuis l'habit dans cette maison, dont elle devint abbesse en 1294. L'année suivante, elle se chargea du gouvernement

du monastère de Heldefs, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avait appris le latin dans sa jeunesse, ce que faisaient alors les personnes de son sexe qui se consacraient à Dieu dans la retraite, et elle parvint à bien écrire en cette langue. Elle avait aussi une connaissance peu commune de l'Écriture et de toutes les sciences qui ont la religion pour objet. Mais la prière et la contemplation furent toujours son principal exercice, et elle y donnait la plus grande partie de son temps. Elle aimait surtout à méditer sur la passion et sur l'Eucharistie, et elle ne pouvait alors retenir les larmes qui coulaient malgré elle de ses yeux avec abondance. Lorsqu'elle parlait de Jésus-Christ et des mystères de son adorable vie, c'était avec une telle onction et de si vifs transports d'amour qu'elle ravissait ceux qui l'entendaient. Elle était habituellement favorisée des dons extraordinaires que produit quelquefois l'union divine dans la prière; les ravissements et les extases lui étaient pour ainsi dire familiers : un jour qu'on chantait à l'église ces paroles : *J'ai vu le Seigneur face à face,* elle vit comme une face divine d'une éclatante beauté, dont les yeux percèrent son cœur, et remplirent son ame et son corps de délices qu'aucune langue ne pourrait exprimer.

L'amour divin qui la brûlait et la consumait paraissait être l'unique principe de ses affections et de ses actions. De là ce crucifiement entier au monde et à toutes ses vanités ; elle domptait sa chair et détruisait en elle tout ce qui pouvait s'opposer au règne parfait de Jésus-Christ, par la pratique de l'obéissance et du renoncement à sa propre volonté, par les veilles, les jeûnes et l'abstinence; elle y

joignait une humilité profonde et une douceur inaltérable. Ce fut là le fondement de ces vertus admirables dont il plut au Seigneur de l'orner, et de ces grâces signalées dont il voulut bien la combler.

Quelque distinguée qu'elle fût par ses qualités personnelles et par les dons de la grâce, elle ne s'occupait que de la vue de ses imperfections, de sa bassesse et de son néant ; elle désirait que les autres la méprisassent autant qu'elle se méprisait elle-même, et elle avait coutume de dire qu'un des plus grands miracles de la bonté divine était qu'elle fût encore soufferte sur cette terre. Loin d'être éblouie par la qualité de supérieure, elle se comportait comme si elle eût été la dernière servante du monastère ; elle se jugeait même indigne d'approcher des sœurs. Son amour pour la contemplation ne lui faisait point négliger les devoirs communs ; elle avait soin encore de pourvoir à tous les besoins de ses filles, tant pour le corps que pour l'ame : aussi les voyait-elle avec plaisir faire de nouveaux progrès dans les voies intérieures de la perfection.

Son amour pour Jésus-Christ lui faisait aimer tendrement la sainte Vierge, et chaque jour elle exprimait sa dévotion envers la mère de Dieu en réclamant sa protection. Les ames qui souffrent en purgatoire étaient aussi l'objet de sa charité : elle demandait sans cesse à Dieu qu'il les fît entrer par sa miséricorde dans un lieu de rafraîchissement et de paix.

Sainte Gertrude a tracé le vrai portrait de son ame dans le livre de ses *Révélations* : c'est le récit de ses communications avec Dieu et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thé-

rèse, est peut-être le plus utile aux contemplatifs et le plus propre à nourrir la piété dans leurs ames. (1) La sainte propose divers exercices pour conduire à la perfection. Ce qu'elle prescrit pour la rénovation des vœux du baptême a pour objet de porter l'ame à renoncer entièrement au monde et à elle-même, à se consacrer au pur amour de Dieu, à se dévouer à l'accomplissement de sa volonté en toutes choses. S'agit-il de la conversion d'une ame à Dieu, du renouvellement des saints engagements qu'elle a contractés avec le céleste époux, de la consécration d'elle-même au Sauveur par le lien inviolable de l'amour? elle développe sur tous ces points les maximes les plus sublimes et les plus solides; elle demande à Dieu de mourir absolument à elle-même pour être ensevelie en lui, en sorte que lui seul connaisse son tombeau, et qu'elle n'ait plus d'autres fonctions que celles de l'amour ou celles que l'amour dirige. Ces sentiments sont répétés avec une variété admirable en divers endroits de l'ouvrage. Dans la dernière partie, la sainte s'arrête

(1) Le livre des *Révélations* de sainte Gertrude a été imprimé plusieurs fois. On doit distinguer les éditions données par Lanspergius, chartreux, qui mourut à Cologne en 1539, et par le célèbre Blosius, restaurateur de l'abbaye de Liessies, qui refusa l'archevêché de Cambrai, et mourut en 1566. Le même livre a été réimprimé à Paris en 1662, in-8, sous ce titre : *Insinuationes divinæ Pietatis*, etc. Il reparut dans la même ville deux ans après, in-12, sous un titre un peu différent, et que nous rapporterons en entier : *Sanctæ Gertrudis V. Abbatissæ Ord. S. Benedicti Insinuationum divinæ pietatis Exercitia.* L'édition de 1662 est de D. Nicol. Canteleu, et celle de 1664, de D. Ant. Jos. Mège, religieux de la congrégation de Saint-Maur. En 1671 D. Mège fit imprimer aussi à Paris, in-8, une traduction française de la vie et des révélations de sainte Gertrude.

principalement aux brûlants désirs d'être au plus tôt unie à l'objet de son amour dans la gloire éternelle; elle prie son Sauveur, par toutes ses souffrances et par son infinie miséricorde, de la purifier de ses souillures et de toutes les affections terrestres, afin qu'elle puisse être admise en sa divine présence. Les soupirs par lesquels elle exprime l'ardeur de ses désirs pour être unie à son Dieu dans la béatitude sont pour la plupart si célestes qu'on les croirait moins d'un mortel que d'un habitant des cieux. C'est ce qu'on remarque particulièrement dans les exercices, où elle conseille à l'ame dévote de prendre quelquefois un jour pour s'occuper sans interruption de la louange et de l'action de grâces, afin de suppléer aux défauts qui peuvent journellement se glisser dans l'accomplissement de ce double devoir, et de s'associer dans cette fonction, aussi parfaitement qu'il est possible, aux esprits célestes. Elle veut aussi que, pour suppléer aux défauts qui n'accompagnent que trop souvent notre amour pour Dieu, l'ame emploie de temps en temps un jour entier à produire les actes les plus fervents de cette vertu.

Que n'aurions-nous pas à dire de la chasteté de sainte Gertrude? Aucune épouse de Jésus-Christ n'a jamais porté plus loin les précautions propres à conserver la pureté de l'ame et du corps. Il serait également trop long de rapporter tous les traits qui ont caractérisé sa confiance en Dieu. Elle ne voulait recevoir aucune consolation humaine, et elle attendait avec patience qu'il plût au Seigneur d'accomplir ses désirs : elle se réjouissait dans l'espérance et dans l'amour durant les temps d'épreuves.

Être visitée du Saint-Esprit, souffrir la privation de ses visites, boire dans le calice de la passion du Sauveur, être dans la joie ou dans l'affliction, c'était pour elle une même chose, parcequ'elle était pleinement résignée à la volonté de Dieu.

Enfin arriva le moment où elle fut réunie pour toujours à son céleste époux ; elle mourut en 1334, après avoir été quarante ans abbesse. Sainte Mechtilde, sa sœur, était morte quelque temps auparavant. Sa dernière maladie ne fut à proprement parler qu'une langueur de l'amour divin, tant furent délicieuses et ineffables les consolations dont son ame fut alors inondée. Plusieurs miracles attestèrent combien sa mort avait été précieuse devant le Seigneur.

SAINTE ÉLISABETH,

REINE DE PORTUGAL.

(8 juillet.)

Élisabeth était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques Ier, surnommé le *Saint* pour ses vertus, et le *Conquérant* à cause de la prise de Majorque et de Valence; elle eut pour mère Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile et petit-fils de l'empereur Fréderic II. Elle naquit en 1271, et fut nommée au baptême Élisabeth, de sainte Élisabeth de Hongrie, sa tante. Le roi Jacques se chargea du soin d'élever sa petite-fille. Pierre III, étant monté sur le trône, ne mit auprès de sa fille que des personnes vertueuses. La jeune princesse était d'une douceur admirable de caractère et n'a-

vait de goût que pour les choses qui portaient à Dieu. Dès l'âge de huit ans elle pratiquait déjà la mortification. A la mortification des sens elle joignait celle de la volonté et un amour extraordinaire pour la prière : elle vint à bout de se vaincre parfaitement et d'acquérir une humilité profonde ; elle avait en horreur tout ce qui eût été capable de la dissiper, et se montrait l'ennemie déclarée des vains amusements du monde. Les pauvres l'appelaient leur mère, à cause de la charité compatissante avec laquelle elle pourvoyait à leurs besoins.

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année on la maria à Denis, roi de Portugal. Ce prince avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de la naissance et les belles qualités du corps et de l'esprit. Il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices, et il ne put refuser son admiration à la piété de son épouse. Élisabeth fit une sage distribution de son temps, afin d'allier les devoirs du christianisme avec ceux de son état. Tous les jours elle se levait de grand matin. Après une longue méditation elle récitait matines, laudes et primes, ensuite elle entendait la messe, où elle communiait souvent. Elle disait aussi chaque jour l'office de la Vierge et celui des morts : elle se retirait fréquemment dans son oratoire pour y faire des lectures pieuses ; elle avait aussi des heures réglées pour ses affaires domestiques. Son travail consistait à faire des ornements pour les églises ou des choses à l'usage des pauvres, e nquoi elle était aidée par ses dames d'honneur. Tout son extérieur annonçait la simplicité. Comme on voulait lui persuader de modérer ses austérités, elle répondit que la mortifica-

tion n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, où tout semble exciter et nourrir les passions. Les jeûnes prescrits par l'Église ne suffisaient point à sa ferveur : elle jeûnait tout l'avent et depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption. Peu après elle commençait un nouveau carême, qui durait jusqu'à la fête de Saint-Michel. Elle ne vivait que de pain et d'eau les vendredis et les samedis, les veilles des fêtes de la Vierge et des apôtres.

Sa charité pour les pauvres était inépuisable; elle pourvoyait aux besoins des pauvres honteux; elle dotait de pauvres filles qui ne trouvaient point à se marier; elle visitait les malades et les servait de ses propres mains; elle fit divers établissements pour le soulagement des malheureux de toute espèce : tant de soins ne l'empêchaient point de remplir ses autres devoirs. Elle aimait et respectait son mari; elle lui était soumise, et supportait ses défauts avec patience. Denis avait de belles qualités, mais il se conduisait souvent d'après les maximes corrompues du monde. Il souilla la sainteté du lit nuptial par des amours illégitimes. Élisabeth, moins touchée de l'injure qu'elle recevait que de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultait, priait et faisait prier pour la conversion de son mari. Elle tâchait de gagner son cœur par les voies de la douceur ; elle s'intéressait au sort des enfants qu'il avait eus de ses maîtresses, et se chargeait elle-même du soin de les faire élever. Une telle conduite ouvrit les yeux du roi ; il renonça depuis à ses désordres et se convertit entièrement. Ce fut quelque temps avant sa parfaite conversion qu'arriva l'événement que nous allons rapporter.

Élisabeth avait un page extrêmement vertueux, dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre, et, pour y réussir, il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres*, et que c'était le signal auquel il le reconnaîtrait. Vous le prendrez, ajouta-il, et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé ; il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. Au jour marqué le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église il y entra pour adorer Jésus Christ. Il entendit une messe indépendamment de celle qui était commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le délateur s'informer si on avait exécuté ses ordres. Le maître du four prenant celui-ci pour le page dont le prince avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four et demande si l'ordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission : le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente. Mais', lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Sainte Élisabeth eut du roi de Portugal deux enfants; Alphonse, qui succéda à son père, et Constance, qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse épousa depuis l'infante de Castille : peu de temps après son mariage il se mit à la tête d'une conjuration contre son père. Élisabeth vint à bout de faire cesser ces troubles et de procurer le rétablissement de la paix : elle exhorta son fils de la manière la plus pressante à rentrer dans le devoir, et pria en même temps le roi de pardonner au coupable. Certains flatteurs trouvèrent le moyen de prévenir le roi, en lui représentant la reine comme une mère aveugle qui favorisait le parti de son fils. Le prince crédule ajouta foi à ce qu'on lui disait, et exila la reine à Alanguer. Élisabeth supporta cette disgrâce avec beaucoup de patience, et se servit de l'occasion que lui procurait sa retraite pour redoubler ses austérités et ses autres pratiques de piété. Elle ne voulut point entendre les propositions que lui faisaient les mécontents, ni même avoir avec eux aucune sorte de correspondance. Le roi ne put s'empêcher d'admirer les vertus qu'elle fit éclater dans la disgrâce; il la rappela, et se montra plus que jamais pénétré d'amour et de respect.

Comme elle était d'un caractère doux et paisible, elle s'employait de toutes ses forces à faire cesser les troubles et surtout à écarter les guerres. Elle rétablit la paix entre les rois d'Aragon et de Castille, et vint à bout d'étouffer dans ces deux royaumes jusqu'au germe de l'esprit de division.

Le roi Denis étant tombé malade, Élisabeth lui donna en cette occasion les plus grandes marques d'affection. Elle le servait elle-même, et ne sortait

presque point de sa chambre : elle s'attachait principalement à lui procurer une sainte mort. Elle distribua d'abondantes aumônes, et fit faire des prières de tous côtés dans l'intention de lui obtenir cette grâce. Ses vœux furent exaucés ; le roi mourut après avoir donné des preuves de la plus sincère pénitence.

Élisabeth prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François : elle vivait dans une maison attenante au monastère des clarisses qu'elle fit bâtir. La guerre s'étant allumée entre le nouveau roi de Portugal, son fils, et celui de Castille, elle se rendit à Estremos, sur les frontières de Portugal. A son arrivée l'animosité diminua dans les cœurs. Elle exhorta fortement son fils à faire la paix et à mener une vie sainte.

La fièvre dont elle fut prise en arrivant annonça bientôt qu'elle touchait à la fin de sa vie. Elle montra pendant toute sa maladie une grande dévotion pour la sainte Vierge, qu'elle invoquait très fréquemment. Elle mourut entre les bras de son fils et de sa belle-fille, le 4 juillet 1336, à l'âge de soixante-cinq ans. Urbain VIII la canonisa en 1625 et fixa sa fête au 8 de juillet.

SAINTE JULIENNE FALCONIERI,

VIERGE.

(19 juin.)

Julienne, par sa sainteté, a communiqué une gloire immortelle à l'illustre famille de Falconieri. Elle vint au monde en 1270, dans un temps où ses

parents, avancés en âge, ne comptaient plus avoir d'enfants ; ainsi sa naissance fut regardée comme un effet miraculeux. Son père et sa mère, par reconnaissance, se dévouèrent entièrement aux exercices de religion ; ils fondèrent et firent bâtir à Florence l'église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille.

Carissime, père de Julienne, était frère du bienheureux Alexis Falconieri, qui fut, avec S. Philippe Beniti, une des premières colonnes de l'ordre des Servites. On appelle *Servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu, sous la protection spéciale de la sainte Vierge.

Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer furent ceux de Jésus et de Marie. A peine faisait-elle usage de sa raison qu'elle se montrait pleine d'ardeur pour la pratique de la vertu. Dans un âge où l'on est peu capable de réfléchir, elle chérissait déjà l'exercice de la prière et de la mortification. Sa modestie était si grande qu'elle ne regardait jamais en face les personnes d'un autre sexe. Le nom seul du péché lui causait de l'horreur. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année elle quitta le monde, embrassa l'état de virginité et reçut des mains de S. Philippe Beniti le voile des *Mantellates*. On donne ce nom à celles qui composaient un troisième ordre de Servites, et on le leur donne à cause d'une espèce particulière de manches courtes qu'elles portent pour travailler avec plus de facilité. Elles ont été instituées pour servir les malades et pour exercer d'autres œuvres de charité. Dans les commencements elles n'étaient point obligées à garder strictement la clôture.

Cet ordre, dont Julienne fut la première personne, s'accrut bientôt considérablement. Plusieurs femmes de piété s'offrirent pour y entrer, et la sainte se vit obligée de faire la fonction de prieure. Quoique sa place lui donnât de l'autorité sur toutes les sœurs elle n'avait point de plus grand plaisir que quand elle trouvait l'occasion de les servir. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs extraordinaires du ciel. Rien n'était capable de l'arrêter dès qu'elle pouvait être utile au prochain, surtout lorsqu'il s'agissait de réconcilier des ennemis, de retirer les pécheurs du désordre ou d'apporter de l'adoucissement aux douleurs que souffraient les malades. La rigueur de ses austérités égalait ses autres vertus. Elle supporta avec une patience inaltérable les différentes épreuves que Dieu lui envoya. Un vomissement continuel ne permettant pas qu'on lui administrât la communion durant sa dernière maladie, Jésus-Christ employa un prodige pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait de s'unir à son divin époux. Elle mourut dans son couvent de Florence en 1340.

SAINTE BRIGITE.

(8 octobre.)

Brigite, qu'on appelle communément Brigite ou Brigide, était fille de Birger, prince du sang royal de Suède, et législateur d'Upland. Sa mère se nommait Sigride, et descendait des rois des Goths. Briger et Sigride vivaient dans la pratique la plus exacte du christianisme, et avaient une dévotion singu-

lière à la passion du Sauveur. Le prince jeûnait, se confessait et communiait tous les vendredis, afin d'obtenir la grâce de porter patiemment les croix que Dieu lui enverrait jusqu'au vendredi suivant. La princesse n'avait pas moins de piété, mais elle mourut peu de temps après la naissance de notre sainte, que l'on met vers l'an 1302.

La jeune Brigite fut élevée par une de ses tantes, qui était également recommandable par ses vertus. Elle fut privée de l'usage de la parole jusqu'à l'âge de trois ans; mais elle ne sut pas plus tôt parler qu'elle se servit de sa langue pour louer Dieu. Dès son enfance elle ne prenait plaisir qu'à des discours sérieux. La grâce agissait si puissamment dans son cœur qu'elle n'avait d'attrait que pour les exercices de piété. On ne remarquait en elle aucun de ces défauts qui sont les suites de la faiblesse de l'enfance. A l'âge de dix ans, elle fut singulièrement touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la passion. La nuit suivante elle crut voir Jésus-Christ attaché à la croix tout couvert de plaies et de sang; il lui sembla en même temps qu'une voix lui disait : « Regardez-moi, ma fille. Eh! qui vous a traité de la sorte, dit-elle? Ce sont, répondit la même voix, ceux qui me méprisent et qui sont insensibles à mon amour pour eux. » L'impression que fit sur elle ce songe mystérieux ne s'effaça jamais, et depuis ce temps-là les souffrances de Jésus-Christ devinrent le sujet continuel de ses méditations. La simple pensée d'un Dieu souffrant pour nous attendrissait son ame au point qu'elle ne pouvait retenir ses larmes

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans, elle

épousa, par obéissance pour son père, Ulphon, prince de Néricie en Suède, lequel en avait dix-huit. Les deux époux, d'un consentement mutuel, passèrent dans la continence la première année de leur mariage. Etant entrés dans le tiers-ordre de Saint-François, leur maison devint une espèce de monastère, où ils vivaient dans les pratiques austères de la pénitence. Ils eurent huit enfants, Benoît et Hudma, qui moururent en bas âge; Charles et Birger, qui se croisèrent pour la Terre-Sainte et y perdirent la vie; Marguerite et Cécile, qui se sanctifièrent dans l'état du mariage; Indeburge et Catherine, qui se firent religieuses. Catherine est honorée comme sainte le 22 mars.

Après la naissance de ces huit enfants, les pieux époux s'engagèrent par vœu à passer le reste de leur vie dans la continence. Leurs aumônes furent plus abondantes que jamais; ils se regardèrent comme les protecteurs de tous les malheureux; ils fondèrent un hôpital pour les malades, qu'ils allaient souvent servir de leurs propres mains. Ulphon, ne voulant plus s'occuper que de sa sanctification, se démit de la place qu'il avait au conseil du roi, et renonça pour toujours au séjour de la cour. Il fit avec sa vertueuse épouse un pélerinage à Compostelle. En revenant dans sa patrie, il passa par Arras, où il tomba malade. On lit dans les chroniques des Pays-Bas que le prince de Néricie, noble baron du roi de Suède, arriva dans cette ville avec la princesse son épouse et ses huit enfants. Sa maladie étant devenue dangereuse, il reçut le saint viatique et l'extrême-onction des mains de l'évêque diocésain. Brigite lui rendait tous les soins que sa tendresse

pouvait lui suggérer. Elle priait sans cesse pour sa guérison, et Dieu lui fit connaître que ses prières seraient exaucées. Lorsque le prince fut rétabli il partit pour la Suède, où il mourut peu de temps après en odeur de sainteté, dans le monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux. Les uns disent qu'il s'y était fait religieux, mais d'autres prétendent qu'il en avait seulement formé le projet. On met sa mort en 1344. Il est nommé dans le ménologe de Cîteaux, sous le 12 février.

Brigite, devenue libre, renonça au rang de princesse pour se consacrer entièrement à la pénitence. Elle partagea les biens d'Ulphon entre ses enfants, selon les règles de la plus exacte justice, et ne pensa plus à ce qu'elle avait été dans le monde. Elle ne porta plus de linge, à l'exception du voile avec lequel elle se couvrait la tête; elle se revêtit d'un habit grossier qu'elle attachait avec des cordes pleines de nœuds. Les austérités qu'elle pratiquait sont incroyables; elle les redoublait encore les vendredis, et elle ne vivait ces jours-là que d'un peu de pain et d'eau. Ayant fait bâtir le monastère de Wastein au diocèse de Lincopen, en Suède, elle y mit soixante religieuses; elle mit, dans un bâtiment séparé du même monastère, treize prêtres en l'honneur des douze apôtres et de S. Paul, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Église, et huit frères convers; elle leur donna à tous la règle de S. Augustin, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières. On lit dans quelques auteurs que Jésus-Christ lui dicta cette règle dans une vision; mais cette circonstance ne se trouve ni dans la bulle de sa canonisation, ni dans la confirmation

de son ordre par Martin V. Les papes, en parlant de la même règle, ne font mention que de l'approbation du saint-siége, et ne disent rien qui soit relatif à la révélation prétendue.

Tous les monastères de l'ordre de Sainte-Brigite sont soumis aux évêques diocésains, et il faut une permission expresse du pape pour en ériger de nouveaux. On s'y propose principalement d'honorer la passion du Sauveur et sa sainte mère. Les hommes y sont soumis à la prieure des religieuses pour le temporel, comme dans l'ordre de Fontevrault; mais les religieuses sont sous la conduite des religieux, quant au spirituel. La raison de ce réglement particulier est fondée sur ce que l'ordre ayant été spécialement institué pour les femmes, les hommes n'y sont admis que pour leur procurer les secours spirituels. L'habitation des unes et des autres est séparée par une clôture inviolable; mais l'église leur est commune, en sorte cependant qu'ils ne peuvent s'y voir. Les monastères du nord furent détruits lors de la révolution causée par le changement de religion. Il y en a deux fort riches à Gènes, et l'on ne reçoit dans l'un que des filles ou femmes de qualité. La plupart des maisons de *Brigitins* ou *de l'ordre du Sauveur* n'observent plus aujourd'hui ce que prescrit la règle par rapport au nombre des personnes religieuses, et à la soumission des hommes aux femmes. Il y a encore quelques doubles monastères en Flandre, un à Dantzick et environ dix en Allemagne.

Brigite, après avoir passé deux ans dans le monastère de Wastein, fit un pélerinage à Rome, dans le dessein d'aller prier sur le tombeau des apôtres,

et de vénérer les reliques de tant de saints que l'on honore dans cette capitale du monde chrétien. Elle s'y fit admirer par l'éclat de ses vertus. Elle y vivait dans la retraite et dans la pratique des veilles et des autres rigueurs de la pénitence. Elle visitait les églises, et allait servir les malades dans les hôpitaux. Dure à elle-même, elle était pleine de douceur pour les autres. Toutes ses actions portaient l'empreinte de l'humilité et de la charité; on voit encore divers monuments de sa dévotion à Rome et dans le voisinage. Elle fonda dans cette ville une maison pour les étudiants et les pélerins suédois, laquelle fut rebâtie sous le pontificat de Léon X, et est située dans le Campo de Flore, près du palais Farnèze.

Notre sainte se confessa tous les jours pendant les trente dernières années de sa vie, et elle participait plusieurs fois la semaine à la divine eucharistie. Cette participation fréquente des sacrements nourrissait et augmentait chaque jour la ferveur de son ame.

Rien n'est plus fameux dans la vie de sainte Brigite que les révélations dont elle fut favorisée, et qui eurent pour objet principal les souffrances du Sauveur, et les révolutions qui devaient arriver en certains royaumes. Ces grâces ne lui ont point été particulières; Dieu les a accordées à plusieurs autres de ses serviteurs. Quelquefois il leur parlait dans des visions; d'autres fois il leur découvrait les choses cachées en éclairant leur esprit d'une lumière surnaturelle, ou les peignait si distinctement et si vivement dans leur imagination qu'il ne leur était pas possible de s'y méprendre. Il n'en est

pas moins vrai qu'il faut avoir une grande prudence, et être bien versé dans la connaissance du discernement des esprits, pour distinguer les opérations de l'Esprit saint d'avec les illusions de l'ennemi. Les révélations particulières n'auront jamais le même degré de certitude et d'autorité que celles qui sont publiques, qui furent faites aux prophètes, que des miracles évidents confirmèrent, et qui depuis ont été marquées du sceau de l'Eglise. Pour revenir à celles de sainte Brigite, elles furent écrites d'après ce qu'elle en avait dit, par Pierre, moine de Cîteaux, et par Mathias, chanoine de Lincopen, qui l'un et l'autre avaient été les directeurs de sa conscience. Si elle les eût écrites elle-même, on y trouverait plus de simplicité, plus de cet esprit qui caractérise les saints, et elles auraient conséquemment plus d'autorité.

Le célèbre Jean de Turre-Cremata, qui fut depuis cardinal, examina, par l'ordre du concile de Bâle, le livre des Révélations de sainte Brigite, et l'approuva comme utile pour l'instruction des fidèles. Le concile regarda cette approbation comme suffisante. Il n'en résultait cependant autre chose, sinon que le livre dont il s'agit ne renferme rien de contraire à la foi, et que les révélations étant appuyées sur une probabilité historique, on peut les croire pieusement. Benoît XIV s'exprime de la manière suivante sur le même sujet : « L'approbation de semblables révélations n'emporte autre chose, sinon qu'après un mûr examen il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles..... Quoiqu'elles ne méritent pas la même créance que les vérités de la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, conformé-

ment aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables, et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. » Telles sont les révélations de la bienheureuse Hildegarde, de sainte Brigite et de sainte Catherine de Sienne.

Ce qu'il y eut de plus admirable dans sainte Brigite, ce fut cette simplicité avec laquelle elle soumettait ses révélations au jugement de l'Eglise. Comme elle se croyait indigne du simple don de la foi, elle n'avait garde de se glorifier des faveurs extraordinaires qu'elle ne désira jamais, et dont elle ne se servit que pour s'établir plus solidement dans la charité et dans l'humilité. Si ces révélations ont rendu son nom célèbre, ses héroïques vertus l'ont rendue vénérable à toute l'Eglise. Vivre d'une manière conforme à l'esprit de nos divins mystères est quelque chose de plus grand et de plus sublime que d'avoir des visions et de connaître les choses cachées. Eût-on la science des anges, on n'est qu'une timbale retentissante sans la charité; mais sainte Brigite eut le glorieux privilége de joindre à la charité le langage des anges.

Il serait impossible de donner une juste idée de son ardent amour pour Jésus-Christ crucifié; ce fut ce qui lui inspira le dessein de faire le pélerinage de la Terre-Sainte; elle arrosa de ses larmes les lieux qui avaient été sanctifiés par la présence du Sauveur et teints de son sang. Dans son voyage, elle visita les plus célèbres églises de Sicile et d'Italie. Etant revenue à Rome, elle y fut attaquée de diverses maladies, qu'elle souffrit avec une patience et une résignation admirables. Se sentant près de sa fin, elle donna des avis fort touchants à

son fils Birger et à sa fille Catherine, qui étaient avec elle, après quoi elle se fit étendre sur un cilice pour recevoir les derniers sacrements ; elle mourut le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante et onze ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent *in Pannis Perna,* qui appartenait aux pauvres Clarisses. L'année suivante, Birger, son fils, et Catherine, sa fille, firent porter son corps dans le monastère de Wastein en Suède. Elle fut canonisée par Boniface IX, le 7 octobre 1391. Sa fête est marquée au 8 du même mois.

Le concile général de Constance, ayant égard à la demande du clergé et de la noblesse de Suède, déclara, le 1er février 1415, que la bienheureuse Brigite avait mérité d'être insérée dans le catalogue des saints. Il avait entendu préalablement la déposition de plusieurs Suédois, témoins oculaires de ce qu'ils rapportaient. Quatre ans après, à la sollicitation du roi Eric, le pape Martin V confirma de nouveau la canonisation de la servante de Dieu.

La vie et les souffrances de Jésus-Christ sont le livre où les ames qui commencent à servir Dieu, et celles qui s'exercent depuis long-temps dans la pratique de la vertu, trouveront les motifs les plus puissants, ainsi que les moyens les plus efficaces de travailler à leur perfection. Si on les considère, si on les médite avec attention, elles parleront un langage qui pénétrera jusqu'au fond du cœur, qui réformera entièrement nos pensées, nos sentiments et nos affections. C'est un antidote souverain qui fera mourir cet orgueil et cet amour-propre qui, par la contagion du péché, se sont pour ainsi dire identifiés avec notre nature ; il délivrera également

nos ames du poison dont les passions ont infecté toutes leurs puissances, et il y introduira le mépris du monde, la charité et les vertus qui en sont l'effet. Plus on a fait de progrès dans la vie intérieure, plus on découvre de trésors de miséricorde dans les mystères étonnants dont nous parlons. En les méditant, on se revêt de plus en plus de l'esprit de Jésus-Christ; on acquiert cette précieuse ressemblance avec lui, dans laquelle consiste la réformation et la perfection de l'homme intérieur, et qui nous assure le droit de participer à l'héritage céleste.

Les Révélations de sainte Brigite ont été imprimées à Lubec en 1492, à Nuremberg en 1521, avec des figures qui font estimer cette édition; à Rome en 1521, 1556, 1606, 1608; à Anvers en 1611; à Cologne en 1628; à Munich en 1680. On a donné à Rome une édition de ses Prières en 1550, in-8°.

S. JEAN NÉPOMUCÈNE,

MARTYR.

(16 mai.)

Jean naquit vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohême, située à quelques lieues de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parents. Mais à peine eut-il vu le jour qu'on désespéra de sa vie. Il fut arraché des bras de la mort par la protection de la mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux, qui était dans le voisinage. Pénétrés de reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celui

qui venait de le leur rendre, et n'épargnèrent rien pour lui procurer une excellente éducation. Jamais enfant ne fit concevoir de plus hautes espérances. Il joignait à beaucoup d'esprit et d'application un grand fond de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Après avoir étudié les humanités et la rhétorique à Stuaze, il passa à l'université de Prague, fondée depuis peu par Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême. Outre la philosophie, il y étudia encore la théologie et le droit canonique.

Dès ses premières années il se sentait une forte inclination pour l'état ecclésiastique. Devenu prêtre, il eut ordre de faire valoir le rare talent qu'on lui connaissait pour la prédication, et ses discours produisirent les plus grands fruits. Peu de temps après il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Prague. Wenceslas, fils et successeur de l'empereur Charles IV, qui, quoique âgé seulement de seize ans, annonçait déjà les inclinations les plus perverses, et auquel on donna depuis les surnoms odieux de *fainéant* et d'*ivrogne*, faisait alors sa résidence dans la même ville. Ce qu'on disait du mérite du nouveau chanoine lui donna envie de le connaître, et il le nomma pour prêcher l'avent à la cour. Le serviteur de Dieu s'acquitta de cette commission, aussi difficile que délicate, avec un applaudissement général. Wenceslas même fut touché de ses discours, et suspendit quelque temps le cours de ses déréglements. Il lui offrit un bénéfice considérable et même un évêché. Jean refusa l'un et l'autre. S'il accepta depuis la place d'aumônier de l'empereur, ce fut uniquement dans la vue d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquem-

ment avec plus de fruit. D'ailleurs il se voyait par là plus à portée de satisfaire sa tendresse pour les pauvres, auxquels il servait d'avocat et de père. Sa charité était ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il assoupissait beaucoup de querelles et prévenait quantité de procès.

L'impératrice Jeanne, princesse ornée de toutes sortes de vertus, choisit notre saint pour directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagréments qu'il lui fallait essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimait avec passion ; mais, comme il était d'un caractère changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des excès de jalousie, qui, joints à sa férocité naturelle, cusait bien des chagrins à la vertueuse princesse. Jeanne apprit de son directeur à supporter ses peines avec patience et même avec joie : tous les jours elle faisait de nouveaux progrès dans la vertu. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait éviter jusqu'à l'ombre du péché. Mais, comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas. Il s'offensa même des marques de tendresse et de complaisance qu'elle ne cessait de lui donner. Sa jalousie ne connut plus de bornes ; il interpréta mal les actions les plus saintes de son épouse, et il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse. Enfin il en vint jusqu'à former le projet aussi nouveau qu'extravagant de se faire révéler par Jean Népomucène les confessions de l'impératrice. On sent bien que ses tentatives n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Le

saint lui représenta de la manière la plus respectueuse combien son projet choquait la raison et blessait la religion. L'empereur dissimula son dépit, et renvoya le saint sans lui rien répondre. Jean augura du morne silence d'un maître irrité et vindicatif que sa perte était résolue. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

Un jour que le prince était à table on lui servit une volaille qui n'était point préparée à son goût : par un trait de barbarie, digne des Caligula et des Héliogabale, il ordonna que l'on fît rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avait été mise. Jean Népomucène, en ayant été informé, courut se jeter aux pieds de l'empereur pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venait de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux représentations qui lui furent faites, et pour se délivrer des importunités du serviteur de Dieu il le fit renfermer dans un cachot, dont il lui permit cependant de sortir quelque temps après. Feignant de lui avoir rendu ses bonnes grâces, il l'invita à dîner le lendemain avec lui.

Jean Népomucène se rendit au palais, et y fut bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas voulut rester seul avec le serviteur de Dieu; il revint à son projet de se faire révéler la confession de l'impératrice, et employa pour y réussir les caresses, les promesses et les menaces. Furieux de n'avoir pas réussi, il ordonna de reconduire le saint en prison et de l'y traiter avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes sur les côtés et aux parties du corps les plus sensibles; ils

le brûlèrent à petit feu et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie. A la fin on le retira de dessus le chevalet, mais il était presque expirnt.

Cependant l'impératrice, instruite de ce qui se passait, alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières; elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après Jean Népomucène reparut à la cour, et se remit à prêcher avec plus de zèle qu'auparavant. Mais prévoyant que le calme ne serait pas de longue durée, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut un jour dans la rue. Il sentit réveiller tout à coup son indignation et sa curiosité sacrilége. Il se fit amener à l'heure même son aumônier, et lui annonça qu'il allait périr s'il ne révélait point les confessions de la reine. Comme il le trouvait inébranlable dans sa résolution, il s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux et qu'on le jette dans la rivière, lorsque les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. » On le précipita pieds et mains liés dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 16 mai de l'année 1383.

A peine le martyr eut-il été étouffé sous les eaux que son corps flottant sur la rivière fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. A la pointe du jour le mystère s'éclaircit, et

les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement enlever le saint corps et le déposèrent dans une église voisine, en attendant qu'ils eussent préparé dans leur propre église un tombeau plus digne lui. Il s'opéra plusieurs guérisons durant la translation; il se fit encore depuis divers prodiges à son tombeau.

La vie de Wenceslas ne fut plus qu'un tissu de malheurs. Il persista dans ses désordres, et se fit universellement détester par l'assemblage des crimes les plus odieux. Enfin les princes de l'empire, prenant un parti extrême, s'assemblèrent à Mayence, et le déposèrent. Ce malheureux prince fut frappé d'apoplexie, et mourut sans avoir eu le temps de rentrer en grâce avec Dieu.

Le pape Innocent XIII confirma le culte que l'on rendait à S. Jean Népomucène, par un décret équivalent à un décret de béatification; et Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation en 1729.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

VIERGE.

(30 avril.)

Sainte Catherine naquit à Sienne en 1347; elle eut pour père Jacques Benincassa, teinturier de profession et homme plein de vertu. Elle fut élevée d'une manière fort chrétienne; ses belles qualités la firent surnommer *Euphrosyne*. A peine fut-elle capable de connaître Dieu qu'elle en reçut les grâces les plus abondantes, auxquelles elle répon-

dit avec la plus parfaite fidélité. La prière et la retraite faisaient ses plus chères délices. De temps en temps elle se retirait dans une petite solitude, afin de retracer en elle, autant que la faiblesse de son âge le lui permettait, la vie des Pères du désert. Dès son enfance elle fit vœu de virginité, pour que son cœur ne fût plus partagé entre la créature et le Créateur. Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, ses parents voulurent l'engager dans l'état du mariage. Comme elle témoignait beaucoup de répugnance pour cet état, on lui suscita une forte persécution : on dérangea ses pratiques de dévotion, on lui ôta la petite chambre où elle se retirait seule de temps en temps ; on la chargea du soin de la maison, et on exigea d'elle les services qu'on n'exige communément que d'une servante. Ses sœurs et ses amies l'attaquèrent de leur côté, en tâchant de lui inspirer le goût des vanités du monde, et elle commença à se parer un peu mieux. Mais elle découvrit bientôt le piége qu'on lui tendait ; elle se repentit de sa complaisance et la pleura le reste de sa vie. Cependant son père, édifié de sa patience et de ses vertus, revint de ses préventions, rendit son amitié à sa fille, et lui permit de reprendre ses anciennes pratiques de dévotion.

Catherine, devenue libre, suivit l'attrait intérieur qui la portait à toutes les œuvres de mortification et de charité; elle faisait aux pauvres d'abondantes aumônes; elle servait les malades; elle consolait les prisonniers et tous les malheureux. Sa nourriture ordinaire consistait en des herbes bouillies sans aucun assaisonnement; elle portait le cilice avec une ceinture de fer; elle dormait peu, encore était-

elle couchée sur la terre nue ; ce fut à l'âge de quinze ans qu'elle commença ce genre de vie. Dieu l'affligea de diverses maladies, que les remèdes ne firent qu'aigrir ; les douleurs qu'elle souffrait n'altérèrent jamais la tranquillité de son ame. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique ; ses mortifications n'eurent plus de bornes. Dieu permit que son imagination fût remplie de fantômes impurs, et qu'elle éprouvât les tentations les plus honteuses et les plus humiliantes pour une vierge; le démon remplit son esprit d'épaisses ténèbres, en sorte qu'elle se trouva réduite à l'état le plus déplorable. La prière, l'humilité, la résignation et la confiance en Dieu, la firent triompher de tous les efforts du tentateur. Le Sauveur l'ayant visitée après ce rude combat, elle lui dit : « Où étiez-vous, mon divin époux tandis que je me voyais dans une situation aussi affreuse? J'étais avec vous, répondit-il. Quoi! reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui couvraient mon ame ! Ces abominations, répliqua le Sauveur, ne vous ont point souillée, parcequ'elles vous faisaient horreur; ainsi le combat que vous avez soutenu a été pour vous une source de mérites ; c'est à ma présence que vous avez été redevable de la victoire. »

Son amour pour les pauvres l'avait portée à servir deux vieilles femmes qui avaient les maladies les plus dégoûtantes. Loin de recevoir des marques de reconnaissance de la part de ces malheureuses, elle n'en recevait au contraire que des duretés, des reproches et des injures. L'une même de ces femmes en vint jusqu'à noircir la réputation de sa bienfai-

trice par des calomnies atroces, en quoi elle fut secondée par une des sœurs du couvent. Catherine n'en continua pas moins ses soins, laissant à la Providence celui de justifier son innocence; elle pria pour ses calomniatrices, qui se convertirent et se rétractèrent publiquement.

Pendant la peste qui fit sentir ses ravages en 1374, elle se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau, et elle obtint par ses prières la guérison de plusieurs d'entre eux. Elle obtint de la même manière la conversion de divers pécheurs qui paraissaient désespérés. Ses discours dans ces occasions étaient si persuasifs qu'on ne pouvait y résister. Ses supérieurs la déterminèrent à faire différents voyages, dont le but était la gloire de Dieu et l'utilité du prochain..

Les Florentins avaient déclaré la guerre au pape, dans l'intention de le dépouiller de ce qu'il possédait en Italie. Leur armée prit pour signal le mot *Liberté*. Catherine, par ses lettres, ses exhortations et ses prières, empêcha plusieurs villes d'entrer dans leur parti. On lui fit faire diverses démarches dans la persuasion qu'elle réussirait à ramener les esprits divisés et à rétablir la paix. Malheureusement elle traitait avec des hommes qui n'avaient rien moins que des dispositions pacifiques. Elle montra le plus grand zèle pour obtenir que le pape Grégoire IX quittât Avignon et revînt à Rome; ce point lui paraissait d'une grande importance pour faire cesser le schisme qui affligeait l'Église depuis si long-temps; elle eut le bonheur de voir ses vœux accomplis : le pape partit d'Avignon le 13 septembre 1376.

Catherine, de retour à Sienne, continua son premier genre de vie. La connaissance qu'elle avait des choses célestes lui avait acquis beaucoup de réputation. La jalousie porta quelques particuliers à lui proposer des questions qu'ils croyaient difficiles, dans le dessein de la prendre en défaut et de la faire passer pour une ignorante ; mais ses réponses ne servirent qu'à couvrir ses ennemis de confusion. Ils furent forcés de convenir qu'ils n'avaient jamais vu personne aussi éclairé dans les voies de Dieu, ni aussi solidement établi dans l'humilité, que Catherine de Sienne.

Un sénateur de Sienne, nommé Etienne, d'une famille distinguée, avait des ennemis puissants qui l'avaient réduit à la dernière extrémité. La sainte, par ses prières, lui obtint un parfait mépris des choses du monde et calma la fureur de ceux qui le persécutaient. Etienne, plein de reconnaissance pour sa libératrice, s'attacha à sa personne. Il avouait que sa présence et ses discours excitaient dans son cœur de vifs sentiments d'amour pour Dieu et le confirmaient de jour en jour dans le mépris des objets créés ; il recueillait toutes ses paroles comme des oracles et il la suivit dans ses voyages. Ce fut par ses conseils qu'il embrassa depuis l'institut des Chartreux ; il assista à sa mort et se chargea d'écrire sa vie ; il avait été témoin des miracles et des vertus de la sainte : il l'avait vue prédire l'avenir et pénétrer dans les replis les plus secrets des consciences.

Cependant les troubles d'Italie duraient toujours. Le pape envoya Catherine aux Florentins dans l'espérance qu'elle réussiraient mieux que personne à

disposer les esprits à un accommodement solide. Elle trouva la ville de Florence dans le plus affreux désordre; ce n'était de toutes parts que meurtres et confiscations. Plus d'une fois elle se vit exposée à perdre la vie. A la fin son courage et sa persévérance furent couronnés d'un heureux succès. Son zèle pour la gloire de Dieu la rendait extrêmement sensible aux scandales; mais il n'y en eut point qui lui causa plus de douleur que celui du grand schisme qui commença en 1378; elle fit tous ses efforts pour en arrêter les suites : elle écrivit des lettres pleines de force à divers princes pour les exhorter à y renoncer. Nous n'entrerons point dans le détail des extases, des grâces extraordinaires dont elle fut favorisée. Elle nous a laissé des ouvrages qui paraîtront précieux à quiconque estime le langage de la vraie piété. Elle mourut à Rome le 29 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans, et fut canonisée en 1461 par le pape Pie II.

TRAITS DÉTACHÉS.

—

S. YVES, OFFICIAL ET RECTEUR EN BRETAGNE.

Dans les instructions que lui donnait sa mère, elle lui répétait souvent qu'il devait vivre de façon qu'il pût devenir un saint. « C'est bien le but où je tends, » répondait-il alors. De tels sentiments se fortifiaient en lui tous les jours, et faisaient sur son ame les plus profondes impressions. Cette pen-

sée, *je dois devenir un saint*, le portait puissamment à la vertu, et l'éloignait de tout ce qui avait l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'étude ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice, et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins et les retira du désordre. Son temps était partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation, il visitait les hôpitaux, servait les malades avec charité, et les consolait dans leurs peines.

Le saint fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table, et mangeait souvent leurs restes. Dès que la récolte était finie, il distribuait aux indigents son blé, ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. « Que sais-je, répondit-il, si je serai alors en vie? En attendant ainsi, lui dit ensuite la même personne, j'ai gagné un cinquième. Et moi, répliqua le saint, j'ai gagné le centuple pour n'avoir pas gardé mon blé. » Un jour qu'il n'avait qu'un pain dans sa maison, il commanda de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant fait là dessus des représentations, il lui en donna la moitié. Les pauvres eurent le reste; il ne se réserva rien pour lui-même. Il comptait sur la Providence, qui ne lui manqua jamais dans le besoin.

S. JEAN COLOMBINI, FONDATEUR DE L'ORDRE DES JÉSUITES EN ITALIE.

Jean Colombini sortait d'une des plus anciennes maisons de Sienne. Ayant été élu premier magistrat de son pays, il s'attira l'estime de ses compatriotes par la manière distinguée avec laquelle il remplit les devoirs de sa place : mais cet honneur et cette probité dont il se piquait dans le monde n'étaient point en lui sanctifiés par la religion; il vivait dans un oubli presque continuel de l'éternité.

Revenant un jour à midi, très fatigué, parcequ'il avait été accablé d'affaires tout le matin, il ne trouva point le dîner prêt, ce qui le fit entrer dans une étrange colère. Sa femme, pour le désennuyer, lui donne un livre et le prie de le lire jusqu'à ce qu'il se mette à table. C'était la Vie des Saints. Colombini, dans l'accès de sa fureur, prend le livre, et le jette par terre; mais le moment d'après il a honte de lui-même, il ramasse le livre, l'ouvre et tombe sur la vie de sainte Marie d'Égypte. Il la lit, et y trouve tant de plaisir qu'il ne pense plus à son dîner. Insensiblement son cœur s'attendrit; il conçoit de la douleur de ses péchés passés, il forme la résolution de changer de conduite et de renoncer à ce monde qui l'avait séduit.

Il commença par quitter sa charge, et par donner aux pauvres la plus grande partie de ses biens. Les pratiques de la plus rigoureuse pénitence ne lui parurent point trop austères. Il passait presque

les nuits entières à prier et à gémir sur ses péchés. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur deux planches. Il fit de sa maison un hôpital où il recevait les pauvres et les malades. Un autre serviteur de Dieu, nommé François Vincent, s'offrit à partager les œuvres de miséricorde qu'il exerçait. Tous deux couraient à l'envi dans la carrière de la perfection.

Jean Colombini ayant un jour trouvé à la porte de la grande église un lépreux tout couvert d'ulcères, le prit sur ses épaules, et le porta ainsi à sa maison, à travers la place publique. Il le servit et le pansa avec la plus tendre affection, jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite.

QUINZIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

—

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DE CE SIÈCLE.

Dieu n'abandonna pas son Eglise dans le péril extrême où le grand schisme d'Occident l'avait jetée. Les princes chrétiens, touchés des suites funestes d'un schisme qui avait déjà duré quarante ans et qui menaçait de se perpétuer, engagèrent les cardinaux des divers partis à se réunir pour convoquer un concile. Ce concile, qui fut le seizième général, se tint à Constance Les prétendants à la papauté abdiquèrent ou furent déposés; on élut Martin V, qui fut généralement reconnu; et la paix fut rétablie dans l'Eglise.

L'hérésie des hussites vint encore ajouter aux maux de la religion à cette époque. Jean Hus, auteur de cette hérésie, attaqua les lois de l'Eglise, l'autorité des premiers pasteurs et plusieurs autres articles de notre foi. Il avait profité des temps de troubles qui précédèrent le concile de Constance pour répandre ses erreurs à Prague et dans toute la Bohême. Cité par le concile, il consentit à s'y présenter, et déclara par écrit qu'il voulait bien être jugé et puni si on pouvait le convaincre d'aucune erreur. Alors l'empereur Sigismond lui donna un sauf-conduit, non pour le garantir du châtiment auquel il se soumettait lui-même, mais pour lui faci-

liter les moyens de se justifier s'il était calomnié, comme il le disait.

Jean Hus, arrivé à Constance, se mit à dogmatiser sans attendre le jugement du concile, et refusa opiniâtrément de se rétracter et de se taire. Alors cet hérésiarque obstiné fut saisi, dégradé des saints ordres et livré au magistrat de Constance, qui, suivant les lois impériales contre les impies, le condamna à être brûlé avec ses livres. Le concile ne sollicita point son supplice, mais il laissa agir la justice du souverain, qui certainement peut, pour le bien de l'état, punir ceux qui troublent l'ordre en répandant de mauvaises doctrines, souvent plus funestes à la tranquillité publique que les vols et les assassinats.

On a déjà vu plus haut que les Grecs schismatiques s'étaient réunis à l'Eglise sous le règne et par un effet du zèle de l'empereur Michel Paléologue, et qu'aussitôt après sa mort ses successeurs retournèrent au schisme. Depuis long-temps on les invitait à revenir de leurs erreurs, et toutes les tentatives avaient échoué. Enfin l'empereur grec, Jean Paléologue, et le pape Eugène IV convinrent que l'on assemblerait un concile général composé de Grecs et de Latins. Il se tint à Florence, et fut le dix-septième général.

Là, les Grecs renouvelèrent ce qu'ils avaient fait à Lyon cent cinquante ans auparavant ; ils abjurèrent le schisme et donnèrent une profession de foi conforme à celle de l'Eglise romaine, dans laquelle ils reconnaissaient en particulier que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père, et que le pape est le chef de l'Eglise universelle. Mais cette réunion

ne dura pas plus que la précédente. Quand les patriarches et les autres prélats grecs furent de retour à Constantinople, ils trouvèrent le clergé et le peuple de cette ville étrangement prévenus contre l'union avec l'Eglise latine; intimidés par ce déchaînement de leurs concitoyens, ils renoncèrent à ce qu'ils avaient fait à Florence, et le schisme fut consommé sans retour.

Un endurcissement si criminel de la part des Grecs ne devait pas rester impuni, Mahomet II, sultan des Turcs, vint mettre le siége devant Constantinople avec une armée de trois cent mille hommes. La ville fut emportée d'assaut. Rien n'échappa à l'épée des vainqueurs; ils firent un carnage horrible des habitants, et pendant trois jours que dura le pillage ils commirent de grands excès.

Ainsi périt l'empire grec de Constantinople, après avoir duré plus de onze cents ans depuis le grand Constantin. Ce fut une punition manifeste de l'opiniâtreté des Grecs schismatiques. Ils n'ont pas voulu reconnaître l'autorité du successeur de S. Pierre, et ils sont tombés sous le joug des infidèles, de qui ils n'ont jamais dû attendre que l'oppression et l'esclavage.

S. VINCENT FERRIER,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

(5 avril.)

S. Vincent Ferrier naquit à Valence en Espagne, le 23 janvier 1357. Son père et sa mère étaient fort recommandables par leur piété et par leur amour

pour les pauvres ; ils employaient en aumônes tout ce qui leur restait de leurs revenus à la fin de chaque année. Le ciel bénit leur mariage en leur donnant des enfants qui héritèrent de leurs vertus. Deux d'entre eux, surtout Boniface et Vincent, furent de grandes lumières pour l'Église. Le premier mourut général des chartreux ; le second montra dès son enfance les plus heureuses dispositions. Il contracta de bonne heure l'habitude de jeûner le mercredi et le vendredi, afin de maîtriser plus aisément ses passions. Il avait une tendre dévotion à Jésus souffrant et à la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa mère. Il voyait les membres de Jésus-Christ dans les pauvres et les traitait avec la plus grande affection, ce qui détermina ses parents à le faire distributeur de leurs aumônes.

Vincent commença son cours de philosophie à douze ans, et il n'en avait pas encore quinze lorsqu'il s'appliqua à l'étude de la théologie. Il fit des progrès si rapides dans ces deux sciences qu'il aurait pu en donner des leçons publiques dans un âge où l'on a encore besoin de maître. Le cours de ses études étant achevé, sa famille lui laissa la liberté de choisir le genre de vie pour lequel il se sentirait le plus d'attrait. Il se détermina pour l'état religieux, et prit l'habit chez les dominicains de Valence en 1374. Ayant résolu d'imiter en tout S. Dominique, il devint bientôt un homme consommé dans les voies de la perfection, et pour se mettre en état d'atteindre la fin de son institut, il joignit à la prière et aux austérités de la pénitence, l'étude et la méditation des livres divins, ainsi que la lecture des écrits des pères.

Quelque temps après sa profession il fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la philosophie, emploi dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Son cours fini il publia son traité des *Suppositions dialectiques*, n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt-quatre ans ; on l'envoya ensuite à Barcelone, où il continua les mêmes exercices. L'étude de la scolastique n'absorbait pas tout son temps ; il en trouva pour prêcher la parole de Dieu. Ses sermons produisirent des fruits merveilleux, surtout durant une famine qui affligea la ville de Barcelone. Il prédit l'arrivée de deux vaisseaux chargés de blé, et l'événement vérifia la prédiction lorsqu'on s'attendait le moins à recevoir du secours. Cette circonstance augmenta de beaucoup les sentiments de vénération que l'on avait déjà conçus pour lui.

De Barcelone, le saint fut envoyé en Catalogne à la célèbre université de Lérida ; il y continua l'étude de la scolastique et les fonctions du ministère toujours avec le même succès ; il y passa docteur, et reçut le bonnet en 1384, des mains du cardinal Pierre de Lune, légat du pape Clément VII. L'évêque, le clergé et le peuple de Valence l'ayant redemandé il fut obligé de retourner dans sa patrie; il y expliqua l'Écriture sainte et y prêcha avec une réputation extraordinaire. Comme il agissait en tout par les motifs les plus purs, le ciel bénissait l'exercice de toutes ses fonctions, et il n'y avait personne qui ne l'honorât comme un grand serviteur de Dieu.

Pour éprouver sa pureté, Dieu permit qu'il fût assailli par de violentes tentations contre la pureté. Le démon lui remplit l'imagination de mille pensées horribles, sinon pour le séduire, du moins pour le

troubler. Il appela à son secours une méchante femme qui avait conçu pour le saint une passion criminelle. Cette misérable, feignant d'être malade, envoya chercher Vincent sous prétexte de vouloir se confesser à lui. Quand il fut arrivé et qu'elle le vit seul dans sa chambre, elle lui déclara son détestable dessein et mit tout en œuvre pour le faire consentir à ses désirs corrompus. Le saint prit la fuite comme un autre Joseph et ne répondit pas un seul mot. La coupable, furieuse de n'avoir pas réussi, joua le rôle infâme de la femme de Putiphar; elle eut recours à la calomnie: mais cet artifice n'ayant pas eu tout l'effet qu'elle en attendait, elle avoua sincèrement son crime et en fit une réparation publique, afin de se délivrer des remords qui déchiraient sa conscience. Le saint lui pardonna volontiers et la guérit même des peines intérieures dans lesquelles Dieu avait permis qu'elle tombât en punition de son crime. Les armes que Vincent employa contre le démon furent la prière, la mortification, une exacte vigilance sur tous ses sens et une grande attention à réprimer les premiers mouvements de la concupiscence.

Son cœur était perpétuellement uni à Dieu, en sorte que ses études, ses travaux, toutes ses actions devenaient une prière continuelle. Il s'était si bien trouvé de cette pratique qu'il la recommandait depuis à tous les chrétiens. Ecoutons-le parler lui-même dans son *Traité de la vie spirituelle*, où il donne des instructions importantes à ceux surtout qui s'appliquent à l'étude. « Voulez-vous étudier d'une manière qui vous soit utile? Que la dévotion accompagne toutes vos études, et que votre but soit m..ins

de vous rendre habile que de contribuer à votre sanctification. Consultez Dieu plutôt que vos livres, et demandez-lui avec humilité la grâce de comprendre ce que vous lisez. L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-Christ. Quelques moments de repos dans ses plaies sacrées procurent une nouvelle vigueur et de nouvelles lumières. Interrompez votre travail par ces prières courtes et ferventes, nommées *jaculatoires*; que la prière enfin précède et termine votre étude. La science est un don du Père des lumières, ne la regardez donc pas comme l'ouvrage de votre esprit et de vos talents.» Le saint, conformément à ces maximes, composaient ses sermons au pied du crucifix. Il y demandait au Sauveur l'intelligence de sa loi, et se préparait par le souvenir de ses souffrances à faire entrer dans ses auditeurs des sentiments de charité et de componction. Il passa six ans à Valence dans l'exercice continuel des fonctions apostoliques. S'il eut beaucoup à souffrir de la part du démon et des hommes charnels, il jouit de la plus haute considération parmi les personnes qui savaient apprécier le mérite et la vertu.

Le cardinal Pierre de Lune, légat de Clément VII en Espagne, fut nommé pour se rendre avec la même qualité auprès de Charles VI, roi de France. Etant venu à Valence en 1390, il voulut que le saint l'accompagnât pour honorer sa nouvelle légation. Tandis que le cardinal, trop rempli de l'esprit du monde, s'occupait uniquement de politique, Vincent travaillait à procurer la gloire de Dieu par la conversion des pécheurs. Son zèle ne fut pas moins

efficace en France qu'il ne l'avait été en Espagne. Le légat étant retourné à Avignon au commencement de l'année 1394, invita le saint à le suivre dans cette ville, où Clément VII résidait; mais celui-ci n'accepta point l'invitation et reprit la route de Valence.

Clément VII étant mort cette même année à Avignon durant le grand schisme, le cardinal Pierre de Lune fut élu pape par les Espagnols et les Français, et il prit le nom de Benoît XIII. Immédiatement après son élection, il manda Vincent à Avignon, et le fit maître du sacré palais. Le saint, affligé du schisme qui divisait l'Église, tâcha d'engager Benoît à y mettre fin. Il en obtint de belles promesses, mais qui ne furent point exécutées, sous différents prétextes que colorait l'ambition. Il reprit ses fonctions ordinaires, et vint à bout de réformer la ville d'Avignon par ses exemples et par ses discours. Il choisit pour demeure un couvent de son ordre, afin de mener une vie plus retirée et plus conforme à son état. Ce fut en vain que Benoît lui offrit des évêchés et le chapeau de cardinal; il ne voulut jamais accepter aucune dignité ecclésiastique. La seule chose qu'il demanda au bout de dix-huit mois fut d'être nommé missionnaire apostolique. On était si persuadé de sa sainteté qu'on eût cru s'opposer à la volonté du ciel en s'opposant à ses désirs. Ce qu'il demandait lui fut donc accordé. Benoît lui donna sa bénédiction avec la qualité de missionnaire apostolique et même les titres de légat et de vicaire du saint-siége.

Le saint partit d'Avignon avant la fin de l'année 1398, pour retourner dans sa patrie. Si l'on en

excepte la Galice, il prêcha dans toutes les provinces d'Espagne. Ceux qui l'avaient entendu une fois le suivaient en foule afin de l'entendre encore dans les lieux où il devait parler. Les usuriers, les blasphémateurs, les femmes débauchées, les pécheurs les plus endurcis, ne pouvaient tenir contre ses discours; ils déploraient leurs égarements et faisaient pénitence. Parmi ceux qui se convertirent on compta un nombre prodigieux de Juifs, de Mahométans, d'hérétiques et de schismatiques. Le saint vint ensuite en France, et s'arrêta quelque temps dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné; de là il passa en Italie, et parcourut les côtes de Gênes, la Lombardie, le Piémont et la Savoie: il prêcha aussi dans une partie de l'Allemagne vers le Haut-Rhin et dans la Flandre.

Les fruits qui accompagnèrent ses diverses missions le firent regarder comme un homme suscité de Dieu. Henri IV, roi d'Angleterre, lui écrivit en termes fort respectueux, et lui députa un gentilhomme de sa cour pour le prier de passer dans son royaume. Il l'envoya prendre sur les côtes de France dans un de ses vaisseaux, et le reçut avec tous les honneurs imaginables. Le saint, après avoir donné quelques avis au roi, tant pour sa conduite que pour celle de ses sujets, fit des missions dans les principales villes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Il revint en France, où il exerça son zèle depuis la Picardie jusqu'à la Gascogne.

L'ignorance et la corruption des mœurs, suites ordinaires de la guerre et du schisme, rendaient alors les missions de Vincent nécessaires. Il fallait un apôtre dont la voix terrible pût porter le trouble

dans les consciences, afin d'arracher les pécheurs à leurs désordres : aussi le saint ne traitait-il communément que les sujets les plus effrayants du christianisme, tels que le péché, les jugements de Dieu, l'enfer, l'éternité ; il avait d'ailleurs le talent de prononcer ses discours de la manière la plus pathétique. Un jour qu'il prêchait à Toulouse, tout son auditoire ressentit ce saisissement que produit un grand effroi. Plusieurs de ceux qui l'entendaient tombaient souvent dans une espèce de pamoison, et il était quelquefois obligé de s'arrêter, afin que l'assemblée pût donner un libre cours à ses gémissements et à ses sanglots. Il ne se contentait pas d'être véhément, il parlait encore d'une manière proportionnée à l'intelligence de ses auditeurs, et il appuyait tout ce qu'il disait sur des raisonnements solides et palpables, ainsi que sur l'autorité de l'Écriture et des Pères, dont la doctrine lui était parfaitement connue. La sainteté de sa vie, jointe au don des miracles, donnait encore un nouveau degré de force à ses paroles. Entre autres miracles qu'il opéra, il rendit, en Catalogne, l'usage des membres à un estropié nommé Jean Soler, dont les médecins avaient jugé la guérison impossible. Soler, ayant depuis montré un mérite supérieur, fut élevé sur le siége épiscopal de Barcelone.

Vincent vivait d'une manière fort austère, malgré ses voyages continuels, et les fatigues qui en étaient inséparables. Jamais il ne faisait gras ; il jeûnait tous les jours excepté les dimanches. Le mercredi et le vendredi, il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture, ce qu'il observa pendant quarante ans. Il ne couchait que sur la

paille ou sur des sarments. Il passait une grande partie du jour au confessionnal, où il achevait ce qu'il avait commencé en chaire. Il était aidé dans les fonctions du ministère par cinq religieux de son ordre, et par quelques autres prêtres zélés. Son désintéressement était admirable. Il engagea plusieurs personnes à donner leurs biens aux pauvres; mais il ne voulut jamais rien accepter pour lui. Son attention à conserver dans son cœur l'esprit d'humilité ne le fit pas moins admirer que son désintéressement. Il refusa constamment les dignités ecclésiastiques, et toutes les places qu'on voulut lui donner dans son ordre. Enfin on avait une telle vénération pour lui que les effets du schisme cessait à son égard; on le recevait de la manière la plus honorable dans *l'obédience* de chaque pape. (1)

Lorsqu'il était en Dauphiné, il apprit que les habitants d'une vallée, nommée *Vaupute*, ou vallée de corruption, se plongeaient dans les plus infâmes désordres. Ils étaient si grossiers et si barbares qu'aucun missionnaire n'osait pénétrer chez eux. Vincent, prêt à tout souffrir pour la gloire de Dieu, entreprit de les sauver aux dépens de sa propre vie. Ses travaux ne furent point inutiles. Ces malheureux, instruits et touchés, détestèrent leurs crimes, et les réparèrent par une véritable conversion. Le changement fut tel que la vallée prit le nom de *Valpure*, ou de vallée de pureté, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Vincent, étant à Genève en 1403, écrivit de cette

(1) Durant le grand schisme qui affligea l'Eglise dans les quatorzième et quinzième siècles, les pays qui tenaient pour chaque pape étaient appelés son *obédience*.

ville à son général. Nous avons encore sa lettre, où l'on trouve plusieurs particularités concernant ses missions. Après avoir chanté la messe, dit le saint, je prêche deux ou trois fois par jour, n'ayant pour préparer mes sermons d'autre temps que celui pendant lequel je suis en chemin. J'ai employé trois mois à parcourir les villages et les villes du Dauphiné pour y annoncer la parole de Dieu. Mon séjour a été plus long dans les vallées de Lucerne, d'Argenteye et de Vaupute, au diocèse d'Embrun; aussi ai-je eu le bonheur de convertir presque tous les hérétiques qui habitent ces contrées. Je me suis rendu à l'invitation pressante qu'on m'a faite d'aller dans le Piémont. J'y ai fait des instructions, ainsi que dans le Montferrat et dans les vallées. Mes peines n'ont point été perdues; un grand nombre de Vaudois et d'autres hérétiques sont rentrés dans le sein de l'Église. Leurs erreurs venaient principalement d'une ignorance grossière et du défaut de prédicateurs. « Je suis saisi de frayeur lorsque je pense au jugement terrible dont sont menacés les supérieurs ecclésiastiques qui vivent à leur aise dans de riches palais.... tandis qu'une multitude d'ames rachetées par le sang de Jésus-Christ périt misérablement faute de secours. Puisse le maître de la moisson y envoyer de bons ouvriers! c'est la grâce que je demande sans cesse à Dieu. » Le saint parle ensuite de la conversion de plusieurs personnes qui erraient dans la foi, de la réconciliation des Guelphes et des Gibelins qu'il avait procurée à la Lombardie. Ayant été rappelé dans le Piémont, ajoute-t-il, par les évêques et les seigneurs du pays, j'ai passé cinq mois dans les diocèses d'Aouste, de

Tarantaise, de Saint-Jean-de-Maurienne et de Grenoble. Actuellement je suis à Genève, où j'ai enfin aboli une fête superstitieuse à laquelle le peuple était fort attaché. Je vais aller à Lausane, conformément à l'invitation qui m'en a été faite par l'évêque du lieu : c'est pour essayer d'ouvrir les yeux à des hommes grossiers qui adorent le soleil, et à un grand nombre d'hérétiques obstinés et dangereux qui habitent sur les frontières de l'Allemagne. (1)

Le cardinal Pierre de Lune manda au saint de venir le trouver à Gênes, lui promettant de renoncer à toutes les prétentions qu'il avait à la papauté. Vincent obéit, et quitta la Lorraine où il était alors; lorsqu'il fut arrivé, il représenta vivement au cardinal les maux que causait le schisme, et l'exhorta fortement à y mettre fin, de peur que Dieu ne l'en rendît responsable. Ses sages remontrances furent peu écoutées. Les ambitieux ne savent que tendre à leurs fins. Le saint prêcha pendant un mois à Gênes, après quoi il parcourut de nouveau la France et la Flandre. En 1406 il retourna en Angleterre; les deux années suivantes furent employées à de nouvelles missions dans le Poitou, la Gascogne, le Languedoc, la Provence et l'Auvergne.

La réputation dont Vincent jouissait frappa le roi des Maures de Grenade en Espagne : il eut envie,

(1) On lit dans Sponde et d'autres écrivains, que Vincent, prêchant en sa langue maternelle, était entendu de ceux qui en parlaient une différente. Ceci est encore rapporté par Ranzano. Selon le même auteur, les Grecs, les Allemands, les Hongrois, etc., entendaient tout ce qu'il disait quand il prêchait en latin ou en la langue qui se parlait à Valence.

tout Mahométan qu'il était, de voir un homme si extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui. Le saint s'embarqua à Marseille en 1408 pour répondre à cette invitation. A peine fut-il arrivé qu'il se mit à prêcher l'Évangile. Plusieurs Mahométans se convertirent. Les grands du royaume, allarmés des pertes que faisait tous les jours leur religion, firent part au roi de leurs inquiétudes, et le prièrent de renvoyer Vincent. Le saint missionnaire alla exercer son zèle dans le royaume d'Aragon et dans la Catalogne. Il renouvela dans le diocèse de Vich le miracle de la multiplication des pains. Étant à Barcelone en 1409, il prédit à Martin, roi d'Aragon, la mort du roi de Sicile, son fils, qui se nommait aussi Martin. La prédiction fut vérifiée au mois de juillet de la même année. Vincent, après avoir consolé le père affligé, lui persuada de se remarier, afin qu'en laissant un héritier de sa couronne, il pût assurer la tranquillité publique.

Il alla l'année suivante à Pise, à Sienne, à Florence et à Lucques : il rétablit partout la paix et le bon ordre. En 1411 il parcourut les royaumes de Castille, de Léon, de Murcie, d'Andalousie, des Asturies et plusieurs autres contrées, où il continua d'opérer des miracles et de faire des conversions nombreuses. Les Juifs de Tolède embrassèrent le hristianisme et changèrent leur synagogue en une glise, qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte ierge. Vincent se rendit à Salamanque au comnencement de l'année 1412, il y ressuscita un mort la vue d'un grand concours de peuple. Il entra ans la synagogue de la même ville, ayant un crufix à la main, et y fit un discours plein de cette

force qui ne peut venir que de l'esprit de Dieu. Les Juifs, d'abord surpris, furent enfin touchés et convertis, en sorte qu'ils demandèrent le baptême immédiatement après le sermon. Leur synagogue fut aussi changée en une église, qui prit le nom de *Sainte-Croix*.

Les troubles qui depuis deux ans agitaient le royaume d'Aragon n'étaient point encore finis. On disputait toujours, sans pouvoir s'accorder, sur l'héritier de la couronne. Les choses en étaient à un point qu'il y avait une grande division dans les états d'Aragon, de Catalogne et de Valence. Les plus puissants seigneurs de Catalogne ayant proposé le comte Urgel, l'évêque de Saragosse s'y opposa fortement. Le prélat fut massacré. Un crime aussi atroce fit détester le comte; ses partisans l'abandonnèrent et l'on craignit d'être à la veille d'une guerre civile. Comme il était toujours impossible de s'accorder, les états décidèrent qu'on choisirait neuf commissaires, trois pour chaque royaume; que les commissaires s'assembleraient dans le château de Caspé en Aragon, et que celui qui aurait six voix serait reconnu pour roi. Vincent fut nommé commissaire pour le royaume de Valence, avec son frère Boniface, chartreux, et D. Pierre Bertrand. Lorsqu'il en eut appris la nouvelle, il interrompit ses missions pour se rendre au château de Caspé. Les commissaires ayant mûrement examiné les choses, déclarèrent unanimement que Ferdinand de Castille était le plus propre parent du feu roi et par conséquent héritier de la couronne. Vincent fit un discours en cette occasion aux ambassadeurs étrangers et au peuple qui était présent. Il n'eut pas plus tôt

prononcé le nom de Ferdinand, prince aussi estimé pour ses vertus que pour sa valeur, que l'auditoire retentit de cris de joie et d'acclamations.

Le nouveau roi se rendit à Saragosse, où la cérémonie de sa proclamation se fit le 3 septembre 1412. L'estime singulière qu'il avait pour Vincent le porta à le choisir pour son prédicateur et son confesseur. Cela n'empêcha point le saint de faire des missions dans les différentes provinces d'Espagne et dans les villes adjacentes. Il paraissait même prendre plus de plaisir à instruire des bergers ignorants sur les montagnes qu'à prêcher à la cour.

Comme toutes les représentations qu'il avait faites au cardinal de Lune avaient été jusque-là inutiles, il s'avisa du moyen suivant pour rétablir la paix dans l'Eglise. Il conseilla au roi Ferdinand de se détacher de son obédience, en cas qu'il ne voulût pas se soumettre au concile de Constance. Le prince suivit ce conseil, et afin qu'on ne doutât pas de ses dispositions, il les manifesta par un édit solennel, daté du 6 janvier 1416. Le saint travailla fortement à faire entrer les Espagnols dans les vues du roi, qui ne se proposait pour but que la tranquillité de l'Eglise. Ayant été envoyé par Ferdinand au concile de Constance il prêcha dans la plupart des lieux par où il passa. Les pères du concile attendaient son arrivée avec impatience; mais voyant qu'il n'arrivait point, ils chargèrent, en 1417, le cardinal Hannibaldi d'aller le consulter à Dijon, où il était alors. Vincent reçut aussi de Gerson une lettre écrite en termes qui marquaient la haute estime qu'avait pour lui le pieux et savant chancelier de l'université de Paris. Il ne paraît pourtant pas

qu'il ait été jusqu'à Constance, quoiqu'en aient dit quelques auteurs.

Le saint passa de Bourgogne en Berri. Bourges fut le principal théâtre de son zèle. Il était dans cette ville lorsque Jean V, duc de Bretagne, lui écrivit de la manière la plus pressante pour l'engager à venir dans ses états. Il accorda au duc ce qu'il lui demandait, persuadé que sa demande était conforme à la volonté de Dieu. Les villes de Tours, d'Angers et de Nantes, par lesquelles il prit sa route, admirèrent en lui le don des miracles et le talent extraordinaire qu'il avait pour la conversion des pécheurs.

Le duc faisant sa résidence à Vannes, le saint se rendit dans cette ville. Le clergé, la noblesse et le peuple le reçurent en corps. Il y prêcha depuis le quatrième dimanche de carême jusqu'au mardi de Pâques de l'année 1417. Il prédit à la duchesse que l'enfant dont elle était grosse serait un jour duc de Bretagne, ce qui fut vérifié dans la suite par l'événement.

La ville de Vannes ne fut pas le seul lieu où il exerça son zèle apostolique; il l'exerça encore dans toute l'étendue de la Bretagne. Il ne prenait aucun repos, quoiqu'il fût extrêmement infirme; aussi vint-il à bout de déraciner les vices, d'abolir les superstitions, de corriger les abus et d'établir une réforme générale dans toute la province. De Bretagne, il écrivit anx évêques et aux principaux seigneurs de Castille, ainsi qu'à D. Alphonse, qui gouvernait le royaume pendant la minorité de Jean II, pour les exhorter à regarder Pierre de Lune comme un antipape et à reconnaître le concile de Constance. Ses lettres produisirent leur effet. La Castille

envoya à Constance des députés, que les pères du concile reçurent avec joie. Martin V, qui fut élu au mois de novembre, écrivit au saint et lui envoya Montan, célèbre théologien, pour lui confirmer le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. Vers le même temps il passa en Normandie, à la sollicitation de Henri V, roi d'Angleterre, qui était à Caen. Il était alors âgé de soixante ans; mais l'épuisement de sa santé le rendait si faible qu'il ne pouvait faire un pas sans appui. Il n'était pourtant pas plus tôt monté en chaire qu'il parlait avec autant de force et de véhémence que s'il eût été à la fleur de son âge. Il revenait souvent, dans ses discours, sur la fuite des procès, sur l'horreur du mensonge, des jurements, des blasphèmes et des vices qui sont les plus communs parmi le peuple.

Enfin, sa santé étant totalement épuisée, on lui conseilla de retourner dans son pays. Il se rendit à ce qu'on exigeait de lui, et se mit en route. Ses compagnons, qui avaient beaucoup marché, et qui s'imaginaient avoir déjà fait une partie considérable du chemin, ne se trouvèrent pourtant qu'auprès de Vannes. Vincent, qui sentait augmenter son mal, voulut qu'on le conduisît dans cette ville, que Dieu avait choisie pour sa sépulture. Les habitants montrèrent une joie incroyable en le revoyant parmi eux. Cette joie fut bientôt troublée, lorsque le saint leur dit qu'il revenait, non pour continuer les fonctions de son ministère, mais pour chercher un tombeau. Ces paroles, qui furent suivies d'une courte exhortation sur les devoirs généraux du christianisme, causèrent une vive douleur aux assistants, et répandirent partout la consternation.

Le saint, voyant que sa fièvre augmentait de plus en plus, se prépara à la mort par un redoublement de ferveur et par la réception des sacrements de l'Église. Trois jours après il fut visité par l'évêque, et par plusieurs personnes du clergé et de la noblesse de Vannes. Il les conjura de maintenir ce qu'il avait commencé parmi eux ; il les exhorta à persévérer dans la pratique de la vertu et leur promit de se souvenir d'eux lorsqu'il serait devant Dieu : il leur prédit ensuite qu'il mourrait dans dix jours. Pendant tout cet intervalle il ne parla point des douleurs qu'il ressentait, et s'il proférait quelque parole, c'était pour remercier Dieu de l'avoir fait participer au calice de son Fils. Durant son agonie, qui fut très pénible, il montra une résignation et une patience admirables. On remarquait même en lui des sentiments de joie au milieu des plus grandes souffrances. La ferveur de sa prière unissait tellement son cœur à Dieu que rien ne pouvait l'en distraire.

Les magistrats, craignant que son corps ne leur fût enlevé par les dominicains, qui n'avaient point de maison à Vannes, lui envoyèrent demander où il voulait être enterré. Je suis, répondit-il aux députés, un serviteur inutile et un pauvre religieux; il ne m'appartient pas de rien ordonner sur ma sépulture. La grâce que je vous demande est de conserver après ma mort cette paix que je vous ai si fort recommandée pendant ma vie. Je vous prie de permettre au prieur du couvent des dominicains le plus proche de votre ville de régler ce qui concerne le lieu de ma sépulture. Quand il eut donné cette réponse il reprit les actes de religion qu'il avait in-

terrompus pour quelques instants. Il désirait souvent que son ame fût délivrée des liens du corps, afin d'aller s'abîmer dans l'immensité de Dieu. (1) Le dixième jour de sa maladie il se fit lire la passion du Sauveur et récita les sept psaumes de la pénitence, après quoi il expira tranquillement le mercredi d'avant le dimanche des Rameaux, cinquième jour d'avril de l'année 1419. Il était âgé de soixante-deux ans deux mois et treize jours. La duchesse de Bretagne, qui était Jeanne de France, fille de Charles VI, lava le corps du saint de ses propres mains. Il s'opéra des miracles par la vertu de l'eau qui avait servi à cette cérémonie, ainsi que par l'attouchement des habits, de la ceinture, etc., du serviteur de Dieu.

LA BIENHEUREUSE LIDWINE,

VIERGE EN HOLLANDE.

(14 avril.)

Lidwine, vulgairement appelée Lidwid, naquit, en 1380, à Schiedam ou Squidam en Hollande. Elle montra dès son enfance une tendre dévotion à la mère de Dieu, et fit à l'âge de douze ans vœu de virginité. Elle fut affligée d'une horrible complication de maux, qui mit sa patience aux plus rudes épreuves. Dans cet état elle fut très long-temps sans

(1) S. Vincent Ferrier ne laissa pas, malgré ses grandes occupations, de composer quelques écrits. On a de lui : 1° un *Traité de la Vie spirituelle, ou de l'homme extérieur*; 2° un *Traité sur l'Oraison dominicale*; 3° une *Consolation dans les tentations contre la Foi*; 4° des *Lettres* au nombre de sept.

pouvoir prendre de repos ni de nourriture : elle passa les trente dernières années de sa vie sans jamais quitter le lit, et il y en eut sept durant lesquelles elle ne put remuer d'autre membre que la tête et le bras gauche.

Pendant les trois ou quatre premières années de sa maladie elle eu de la peine à tenir contre la sensibilité de la nature. Jean Pot, son confesseur, touché de ses souffrances, lui conseilla de méditer souvent sur la passion de Jésus-Christ, lui assurant qu'il lui en reviendrait de grands avantages. Lidwine obéit avec simplicité ; elle se mit à méditer la passion, du Sauveur qu'elle divisa en sept points pour correspondre aux sept heures canoniales de l'Église. Elle prit tant de goût à ce saint exercice qu'elle y passait les jours et les nuits. Il se fit bientôt en elle un heureux changement ; elle ne trouva plus dans ses peines que de la douceur et de la consolation, et loin de vouloir en être délivrée elle priait Dieu de les augmenter de plus en plus, pourvu qu'il lui fît la grâce de les souffrir avec patience. Il lui arrivait même quelquefois d'y ajouter encore des mortifications volontaires. Quand elle parlait de Dieu et de ses miséricordes c'était avec une onction qui attendrissait les cœurs les plus insensibles. Elle aimait singulièrement les pauvres ; elle les assistait autant qu'elle le pouvait, et après la mort de ses parents elle leur distribua tous les biens dont elle avait hérité. Tant de vertus furent récompensées du don des miracles et de plusieurs révélations.

Lidwine fit aussi un saint usage des épreuves intérieures que Dieu lui envoya. Dans le temps du combat elle se fortifiait par la prière et surtout par

la participation au corps de Jésus-Christ. Elle trouvait dans la divine eucharistie un aliment continuel au feu sacré qui la consumait, et à cette source de larmes qui coulaient de ses yeux presque sans interruption. Son humilité n'était pas moins admirable que ses autres vertus ; elle ne désirait rien tant que d'être inconnue aux hommes et méprisée de toutes les créatures. Enfin, après un martyr de trente-huit ans, elle alla recevoir la récompense promise à ceux qui ont souffert en vrais disciples de la croix. Elle mourut le 14 avril 1433, dans la cinquante-troisième année de son âge. Sa sainteté fut depuis attestée publiquement par des miracles, et Thomas à Kempis en rapporte plusieurs dont il avait été témoin oculaire.

On lui éleva un mausolée de marbre dans l'église paroissiale de Schiedham, qui prit son nom en 1434. On fit de la maison de son père un monastère de sœurs grises du tiers-ordre de Saint-François. Les calvinistes ont démoli la chapelle et changé le monastère en un hôpital pour les orphelins. Les reliques de la bienheureuse Lidwine furent portées à Bruxelles et enchâssées dans la collégiale de Sainte-Gudule. L'infante Isabelle en fit mettre la moitié dans l'église du monastère des Carmélites, dont elle était fondatrice.

SAINTE FRANÇOISE,

VEUVE, FONDATRICE DES COLLATINES OU OBLATES.

(9 mars.)

Françoise naquit à Rome en 1384, de Paul Buxo et de Jaqueline Rofredeschi, tous deux d'une famille très distinguée. Elle marqua dans son enfance beaucoup d'inclination pour la vertu et une horreur extraordinaire pour tout ce qui était capable de blesser la pureté. Ennemie de tout amusement puéril, elle n'aimait que la solitude et la prière; elle n'eut pas plus tôt atteint l'âge de onze ans qu'elle résolut de se faire religieuse; mais ses parents n'y ayant pas consenti, elle entra par obéissance dans l'état du mariage, et épousa, en 1396, Laurent Ponzani, jeune seigneur, dont la fortune égalait la naissance.

Françoise s'appliqua à conserver l'esprit de grâce qui l'avait animée jusqu'alors; elle vivait dans la retraite autant qu'il lui était possible, évitant avec soin les compagnies dangereuses, les festins, les spectacles et tous les divertissements profanes; elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle avait la liberté de vaquer à la prière et à la méditation et de visiter les églises; mais comme sa piété était éclairée, elle ne prenait rien sur les devoirs que le titre d'épouse lui imposait. Ses attentions et ses complaisances pour son mari avaient quelque chose d'extraordinaire; aussi furent-elles payées par celui-ci d'un juste retour. Rien n'était plus édifiant que de voir les deux époux serrer de plus en

plus les liens de leur union par des égards mutuels; et, ce qu'il y eut de plus admirable, c'est qu'ils ne furent jamais divisés par la moindre contestation, durant les quarante années qu'ils passèrent ensemble. Françoise, qui savait trouver Dieu partout, ne balançait point à quitter ses exercices de piété lorsque son mari l'appelait ou que sa présence devenait nécessaire quelque part; elle avait coutume de dire à cette occasion, qu'une femme mariée devait quitter toutes les pratiques de dévotion pour se retrouver au milieu de son ménage. Elle prenait le plus grand soin de l'éducation de ses enfants, et veillait continuellement à la garde de leur innocence. La seule grâce qu'elle demandait à Dieu pour eux était qu'ils vécussent toute leur vie de manière à mériter une place dans le ciel. Elle traitait ses domestiques comme ses frères et ses sœurs, et comme ses cohéritiers futurs dans le royaume céleste : de là ce zèle qui lui faisait tout mettre en œuvre pour les porter à travailler à leur salut.

Les mortifications de notre sainte, qui avaient toujours été fort grandes, devinrent extraordinaires lorsque son mari lui eut permis de traiter son corps avec toute la rigueur qu'elle voudrait; elle s'interdit dès lors l'usage du vin, du poisson, et de tout ce qui est capable de flatter le goût; elle ne se permettait le gras que dans les maladies dangereuses. Du pain dur et moisi était sa nourriture ordinaire; souvent elle en donnait de bon aux pauvres, afin d'avoir en échange les croûtes desséchées dans leurs poches. Dans ses meilleurs repas, elle ajoutait à son pain quelques herbes insipides qu'elle n'assaisonnait pas même d'huile; elle ne buvait que de

l'eau; elle ne faisait qu'un seul repas par jour, et ses longues abstinences lui ôtèrent peu à peu le sens du goût. Ses habits étaient d'une étoffe grossière; jamais elle ne portait de linge, pas même en maladie; sa discipline était armée de pointes de fer; elle avait toujours un cilice et une ceinture de crin : elle en avait d'abord porté une de fer, mais son confesseur l'avait obligée de la quitter, parce-qu'elle lui avait déchiré tout le corps. S'il lui arrivait de commettre quelque faute de fragilité, elle s'en punissait aussitôt de la manière la plus rigoureuse; si par exemple il lui arrivait de pécher par la langue, elle se la mordait rudement. Elle châtiait de même les autres parties de son corps lorsqu'elles lui avaient servi d'instrument pour offenser Dieu.

Une vie aussi austère fit beaucoup d'impression sur les dames romaines. Il y en eût plusieurs qui, frappées de l'exemple de Françoise, renoncèrent aux pompes et aux vanités du siècle, et s'assujettirent comme elle a des exercices réglés de dévotion, sous la conduite des bénédictins de la congrégation du Mont-Oliveto : c'était une espèce de confrérie, où l'on se dévouait spécialement au service de Dieu, sans quitter le monde, sans faire de vœux et sans porter d'habit particulier.

Dieu, pour purifier la vertu de sa servante, l'éprouva par diverses afflictions durant les troubles qui suivirent l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, et pendant le grand schisme qui déchira l'Eglise sous le pontificat de Jean XXIII. Dieu permit, en 1413, que son mari fût banni de la ville, avec son beau-frère Paulucci, après avoir été dé-

pouillé de tous ses biens et s'être vu enlever son fils aîné, que l'on gardait en otage. Françoise ne perdit rien de la tranquillité de son ame; au milieu de toutes ces calamités domestiques, elle disait avec le saint homme Job : « *Dieu m'a ôté ce qu'il m'avait donné.* Je me réjouis de toutes ces pertes, parcequ'elles sont une suite de la volonté du ciel. Quelque chose que Dieu m'envoie, je louerai et bénirai toujours son saint nom. »

Son mari ayant été rétabli dans son premier état après l'extinction du schisme et la fin des troubles, elle continua son ancien genre de vie avec une nouvelle ferveur. Elle avançait tous les jours dans les voies de la perfection, et recevait de Dieu des grâces signalées. Son mari fut si touché de son éminente vertu qu'il lui accorda une pleine liberté de suivre sa dévotion et qu'il consentit même à vivre avec elle dans une parfaite continence; il lui permit encore, en 1425, de fonder un monastère pour les vierges et les femmes qui voudraient renoncer au monde. La sainte le mit sous la règle de Saint-Benoît, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières; elle en confia la conduite aux religieuses de la congrégation des Olivetains. Ce monastère s'étant ensuite trouvé trop petit pour loger les personnes qui venaient y chercher un asile contre la corruption du siècle, elle l'agrandit considérablement en 1433. Ce n'est qu'à cette dernière année qu'on rapporte la fondation du nouvel ordre, qui fut approuvé en 1437 par le pape Eugène IV. Les religieuses qui le composent sont appelées *Oblates*, parcequ'en se consacrant à Dieu elles se servent du mot *oblation*, et non de celui de *profession*;

on les appelle aussi *Collatines*, peut-être à cause du quartier de Rome où elles habitent.

Françoise ne put se réunir à ses chères filles aussitôt qu'elle l'aurait désiré ; mais lorsque la mort lui eut enlevé son mari, elle alla se prosterner à la porte du couvent, nu-pieds et la corde au cou, demandant, comme une grâce, d'être admise au nombre des sœurs. Elle prit l'habit et fit son *oblation* le jour de Saint-Benoît de l'an 1437. Loin de se prévaloir de sa qualité de fondatrice, elle se regardait comme la dernière de la maison, et travaillait à se rendre aussi méprisable devant le monde qu'elle l'était à ses propres yeux. L'esprit d'humilité et de pauvreté ne souffrit en elle aucune atteinte, lorsqu'on l'eut élue supérieure de toute la congrégation. Elle n'avait eu garde de rechercher cette place, et ce ne fut que malgré elle qu'elle s'y vit élevée.

Dieu récompensa son humilité par des visions et par le don de prophétie. On lit dans sa vie et dans le procès de sa canonisation qu'elle conversait familièrement avec son ange gardien. Son cœur était extrêmement touché lorsqu'elle méditait sur la passion du Sauveur ; et elle était tellement abîmée en Dieu durant le saint sacrifice de la messe qu'elle paraissait immobile, surtout après la communion. Elle avait une tendre dévotion à S. Jean l'évangéliste, mais elle en avait encore plus à la sainte Vierge, qu'elle avait prise pour patrone de son ordre.

Ayant été obligée de sortir de son monastère pour aller voir son fils Jean-Baptiste, qui était dangereusement malade, elle fut elle-même attaquée de

la maladie dont elle mourut. Elle prédit sa dernière heure, reçut les sacrements de l'Eglise, et expira le 9 mars 1440, à la cinquantième année de son âge. Dieu attesta sa sainteté par des miracles, de sorte qu'elle fut honorée d'un culte public immédiatement après sa mort, quoiqu'elle n'ait été canonisée u'en 1608. On voit son corps à Rome dans une châsse magnifique, et l'on y célèbre sa fête avec beaucoup de solennité.

S. BERNARDIN DE SIENNE,

FRANCISCAIN.

(20 mai.)

Bernardin, sorti d'une des premières familles de la république de Sienne, naquit à Massa en 1380; il était encore enfant lorsqu'il perdit son père et sa mère. Une de ses tantes, nommée Diane, se chargea de son éducation. C'était une femme vertueuse qui lui inspira une tendre piété envers Dieu et une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Le jeune Bernardin charmait par sa modestie, sa douceur et son humilité. Dès ses premières années il montrait une grande compassion pour les pauvres. Sa tante en ayant un jour renvoyé un sans lui rien donner, parcequ'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille, il en fut sensiblement touché. « Pour l'amour de Dieu, dit-il à sa tante, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement je ne pourrai ni dîner ni souper du jour. J'aime mieux me passer de dîner que ce pauvre. » A l'âge de onze ans il vint à Sienne pour y faire ses

études sous des maîtres habiles, qui admirèrent bientôt sa pénétration et la beauté de son esprit, jointes à une modestie singulière et aux autres vertus peu communes à cet âge.

L'amour du jeune Bernardin pour la pureté était extraordinaire. Lorsqu'il entendait un mot qui blessait le moins du monde cette vertu, il témoignait par la rougeur de son visage la peine qu'il en ressentait, et il n'était point maître de lui-même. Dès qu'un discours indécent frappait ses oreilles il reprenait vivement ceux qui tombaient dans cette faute. Toute conversation libre cessait aussitôt qu'il paraissait. Un libertin osa le solliciter un jour au crime ; mais son infâme entreprise tourna à sa confusion. Bernardin, non content d'avoir marqué son indignation au corrupteur, le dénonça à ses compagnons, qui poursuivirent ce malheureux et le chassèrent à coup de pierres.

Son cours de philosophie achevé il étudia le droit civil et canonique, et se mit à l'étude de l'Écriture sainte. Toute autre science lui devint ensuite insipide. A l'âge de dix-sept ans il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Il s'y signala principalement par sa charité pendant la peste qui ravagea la ville de Sienne en 1400. Il procura aux pestiférés tous les secours qui dépendirent de lui. Dieu le préserva de la contagion du fléau, qui emporta beaucoup de monde et qui dura quatre mois.

Se croyant appelé à la vie religieuse il alla prendre l'habit chez les franciscains de l'étroite observance, dont le couvent appelé Colombière était près de Sienne, dans un lieu solitaire. Il fit profession le

8 septembre 1404 : il ajouta de nouvelles austérités à celles que prescrivait la règle. Nuit et jour il étudiait, à l'école du Sauveur, l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa un zèle ardent pour le salut des ames. Ayant été chargé par ses supérieurs d'annoncer la parole de Dieu, ses discours firent des fruits merveilleux. Les pécheurs les plus endurcis retournaient chez eux pénétrés de componction et fortement résolus de quitter leurs désordres. Bernardin s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet important oracle du Saint-Esprit : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurcis ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? O enfants, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance ?*

Quelques personnes mal intentionnées donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs si noires que le pape Martin V le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit sans chercher à faire son apologie. Mais le pape, après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, reconnut son innocence, et lui permit de prêcher partout où il voudrait. Il lui proposa même de l'élever à l'épiscopat, ce que le saint refusa d'accepter.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie et toujours avec le même succès. Étant à Pérouse, où les factions des Guelphes et des Gibelins avaient

mis le trouble et la division, il fit quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale, et il parvint à l'opérer. Au milieu des applaudissements et des honneurs qu'il recevait de toutes parts, il conserva toujours la plus profonde humilité. Mais le soin qu'il prenait de se cacher aux hommes n'empêcha pas que sa sainteté n'éclatât au-dehors. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles.

Ayant été élu vicaire - général de son ordre, il établit une réforme rigoureuse parmi les franciscains de l'étroite observance. Cinq ans après il fut déchargé de la supériorité. Il continua de prêcher dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie; il revint à Sienne en 1444. Etant à Aquila dans l'Abruze, il y mourut le 20 mai de la même année. Le pape Nicolas V le canonisa en 1450.

LA BIENHEUREUSE COLETTE BOILET,

RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE.

(6 mars.)

Colette Boilet, fille d'un charpentier, naquit en 1381, à Corbie en Picardie. Elle reçut au baptême le nom de Colette, c'est à dire de *petite Nicole*, à cause de la dévotion que ses parents avaient à S. Nicolas. Elle fut élevée dans l'amour des humiliations et des austérités de la pénitence. Pour conserver plus sûrement la vertu de pureté elle évitait toutes les compagnies, celles même des personnes de son sexe; ou si quelquefois elle voyait ces dernières, ce n'était que pour les instruire sur les vanités du

monde : l'humilité était sa vertu favorite. Vivement pénétrée du sentiment de sa bassesse et de ses misères elle n'osait paraître aux yeux du monde sans rougir ; elle se regardait comme une grande pécheresse et prévenait les moindres retours de l'amour-propre par la pratique de toutes sortes d'humiliations. Les pauvres et les malades trouvaient en elle une bienfaitrice qui les servait avec une tendre affection : elle s'était fait une solitude de la maison paternelle, vivant retirée dans une petite chambre, où elle partageait son temps entre la prière et le travail des mains. Son père et sa mère, qui découvraient en elle une conduite extraordinaire de l'esprit de Dieu, ne la gênaient point dans ses exercices, et lui laissaient à cet égard une entière liberté.

Après la mort de ses parents, Colette distribua aux pauvres le peu de bien qu'ils lui avaient laissé, et se retira parmi les béguines établies en Flandre, en Picardie et en Lorraine. C'était une société de femmes pieuses qui subsistaient du travail de leurs mains, et qui, menant une vie fort régulière, sans faire de vœux, tenaient une sorte de milieu entre les femmes du siècle et celles qui s'étaient consacrées à Dieu dans la solitude du cloître. Notre bienheureuse ne trouvant point assez d'austérité parmi ses compagnes elle les quitta, et prit, de l'avis de son confesseur, l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Trois ans après elle se rendit chez les religieuses de Sainte-Claire, appelées *Urbanistes*, du nom du pape Urbain IV, qui avait mitigé leur règle. Son dessein était de travailler à la réformation de cet ordre et de le ramener à la pureté primitive de son institut. Avec la permission de l'abbé de Corbie

elle passa trois ans dans un petit ermitage, tout occupée des pratiques de la plus rigoureuse pénitence; elle alla ensuite chez les clarisses d'Amiens et de plusieurs autres endroits. Voulant faire réussir son pieux dessein, elle entreprit le voyage de Nice en Provence, afin de conférer avec le cardinal Pierre de Lune, que la France reconnaissait pour pape légitime sous le nom de Benoît XIII. Le cardinal lui promit sa protection et lui donna le titre de supérieure-générale des clarisses, avec plein pouvoir d'établir dans cet ordre tous les réglements qu'elle jugerait propres à contribuer à l'honneur de Dieu et au salut des ames.

Colette, embrasée d'un nouveau zèle, parcourut les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon et d'Amiens, afin de ranimer dans son ordre le véritable esprit de S. François, mais elle éprouva de grandes difficultés, quelques personnes la traitèrent de visionnaire et de fanatique : elle souffrit avec patience les injures dont on la chargeait, espérant toujours que sa confiance en Dieu ne serait pas vaine. S'étant retirée en Savoie elle y trouva les esprits mieux disposés, et y établit sa réforme, qui bientôt après fut adoptée en Bourgogne, en France, en Flandre et en Espagne. Ces religieuses furent dans la suite distinguées des urbanistes par le nom de *pauvres clarisses*. Il y eut aussi des communautés d'hommes qui se soumirent à la même réforme.

La servante de Dieu avait un amour extrême pour la pauvreté; elle voulait que tout respirât cette vertu dans les églises et dans les bâtiments des maisons de son ordre; elle ne portait point de sandales et allait toujours nu-pieds; son habit, d'une étoffe

grossière, était de différentes pièces rapportées et cousues ensemble; elle inculquait fortement à ses sœurs la nécessité de mortifier leurs volontés. Jésus-Christ, disait-elle, n'ayant jamais fait que la volonté de son père, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, comment voudrions-nous faire la nôtre? La passion de notre Seigneur était le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Elle se confessait souvent avant d'assister au saint sacrifice de la messe, afin de le faire avec une plus grande pureté d'ame. Son immense charité pour le prochain la portait à solliciter continuellement, par des prières ferventes, la conversion des pécheurs et la délivrance des ames du purgatoire. Elle mourut à Gand, le 6 mars 1447. Lorsqu'on leva son corps de terre, en 1747, il s'opéra plusieurs miracles, dont la vérité fut constatée juridiquement par l'ordinaire du lieu.

S. LAURENT JUSTINIEN,

PREMIER PATRIARCHE DE VENISE.

(5 septembre.)

S. Laurent Justinien, né à Venise en 1380, était fils de Bernardo Justiniani, qui tenait un rang distingué parmi la première noblesse de la seigneurie. Sa mère se nommait Querini, et sortait d'une maison qui n'était pas moins illustre que celle de son père. Laurent, dès les premières années de la raison, montra de si heureuses dispositions à la vertu, qu'à l'âge de dix-neuf ans il était homme de raison et attiré par l'Esprit saint à quitter le siècle pour embrasser l'état religieux, pour ne s'appliquer qu'à

la profession évangélique. Il consulta sur sa vocation son oncle maternel, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Georges à Venise. Ce sage directeur était un saint et savant prêtre. Il conseilla à son neveu d'essayer d'abord ses forces par la pratique des austérités, par l'assiduité à la prière et à la vigilance, pour seconder la grâce du Seigneur. Laurent commença tout de suite par coucher sur la dure et suivre un réglement d'exercices spirituels, qui, le tenant uni à Dieu, le séparait pour ainsi dire de tout rapport avec la terre.

Sa famille, alarmée pour sa santé, essaya de le détourner de son dessein pour la retraite; on lui proposa même un établissement honorable, mais il resta fidèle à l'attrait de sa vocation, et pour éviter de nouveaux piéges il quitta secrètement sa famille, et alla prendre l'habit chez les chanoines réguliers de Saint-Georges. La régularité du cloître, les austérités de la vie religieuse, la continuité des exercices pieux, la pratique des vertus envers tous ses frères parurent être pour Laurent une conduite facile et ordinaire. Ses supérieurs étonnés furent souvent obligés de modérer son désir pour la pénitence, et les actes de l'humilité la plus héroïque, qui allait jusqu'à chercher, quand il faisait la quête dans les rues de Venise, les occasions de s'attirer les railleries ou le mépris des gens du monde. Il se présentait souvent à la porte de la maison où il était né, pour y recevoir la quête. Il n'y entrait pas, et de tout ce que l'on voulait lui donner n'acceptait que deux pains, et se retirait tout de suite en priant Dieu pour ceux dont il avait reçu l'aumône.

Un de ses anciens amis, revêtu d'une des pre-

mières charges à Venise, étant de retour d'un voyage en Orient, vint visiter notre saint dans son monastère, et employa tout pour l'engager à quitter son état. Laurent lui parla d'une manière si touchante sur la brièveté de la vie, sur les vanités du monde, et le bonheur d'être tout à Dieu, que son ami ne tarda pas à l'imiter; il prit l'habit à Saint-Georges et y mourut de la mort des saints. S. Laurent fut élevé au sacerdoce, et quelque temps après élu malgré lui général de son ordre, qu'il gouverna avec tant de sagesse et d'après des points de règle pour en réformer la discipline, si essentiels, qu'il fut depuis regardé comme le fondateur de sa congrégation. Le pape Eugène IV, instruit de son éminente vertu, le nomma en 1433 évêque de Venise. Le saint employa tout pour ne point accepter cette dignité; mais il fut obligé d'obéir. Il ne diminua rien de ses austérités étant évêque, et son union avec Dieu lui donna ces lumières, cette fermeté et cette charité apostolique avec lesquels il gouverna son diocèse dans des temps difficiles. Il fonda des monastères, érigea des paroisses, fut le père des pauvres et le consolateur de tous les affligés; sa porte était ouverte à tous ceux qui recouraient à lui. Sa maison n'était composée que de cinq personnes; il n'avait pour lit qu'une paillasse; il mangeait sur de la vaisselle de terre, et ne se servait que d'habits les plus simples. Tout son peuple l'aimait, le respectait. Il en réforma peu à peu les désordres, et le pape Nicolas V, après la mort du patriarche Grado, en 1451, ayant transféré la dignité patriarcale du siége de Grado à celui de Venise nomma S. Laurent premier patriarche de Venise.

Les premiers historiens de sa vie ont écrit, comme témoins oculaires, plusieurs miracles qu'il opéra pendant sa vie. Il eut dans quelques circonstances le don de prophétie ; et ses œuvres, imprimées plusieurs fois, sur différents sujets qui tous intéressent la religion, ne présentent partout que le langage de l'amour divin, dans l'explication des saints mystères de la foi et les devoirs du salut. S. Laurent avait soixante-quatorze ans lorsqu'il composa son dernier ouvrage intitulé : *Les Degrés de perfection.* Il l'eut à peine achevé qu'il fut pris d'une fièvre violente, pendant laquelle il voulut être couché sur la paille, et ordonna qu'on l'enterrât comme un simple religieux, dans le couvent de Saint-Georges. Il dit à Marcel, un de ses plus chers disciples, pour le consoler dans la douleur où il le voyait de le perdre : « Je vais vous précéder; mais vous me suivrez bientôt, nous nous réunirons à Pâques prochain. » La prédiction fut vérifiée par l'événement; ayant ensuite dit : « Voilà l'époux, allons au devant de lui », il expira le 8 janvier 1455, à l'âge de soixante-quatorze ans, après vingt-deux ans d'épiscopat. Il fut béatifié en 1524 par Clément VII, et canonisé par Alexandre VIII en 1690. On marqua sa fête au 5 de septembre, qui était le jour où il avait été sacré évêque.

S. ANTONIN,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE.

(10 mai.)

S. Antonin naquit à Florence en 1389. Prier, s'entretenir avec les personnes vertueuses, lire de bons livres, et surtout les Vies des saints, ce fut son unique occupation dès le premier âge. Comme il avait autant de jugement et de pénétration que de mémoire, il fit de rapides progrès dans ses études. Ce qu'il demandait surtout à Dieu, c'était la grâce de ne point lui déplaire, et d'accomplir en tout sa sainte volonté. Il sollicita la permission d'entrer dans l'ordre des Dominicains, permission qui ne lui fut accordée que quand il se fut exercé aux pratiques de la règle qu'il voulait embrasser, et qu'il eut bien étudié le droit canonique. Il devint bientôt le modèle des autres novices. Sa ferveur augmenta encore lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce. On lui confia dans un âge peu avancé la conduite du grand couvent de la Minerve à Rome; on le chargea ensuite de diverses fonctions, qu'il remplit avec la plus parfaite exactitude. La multitude de ses occupations ne l'empêchait point d'annoncer la parole de Dieu : on le consultait de tous côtés, même de Rome, principalement sur des questions embarrassantes du droit canonique.

Il vint, par l'ordre du pape Eugène IV, au concile de Florence, et assista en qualité de théologien à toutes les sessions ainsi qu'à toutes les disputes que les Latins eurent avec les Grecs. Durant son

séjour à Florence, on l'élut prieur du couvent qu'avaient les dominicains en cette ville, et il y établit une parfaite régularité. Le siége de Florence étant devenu vacant, Eugène IV jeta les yeux sur Antonin pour le remplir, et les Florentins acquiescèrent à son choix. Mais il n'accepta cette dignité que malgré lui, et uniquement par obéissance aux ordres réitérés du pape. Il établit dans sa maison une régularité qui retraçait les temps apostoliques, elle n'était composée que de six personnes; il expédiait lui-même presque toutes les affaires, après avoir pris toutefois l'avis de son conseil; il chargea du soin de son temporel une personne de probité et entendue, pour ne s'occuper que du spirituel. Chaque jour il donnait audience à ceux qui se présentaient. Sa bourse et ses greniers étaient moins à lui qu'aux indigents. Il fonda le collége de Saint-Martin pour le soulagement de ceux qui étaient dans le besoin, et qui n'osaient faire connaître leurs misères, et cet établissement suffit depuis à l'entretien de plus de six cents familles. Sa patience lui faisait supporter les importunités et l'insolence des pauvres; il pardonna généreusement à un malheureux qui avait voulu l'assassiner. Le coupable avoua son crime, en fit pénitence, et se retira dans un monastère. Le saint pasteur prêchait tous les dimanches et tous les jours de fêtes. Chaque année il faisait la visite de son diocèse, et toujours à pied. La multiplicité des affaires dont il était accablé ne prenait rien sur son recueillement ni sur la sérénité de son ame. Le pape Eugène IV étant tombé malade le fit venir à Rome. Il entendit sa confession,

reçut de ses mains les derniers sacrements, et expira dans ses bras le 23 février 1447.

Dnrant le cours de l'année suivante il eut la douleur de voir son diocèse ravagé par la peste. Il donna l'exemple du zèle à son clergé, tant séculier que régulier. A la peste succéda la famine. Le saint trouva le moyen de procurer des secours extraordinaires aux pauvres. Quelque temps après la ville de Florence éprouva de fréquents tremblements de terre; il y eut même un quartier où tout fut bouleversé : le pieux archevêque procura des vivres et des logements aux plus nécessiteux, et fit rebâtir leurs maisons. Ces calamités publiques lui fournirent l'occasion d'exhorter fortement les grands et le peuple à désarmer le bras de Dieu par la pénitence, et à vivre d'une manière plus conforme à l'Évangile. Le célèbre Cosme de Médicis comptait beaucoup sur le crédit de son archevêque auprès de Dieu, et il avait coutume de dire que c'était principalement à ses prières que la république de Florence était redevable de sa conservation.

S. Antonin mourut le 2 mai 1459, dans la soixante-dixième année de son âge et la treizième de son épiscopat. Le pape Pie II, qui se trouvait alors à Florence, assista à ses funérailles. Il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de ses reliques. Le pape Adrien IV le canonisa en 1523.

Nous avons plusieurs écrits de S. Antonin; 1° une *Somme théologique*, divisée en quatre parties. On y trouve une explication des vertus et des vices, avec les motifs qui portent à la pratique des unes et à la fuite des autres.

2° Un *Abrégé d'histoire*, appelé aussi *Chronique*

tripartite, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1458. L'auteur montre de la sincérité et de la bonne foi; mais il manque souvent d'exactitude lorsqu'il raconte des faits éloignés de son temps.

3° Une *petite Somme*, où sont renfermées les instructions nécessaires aux confesseurs,

4° Quelques sermons et quelques traités particuliers sur les vertus et sur les vices.

S. CASIMIR,

PRINCE DE POLOGNE.

(4 mars.)

Casimir fut le troisième de treize enfants que Casimir III, roi de Pologne, eut d'Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert II. Il vint au monde le 5 octobre 1458, et fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination pour la vertu. Il eut pour précepteur Jean Dlugloss, dit Longin, chanoine de Cracovie, homme qui joignait une rare piété à une grande étendue de connaissances, et qui refusa par humilité plusieurs évêchés, que son mérite extraordinaire lui avait fait offrir. Casimir, et les autres princes ses frères, lui étaient si tendrement attachés qu'ils ne pouvaient souffrir qu'on les en séparât un moment; mais notre saint fut celui qui profita le plus des leçons d'un si habile maître.

On le vit, à la fleur de son âge, se livrer avec ardeur aux exercices de la piété et aux pratiques de la mortification. Il avait une souveraine horreur pour le luxe et la mollesse qui règnent à la cour

des rois ; il portait un cilice sous ses habits, qui étaient toujours fort simples : souvent il couchait sur la terre nue et passait une grande partie de la nuit à prier et à méditer. La passion de Jésus-Christ était le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Il sortait fréquemment la nuit pour aller prier à la porte des églises, où il attendait qu'on les ouvrît pour assister aux matines. Son esprit et son cœur étaient continuellement unis à Dieu, et la paix intérieure de son ame se manifestait à tout le monde par la sérénité de son visage. Plein de respect pour tout ce qui concernait le culte divin, les plus petites cérémonies de l'Eglise intéressaient sa piété ; une chose lui devenait chère du moment que la gloire de Dieu en était l'objet ; il avait une dévotion particulière à Jésus-Christ souffrant, et il ne pensait jamais au mystère de notre rédemption sans fondre en larmes, et sans se sentir embrasé d'amour. Quant au saint sacrifice de la messe, il y assistait avec tant de ferveur et de recueillement qu'il paraissait ravi en extase. Pour marquer la confiance qu'il avait en la protection de la sainte Vierge, il composa, ou du moins il récitait souvent en son honneur, l'hymne qui porte son nom, et il voulut à sa mort qu'on en mît une copie dans son tombeau. Il aimait si tendrement les pauvres qu'il ressentait en quelque sorte leurs misères : non content de leur distribuer ses biens, il employait encore, pour les soulager, tout ce qu'il avait de crédit auprès de son père et de son frère Uladislas, roi de Bohême.

Les Hongrois, mécontents de Matthias, leur roi, voulurent élever notre saint sur son trône en 1471 ; ils envoyèrent pour ce sujet une députation au roi

de Pologne son père. Le jeune Casimir, qui n'avait pas encore treize ans accomplis, eût bien voulu refuser la couronne qu'on lui offrait; mais, par complaisance pour son père, il partit à la tête d'une armée pour soutenir le droit de son élection. Etant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Matthias venait de ramasser seize mille hommes pour aller au-devant des Polonais, et qu'il avait regagné les cœurs de ses sujets. Il sut aussi que le pape Sixte IV s'était déclaré pour le roi détrôné, et qu'il avait envoyé une ambassade à son père pour lui faire abandonner son entreprise. Toutes ces circonstances réunies donnèrent une joie secrète au jeune prince : il demanda à son père la permission de revenir sur ses pas, ce qui ne lui fut que très difficilement accordé : mais, pour ne pas augmenter le chagrin que son père ressentait d'avoir vu échouer ses desseins, il évita d'abord de paraître en sa présence ; ainsi, au lieu d'aller droit à Cracovie, il se retira au château de Dobzki, qui en est à une lieue, et il y passa trois mois dans les pratiques d'une austère pénitence. Ayant reconnu dans la suite l'injustice de l'expédition qu'on l'avait forcé d'entreprendre contre le roi de Hongrie, il refusa constamment de se rendre à une seconde invitation que lui firent les Hongrois, et cela malgré les sollicitations et les ordres réitérés de son père.

Casimir employa les douze dernières années de sa vie à consommer l'ouvrage de sa sanctification. Il vécut dans la plus exacte continence, malgré les raisons pressantes qu'on alléguait pour le porter au mariage. Il mourut de phthisie à Wilna, capitale de la Lithuanie, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-

quatre ans et cinq mois. Il avait prédit sa mort avant qu'elle arrivât, et s'y était préparé par un redoublement de ferveur et par la réception des sacrements de l'Eglise.

SEIZIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DE CE SIÈCLE.

—

Vers le commencement du seizième siècle, l'Eglise se vit attaquée par l'hérésie la plus terrible et la plus funeste qu'elle ait eu à combattre depuis l'arianisme; l'auteur de cette hérésie fut un moine allemand nommé Luther. Esprit inquiet, ardent, il se mit à parler et à écrire contre le purgatoire, la liberté, les indulgences, la confession, la primauté du pape, les vœux monastiques, etc.; et cet amas d'erreurs, il le qualifia du nom de *réformation.*

Pour se procurer de l'appui, Luther engagea les princes d'Allemagne à s'emparer des biens ecclésiastiques; c'était un moyen sûr de les attirer à son parti. Le nouveau réformateur poussa la complaisance jusqu'à permettre à l'un d'eux, contre la défense expresse de Jésus-Christ, d'avoir deux épouses à la fois; lui-même, tout prêtre et religieux qu'il était, eut l'audace de se marier publiquement, et ce fut une religieuse qu'il épousa.

Une secte si favorable aux inclinations corrompues de l'homme s'étendit avec rapidité, et infecta, outre une partie de l'Allemagne et de la Suisse, la Suède, la Norwége et le Danemarck. Luther, se voyant à la tête d'un parti redoutable, leva entièrement le masque. Il exhala sans ménagement sa bile

contre le souverain pontife et contre les défenseurs de la foi catholique. On ne peut voir sans indignation les bouffonneries, les grossièretés, les turpitudes même dont ce fougueux apôtre a sali ses ouvrages; et l'on aurait peine à concevoir comment il a pu séduire tant de peuples, si l'on ne connaissait quelle est la force de la passion des richesses et des plaisirs sur le cœur humain.

Lorsque Luther eut donné l'exemple du mépris pour l'autorité de l'Église, il s'éleva plusieurs autres prétendus réformateurs, dont le principal fut Calvin. Ce novateur adopta les erreurs de Luther, et, enchérissant encore sur lui, il osa enseigner cette horrible proposition : Que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parcequ'il lui plaît ainsi. Il rejeta la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie et presque tous les sacrements. Il ne voulait ni pape, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni aucune des cérémonies saintes usitées dans l'Eglise.

Calvin, après plusieurs courses, alla se fixer à Genève, dont il fit comme le centre de sa secte. Son pouvoir y était absolu ; et cet homme, qui prêchait qu'on ne devait pas écouter l'Eglise, ni lui obéir, exigeait des autres une soumission aveugle pour tout ce qui lui plaisait de décider. Il fit brûler un homme qui avait avancé des erreurs sur le mystère de la sainte Trinité ; et cependant il déclamait avec fureur contre la juste sévérité dont on usait en France contre les hérétiques ; c'est ainsi que l'iniquité se contredit elle-même.

Le seizième siècle est encore remarquable par le schisme de l'Angleterre. Voici quelle en fut la cause:

Henri VIII, roi de cette île, ayant conçu une passion coupable pour Anne de Bouleyn, entreprit, afin de l'épouser, de répudier la reine sa femme. Mais le souverain pontife jugea que les raisons qu'il alléguait pour autoriser cette démarche n'étaient pas fondées, et il refusa de séparer ce que Dieu avait uni. Alors ce prince passionné se livra à son ressentiment; il ne voulut plus reconnaître l'autorité du souverain pontife, et se fit déclarer lui-même chef de l'Église anglicane.

Sous le règne de Marie, sa fille, l'Angleterre revint pour quelques années à la foi catholique. Mais Élisabeth, qui lui succéda, replongea ce malheureux royaume dans le schisme. Depuis ce temps l'Angleterre est devenue le centre et le foyer de toutes les erreurs; et c'est de son sein que sont partis les premiers apôtres de cette impiété frénétique qui de nos jours a fait tant de ravages sous le nom de *philosophie*.

Les luthériens et les calvinistes se portèrent à tous les excès d'erreur et de cruauté. Luther avait prêché hautement la révolte non seulement contre l'Église, mais aussi contre les princes. Fidèles à de tels principes, ses disciples, sous le nom de *Protestants*, prirent les armes et portèrent le ravage dans les pays catholiques où ils purent pénétrer. Sur leurs étendards était tracé cette inscription : *Plutôt Turcs que Papistes*. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'empereur Charles-Quint parvint à les empêcher de tout envahir; il en coûta du sang et des combats.

Les calvinistes, en France, ne furent pas moins entreprenants; ils déchirèrent leur patrie par des

guerres civiles accompagnées des plus horribles excès. On a compté jusqu'à vingt mille églises que ces fanatiques révoltés détruisirent pendant le cours de ces guerres. Dans une seule province ils tuèrent deux cent cinquante-six prêtres et cent douze religieuses ; ils brûlèrent neuf cents villes ou villages. Leur fureur se porta jusque sur les reliques des saints, qu'ils brûlaient ignominieusement quand ils pouvaient les enlever, et dont ils jetaient les cendres au vent.

Pour mettre des bornes aux progrès de l'hérésie on crut devoir assembler un concile général, qui fut le dix-huitième. Les protestants eux-mêmes en avaient demandé un. On le tint à Trente; ils y furent invités, mais ils ne voulurent ni s'y rendre ni se soumettre à ses décisions. Aussi furent-ils condamnés par le concile ; et leur obstination les sépara entièrement de l'Eglise dont ils étaient depuis long-temps les ennemis implacables.

Les pertes que la religion venait de faire en Europe furent avantageusement réparées par le zèle de S. François Xavier, qui gagnait alors à Jésus-Christ des contrées immenses, des peuples innombrables. Xavier, noble Navarrois, enseignait la philosophie dans l'université de Paris, lorsque, désabusé de la vanité des choses du monde, il s'attacha à S. Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus, et devint un de ses premiers disciples. Ayant été choisi pour porter l'Évangile aux Indes orientales, il parcourut de vastes contrées où l'on n'avait encore aucune connaissance de Jésus-Christ. Partout il opéra des conversions innombrables; les temples des idoles furent détruits, et en leur place s'élevèrent

de tous côtés des églises consacrées au vrai Dieu.

Après avoir converti les Indes, soit par lui-même soit par ses compagnons, S. François-Xavier, toujours avide de conquêtes spirituelles, s'embarqua pour les îles du Japon et commença à y prêcher l'Évangile. L'austérité de la vie du saint apôtre, la force de ses prédications et l'éclat de ses miracles attirèrent à la foi un nombre prodigieux de Japonais. Ces nouveaux disciples de Jésus-Christ retraçaient l'image de toutes les vertus du premier âge de l'Église. Au commencement du dix-septième siècle on en comptait plusieurs millions convertis par les successeurs de S. François-Xavier.

Mais alors il s'éleva contre eux une persécution, la plus longue et la plus cruelle qui ait jamais désolé la religion. Tous les ouvriers évangéliques périrent au milieu des tourments ; le sang des fidèles ruissela de toutes parts, et la rage des persécuteurs ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes à immoler.

SAINTE JEANNE DE VALOIS,

REINE DE FRANCE, ET FONDATRICE DES ANNONCIADES.

(4 février.)

Jeanne, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, naquit en 1464. La difformité de son corps la rendit l'objet de l'aversion de son père, qui cependant la maria, en 1476, à Louis, duc d'Orléans, son cousin-germain. Ce prince, s'étant révolté, était sur le point d'être condamné à mort par Charles VIII; mais Jeanne fit tant par ses prières et ses larmes,

qu'elle obtint du roi son frère la grâce de son mari. Quoique le duc d'Orléans fût redevable de la vie à sa vertueuse épouse, il n'en continua pas moins de lui faire ressentir les effets de l'antipathie qu'il avait conçue pour elle. L'infortunée duchesse n'opposait que la douceur et la patience à tous les mauvais traitements qu'elle avait à essuyer, et ne trouvait de consolation que dans les exercices de la piété. Le duc d'Orléans, étant parvenu à la couronne de France, sous le nom de Louis XII, ne chercha plus que les moyens de faire casser son mariage avec Jeanne de Valois. La principale raison qu'il alléguait était que ce mariage devait être regardé comme nul, attendu qu'il avait été contracté sans liberté, et uniquement par les ordres de Louis XI. Mais il agissait par d'autres motifs; il avait envie d'épouser Anne, héritière de Bretagne et veuve du feu roi. L'affaire fut portée au pape Alexandre VI, auquel on demanda des commissaires qui pussent la juger conformément aux lois. La sentence prononcée par ces commissaires fut telle que le roi la désirait, et le mariage fut déclaré nul.

Jeanne apprit cette nouvelle avec résignation; elle témoigna même beaucoup de joie de se voir en liberté et en état de servir Dieu d'une manière plus parfaite. Le roi, charmé de sa soumission, lui assigna pour son entretien le duché de Berri, Pontoise avec ses dépendances, et plusieurs autres places. Notre sainte, libre désormais de tout engagement, se retira à Bourges, où elle ne parut plus vêtue que d'un habit fort pauvre, et n'eut plus de goût que pour les pratiques de la pénitence et les exercices de piété. Ses revenus, qui étaient consi-

dérables, furent totalement consacrés aux bonnes œuvres que lui suggérait une charité toujours active. Elle fonda en 1500, de l'avis de son confesseur, l'ordre des religieuses de l'*Annonciation de la sainte Vierge*, lequel a été approuvé par les papes Alexandre VI, Jules II, Léon X, Paul V et Grégoire XV. Elle y prit elle-même l'habit en 1504; mais elle n'y fut pas long-temps, car elle mourut en odeur de sainteté le 4 février de l'année suivante. Les Huguenots brûlèrent ses reliques en 1562. Le pape Clément XII la canonisa en 1738; mais elle était honorée à Bourges depuis sa mort.

(1) Les religieuses de cet ordre, connues sous le nom d'*Annonciades*, portent un voile noir, un manteau blanc, un scapulaire rouge, un habit brun, une croix et une corde, qui leur sert de ceinture. La supérieure s'appelle par humilité la mère *Ancelle* : ce mot vient d'*ancilla*, servante. L'imitation des dix principales vertus dont la sainte Vierge a été un parfait modèle dans les différents mystères que l'Eglise honore chaque année fut la fin que sainte Jeanne se proposa en instituant le nouvel ordre. Il a pris le nom du premier comme du plus grand des mystères *joyeux* de la mère de Dieu. Il y a d'autres religieuses connues sous le nom d'*Annonciades célestes*, *Annunciatiæ cœlestinæ*. Elles furent fondées en 1604 par une illustre veuve de Gênes, nommée Marie-Victoire Fornaro. Elles ont un habit blanc et un manteau bleu, pour représenter l'azur du firmament. Elles vivent dans la plus grande pauvreté, et dans une entière séparation du monde : elles ne peuvent parler à leurs proches que six fois l'année, encore faut-il que les hommes soient parents au premier degré, et les femmes au moins au second.

S. GAETAN DE THIENNE,

INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS, DITS THÉATINS.

(7 août.)

Gaëtan, fils de Gaspar, seigneur de Thienne, et de Marie Porta, tous deux de famille distinguée par la noblesse et par la piété, naquit en 1480, à Vicence en Lombardie. Il ne fut pas plus tôt né que sa mère le mit sous la protection de la sainte Vierge. Quand elle le vit capable d'instruction, elle lui enseign a la pratique des vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple; elle lui recommandait surtout l'humilité, la douceur et la pureté. Le fils fut si docile aux leçons de sa mère que dans son enfance même on le surnommait *le saint*. Cette habitude de mortifier ses passions, qu'il contracta de bonne heure, lui fit acquérir une douceur de caractère si inaltérable qu'elle semblait lui être devenue naturelle. Il aimait singulièrement la prière, et son recueillement était continuel : occupé sans cesse de la méditation des vérités éternelles, il fuyait les amusements et les conversations inutiles ; aucun discours ne l'intéressait, s'il ne contribuait à élever son ame vers Dieu. Il purifia ses affections de tout attachement terrestre, et il ne pensait qu'au bien de la vie future. On admirait en lui une tendre charité pour tous les hommes, et en particulier pour les pauvres et les malheureux.

Mais quelque temps qu'il donnât chaque jour à ses pratiques de piété, il n'en avait pas moins d'ar

deur pour l'étude ; seulement il la sanctifiait par les exercices de la religion. Il fit de grands progrès dans la théologie ainsi que dans le droit civil et canonique. Il prit même le degré de docteur dans cette dernière faculté. Pour se consacrer à Dieu d'une manière plus spéciale, il embrassa l'état ecclésiastique, et fit bâtir à ses frais une chapelle à Rampazzo, afin de faciliter à ceux qui étaient éloignés de la paroisse les moyens de s'instruire et de servir Dieu.

Cette bonne œuvre achevée, il se rendit à Rome, non par aucune vue d'intérêt, mais dans l'espérance d'y mener une vie obscure et cachée, ce qu'il n'avait pu faire au milieu de ses compatriotes. Mais il fut découvert, malgré les précautions de son humilité, et le pape Jules II l'obligea d'exercer l'office de protonotaire apostolique. Il ne perdit rien de son recueillement, et sut se faire une solitude intérieure à la cour du souverain pontife. Le désir de croître dans la perfection lui inspira le dessein d'entrer dans la confrérie dite *de l'Amour divin*. C'était une association de personnes pieuses qui, par certains exercices, travaillaient de tout leur pouvoir à procurer la gloire de Dieu.

Après la mort de Jules II, Gaëtan quitta la place de protonotaire apostolique, et retourna à Vicence. Il s'y associa à la confrérie de *Saint-Jérôme*, qui avait été instituée sur le plan de celle *de l'Amour divin*, mais qui n'était composée que de personnes de basse extraction. Autant cette circonstance lui causait de joie, autant elle fit de peine aux amis qu'il avait dans le monde, et qui, jugeant des choses d'après leurs préjugés, l'accusaient hautement de

déshonorer sa famille. Loin de changer de résolution, il se dévoua tout entier aux plus humiliantes pratiques de la charité. Les malades et les pauvres de la ville devenaient l'objet de sa tendresse et de ses soins ; il s'attachait surtout aux pauvres de l'hôpital des incurables ; il les servait de ses propres mains, et se montrait encore plus assidu auprès de ceux dont les maladies dégoûtantes révoltaient davantage la nature; il augmenta même considérablement les revenus de cet hôpital.

Le P. Jean de Crema, dominicain, son confesseur, homme recommandable par sa prudence, son savoir et sa piété, lui ayant conseillé de se retirer à Venise, il partit sans délai pour cette ville. Il se logea dans l'hôpital qu'on venait de faire bâtir, et s'y consacra au service des malades comme il avait fait dans sa patrie. Il se montra si zélé pour cette maison qu'il en est regardé comme le principal fondateur. Il macérait en même temps son corps par les austérités de la pénitence, et retraçait en lui les vertus des plus célèbres contemplatifs. On disait communément de lui à Venise, à Vicence et à Rome, qu'il était *un séraphin* à l'autel et *un apôtre* en chaire.

Quelque temps après il quitta Venise pour aller à Rome, toujours par l'avis de son confesseur. Son but était de s'agréger de nouveau à la confrérie *de l'Amour divin*. Il y avait, parmi les principaux membres de cette association, plusieurs personnes qui joignaient une rare prudence et un savoir profond à une piété extraordinaire. Gaëtan conféra avec ces personnes sur les moyens les plus efficaces de réformer les mœurs des chrétiens; il était pénétré

de douleur lorsqu'il considérait que notre sainte religion était si peu connue et si mal observée par ceux qui en faisaient profession. Tous convinrent que cette réforme ne deviendrait possible qu'autant que l'on commencerait par faire revivre dans le clergé cet esprit et ce zèle dont furent animés ceux qui les premiers annoncèrent l'Évangile.

Pour rappeler au clergé la nature de cet esprit et les obligations qu'il impose, ils résolurent d'instituer un ordre de clercs réguliers qui, dans leur manière de vivre, se proposeraient les apôtres pour modèles. Les premiers auteurs de ce dessein furent S. Gaëtan, Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, dans l'Abbruzze, et depuis pape sous le nom de Paul IV; Paul Consigliari, de l'illustre maison de Ghisléri, et Boniface de Colle, gentilhomme de Milan. Ceux d'entre eux qui possédaient des biens ecclésiastiques demandèrent à Clément VII la permission de les quitter, dans la vue de travailler efficacement à l'exécution du projet qu'ils méditaient. Le pape ne leur accorda son consentement qu'avec beaucoup de peine; il le refusa même longtemps à l'archevêque de Théate.

Tout étant ainsi disposé, les serviteurs de Dieu dressèrent le plan de leur institut, qu'ils présentèrent au pape, et qui fut examiné dans un consistoire de cardinaux en 1524. Afin d'extirper le poison de l'avarice, ordinairement si funeste au clergé, et de conduire au plus parfait détachement des choses du monde, ils ne voulurent point avoir de revenus, même en commun, persuadés que la Providence leur ferait trouver de quoi subsister dans les oblations volontaires des fidèles. Cet article éprouva

beaucoup d'opposition de la part des cardinaux; ils crurent qu'il ne pouvait s'accorder avec les lois ordinaires de la prudence. Ils cédèrent pourtant à la fin aux instances des fondateurs, qui leur représentèrent que le genre de vie dont il s'agissait avait été celui de Jésus-Christ et des apôtres, et que ceux qui étaient honorés du même ministère pouvaient encore le suivre. Ainsi le nouvel ordre fut approuvé par Clément VII en 1524. Caraffe en fut fait premier supérieur; et comme il portait toujours le titre d'archevêque de Théate, les clercs réguliers dont il était supérieur reçurent le nom de *Théatins*.

Les fins principales que se proposèrent les théatins furent d'instruire le peuple, d'assister les malades, de combattre les erreurs dans la foi, de rétablir parmi les laïques l'usage saint et fréquent des sacrements, de faire revivre dans le clergé l'esprit de désintéressement, de régularité et de ferveur, l'amour de l'étude de la religion, le respect pour les choses saintes, et surtout pour tout ce qui a rapport aux sacrements et aux cérémonies du culte divin.

On s'aperçut bientôt à Rome et dans toute l'Italie des heureux effets produits par le zèle de Gaëtan et de ses associés. L'odeur de sainteté que répandait leur vie multipliait tous les jours le nombre de leurs coopérateurs. Ils demeurèrent d'abord à Rome dans une maison qui appartenait à Boniface de Colle; étant devenue trop petite, ils en prirent une plus grande à Monte-Pincio. L'année suivante ils virent leur ordre en danger de périr lorsqu'à peine il venait de naître.

L'armée de Charles-Quint, commandée par le

connétable de Bourbon, qui avait quitté la Franc pour s'attacher à l'empereur, vint du Milanais for mer le siége de la ville de Rome, qui fut pris d'assaut le 6 mai 1527. Le connétable, après avoi commis toutes sortes de cruautés, reçut un coup d feu qui lui ôta la vie. Aussitôt Philibert de Châlons prince d'Orange, le remplaça dans le commande ment de l'armée, qui était en grande partie com posée de luthériens et d'ennemis du saint-siége Le pape et les cardinaux se retirèrent au châtea de Saint-Ange. Les soldats vainqueurs pillèrent l ville, et y commirent plus de cruautés que n'avaien fait les Goths mille ans auparavant. La maison de Théatins fut presque entièrement démolie. Un so dat, qui avait connu S. Gaëtan à Vicence, s'imagi nant qu'il possédait des richesses, le représent comme tel à son officier. On arrêta sur-le-cham le serviteur de Dieu, et on lui fit souffrir mille to tures et mille indignités pour l'obliger à livrer u trésor qu'il n'avait pas. A la fin cependant on mit en liberté, mais extrêmement faible et to meurtri des coups qu'il avait reçus. Il sortit d Rome avec ses compagnons; ils n'emportèren tous que leurs bréviaires et les habits qui les co vraient.

S'étant retirés à Venise, ils y furent reçus ave empressement, et ils s'établirent dans le couve de Saint-Nicolas Tolentin. On élut Gaëtan supérie de cette maison. Sa sainteté, son zèle à procur la gloire de Dieu, son application à inspirer a ecclésiastiques l'esprit de ferveur et le mépris d monde, firent universellement estimer son ordr Cette estime s'accrut encore par la charité dont

parut animé durant la peste qui affligea Venise, et durant la famine qui fut la suite de ce fléau.

Jérôme Emiliani, noble Vénitien, était un de ses principaux admirateurs. Excité par son exemple, il devint aussi fondateur d'ordre, et institua, en 1530, une nouvelle congrégation de clercs réguliers, appelés *Somasques*, du lieu de leur demeure, qui était entre Milan et Bergame. Ils devaient élever les orphelins et les enfants dépourvus des moyens de se procurer une bonne éducation.

De Venise Gaëtan fut envoyé à Vérone, où son zèle et sa présence était nécessaires. Il y avait une grande fermentation : les laïques s'opposaient de toutes leurs forces à certains réglements que leur évêque venait de faire par rapport au rétablissement de la discipline. Le saint calma peu à peu les esprits, et lorsque tout fut tranquille il engagea facilement le peuple à recevoir la réforme introduite par l'évêque, dont les intentions avaient pour but la gloire de Dieu et l'utilité de ses diocésains.

Quelque temps après il fut appelé à Naples, pour y fonder une maison de son ordre. Le comte d'Oppido lui donna un bâtiment propre à loger sa communauté; mais il ne put, malgré toutes ses instances, lui faire accepter la donation d'un fonds de terre qu'il avait dessein de lui faire. Les exemples et les prédications de Gaëtan produisirent bientôt une révolution générale dans les mœurs du clergé et du peuple. Les travaux du ministère ne lui faisaient pas négliger le soin de sa propre sanctification. Il avait des moments marqués pour ses exercices, il y donnait quelquefois six ou sept heures de suite, et il y était souvent favorisé de grâces extraordinaires.

Caraffe, son digne coopérateur, se distinguait par son zèle, sa prudence et ses autres vertus. Paul III, successeur de Clément VII, le créa cardinal en 1534. On l'élut pape après la mort de Marcel II, arrivée en 1555, et il occupa la chaire de S. Pierre jusqu'en 1559, qu'il mourut. Il y avait déjà quelques années que Gaëtan était allé dans le ciel recevoir la récompense de ses travaux.

Etant retourné à Venise en 1537, Gaëtan y fut fait supérieur une seconde fois. Les trois ans de sa supériorité révolus, il revint à Naples, où il gouverna la maison de son ordre jusqu'à sa bienheureuse mort. Ses austérités, jointes à ses travaux continuels, lui causèrent une maladie de langueur, et il s'aperçut bientôt qu'il approchait de son dernier moment. Les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches, il leur répondit ; « Mon Sauveur est mort sur la croix, laissez-moi du moins mourir sur la cendre. » I voulut qu'on le couchât sur un cilice étendu par terre et couvert de cendres. Ce fut en cet état qu'il reçut les derniers sacrements. Il expira dans de vifs sentiments de componction, le 7 août 1547.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

